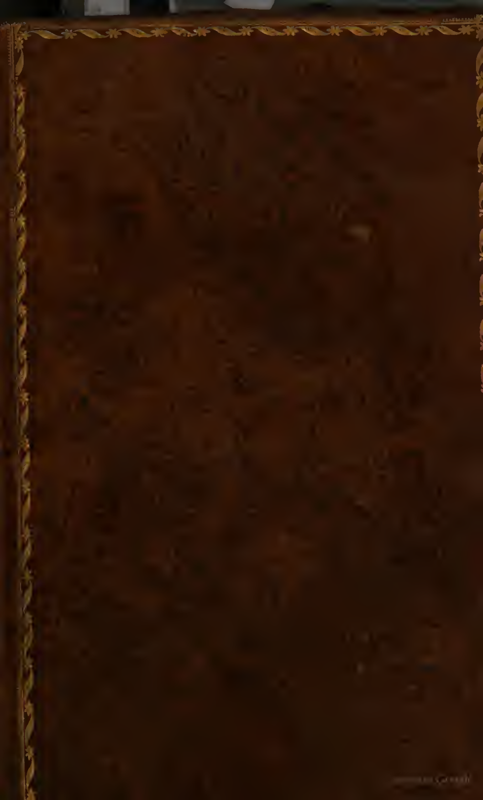
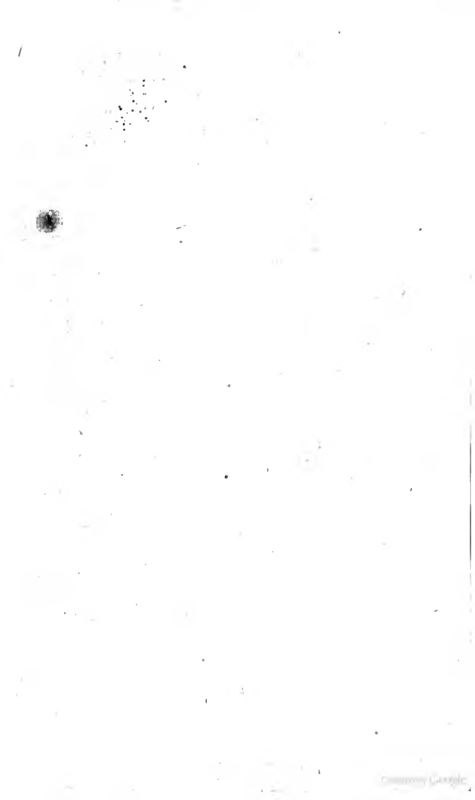



Bibliothèque de S. M.
Le Roi





ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES
DE PAUW.

TOME II.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS,

Ou mémoires intéressans pour servir à l'histoire de l'espèce humaine.

Studio disposta fideli.

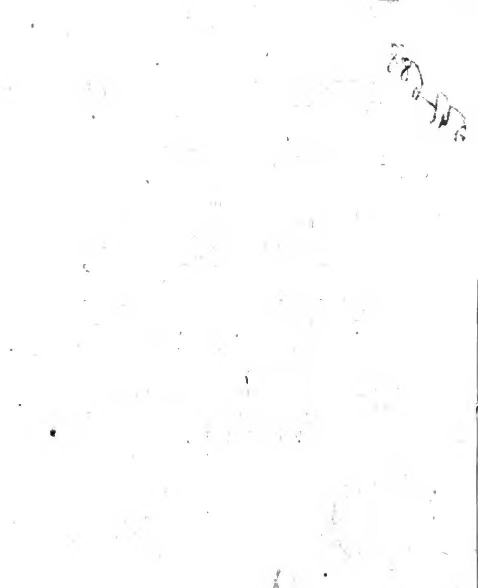
LUCRÈCE.

TOME II.



A PARIS,
Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

L'an III de la République française, une et indivisible.



RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

QUATRIÈME PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

Des Blafards et des Nègres blancs.

. . . . . . *Color deterrimus albo.*
Virgil. Georg.

LES hommes les plus remarquables qu'on ait vus en Amérique, sont sans doute les Blafards de l'isthme de Darien. Les naturalistes n'ont commencé à les connoître que vers l'an 1680, quoique plus d'un siècle avant cette époque, Fernand Cortez en eût parlé fort au long dans ses lettres à l'empereur Charles-Quint; mais Cortez fut traité, de son temps, d'exagérateur et d'insensé, et tous les scholastiques d'Espagne rejetèrent alors un fait

exactement vrai, avec cette aveugle opiniâtreté, qui leur fait défendre aujourd'hui des faits exactement faux.

Nous allons, à cette occasion, entrer dans une discussion très-importante, où nous rapprocherons les différens objets qui intéressent cette partie de l'histoire de l'homme. Une étude réfléchie de toutes les relations qui méritent d'être étudiées, nous a procuré sur cette matière des éclaircissemens qui ont manqué aux auteurs, qui nous ont devancés dans cette carrière; quelques-uns n'ont qu'effleuré la difficulté; d'autres ont bâti des systêmes plus élevés que la difficulté même. En profitant de leurs fautes et de leurs lumières, nous leur rendons la justice qui leur est due.

Les Blafards du Darien ont tant de ressemblance, tant d'analogie avec les Nègres blancs de l'Afrique et de l'Asie, qu'on est obligé de les réunir, d'expliquer les phénomènes des uns par ceux des autres, et de leur assigner à tous une cause générale, commune et constante.

Les Nègres sont sujets à de certaines indispositions, qui leur font perdre en partie leur noirceur naturelle, et cette métamorphose est accompagné de symptômes hideux : il leur reste encore quelques traces d'un noir jauni

à la naissance des ongles, leur corps se gonfle, et l'on distingue des taches livides sur leur peau lavée : leur iris devient brouillé et nébuleux, et tous les objets leur apparoissent ternes, comme ils semblent jaunes aux Européans atteints de l'ictère. Ces noirs, ainsi dénaturés, ont, pour l'ordinaire, un dérangement dans les sucs nerveux, qui est plus ou moins mêlé d'hydropisie : quand ce mal n'est pas invétéré, ils en guérissent souvent en mangeant des serpens et des couleuvres, dont la chair recèle abondamment du sel alkali, qui a la propriété singulière de dissoudre le sang grumelé, et d'atténuer les fluides épaissis : alors leur corps se repeint en noir : sinon la violence du mal les emporte vers la trentième année ; et l'on a observé plus d'une fois que leur teint devient plus foncé après leur mort, qu'il ne l'étoit pendant le cours de leur maladie.

Ces Africains, décolorés et languissans, sont très-différens des vrais Blafards, qui n'ont jamais été noirs, quoiqu'ils soient nés de parens nègres ou basanés : on les rencontre principalement vers le centre de l'Afrique et à l'extrémité de l'Asie méridionale. Les Portugais, établis sur les rives du Zaïre, leur ont donné le nom d'*Albinos*, quoiqu'il eût mieux

valu de conserver le mot Africain de *Dondos* : dans les Indes orientales on les appelle *Kackerlakes ;* cette dénomination tirée de l'idiome Malay a paru si expressive, si énergique aux voyageurs Hollandois, qu'ils l'ont consacrée dans le style de leurs mémoires et de leurs relations : peut-être aussi leur a-t-il semblé contradictoire de nommer, comme nous, *Nègres blancs* des hommes dont le teint n'a rien de commun ni avec notre blancheur, ni avec la couleur des Noirs.

Les Dondos de l'Afrique et les Kackerlakes de l'Asie sont premièrement remarquables par leur taille, qui excède rarement quatre pieds cinq pouces : leur teint est d'un blanc fade, comme celui du papier ou de la mousseline, sans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge ; mais on y distingue quelquefois de petites taches lenticulaires, grises. Leur épiderme n'est point oléagineux ; et quand on le considère avec une loupe, on n'y apperçoit pas cette poussière dont est parsemée la peau des Nègres, en qui ce sédiment grenu est de temps en temps si sensible qu'on le voit à l'œil nud. Ces Blafards n'ont pas le moindre vestige de noir sur toute la surface du corps : ils naissent blancs, et ne noircissent et ne changent en aucun âge : ils manquent de

barbe et de poil sur les parties naturelles ; leurs cheveux sont laineux et frisés en Afrique, longs et traînans en Asie, ou d'une blancheur de neige, ou d'un roux tirant sur le jaune : leurs cils et leurs sourcils ressemblent aux plumes de l'édredon, ou au plus fin duvet qui revêt la gorge des cignes. Leur iris est quelquefois d'un bleu mourant et singulièrement pâle : d'autres fois, et dans d'autres individus de même espèce, cet iris est d'un jaune vif, rougeâtre et comme sanguinolent ; ce qui a fait soupçonner à quelques observateurs qu'ils n'avoient point, comme les autres hommes, la prunelle percée ; mais en cela on s'est trompé, et cette erreur vient de l'épaisseur de la cornée et de la contractation que la lumière directe et vive occasionne sur leur prunelle, qui se ferme presque entièrement pendant le jour ; mais au crépuscule, elle s'ouvre ; et quand on examine alors ces monstres du genre humain, on découvre qu'ils ont une très-grande ouverture à l'iris, et que c'est par ce moyen qu'ils rassemblent beaucoup de rayons et de lumière ; d'où il résulte qu'ils voyent moins bien que les autres hommes en plein jour, et beaucoup mieux que nous dans les endroits sombres : je tiens cette observation de B..... qui a bien voulu

me communiquer le résultat des expériences qu'il a faites sur un Kackerlake, ou un Blafard Asiatique, en 1762, à Batavia, qui paroissoit avoir, pendant le jour, des yeux postiches. Comme ces créatures dégénérées n'ont que peu d'idées et de conception, on n'a jamais pu les faire expliquer sur la couleur dont les objets leur semblent peints, lorsqu'ils les voient le mieux ; mais on présume, et avec raison, qu'ils les apperçoivent tous indistinctement de la même nuance terne : leur vue est si débile que le moindre éclat leur tire des larmes de l'œil, et la moindre lumière les fait clignoter : ils serrent alors tellement leur prunelle, pour intercepter le rayon, qu'ils semblent, comme on l'a dit, n'avoir pas de passage sous la cornée ; aussi ne discernent-ils presque rien en plein jour. Cette habitude de clignoter fait qu'ils regardent de travers, et louchent comme les chats ou les hiboux ; mais on n'a pu, par aucun moyen, s'assurer s'ils ont deux axes de vision, ou s'ils ne voient qu'un seul point à la fois, en simplifiant les objets par la force du jugement. Une erreur essentielle, et qu'il est nécessaire de détruire, c'est qu'on a prétendu que ces Albinos avoient une *membrane clignotante*, comme les animaux ; la vérité est qu'ils n'ont

pas la moindre apparence de cette membrane ; mais que le diaphragme des paupières est dans la plûpart fort épanché, qu'il couvre sans cesse une partie de l'iris, et qu'on le croit destitué du muscle élévateur, ce qui ne leur laisse appercevoir qu'une petite section de l'horizon ; et ils ne distingueroient pas un arbre planté à trente pas d'eux, s'ils n'inclinoient la tête en arrière pour agrandir l'angle visuel.

Tout leur maintien annonce la foiblesse et le dérangement de leur constitution extrêmement viciée : leurs mains sont si mal dessinées, qu'on devroit les nommer des pattes, si l'on vouloit parler proprement : les articulations des doigts sont comme nouées, au moins le mouvement en est-il lent et pénible. Le jeu des muscles de la mâchoire inférieure ne s'exécute aussi qu'avec difficulté ; d'où il arrive qu'ils ont beaucoup de peine à mâcher, et qu'ils mangent d'une façon fort dégoûtante. Leurs oreilles sont autrement configurées que les nôtres : le tissu en est plus mince et plus membraneux ; la conque manque de capacité, et le lobe est alongé et pendant.

Quoique la physionomie des Dondos ne ressemble pas exactement à celle des Nègres, on reconnoît néanmoins à leurs traits à demi

effacés, et aux linéamens de leur visage, qu'ils sont d'origine Africaine : ils ont de grands restes de l'air national. On distingue également dans les Kackerlakes le sang Asiatique.

Leur extérieur révolte, et effraie même ceux qui les voient pour la première fois ; car leur teint est encore plus blanc et plus blême que celui des personnes les plus pâles d'entre les Européans, en qui le sang des grandes veines et des capillaires transpiroit toujours plus ou moins, et diminue le blanc insipide de l'épiderme, en y mélant une teinte de bleu ou de pourpre. Ces individus singuliers ne vivent exactement que la moitié de ce que vivent les autres Nègres ; c'est-à-dire qu'ils ne passent jamais la trentième année, et les Nègres n'atteignent guère à la soixantième, quand ils ne s'expatrient pas.

Tels sont les Blafards de l'ancien Continent : ceux qu'on a trouvés au nouveau Monde en diffèrent à certains égards. Ils ont la taille un peu plus haute, quoique leurs membres soient également frêles et délicats : leur tête n'est pas garnie de laine ; mais de cheveux longs de sept à huit pouces, peu frisés et d'une blancheur éblouissante : au lieu d'avoir l'épiderme uni et ras, comme les Albinos d'Afrique, ils l'ont tout chargé de poils

folets, depuis les pieds jusqu'à la naissance des cheveux : ce poil n'est pas si touffu qu'on ne puisse voir au travers la superficie de leur peau. Leur visage est velu, et Waffer (*) croit qu'ils auroient même de la barbe, s'ils ne se l'arrachoient ; mais ce duvet court, qui leur croît aux lèvres et au menton, est fort différent de la barbe des hommes blancs. Ils ont les yeux si mauvais, qu'ils ne voient presque pas en plein jour ; et que l'eau en découle aussi-tôt que le soleil vient à les frapper : ils n'aiment pas à sortir, hormis que le ciel ne soit voilé par des nuages noirs ; car la lumière est pour eux douloureuse : elle leur occasionne des vertiges et des éblouissemens, parce que leurs organes optiques ne sauroient soutenir le choc des rayons directs, à cause de leur relâchement et de leur désordre.

On n'a rencontré de ces monstres qu'à l'isthme de Panama, et à la Côte riche, où on les nomme les *yeux de lune*, soit parce qu'ils voient mieux à la lune qu'au soleil, soit à cause de la forme de leurs paupières, qui

(*) *Lionel Waffers*, *New voyage and description of the isthmus of America. London.* 1704. On a une traduction française, fort foible, et assez incorrecte de cet ouvrage, insérée dans le tome IV. des *Voyages du capitaine Dampiere.*

étant retirées par les côtés, et alongées par le milieu, contrefont un croissant. Leur peau est d'un blanc de linge lavé; leurs sourcils, leurs cils, et leurs oreilles ressemblent à la description qu'on a faite de ces parties en parlant des Nègres blancs: le mécanisme de la vision est aussi le même dans les uns et les autres.

Ces Blafards Américains se tiennent, autant qu'ils peuvent, coi pendant le jour, et ne sortent qu'au crépuscule ou au clair de la lune: alors ils parcourent les fôrêts les plus épaisses et les plus entrelacées avec beaucoup de vivacité, et y chassent même le gros gibier. Ils meurent tous jeunes, et ordinairement entre la vingt-cinquième et la trentième année.

Ces hommes, couleur de craie, avec des yeux de chat ou de hibou, n'existent que dans la Zone-Torride, jusqu'au dixième degré de chaque côté de l'équateur, ou à-peu-près; à Loango, à Congo, à Angola en Afrique; à Ceylon, à Borneo, à Java en Asie; à la nouvelle Guinée, dans les terres Australes, et au Darien en Amérique. Il est vrai qu'on pourroit encore prendre pour des Blafards ces hommes que Pline et Solin placent entre le quarante-cinquième et le cinquantième degré de latitude-nord, dans l'ancienne Albanie,

et qu'ils nous disent avoir eu les sourcils et les cheveux blancs, et les yeux remarquables par la couleur *glauque*, qui est un vert mélangé d'un bleu foible: ces Albanois voyoient, au témoignage de ces deux Auteurs, mieux dans le crépuscule qu'au soleil; et leurs inclinations avoient beaucoup de rapport avec celles des Blafards connus de nos jours (*): ils étoient peut-être atteints de la même maladie, ce qui me paroît d'autant plus probable, que Chardin, ce voyageur philosophe, assure que les peuples qui occupent maintenant l'ancienne Albanie, à l'Ouest de la mer Caspienne, sont naturellement basanés; mais très-sujets à une certaine maladie des yeux, à la jaunisse, ou au débordement de la bile. C'est

(*) Saumaise, dans ses *exercitations sur Solin*, prouve que cet Auteur s'est trompé, lorsqu'il assure que tous les habitans de l'ancienne Albanie étoient blafards: la vérité est qu'on en trouvoit seulement quelques-uns, parmi les autres, atteints de cette maladie, comme Pline le dit.

Saumaise ne paroît pas également heureux dans ses raisonnemens, lorsqu'il ne veut point admettre qu'on avoit donné le nom d'*Albanie* à cette province, à cause de ces hommes blancs qu'on y rencontroit. Que ce pays ait eu un autre nom, cela est possible, mais celui que les Romains lui ont donné a indubitablement du rapport aux blafards, comme Solin nous l'apprend.

donc le climat qui a produit, du temps de Pline, comme aujourd'hui, par une immutabilité étonnante, cette défaillance dans le sang et dans les humeurs des Indigènes.

Quelques savans ont pensé que plusieurs cantons de l'ancienne Europe ont aussi contenu de ces Troglodytes, et de ces Noctambules à face blême, et qu'ils ont donné lieu aux fables populaires sur l'existence des *Gobelins* et des *Drusions* en France, des *Gobalis* en Italie, des *Keilkraefs* en Allemagne, des *Trools* en Suède, et des *Klabauters* en Hollande; mais est-il permis d'ignorer que tous ces farfadets risibles sont nés, comme les démons métalliques, de l'effet que font sur la foible imagination du vulgaire les feux follets, les vapeurs et les exhalaisons sensibles qui sortent des bouches, des mines et des cavernes pendant la nuit? D'ailleurs, la terreur qui règne, ou qu'on suppose régner dans les souterrains, bouleversent l'esprit des enfans et des hommes peureux, et les joue par de semblables illusions, qui ne méritent pas qu'on en parle, ou qu'on en parle longtemps.

Ceux d'entre les naturalistes qui ont le moins approfondi le phénomène des Nègres blancs et des Blafards, ont soutenu qu'ils consti-

tuoient une espèce distincte, aussi ancienne que le monde, permanente, immuable, et non dégénérée, par des causes fortuites, de la race des hommes noirs ou bruns: on a ajouté qu'ils vivoient réunis en corps de nation, tant en Afrique qu'en Amérique; qu'ils se gouvernoient par des loix particulières et bizarres; que leurs mœurs et leur instinct étoient en sens contraire de l'instinct des autres hommes; que les peuples qui les environnent les maltraitent et les méprisent; mais qu'eux se flattoient que la fortune, qui s'est plue à les tenir dans l'obscurité et dans l'avilissement, leur rendroit un jour justice, et qu'on les verroit alors sortir triomphans de leurs tanières et de leurs fôrêts, exterminer les habitans des deux Continens, et se mettre eux-mêmes en possession de tout le globe.

Ce conte a été accueilli par quelques philosophes, à qui on ne reprocheroit pas d'avoir fondé des systêmes absurdes sur des fables si incroyables, s'ils avoient pris la peine de s'assurer avant tout de la vérité des faits qui auroient dû au moins leur paroître suspects, à cause de l'excès de leur merveilleux. Nous sommes bien éloignés, et aussi éloignés qu'on peut l'être, de prescrire, ou de fixer des bornes

au pouvoir de la nature créatrice : nous ne disons pas qu'il a été au-dessus de ses forces de former une sorte d'hommes différente de la nôtre, destinée à vivre dans des cavernes, et à subjuguer un jour la terre ; mais il ne s'agit point d'exercer nos stériles spéculations sur ce que la nature auroit pu faire, si elle avoit voulu : il ne nous convient que de considérer ce qu'elle a fait en effet ; et si l'on ne trouve nulle part, dans l'univers entier, ce peuple extraordinaire, il faut convenir que les Blafards ne sont ni une race, ni une espèce, mais de simples individus, nés de parens bruns ou noirs, par des causes accidentelles, qui ont pour un instant dérogé au plan primitif, et à la loi commune.

Aucun voyageur n'a jamais rencontré dix Nègres blancs rassemblés, et Battel n'en a vu que quatre à Loango, qui est cependant l'endroit où ils sont moins rares qu'ailleurs : ces naissances monstrueuses sont aussi extraordinaires en Amérique que dans notre hémisphère, puisqu'on a compté que sur trois cents Dariens bronzés on ne voit pas un Blafard. Manet, qui a fait depuis peu en Afrique toutes les recherches imaginables pour savoir s'il y existoit, entre les Tropiques, une peuplade d'Albinos, s'est convaincu, ainsi que

tous ceux qui l'ont précédé dans cet examen, qu'il n'en a jamais été question, et que tous les Blafards qu'on y connoît sont issus de parens Nègres ou olivâtres, qu'ils ne constituent point, et n'ont jamais constitué une espèce particulière. On les regarde, dans leur pays comme des animaux sacrés et rares, et les souverains de l'Afrique et des Indes croient qu'il y a de la magnificence et du mérite à nourrir quelques-uns de ces avortons dans l'enceinte de leurs palais. Les Rois des Congo et de Loango en ont toujours quatre à cinq à leur cour, où ils sont sans comparaison plus respectés que les nains dans le serrail de Constantinople. Trop foibles pour qu'on les redoute, assez malheureux pour qu'on les plaigne, assez rares pour qu'on les recherche, ils ont plus à se louer du traitement que leur font les hommes, que de l'état où la nature les a réduits.

Rien ne m'a plus surpris, pendant le cours de mes recherches, que de trouver dans les lettres de Fernand Cortez (*), qu'on avoit

(*) *Cortès, de la Conquista de Mexico al Emperador.* On trouvera une traduction latine de cet ouvrage Espagnol dans la collection de Hervagio, sous le titre de *F. Cortesii de insulis nuper repertis narratio ad Carolum V.*

précisément la même idée de ces Blafards en Amérique, et que tous les empereurs du Méxique en entretenoient quelques-uns : aussi Montézuma avoit-il trois ou quatre de ces créatures à sa cour, lorsque les Espagnols y arrivèrent; et Cortez, qui les avoit vues, les décrit aussi exactement qu'elles l'ont été ensuite par Waffer.

En 1703, on montra au voyageur de Bruin une Kackerlake dans le palais du roi de Bantam, qui l'avoit fait venir exprès d'une isle située au Süd-Est de Ternate, où ces personnes sont moins rares que dans les autres Moluques : Bruin dit que sa majesté Bantamienne prenoit de temps en temps le plaisir de coucher avec cette Kackerlake, quoiqu'elle eût des yeux louches, à demi-fermés, et le visage si gonflé qu'on avoit de la difficulté à en distinguer les traits (*). Ce Prince fit asseoir cette femme à sa table, et ordonna au voyageur Hollandais de la bien considérer,

(*) *De Bruins Reizem, page* 380, *in-fol. Amsterdam*, 1714. Il y a toute apparence que cet écrivain s'est trompé, lorsqu'il s'est imaginé que cette femme blafarde étoit au nombre des concubines du roi de Bantam: c'est comme s'il eût dit que les deux nains que ce Prince avoit à sa cour, étoient ses ministres d'état.

à cause

à cause de sa singularité; et il est surprenant qu'il ne nous en ait pas conservé un portrait, lui qui a dessiné avec tant d'élégance et de vérité, des objets d'une bien moindre importance.

L'empereur de Java, que les Hollandais tiennent en tutèle à Jacatra, où ils le laissent jouir de toutes les décorations d'un pouvoir qu'ils lui ont ôté, possédoit en 1761 trois Blafards; mais il fit tant d'instances auprès de son maître, le gouverneur de Batavia, pour en avoir encore quelques-uns, qu'on les lui acheta à tout prix dans les isles voisines, et en 1763 on en avoit déjà fourni quatre autres, qui ne s'occupoient qu'à bourrer le tabac dans la pipe de ce Prince, à y mettre le feu, à porter des jattes de pilau, à réciter des oraisons, et à rendre tous les petits services qui ne sont pas au-dessus de leurs forces: mais leurs fonctions se bornent à bien peu de chose, ou plutôt à rien: car leur débilité est telle, qu'ils sont impropres à tout travail. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à de certains écrivains de voyage, que ces Nègres blancs font la garde au palais des souverains de Loango, qui seroient bien mal défendus s'ils n'avoient d'autres satellites que de tels monstres, incapables de commander

et d'obéir, incapables de se battre, incapables enfin de discerner en plein midi les objets qui les environnent à la distance de dix pas. Il est également faux que les Portugais aient acheté de ces Albinos en Afrique, afin de les employer aux plantations et aux mines du Brésil : ils se connoissent trop bien en esclaves pour faire de tels marchés. La vérité est que les vaisseaux négriers en ont transporté quelques-uns, par curiosité, et qu'on les a montrés pour de l'argent dans les colonies Portugaises, comme on les montre en Europe. Le Blafard qui a paru en France en 1747, étoit si défait, si petit, si délicat, si myope, qu'il lui eût été impossible de soulever le moindre fardeau, ou de marcher en plein jour sans guide.

Quand on a interrogé l'empereur de Java, sur les motifs qui lui faisoient désirer si ardemment de voir à sa cour des Kackerlakes, ce jeune Prince a répondu que c'étoit une étiquette immémoriale, que ses prédécesseurs en avoient eu; que tous les souverains des isles en possédoient, et que leur religion promettoit une récompense à ceux qui se chargeoient de l'entretien de quelques-uns de ces malheureux. Le peuple les regarde du même œil, et les traite de la même façon que les

Turcs et les Orientaux traitent les personnes tombées en démence ou nées imbécilles; c'est-à-dire, qu'on a pour elles les plus grands égards: on va même jusqu'à les canoniser de leur vivant.

On ne sauroit mieux comparer les Blafards, quant à leurs facultés, à leur dégénération et à leur état, qu'aux *Cretins* qu'on voit en assez grand nombre dans le Valais, et principalement à Sion, capitale de ce pays; ils sont sourds, muets, idiots, presque insensibles aux coups, et portent des goîtres prodigieux, qui leur descendent jusqu'à la ceinture: ils ne sont ni furieux ni mal-faisans, quoiqu'absolument ineptes et incapables de penser: ils n'ont qu'une sorte d'attrait assez violent pour leurs besoins physiques, et s'abandonnent aux plaisirs des sens de toute espèce, sans y soupçonner aucun crime, aucune indécence. Les habitans du Valais regardent ces *Cretins* comme les anges tutélaires des familles, comme des saints; et ceux qui ont le malheur de n'en avoir pas dans leur parenté, se croient sérieusement brouillés avec le ciel (*): on ne les contrarie jamais, on

(*) La plûpart de ces détails sur les *Cretins*, sont tirés d'un mémoire de Maugiron, lu à la société de Lyon.

les soigne avec assiduité, on n'oublie rien pour les amuser et pour satisfaire leurs goûts et leurs appétits : les enfans n'osent les insulter, les vieillards même les respectent : ils ont la peau très-livide, et naissent *Cretins*, c'ést-à-dire aussi stupides, aussi simples qu'il est possible de l'être : les années n'apportent aucun changement à leur état d'abrutissement; ils y persistent jusqu'à la mort, et on ne connoît point de remède capable de les tirer de cet assoupissement de la raison, et de cette défaillance du corps et de l'esprit. Il y en a des deux sexes, et on les honore également, soit qu'ils soient hommes ou femmes. Le respect qu'on porte à ces personnes atteintes du *Cretinage*, est fondé sur leur innocence et leur foiblesse : ils ne sauroient pécher, parce qu'ils ne distinguent pas le vice de la vertu : ils ne sauroient nuire, parce qu'ils manquent de force, de vaillance ou d'envie; et c'est justement le cas des Blafards, dont la stupidité est aussi grande que celle des *Cretins* : et si la violence de leur altération ne les a pas entièrement privés du don de la parole, ils ont d'autant plus souffert dans le sens de la vue, et peut-être autant dans celui de l'ouie; car tous les Nègres blancs ont l'oreille dure, et la surdité les surprend

quelque temps ayant leur mort. Battel dit qu'à Loango ces Albinos font la prière devant le Roi ; on les place immédiatement autour de son dais, où ils se tiennent accroupis sur des nattes ou des tapis. Cette mode, si choquante à nos yeux, de faire réciter les prières par des imbécilles, vient de l'opinion qu'on a de leur sainteté : les Valaisains feroient sans doute aussi prier Dieu pour eux par leurs *Cretins*, s'ils n'étoient muets. Ce préjugé n'est pas moderne : on en rencontre des traces très-marquées dans la plus haute antiquité, où l'on croyoit que le ciel inspiroit souvent les fous par préférence aux dévots : tous les prophètes avoient la réputation de n'être pas sages, et cependant on les écoutoit, et on les croyoit, ou dans leur pays ou ailleurs : les prêtresses d'Apollon, en distribuant les oracles, imitoient par leurs gestes violens, les personnes frénétiques, et elles n'avoient jamais plus de crédit que quand elles paroissoient avoir perdu le sens commun. Quoique les chrétiens n'aient pas, comme les mahométans, la charité de bien traiter les imbécilles dans ce monde, ils ne doutent pas qu'ils ne seront très à leur aise dans l'autre. Tous ces différens préjugés se rapprochent donc, et se tiennent comme par la main, parce que le peuple est le même

d'une extrémité de la terre à l'autre : ses opinions sont immuables.

Il étoit nécessaire de rendre compte de ce que les Américains, les Africains et les Indiens, pensent de ceux qui naissent Blafards parmi eux ; et cette connoissance, qui a manqué à la plûpart des écrivains, servira à développer les causes de ce phénomène. S'il est avéré qu'il n'y a pas de peuple entier de Nègres blancs ; s'il est avéré qu'ils proviennent tous de parens noirs ou basanés, sans constituer une race ou une variété dans le genre humain, non plus que ceux qui ont la jaunisse, ne forment une variété parmi les Européans, ou les *Cretins* et les goîtreux parmi les Suisses, il sera moins difficile de découvrir la source de cette singularité. Quoique l'explication que nous allons en donner n'appartienne à aucun des naturalistes qui nous ont précédé, les principes sur lesquels elle est fondée ne sauroient être ni plus clairs, ni plus incontestables.

Comme le sperme des Nègres et des basanés est plus ou moins teint, plus ou moins noirâtre ; il est par-là même plus sujet à s'altérer que celui des autres hommes, en perdant sa couleur propre et naturelle, ou en en prenant une autre par la décomposition

de la substance colorante, qu'on nomme *Æthiops animal*, ou par la dissipation totale de cet *Æthiops*. Cet accident survenu à la liqueur séminale produit un enfant dont le teint ne peut ressembler à celui de ses parens: cet enfant, soit mâle, soit femelle, est ordinairement d'un blanc de lait; il peut aussi être de couleur de garance, d'un rouge sombre, et orné de cheveux qui tirent sur le jaune. Margrave dit avoir vu une Africaine rouge, qu'on avoit amenée par curiosité au Brésil : on ne put lui apprendre de quel canton cette femme extraordinaire avoit été tirée; mais il est probable qu'elle étoit originaire d'une province du royaume de Congo, où l'on rencontre plus qu'ailleurs des individus à crinière rousse, et dont la peau est bronzée, au lieu d'être couleur de suie.

Le même père et la même mère qui ont eu un tel enfant rougeâtre, en engendrent quelquefois après lui un tout blanc, de la stature d'un nain, avec des yeux de perdrix : ces deux altérations semblent donc se rapprocher : la dernière n'est que la conséquence ou la suite de l'autre. Elles pourroient s combiner dans le même sujet, et produire un Nègre blanc à cheveux rouges : voilà exactement ce qui arrive de temps en temps

parmi les Kackerlakes de l'Asie et les Dondos d'Afrique, entre lesquels on en a vu dont l'épiderme étoit d'un blanc de neige, et la chevelure couleur aurore, ou de garance, ou de safran; et ce phénomène est si peu nouveau, que Pline, en parlant de Maures blancs, ajoute qu'il s'y en trouvoit à cheveux roux.

En 1738, une Négresse mit au monde, à Carthagène, dans les Indes, à différentes couches, quatre enfans Blafards, qui avoient tous quatre les cheveux d'un jaune d'orange vif, et la peau d'un blanc de papier fin, sans le moindre mélange d'incarnat ou de pourpre; un de ces Albinos a été montré à Madrid, où le marquis de Villa-Hermosa, ex-gouverneur de Carthagène, l'avoit conduit: un second a passé au service de Don Dionysio de Alcedo y Herrera, et ils sont morts tous deux jeunes; on ignore le destin des autres.

Quelques multipliés que soient les systêmes sur la génération, quelque prodigieux que soit le nombre des hypothèses, des rêves, des paradoxes proposés à ce sujet, il résulte de toutes les expériences faites sans partialité, sans prévention, par des observateurs dont l'esprit et les yeux étoient encore libres de préjugés, et capables de voir; il résulte,

dis-je, de ces expériences, que la semence des deux sexes concourt également à l'ouvrage de la génération, quoique dans une proportion peut-être inégale ; il résulte encore de l'analogie et de la couleur des métifs, que la liqueur prolifique est noirâtre dans la Négresse comme dans le Nègre, et que la décomposition qui pourroit survenir plus dans un sexe que dans l'autre, produiroit un enfant pie, ou tacheté de bandes blanches et noires, comme celui dont il est fait mention dans les *transactions philosophiques* de la société de Londres à l'an 1766. Ce prodige, observé par un physicien très-éclairé, doit nous rendre moins suspecte la peinture que Gumilla fait d'une fille qu'il avoit vue à la nouvelle Grenade en 1738. Née d'un père noir, sain, vigoureux, et d'une Négresse infirme, elle avoit la peau, depuis les pieds jusqu'à la tête, fouettée et mouchetée de grandes taches parfaitement noires et parfaitement blanches, comme la robe du zèbre ; ses cheveux étoient aussi de ces deux couleurs : vers la partie supérieure de l'occiput, on remarquoit un bouquet de poils crépus, d'une blancheur éblouissante, pendant que le reste de la chevelure étoit simplement frisé ;

et d'un noir obscur : on n'admira pas long-temps cette créature si remarquable ; la dépravation des humeurs, qui avoit produit en elle tant de singularités, l'emporta, et elle mourut encore à la mamelle.

On voit en Sibérie, dit Strahlenberg, et particulièrement près de Crasnoyard, sur le fleuve Jenesci, quelques hommes restés d'une horde ancienne de Tartares, jadis fort nombreuse : on l'appeloit *Piegaga* ou *Piestra-Horda*, qui veut dire la horde bigarrée ou tigrée : aujourd'hui elle est éteinte, et on n'en voit plus que quelques hommes dispersés de côté et d'autre sans demeure fixe. J'ai vu, continue-t-il, un de ces Tartares bigarrés à Toblosk, qui auroit fait fortune à se montrer dans les grandes villes de l'Europe ; ses cheveux étoient coupés à un doigt près de la tête, qui étoit marquée de taches parfaitement blanches, de la largeur d'une petite pièce de monnoie : il étoit tacheté de même sur le corps ; mais les taches y étoient d'un brun noirâtre et moins régulières que sur la tête. En avançant dans la Sibérie, cet Officier trouva plusieurs autres hommes bigarrés, mais différemment du premier, en ce que leur tête n'étoit pas marquetée comme la peau

des tigres (il vouloit dire apparemment comme celle des léopards ou des panthères;) les taches formoient des marques irrégulières, comme on en voit aux chiens et aux chevaux: il s'en rencontra un qui avoit la moitié de la tête blanche, et l'autre moitié noire. Quand on a demandé à ces Tartares si ces taches leur venoient de naissance, ils ont répondu qu'il y en avoit qui les apportoient en venant au monde, et que chez d'autres c'étoient des suites de maladies.

Ce n'est point dans les faits attestés par Strahlenberg qu'il y a de l'exagération ou de l'erreur; mais la tradition sur l'existence de la horde bigarrée est indubitablement fausse: l'Auteur, très-exact et très-instruit, des *notes sur l'histoire généalogique des Tartares*, dit que le résultat des informations qu'il a faites dans le pays, et qu'il y a fait faire par d'autres, est que cette tribu n'a jamais existé, et qu'on en a, à cet égard, imposé au prisonnier Suédois. Gmélin, qui a parcouru la Sibérie avec de bons interprètes, et tous les secours qu'un savant peut exiger pour voyager utilement, a aussi entrepris des recherches sur la *Piestra Horda*; et quoiqu'il soit constaté qu'il y a eu une nation vagabonde de Sibérie qui a porté ce

nom (*), il n'est point vrai que les hommes qui la composoient aient été tous tachetés de noir et de blanc. Il faut donc réduire ce phénomène à ses justes bornes, et en séparer le

(*) Dans la plus ancienne carte de la Sibérie que nous ayons pu découvrir, et qui se trouve dans l'atlas de Hondius et de Mercator, *la Pitstra orda* ou *Horda* est déja indiquée et placée au-delà de l'Oby. Ce n'est donc pas dans la *description de l'empire de Russie, par Strahlenberg*, qu'il est fait mention pour la première fois de cette Horde; Gmélin, qui a pris à tâche de contredire Strahlenberg à chaque page, est contraint néanmoins d'avouer que cet officier a pu voir des hommes bigarrés par les suites de quelque maladie. Quant à l'Auteur des notes sur l'histoire généalogique des Tartares ou des Tatars, il emploie, *page 494*, un argument qui ne paroit pas absolument concluant : s'il y avoit, dit-il, des hommes pies, ou tachetés de blanc ou de noir en Sibérie, le Czar Pierre I, n'auroit pas manqué d'en avoir quelques-uns à sa cour, puisque c'étoit le Prince le plus curieux de son siècle, et qui avoit un goût décidé pour l'histoire naturelle. Mais du temps de Pierre I, on ne connoissoit pas encore toutes les singularités de la Sibérie, et ce n'a été que par le moyen des officiers Suédois qui y ont été envoyés prisonniers, qu'on a reçu les premiers éclaircissemens sur l'intérieur de ce vaste pays : c'est aussi à eux, et sur-tout à M. P. D. qu'on est redevable de l'histoire d'Abulgazi, qui seroit peut-être restée à jamais inconnue, si un officier Suédois n'en avoit acheté une copie manuscrite à Tobolsk, d'un marchand bukarois.

faux, qui est confondu avec la vérité. Comme les Tunguses et les habitans des environs de Crasnoyar sont naturellement basanés, ainsi que les Kamschatkadales, il n'est pas impossible qu'ils soient sujets à la même indisposition qui trouble les sources de la génération, et décolore la liqueur fécondante parmi les Africains, de sorte qu'il pourroit leur naître des enfans qui porteroient l'empreinte de cette altération. Quant à ceux qui deviennent bigarrés par la suite d'une maladie, cela n'est pas plus surprenant que de voir des Nègres blanchir pendant une fièvre chaude.

Si l'on vouloit révoquer en doute que la substance qui sert à la reproduction puisse se charger, ou entraîner avec elle un levain venimeux qui agiroit sur le fœtus dans le moment même qu'il se forme, et que son corps et son ame commencent, pour ainsi dire, à se réunir; on n'auroit qu'à citer cette longue et affligeante liste de maladies héréditaires, qui se perpétuent plus opiniâtrément dans les familles qu'il ne seroit à souhaiter pour le bien de l'humanité : les vertus sont passagères, le mérite est personnel; mais les vices, les excès, les débauches qui ont détruit le tempérament des parens, produisent des individus dégradés, pusillanimes, et d'autant plus

à plaindre que la nature, toujours inexorable, les châtie pour les fautes d'autrui, qu'eux-mêmes ne sauroient commettre. Enfin, on ne niera point que des germes corrompus ou corrupteurs ne pénètrent quelquefois l'essence de la liqueur prolifique, si l'on se rappelle qu'on voit des enfans qui, au sortir du sein de la mère, sont atteins et tourmentés du mal vénérien provenu du père.

La couleur de la matière séminale dans les Nègres n'est point une hypothèse susceptible de doutes ou de contradictions; c'est une vérité de fait, que les anciens connoissoient, et que les modernes se seroient peut-être obstinés à méconnoître, si les dernières expériences de Lecat de Rouen n'avoient démontré que cette liqueur est noirâtre, dès qu'on la compare à celle des hommes blancs (*). Si la nuance du teint n'étoit point préexistante et inhérente dans la substance spermatique, comment expliqueroit-on l'affoiblissement de la couleur dans les métifs ? comment concevroit-

(*) Voyez son *traité sur la couleur de la peau.* S'il falloit prouver que les anciens avoient fait cette observation sur la couleur du sperme des Nègres, il n'y auroit qu'à citer le passage suivant d'Hérodote : *Genitura, quam in mulieres emittunt, non alba, quemadmodum cæterorum hominum, sed atra, ut color cor-*

on que d'un Européan et d'une femme du Congo il provient un mulâtre, qui, en se mariant avec une fille blanche, engendre un Quarteron basané? En ce cas, la matière colorante se délaie et se perd par le mélange continuel des spermes : le contraire arrive lorsqu'on admet, pendant quatre générations suivies, quatre pères noirs avec trois mères basanées et une mère blanche ; le dernier produit de cette filiation est, comme on l'a fait voir, un Nègre véritable. On peut contempler ce même effet dans les animaux de différens poils qu'on croise ; mais ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que dans ces animaux le noir et le blanc forment sur la peau et dans le poil des taches décidées, et comme circonscrites par un contour ; au lieu que dans l'homme tout le corps se peint exactement de la même nuance, sans distinction de clair et d'obscur ; le métif issu de l'Africain et de l'Européane, n'a pas une seule tache sur tout son épiderme, qui est, dans un endroit

poris ; quale virus aethiopes quoque emittunt. Thal. N. 101, in fol. *Amster.* 1763. Aristote, qui avoit lu ce passage, nie la vérité du fait, parce que cette noirceur ne lui avoit peut être pas paru aussi sensible qu'Hérodote l'insinue ; peut-être aussi avoit-il manqué d'occasion pour faire des expériences.

comme dans un autre, de la même teinte (*). Le poulain de la jument blanche et de l'étalon noir, bai, ou alézan, n'est pas un mulâtre, comme sont les mulâtres de l'espèce humaine; mais il est pie, ou sa robe est bigarrée de marques qui tranchent les unes sur les autres. J'ignore les causes de cette différence; car si l'on vouloit l'attribuer au poil, qui est fort touffu, fort épais dans les bêtes, et infiniment plus rare dans l'homme, il faudroit avoir oublié qu'il naît aussi des enfans pies ou tachetés, sans qu'ils aient le poil plus dense que les mulâtres parfaits.

Si la couleur naturelle du sperme se perd par des vices de la complexion, on conçoit aisément que l'enfant procréé pendant cette défaillance doit s'en ressentir, et paroître d'un autre teint, et être d'un tempérament inférieur à des enfans nés de parens sages et vigoureux. Sans insister plus long-temps sur des conséquences si sensibles, il suffit de dire que cette façon d'expliquer l'origine des

(*) Les Nègres et les Mulâtres ont la peau de l'intérieur des mains et de la plante des pieds, moins foncée que le reste du corps; mais on ne peut nommer cela des taches, puisque la couleur va toujours en s'éclaircissant depuis les coudes jusqu'aux paumes, et ne forme pas des marques ou des bigarrures.

Blafards

Blafards l'emporte sur l'explication proposée par Lecat de Rouen, qui admet la force active de l'imagination, par laquelle il prétend qu'une Négresse peut changer le teint du fœtus végétant dans son sein, et accoucher par caprice d'un de ces animaux Albinos.

Quel que soit le respect que nous ayons pour les vastes connoissances de ce Savant, nous osons dire qu'il est impossible que *les yeux de lune* du Darien, les *Dondos* et les *Kackerlakes* de notre continent tiennent leur dégénération des fantaisies de leurs mères, ou de leurs nourrices. Qui auroit-cru que l'envie peu louable de ressusciter d'anciens paradoxes, ou d'en soutenir de nouveaux, eût renouvellé, dans ce siècle, la puissance de l'imagination des mères sur l'existence de l'embryon? Qui auroit cru que des anatomistes, si accoutumés à ne voir partout que des ressorts qui en font mouvoir d'autres, eussent embrassé opiniâtrément un systême contraire à leurs principes? Il ne faut pas s'arrêter à démontrer l'absurdité de ce pouvoir des mères, puisque Buffon a détruit jusqu'aux fondemens de ce préjugé populaire, digne des Sauvages de l'Amérique (*).

(*) Waffer rapporte que se trouvant au Darien en 1679, il demanda aux Sauvages ce qu'ils pensoient de

On demande s'il n'est pas plus raisonnable d'affirmer que les Blafards sont redevables de leur abâtardissement à des causes réelles, à des accidens physiques, qui ont dérangé et corrompu les humeurs, le sang et la liqueur séminale de leurs parens? La débilité de leur organisation, la petitesse de leur taille dégradée de sept à huit pouces, la perte totale de leurs facultés intellectuelles, le relâchechement de leurs nerfs optiques, l'obstruction de leur ouie, la briéveté de leur vie, qui n'atteint pas à la moitié du terme commun; le concours de ces symptômes dénote assez que le fluide nerveux a défailli dans ces hommes manqués. Or, c'est de ce fluide que se forme le corps muqueux, d'où résulte la teinte apparente de l'épiderme et du poil: la couleur des yeux est pour l'ordinaire analogue à celle des cheveux; les yeux rouges des Nègres blancs feroient une exception difficile à expliquer, si l'on n'observoit la même chose dans de certains oiseaux et de certains

la cause qui faisoit naître parmi eux des enfans blafards: ils lui répondirent qu'ils attribuoient généralement cet effet à l'imagination de la mère, lorsqu'elle regardoit la pleine lune pendant sa grossesse. Il est surprenant que Waffer se soit contenté d'une si mauvaise raison.

quadrupèdes : plus les lapins sont blancs dans leur fourrure, et les poulets dans leur plumage, et plus leurs yeux sont rouges et foibles à proportion. D'ailleurs il y a aussi des Albinos dont l'iris et la chevelure sont également rouges ; de sorte qu'ils se rapprochent par-là de la règle générale : cette singulière nuance des yeux est le caractère le plus infaillible d'une vue lâche, et peu propre à résister au grand éclat. Les sucs nerveux, essentiellement viciés dans ces avortons, ont entraîné, par une conséquence nécessaire, le défaut des organes optiques, qui ne sont que des nervéoles. Quant à leur chevelure rousse, elle ne paroît être qu'une suite de leur altération ; on peut même soupçonner que cette couleur de poil est une sorte de maladie dans les blancs, qui ne sont point roux sans être pâles, et sans répandre une odeur désagréable : on leur remarque, entre l'épiderme et la peau, des souillures et des taches lenticulaires occasionnées par des matières crasses et impures, qui se déposent et s'accumulent à l'orifice des vaisseaux exhalans, d'où le teint contracte une bigarrure qui se manifeste davantage en été, lorsque la transpiration est sensible.

L'allongement des paupières, qui caracté-

rise également les Nègres blancs de l'ancien Continent, et les Dariens de l'Amérique, provient d'un dérangement dans le corps muqueux : la membrane des paupières est un tissu de la même substance que la pellicule du prépuce, et Malpighi avoit déjà découvert de son temps, que l'épaisseur du corps muqueux produisoit la longueur du prépuce ; d'où l'on infère qu'elle cause aussi l'excroissance du diaphragme des paupières. Malpighi avoit, à la vérité, une notion fausse de cette viscosité placée entre la peau et l'épiderme, qu'il prenoit pour un réseau organisé ; mais son erreur à cet égard ne nuit point à la justesse de l'observation.

Je viens maintenant à la plus intéressante question qu'on forme sur les Albinos, on demande s'ils engendrent, ou s'ils sont impuissans dans l'un et l'autre sexe.

La force de la maladie nerveuse dont ces hommes sont attaqués, est susceptible de différens degrés : les uns sont plus dangereusement altérés que les autres ; et delà sont venues les incertitudes et les rapports contradictoires des voyageurs sur la propagation de ces individus. A l'isthme de Panama, un Blafard et une Blafarde peuvent engendrer ; mais leur progéniture est, au témoignage de Lionel

Waffer, basanée, couleur de cuivre jaune, ainsi que le reste de la nation; de sorte que la cause qui avoit corrompu le sang et le sperme des parens, disparoît à la seconde ou à la troisième génération : il faut avouer cependant que cela n'arrive qu'aux Blafards dont la constitution n'a pas tant souffert que celle des autres; car ceux qui ont éprouvé une forte métamorphose, une défaillance essentielle, sont à jamais condamnés à l'infécondité.

Ogilby dit, dans sa description de l'Afrique, qu'il est très-certain que les Nègres blancs des deux sexes ne peuvent y procréer entre eux, et qu'ils sont respectivement stériles à tout âge; et il insiste tant de fois là-dessus qu'on ne sauroit se dispenser de croire qu'il étoit bien instruit, lorsqu'il a fait cette déposition, qui se trouve conforme avec celle de Mérola et de Battel.

Maupertuis cite, dans sa *Vénus physique*, Dumas, qui lui avoit conté, qu'ayant été aux Indes orientales, il s'y étoit informé si les Albinos propageoient entre eux, qu'on lui avoit répondu qu'ils multiplioient extrêmement, et se transmettoient de père en fils leur blancheur fade, leurs yeux rouges, leur imbécillité, et toutes les singularités mons-

trueuses de leur tempérament ; mais le témoignage de ce voyageur, qui n'étoit qu'un négociant riche, et non un naturaliste éclairé, n'est pas d'un grand poids dans une discussion sérieuse, où il ne s'agit pas de rassembler ce que les gens du peuple disent des Nègres blancs dans les cafés de Pondichéry ou de Madras. Ces contradictions perpétuelles m'ayant engagé à faire de plus en plus des recherches exactes, j'ai appris qu'on n'a jamais voulu permettre aux chirurgiens Européans d'ouvrir quelques-uns de ces Blafards, ni en Afrique ni à Java ; non plus que les habitans du Valais ne voulurent permettre à Maugiron de faire anatomiser un de leurs *Cretins*, mort à Sion, il y a quelques années. On ignore par-là si ces créatures sont viciées dans l'intérieur des vaisseaux spermatiques, car il est sûr qu'au dehors leurs parties génitales ne présentent rien d'extraordinaire, et

(*) Maugiron attribue les causes du *cretinage* des Valaisains à la malpropreté, à l'éducation, aux chaleurs excessives des vallées, aux eaux et aux goîtres qui sont communs à tous les enfans de ce pays ; mais il y existe probablement une autre cause plus spécifique, que l'on sera plus à portée de connoitre, quand on sera parvenu à obtenir la permission de disséquer un de ces *Cretins*.

l'organisation en semble fort correcte. Nous aurions de grandes obligations à Guillaume Pison, qui a disséqué un Nègre blanc au Brésil, s'il avoit entrepris la description de son corps interne; mais s'étant uniquement borné à approfondir les causes de sa blancheur dans le tissu de la peau, son travail est devenu inutile, relativement à la difficulté qui nous occupe.

Il y a de grandes lacunes, de grands vides dans toutes les parties de l'histoire naturelle, qu'il n'est point permis de franchir par des conjectures téméraires; on manque absolument, et on manquera encore long-temps de connoissances anatomiques sur cette sorte d'hommes si remarquables à mille égards. Ce que l'on peut savoir de leur propagation, se réduit à ceci : en Afrique, un Nègre blanc et une Négresse blanche ne produisent jamais ensemble ; mais il est arrivé dans l'isle de Bissao, à onze degrés de l'équateur, qu'un homme noir ayant eu affaire avec une Blafarde, elle accoucha, en 1700, d'un enfant semblable à son père, c'est-à-dire, d'un Négrillon achevé. Entre les Kackerlakes de l'Asie, on en trouve quelques-uns moins blancs, moins défaits que les autres, et ceux là passent pour être féconds. Au reste, on n'a ja-

mais vu d'Albinos qui n'eussent eu des Nègres ou des basanés pour pères : s'ils procréoient entre eux, s'ils formoient des filiations régulières et suivies, ils ne seroient ni si chers, ni si rares au point que les Souverains même ne peuvent en acquérir autant qu'ils en souhaitent. Battel, qui avoit long-temps résidé à la cour du roi de Loango, ne cesse de répéter que rien n'est moins commun que de voir naître des Dondos ; et qu'on est obligé de les offrir tous indistinctement au Prince, qui les retient dans son palais et à son service.

On comprend que les vrais Nègres doivent éprouver une plus violente révolution d'humeurs pour blanchir que les basanés, et de-là il s'ensuit que leurs Blafards sont plus impuissans et d'une complexion plus lâche que ceux qui ont été engendrés par des olivâtres : il ne faut donc pas s'étonner s'ils sont constamment stériles en Afrique, quoiqu'ils ne le soient pas toujours ailleurs. En vain tenteroit-on de décrire la nature de la maladie qui décolore la substance prolifique : on n'a pas formé un assez grand recueil d'observations, faites de suite et sur un même plan, pour déterminer la cause première de ce phénomène : toutes les maladies dangereuses font blanchir les Nègres ; mais cette lividité est passagère, et

se dissipe par la convalescence, ou finit par la mort; mais les Nègres des deux sexes à qui il est arrivé de procréer des Albinos, n'ont pas paru plus blêmes, ni plus pâles que les autres Africains. Quoi qu'il en soit, on ne sauroit révoquer en doute que les alimens, les eaux, le terroir et le climat de certains cantons ne contribuent beaucoup à cette incommodité : pourquoi ne naît-il des Blafards parmi les Américains qu'à Panama et à la Côte riche, et jamais dans la Guiane, où les habitans sont aussi bronzés que les Dariens? L'air est très-pernicieux dans toute l'étendue de l'isthme du nouveau Monde ; et ce qui prouve que cette insalubrité a quelque influence sur le changement du teint, c'est qu'on a remarqué que les Négresses d'Afrique qu'on transporte à Carthagène et à Panama, y accouchent plus souvent qu'ailleurs d'enfans Blafards : le territoire de ces deux villes passe pour être le lieu le plus mal-sain des Indes occidentales; la lèpre, le mal vénérien, le *Pasme*, la *Culehrilla*, le *Vomito priéto*, ou la chapetonnade, y sont endémiques : la transpiration des corps y est très-considérable, jusques-là que les habitans y ont tous une couleur plombée : leurs actions répondent à leur physionomie ; leurs mouvemens sont mous et

paresseux ; cela passe jusqu'à leur ton de voix : ils parlent lentement et bas, et leurs paroles sont entrecoupées. Ceux qui arrivent d'Europe ne conservent leur coloris et leur vigueur que pendant trois mois ; au bout de ce temps leur teint se flétrit, l'incarnat de leurs joues disparoît à jamais, leurs forces se perdent, et ils n'ont plus rien qui les distingue extérieurement d'avec les indigènes. On peut juger quelle doit être la malignité de l'atmosphère dans ce déplorable séjour, par les symptômes qui s'y manifestent dans les habitans, que l'avarice seule peut soutenir contre la fureur de tant de fléaux combinés.

D'un autre côté, on a observé en Asie, que de certaines petites isles, situées autour de Java, fournissent plus souvent des Kackerlakes que Java même : les Dondos sont moins rares à Congo, à Angola, à Loango, que dans les états de Benin et de Muyac, placés de ce côté-ci de l'équateur. Ces faits rapprochés forment une preuve qui deviendra plus convaincante encore, si l'on veut se ressouvenir de ce qu'on a dit du climat de l'Albanie et du Valais, le seul canton de l'Europe où l'on connoisse les *Cretins*, qui ne naissent ni dans les montagnes du Tirol, ni dans les autres endroits de la Suisse, quoiqu'on y

boive également des eaux de neige. Il faut supposer que ces causes générales n'agissent que sur de certaines personnes, déjà disposées, et comme préparées par le vice secret de leurs humeurs, et dont le tempérament recèle le principe de l'altération qui attaque de plus en plus leur progéniture.

Ce seroit s'imposer à soi-même une tâche trop pénible, que de réfuter toutes les hypothèses erronées, et tous les raisonnemens sublimes et faux de tant de savans qui ont écrit sur les Albinos, qu'ils n'ont su définir, faute de les connoître ; parce qu'ils ont pressenti l'ennui que leur feroit essuyer la lecture d'une infinité de relations de voyages, ils n'ont pas eu le courage de puiser dans des sources si éloignées, qu'on désespère d'y parvenir, quand on commence à les chercher. Un écrivain célèbre avoit de son temps traité ce sujet : il supposoit que la couleur blanche étoit la couleur favorite de la nature, et qu'elle y revenoit quelquefois, par prédilection, au milieu de l'Afrique : cette explication peu fondée renfermoit encore une pétition de principe ; car c'étoit dire, en d'autres termes, qu'il naît de temps en temps chez les peuples noirs des enfans blancs ; ce que personne ne conteste.

Il est dit dans le dictionnaire encyclopédique, à l'article *Nègres*, qu'on a soupçonné que les Albinos étoient des animaux mulets ou métifs, issus d'une femme et d'un Pongo, ou d'un Orang-Outang; mais ce n'est pas à des personnes instruites, sans doute, que ce soupçon est venu; et si l'on vouloit, en un seul mot, démontrer que ce sentiment est destitué même de vraisemblance, l'on n'auroit qu'à répéter qu'il y a des Blafards à l'isthme de Darien, quoiqu'il n'y ait ni Pongo, ni Orang-Outang, ni Jocko, ni Barris, ni enfin aucun singe de la taille de dix-sept pouces, sur toute cette langue de terre, qui réunit les deux portions du nouveau Continent : il est donc bien avéré que tous les Albinos nés en Amérique sous l'équateur, n'ont pas eu des magots pour pères. Quant aux Dondos et aux Kackerlakes de notre hémisphère, ils sont également engendrés par des hommes, et il n'y a jamais eu le moindre doute sur leur origine dans leur pays natal. On verra dans la section suivante, que le métif de l'Orang et de la femelle humaine n'a jamais été observé, et que l'on n'a que des conjectures très-vagues, très-éloignées sur la possibilité de son existence : et quand il existeroit en effet, la difficulté reparoîtroit sous la même forme, puis-

qu'il faudroit encore expliquer pourquoi cette créature seroit blafarde avec des yeux de hibou.

En résumant tous les faits dont on vient de rendre compte, on peut établir les points suivans, comme autant de notions acquises, ou comme autant de conséquences qui découlent d'un principe connu.

Les Albinos n'ont pas, comme l'a cru Vossius le jeune, une maladie cutanée ; mais leur systême nerveux, et toute leur constitution, ont ressenti une défaillance si essentielle, si éfficace, qu'il n'est pas possible qu'ils puissent jamais en guérir, ni redevenir noirs.

Ils ne forment, dans la totalité du genre humain, ni une espèce, ni une race, ni une variété, parce que ce sont des individus isolés, absolument privés de la puissance génératrice, ou qui n'engendrent pas des enfans qui leur ressemblent.

Lecat de Rouen soutient que le lapin blanc est le Nègre blanc de son espèce : il n'y a aucune justesse, ni même aucun sens, dans cette fausse comparaison, puisque ces lapins ne sont ni malades, ni aveugles, ni stériles : au contraire ils produisent, avec des femelles de leur couleur, une infinité de petits du même poil, et ces petits reproduisent à leur tour des

générations suivies, et toujours semblables à elles-mêmes. Si Lecat a supposé qu'il en étoit ainsi parmi les Dondos de l'Afrique, il se dépouillera certainement de ce préjugé, en lisant les observations, et les recherches que Manet a faites entre les tropiques.

Les petites gelées, dit Buffon, décolorent quelquefois, en automne, les giroflées et les roses rouges, et leurs pétales deviennent alors d'un blanc fade : il auroit pu ajouter que des gelées beaucoup plus âpres font, dans les régions boréales, un effet encore plus surprenant sur les animaux fauves, qui y acquièrent un poil blanc; mais ces deux faits ne peuvent servir de termes de comparaison respectivement aux Nègres blancs, qui ne perdent pas leur teint naturel par des causes qui agissent immédiatement sur eux, puisqu'ils n'ont jamais été noirs. Il est bien vrai qu'on a observé, depuis plus de dix-huit cent ans, que les quadrupèdes, dont la robe est blanche, sans bigarrure et sans mélange, sont moins vigoureux, moins robustes que leurs analogues d'un poil peint ou bariolé; il n'y a pas tant de force vive, ni tant de résistance dans les muscles et les nerfs d'un cheval né blanc, que dans ceux d'un cheval noir ou bai. Il en est de même du reste des animaux, soumis

aux travaux, ou à la domesticité, que leurs talens et leur utilité ont fait étudier, avec soin, par ceux qui les emploient, ou qui les achètent (*).

La surdité ou du moins l'affoiblissement de l'ouie n'est, dans les Blafards et les Albinos, qu'une suite de leur maladie, ou plutôt de leur couleur; car on a encore remarqué que les chiens blancs sans taches, sont ordinairement si sourds, qu'il faut les appeler par un son beaucoup plus aigu que les autres : indépendamment de plusieurs animaux sur lesquels nous avons fait des expériences, nous avons trouvé que la plûpart de ces chats blancs si recherchés, qu'on nous amène d'Angora en Syrie, n'entendent presque point; aussi ne leur distingue-t-on pas un seul poil noir ou coloré dans toute leur fourrure, qui est soyeuse et d'une blancheur éclatante. Il est probable que les naturalistes du nord s'appercevront un jour que l'ouie diminue dans les animaux de leurs climats, pendant la métamorphose

(*) En Hollande on a reconnu, par une longue suite d'observations, que les vaches rouges sont d'un tempérament inférieur, et moins fécondes que les vaches noires ou tachetées, de noir et de blanc : aussi l'espèce rouge a-t-elle été entièrement bannie des pâturages de ce pays.

de leur couleur au fort de l'hiver; et peut-être cet effet s'étend-il jusqu'aux hommes qui, par des causes fortuites, grisonnent à la fleur de leur âge.

La cause de la dégénération des Blafards, des Kackerlakes et des Dondos, réside dans la liqueur spermatique de leurs parens, en qui elle s'est corrompue, et a perdu, par une décomposition quelconque, cette substance noirâtre qu'on a nommé *Æthiops animal*, faute de pouvoir lui assigner un terme plus propre, ou un nom plus clair : on ne connoît pas l'essence de cet *Æthiops*; on sait seulement qu'il est le même dans la moëlle, dans le cerveau, et dans la semence des Nègres; et que plus on l'examine au microscope, plus il semble composé de globules ou de petits grains noirs, qui sont distincts de la matière qui les tient comme en infusion, ces globules étant plutôt mêlés que confondus dans les humeurs et les liquides où on les découvre. L'entière dissipation de cette substance colorante ne peut être occasionnée que par un dérangement universel de toutes les parties animales : cependant plusieurs raisons, qu'il seroit trop long de déduire, me font croire que la défaillance provient bien plus souvent de la mère que du père, et qu'elle peut même provenir de la mère seule.

Cette

Cette maladie est plus commune autour de l'équateur que par-tout ailleurs, puisque les endroits, où on voit le plus d'Albinos, sont ou directement sous cette ligne, ou seulement à quelques degrés de distance : elle n'est néanmoins pas tellement renfermée entre ces limites qu'elle ne se manifeste, de temps en temps, dans des lieux voisins des Tropiques. Non-seulement les véritables Nègres-simes, coëffés de laine, mais les Maures à cheveux flottans, et les Basanés couleur de cuivre, procréent quelquefois des Blafards.

La nuance des cheveux ou de la laine, marque le degré de l'altération que ces créatures ont soufferte ; ceux qui ont des cheveux orangins ou roux, sont moins viciés que les autres, dont la crinière est blanche sans mélange. Dapper rapporte qu'on rencontre des Dondos Africains, qui sont blonds, et qui semblent intermédiaires entre les blafards et les roux. On peut encore juger du plus ou moins d'affoiblissement de leurs organes par leur taille, par leurs facultés morales, par la forme de leurs mains, par les bornes de leur vue et la sagacité de leur ouie.

Ceux qui pensent qu'il est permis d'interroger la nature sur ce qu'elle n'a point fait, demandent pourquoi elle n'a pas compensé

les phénomènes, en faisant, par un prodige contraire, naître des enfans noirs de parens blancs. Pour répondre à cette question en peu de mots, il suffit de dire que cet *Æthiops*, cette substance colorante, nécessaire à la formation des Négrillons, ne sauroit ou s'introduire, ou croître subtilement dans la liqueur séminale des blancs : il ne peut donc pas naître un enfant olivâtre ou nègre d'une mère et d'un père parfaitement blancs : une femme qui met un tel individu au monde, a eu quelque foiblesse pour des amans, venus de la côte de Mélinde ou de Sierra-Leona ; elle a donné un héritier à son époux, que son époux ne devroit jamais voir en plein jour, *decolor haeres, nunquam tibi mane videndus.* Mais, dira-t-on, faudroit-il soupçonner la fidélité d'une femme, à qui un tel accident arriveroit, quoiqu'on fût d'ailleurs suffisamment convaincu de la régularité, de la sainteté de ses mœurs? Il n'y a point de milieu ; si elle accouche d'un Mulâtre, elle a aimé un Nègre : en vain allégueroit-on le pouvoir de son imagination, et les suites de la frayeur qu'ont produit sur son esprit, des Maures, qu'elle a vus de loin ; ces excuses seroient rejetées par des physiciens éclairés, quoiqu'un juge indulgent fît bien de s'en contenter.

Il y a une maladie rare, singulière, long-temps inconnue, et qui commence à devenir plus fréquente dans ce siècle : les médecins la nomment tantôt l'*Ictère atre*, et tantôt l'*Hydropisie noire*, parce qu'elle tient à la fois de la jaunisse et de l'eau intercutanée : cette incommodité peut, dans son plus haut période, colorer la peau, jusqu'au point de la faire paroître d'un noir de suie. On a vu des hommes, affligés de ce mal, engendrer des enfans, qui n'en portoient aucune marque, et tous les journaux de l'Europe ont parlé de * * *, qui est devenue deux fois, avant ses couches, aussi noire qu'une Mulâtresse, sans qu'on ait observé, dans les enfans dont elle s'est délivrée, un changement notable de couleur.

S'il y a une indisposition capable d'altérer, dans les hommes blancs, la matière spermatique, et de lui donner une nuance, en y mélant des atômes hétérogènes, noirs, ou noirâtres, c'est indubitablement cette sorte d'insecte ; mais s'il provenoit de l'union de deux personnes ainsi viciées, un enfant, dont l'épiderme seroit plus ou moins obscur, on ne sauroit dire qu'il est né de parens parfaitement blancs, puisqu'ils avoient, avant l'instant de la conception, perdu leur teint na-

turel par des causes réelles. Au reste, en accordant que cette jaunisse renforcée pourroit avoir quelque influence sur la liqueur prolifique, il ne faut pas se hâter de conclure de la possibilité à l'effet ; tous les faits connus, loin de prouver cette influence, semblent indiquer exactement le contraire.

On dit que la lèpre, ce fléau amené d'Afrique en Europe par ces scélérats qui prirent le nom de Croisés, s'étoit, dans nos climats, subdivisée en différentes branches, et que celle qu'on nommoit la *ladrerie blanche*, *lepra alba*, se transmettoit aux enfans dans le sein de la mère : ils naissoient livides, blêmes ; quoique moins blafards que les Kackerlakes asiatiques, on leur distinguoit sur le corps de certaines taches dont la pellicule étoit comme poudrée d'une manière crétacée ; mais loin d'être énervés dans les organes de la vue et de la génération, leur lubricité étoit excessive, et même plus dangereuse que leur mal (*).

(*) La lèpre que les Européans ont transporté en Amérique, y produit les mêmes effets et les mêmes symptômes qu'on lui a reconnus dans nos climats.

« Quoique les lépreux des environs de Carthagène, » dit Ulloa, souffrent les incommodités inséparables » de cette maladie, ils ne laissent pas que de vivre » long-temps ; de sorte qu'on en voit qui meurent dans

Ainsi cette lèpre épidémique qui survient aux hommes blancs, n'a pas le moindre rapport avec la défaillance des Dariens, des Kackerlakes et des Dondos, dont la maladie n'est point contagieuse, sans quoi les rois des Indes et de l'Afrique ne les admettroient pas autour de leurs personnes, et ne les toléreroient certainement point dans leurs appartemens à coucher; car ce seroit un goût étrange que de choisir des pestiférés pour pages et pour aumôniers.

Comme dans une matière si intéressante et si difficile que celle qu'on vient de traiter, il étoit possible, après tout, d'abonder en son sens, de se complaire en ses idées, de voir les objets sous un faux jour, et d'imaginer des rapports chimériques; pour ramener tous les effets à une seule cause, j'ai consulté en 1767, sur ce fragment de mes écrits et de mes recherches, Mekel, un des plus habiles anatomistes de l'Europe, et le seul qui ait disséqué, avec les yeux d'un physicien, plu-

» un âge avancé. Il est étonnant combien ce mal excite
» le feu de la concupiscence, et combien il est difficile
» à ceux qui en sont atteints de réprimer cette passion
» déréglée : aussi leur permet-on de se marier, pour
» prévenir les désordres qui ne manqueroient pas d'en
» résulter. » *Voyage au Pérou*, *t. I*, *liv. 5*, page 42.

sieurs cadavres de Nègres, pour reconnoître la source de leur noirceur : les grandes découvertes qu'il a faites dans cette partie de l'histoire naturelle, le mettoient en état de juger de la solidité de mes observations sur les Albinos.

Il me répondit, *qu'il avoit vu, avec plaisir, que ses deux mémoires, publiés en 1753 et en 1757, avoient un rapport décidé avec le mien, qu'ils se prêtoient une lumière mutuelle, et acquéroient une force nouvelle. Vous observez*, dit-il, *la couleur du sperme des Nègres, différente de celui des hommes blancs : vous attribuez au changement de ce sperme leur métamorphose de noir en blanc; si l'on ajoute à cela la couleur également différente de leur cerveau, de leur sang, et de la liqueur qui forme leur épiderme, l'on verra que l'effet qui blanchit les Nègres est, ainsi que vous le dites, fondé dans un changement des humeurs les plus essentielles du corps : les causes que vous assignez, sont donc vraies, et vos recherches, exactes.* (Extrait de la lettre de Meckel.)

Il seroit à souhaiter que tous ceux qui écrivent sur les différentes parties de la physique, eussent toujours ou l'occasion, ou la modestie de consulter sur leurs écrits les grands

maîtres et les savans les plus distingués ; leurs ouvrages acquerroient par-là plus d'autorité, sans risquer de rien perdre de leur mérite ; mais la précipitation avec laquelle la plûpart des Auteurs composent ne leur laisse pas le temps de s'instruire : ils abusent étrangement de leur propre facilité ; en vain protestent-ils qu'ils ont épuisé leur sujet, qu'ils se sont préparés, avant que d'écrire, par de longues lectures et de longues méditations ; qu'ils ont pensé et réfléchi en écrivant : leurs livres, qui se multiplient à l'infini d'un jour à l'autre, sans que nos connoissances fassent un progrès sensible, prouvent assez quel cas l'on doit faire de ces promesses si solemnelles et si vaines : l'empressement à publier rapidement plusieurs volumes sous des titres fastueux, les oblige à faire un usage outré de leur imagination : on voudroit des recherches, des faits, des autorités, des observations ; mais le temps leur a manqué : ils ne nous donnent que des peintures infidelles, froides, et des raisonnemens vagues, qui s'étendent sous leur plume. Cependant ce n'est rien dire que de raisonner beaucoup dans des matières, où il faut instruire par des faits ceux qu'on croit assez habiles pour pouvoir se passer des syllogismes d'autrui.

SECTION II.

De l'Orang-Outang.

Plusieurs raisons m'ont déterminé à donner, dans cet article, une description exacte de l'Orang-Outang, ou du Pongo.

On a soutenu long-temps, dans les universités de l'Europe, que les habitans de l'Amérique n'étoient pas de véritables hommes; mais de véritables Orang-Outangs, et comme on leur refusoit une ame immortelle, il fallut une bulle comminatoire de Rome pour arrêter les progrès de cette opinion parmi les théologiens, et peut-être aussi parmi les philosophes du quinzième siècle, qui ne savoient guère que de la théologie: on verra ici la peinture de cet animal assez peu connu, avec lequel on confondit les Américains, qu'on ne connoissoit pas beaucoup mieux. Si l'on prenoit à tâche d'excuser cette méprise, quelque énorme qu'elle paroisse, je ne sais si l'on pourroit y réussir. Quand on vit un très-petit nombre de zélés chrétiens assassiner de sang-froid, sans motif, sans besoin, treize à quatorze millions d'Indiens qui ne se défendirent pas; quand on vit que l'on chassoit

ces Indiens avec des dogues Alains (*), comme l'on chasse des ours et des loups ; quand on vit enfin qu'on découpoit ces Indiens en morceaux, pour en repaître les chiens qui les avoient saisis, il y eut sans doute quelque docteur qui s'imagina qu'il étoit moralement impossible que des hommes pussent traiter ainsi d'autres hommes dans un autre hémisphère : il crut donc que ces êtres, détruits par les Espagnols, ne constituoient qu'une espèce mitoyenne, intermédiaire, qui n'avoit d'autre rapport avec nous que la faculté de marcher sur deux pieds, et d'articuler des sons qui ressembloient à des paroles.

Cette première erreur en a entraîné une autre de la part des naturalistes, qui ont à leur tour confondu le *Nègre blanc*, qu'on vient de décrire, avec l'Orang-Outang, qu'on s'est proposé de faire connoître : quelques Auteurs

(*) Pierre d'Angleria, en parlant des chiens employés par les Espagnols à la destruction des Indiens occidentaux, nomme toujours ces animaux *canes Alanos*, parce qu'ils étoient d'une race particulière, amenée en Europe par les Alains, qui s'en servirent aussi à la guerre, et peut-être même contre les anciens habitans de l'Espagne, dont les descendans se sont revanchés sur les Américains. Il n'y a donc point de crime unique dans l'histoire.

qui ont su distinguer des individus si différens, ont soupçonné néanmoins que l'Albinos pourroit bien être un métif provenu du Pongo et d'une Négresse, violée ou libertine. Ces deux sentimens, également opposés à la vérité, ne prouvent, dans ceux qui les ont avancés, qu'une connoissance très-superficielle et presque nulle de l'histoire des animaux de l'Amérique, où l'Orang-Outang n'existe pas de nos jours, et il n'y a pas de moyen pour savoir s'il y a jamais existé. Le singe du nouveau Monde, qui a la figure la plus humaine, est un petit quadrumane qu'on voit courir dans les forêts du Brésil, et que les nomenclateurs Anglais appellent le *Mans-tegre* (*). Les relations du Paraguai, qui disent que cette province nourrit des singes de la taille de l'homme, ne méritent aucune confiance, les naturalistes n'ayant jamais pu se procurer des sujets de cette espèce, ni vivans ni empaillés.

Le véritable Orang-Outang appartient uniquement à la Zone-Torride de notre hémisphère; et encore y est-il très-peu nombreux, malgré sa posture droite, malgré la dextérité

(*) *Homme tigre.* Voyez *le Supplément aux trois cent animaux.* Londres, 1736.

de ses mains, et les facultés intellectuelles d'un ordre supérieur dont il est doué. Il paroît, au premier coup d'œil, qu'il auroit dû envahir toutes les habitations les plus fertiles de l'Afrique, occupées par les petits singes, ou du moins se rendre dominant parmi eux; mais au contraire, les singes nains ont prévalu sur lui, et se sont multipliés au-delà de toute imagination, ensorte qu'on les voit marcher en troupes de quatre à cinq mille, qui maraudent dans les plantations, pillent les cases des Nègres, incommodent toute une contrée par leur nombre, leur voracité et leur pétulance (*); tandis qu'on ne voit presque

(*) Pour se former une idée de la police que les singes observent entre eux, il suffit de citer un passage fort curieux tiré des Mémoires de Forbin, pendant son séjour à Siam.

« Je vis dans ce voyage, dit-il, une prodigieuse quantité de singes de différentes espèces : le pays en est tout » peuplé. Ils se tiennent assez volontiers aux environs de » la rivière, et vont ordinairement en troupes ; chaque » troupe a son chef, qui est beaucoup plus grand que les » autres. Quand la marée est basse, ils mangent de petits » poissons que l'eau a laissés sur le rivage. Lorsque deux » différentes troupes se rencontrent, ils se rapprochent » les uns des autres jusqu'à une certaine distance, où ils » paroissent faire halte ; ensuite les gros *macous* ou chefs » des deux bandes, s'avancent jusqu'à trois ou quatre

jamais trente Orangs assemblés; peut-être ont-ils été anciennement plus répandus, et que les hommes en leur faisant la guerre, ont éclairci leur race comme celle du tigre et du lion; peut-être sont-ils de leur nature peu prolifiques. Quoi qu'il en soit, il est certain que la population de ces animaux ne sauroit être plus foible qu'elle ne l'est de nos jours; et ce qui prouve combien il y a de difficulté à en saisir quelques-uns, c'est qu'on n'en a montré que rarement en Europe, et à peine une fois dans un siècle: quoique les directeurs des ménageries et des cabinets d'histoire naturelle n'aient rien négligé depuis

» pas, se font des mines et des grimaces, comme s'il » s'entre-parloient; ensuite faisant tout-à-coup volte-face, » ils vont rejoindre chacun la troupe dont ils sont chefs, » et prennent des routes différentes. Au retour de la » marée, ils se perchent sur des arbres, jusqu'à ce que » le pays soit à sec. Je prenois souvent plaisir d'observer » tout leur manège: j'en vis un jour une douzaine qui » s'épluchoient au soleil: une femelle qui étoit en rut, » s'écarta de la troupe, et se fit suivre par un mâle; le » gros *macou*, qui s'en apperçut un moment après, y » courut; il ne put rattraper le mâle, qui se sauva à » toutes jambes; mais il ramena la femelle, à qui il » donna, en présence des autres, plus de cinquante » soufflets, comme pour la châtier de son incontinence. » *Tom. I, pag.* 194, *Amsterdam*, 1736.

quelque temps pour en faire venir des côtes de l'Afrique, leurs correspondans n'ont pu les satisfaire.

C'est à cette rareté qu'on doit attribuer le peu d'étude qu'on a fait d'un être qui paroît si intimement apparenté au genre humain, et qui, par le rang qu'il tient dans la nature animée, auroit mérité plus d'attention. Quelques moralistes, pour faire ostentation d'une sévérité outrée, ont condamné d'avance tous les essais qu'on seroit tenté d'entreprendre dans la suite, en les déclarant criminels et attentatoires aux loix que chaque genre doit respecter, comme étant des limites que la Providence lui a fixées. On leur a répondu que l'indécision où l'on est à l'égard de l'Orang excuseroit les moyens dont on se serviroit pour s'assurer de son caractère générique, et qu'aussi long-temps qu'on peut former sur ce caractère des doutes raisonnables, on ne violeroit aucune convention naturelle, puisque l'expérience seule nous apprendroit vers quel degré est tracée la ligne de séparation entre sa race et la nôtre. Enfin, on leur a répondu que des observateurs microscopiques ont fait en Italie des essais et plus inutiles et plus indécens, sans qu'on leur ait imputé à crime des recherches philoso-

phiques qui n'ont ni bouleversé l'ordre de la société, ni troublé le repos public, comme tant de vaines opinions, soutenues et attaquées par des théologiens atrabilaires et implacables.

L'Orang-Outang, dont Bontius a le premier donné une figure assez exacte, quoique gravée en bois, à la suite des Œuvres de Pison, (1) a les os du *femur* et du *tibia* alongés, et ceux du tarse et du métatarse raccourcis précisément comme nous; et c'est par cette raison qu'il se tient droit et érigé sur les pieds. En examinant la structure des jambes postérieures des singes, on apperçoit par quel mécanisme merveilleux la nature a passé insensiblement de l'espèce quadrupède à l'espèce réellement bipède: ce secret a consisté à raccourcir et à prolonger les os qu'on vient de nommer (2). Les singes ont encore le

(1) *Amsterdam*, *chez Elzévir*, 1658, *in-fol.* Bontius dit que les insulaires de Java, entre les mains desquels il vit un orang-outang, lui dirent que cet animal étoit le produit d'une négresse et d'un singe de la grande sorte; ce qui est si faux que les nègres eux-mêmes le nient, et on peut les en croire.

(2) Dans le genre volatil, la nature a employé un autre mécanisme, parce que le corps des oiseaux est soutenu parallèlement à l'horizon; aucun ne l'a perpendiculaire, et pas même le *pinguin des terres magellaniques*,

tarse et le métatarse trop longs, la cuisse et le *tibia* trop courts, pour pouvoir se tenir sur les pieds de derrière pendant un temps considérable : quand ils sont dans cette attitude, elle n'est jamais ni ferme, ni assurée, mais forcée et violente; parce que, pour roidir le genou, ils sont nécessités à marcher sur la pointe des pieds: alors l'angle du talon étant trop suspendu et sans appui, tout leur arrière-corps oscille et balance par un mouvement perpendiculaire qui les fatigue extrêmement, et occasionne aux nerfs trop tendus une espèce de spasme. On ne peut donc compter pour de vrais bipèdes que l'Homme et l'Orang-Outang; aussi celui-ci marche-t-il continuellement debout, sans gêne, sans contorsion, sans balancement: il est vrai que son équilibre seroit encore plus exact, et son port plus sûr, si l'on lui donnoit une chaussure plate et des talons artificiels, comme ceux que les hommes ont eu l'industrie de s'appliquer, afin d'égaliser le plan de leur

qui s'écarte le plus de la forme ordinaire : les oiseaux ne sont donc pas des bipèdes droits ; aussi ont-ils l'inflexion des genoux tournée par derrière, et la plante ou le soutien du pied, sans comparaison, plus ample que l'homme.

sole, et de la faire porter également par tous les points de sa surface. Deux lutteurs d'une même force, d'une même adresse, dont l'un seroit chaussé à notre façon, et l'autre à pieds nuds, l'avantage seroit du côté du premier, parce que sa démarche étant plus parfaite, sa résistance seroit plus grande contre le choc qui tendroit à détruire son équilibre.

Tous les Orangs qu'on a jusqu'à présent offerts à des physiciens et à des anatomistes d'Europe, n'avoient pas encore atteint leur dernière croissance, en sorte qu'on n'a pu rien décider sur leur grandeur respective : ceux que Tyson, Cowper, Tulpe, Edward et Buffon ont décrits ou dessinés, n'étoient que des adolescens à peine pourvus de toutes leurs dents, composées, à l'instar des nôtres, de trente-deux pièces, dont il y en a vingt molaires, huit incisives, et quatre canines; mais il n'y a point de doute que ces animaux ne parviennent, en Afrique, à la taille de l'homme: Battel prétend même qu'ils sont aussi puissans, aussi grands, aussi robustes que les Nègres; en genéral, tous les voyageurs s'accordent à nous représenter l'Orang, vivant dans sa terre natale, dans son état de liberté, de la hauteur de cinq à six pieds.

Né

Né dans un climat ardent, il semble que le changement d'air, l'impropriété de nourriture, et la privation de ses semblables, l'affectent au point de le précipiter dans une espèce de phthisie ou de consomption : ceux qu'on a conduits en Europe n'y ont guère vécu, et aucun n'a pu résister pendant trois ans. On remarque dans leur physionomie un air fort sauvage, qui est sur-tout relevé par la nuance de leur teint obscurément basané ; ils ont le nez plus écrasé que les Ethiopiens, les yeux ronds et hagards, le corps plus velu que celui de l'homme, sans avoir cependant du poil dans la face, sinon au menton : leur chevelure, suivant Bontius, devient longue et flottante, au moins dans l'isle de Java ; ceux des côtes occidentales de l'Afrique ont les cheveux plus courts, et on ne les distingue presque pas du poil fauve qui couvre la peau du dos. Leur poitrine n'est pas faite en carène, comme celle des quadrupèdes, mais de forme plate et large.

Les femelles ont le ventre rond, le nombril enfoncé, les mamelles circulaires, gonflées, l'aréole protubérante ; elles essuient l'écoulement périodique (*) ; et quoique Linnæus

(*) Parmi les singes, il y a aussi quelques races dont les guenons éprouvent l'écoulement menstruel ; et ces es-

semble douter qu'elles aient un clitoris, on sait que leurs parties génitales sont configurées comme dans l'espèce humaine.

Outre les réservoirs de la bouche, que les Zoolographes nomment indifféremment salles et abajoues, et qui manquent à l'Orang-Outang, on compte encore quarante-neuf différences, palpables et décidées, entre son organisation interne et externe, et celle des singes (*) les plus anthropomorphes; de façon qu'on peut mettre en fait qu'il ne sauroit, en s'accouplant avec une guenon, produire un métif, vu le peu de correspondance et de relation qui existe entre leur structure et leur anato-

pèces paroissent être toutes celles qui ont l'arrière-corps naturellement dépilé, et qui sont continuellement en chaleur.

(*) Pour ne pas entrer dans un détail trop prolixe, j'assignerai seulement six de ces différences palpables: on pourra par cet exposé juger des autres.

1. Les singes ont le foie divisé par lobes, tandis que ce viscère, dans l'Orang-Outang, est entier comme dans l'homme. 2. Les singes ont les vertèbres percées pour le passage des nerfs; l'Orang a ces vertèbres, comme l'homme, solides et sans ouvertures. 3. L'*os sacrum* est composé, dans les Singes, de trois pièces, et dans l'Orang de cinq pièces, comme dans l'homme. 4. Les Orangs ont quatre os au *coccix*, les singes en ont davantage. 5. Le crâne, le cerveau, les tempes des singes

mie respective. Enfin, il diffère aussi essentiellement du singe, qu'il ressemble parfaitement à l'homme : les trois points dans lesquels il s'écarte de notre économie ne sont pas de la dernière importance ; les deux côtes qu'il a de plus que nous, ne constituant pas un caractère effectif, puisque ces parties varient très-souvent dans les individus de notre espèce, sans qu'il en résulte une difformité apparente ; et les Anatomistes ont tant de fois disséqué des corps humains, dans lesquels ils ont découvert onze côtes d'un côté et douze de l'autre, que la fantaisie leur est venue de nommer ces personnes défec-

diffèrent des tempes, du crâne et du cerveau de l'Orang, qui a ces parties essentielles parfaitement conformes à celles de l'homme. 6. Il résulte de la structure et de la position des os dans les singes, qu'ils sont destinés à marcher à quatre pattes ; il résulte au contraire de la structure du squélette de l'Orang, qu'il est un vrai bipède, et le seul de cette espèce qu'on connoisse dans la nature, après l'homme : c'est un aveu que Tyson a fait lui-même, quoiqu'il pensât d'ailleurs que l'Orang n'étoit qu'un singe ordinaire : comme il tâche de le prouver dans son *Essai philosophique sur les Pygmées*, *les Cynocéphales*, *les Satyres et les Sphynx des anciens*. Voyez la suite de son anatomie de l'Orang-Outang, ouvrage bien supérieur à son *Essai*.

E 2

tueuses des *Adamites*. L'excès n'est pas moins commun à cet égard que le défaut ; car Fallope et Riolan conviennent qu'il leur est arrivé plusieurs fois d'ouvrir des cadavres pourvus d'une vertèbre surnuméraire, et conséquemment de vingt-six côtes, c'est-à-dire, d'autant qu'en a l'Orang-Outang.

La seconde différence qu'on lui observe, est d'avoir le prépuce naturellement débridé, par l'absence du ligament qu'on nomme le frein : cette configuration est encore plus légère que la surabondance des côtes, le même ligament manquant souvent aussi dans les hommes, en qui il n'y a point de partie sur laquelle la nature ait plus exercé ses caprices que sur le prépuce.

L'Orang se distingue encore par la longueur des phalanges des doigts des pieds, et sur-tout par l'écart que fait le pouce, qui, au lieu de se joindre au second orteil, est dégagé comme le pouce de la main ; ce qui lui donne plus de facilité qu'à nous pour gravir, et principalement pour grimper sur les arbres, parce qu'il saisit avec son pied, comme nous saisissons de la main. Quoique je regarde cette propriété comme un caractère plus marqué que les précédens, je n'ignore point qu'il y

a aux Indes, et sur-tout dans le royaume d'Ava, quelques races d'hommes en qui les pouces du pied sont également désunis d'avec le second orteil, et font le même écartement que celui dont on vient de parler.

Le docteur Tyson, qui a disséqué un jeune Orang à Londres en 1668, a voulu établir encore d'autres différences que celles dont on a fait mention ; mais elles sont si imperceptibles, qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter ; car on pourroit à la rigueur discerner de semblables variétés d'un homme à un autre homme, soit dans l'appareil extérieur des membres, soit dans la forme et la disposition des intestins : j'omets donc l'examen de ces infiniment petits, qui ne changent rien au plan principal.

Les différens noms qu'on a donnés à ces animaux, et dont on voit de longues listes dans les nomenclatures du règne animal, ne doivent pas non plus nous arrêter : ce que les Nègres nomment *Baris* ou *Pongos*, ce que les Hollandais appellent *Mandril*, les Anglais *Champanzée*, les Portugais *el Selvago*, les Français *hommes des bois*, ne sont que des appellations synonymes, qui désignent le même être, le même Orang-Ou-

tang (1) qu'on trouve dans les forêts de l'Afrique et de l'Asie méridionale, où il se nourrit de feuilles, de racines et de fruits sauvages : il marche toujours armé d'un bâton, et sait, en cas de besoin, faire pleuvoir une grêle de pierres sur ceux qui l'attaquent ; mais il n'inquiète jamais quiconque ne l'offense point.

Ces animaux aiment autant les femmes que leurs propres femelles ; et la Brosse (2) assure qu'il a connu à Loango une Négresse qui avoit demeuré trois ans parmi eux dans les bois, où ils l'avoient logée dans une case de feuillages, car ils cabanent aussi proprement que les Nègres. Il est surprenant que ce voyageur, qui convient que les Orangs avoient joui de cette Africaine, n'ait fait aucune recherche ultérieure pour savoir si elle avoit conçu des suites de sa débauche : la passion ardente qu'ont ces êtres ambigus pour les femmes embarrasseroit davantage celui qui, en contemplant cet instinct, ou cet égare-

(1) *Orang-Outang*, signifie en langue Malaïe, homme sauvage, libre, indépendant ; ce que les Portugais ont bien rendu par leur *El-Selvago*.

(2) Cité par Buffon, dans son *Histoire des animaux*, tome XIV.

ment de l'instinct, s'opiniâtreroit à vouloir l'approfondir, si l'on ne connoissoit le même penchant aux singes Pithèques et Cercopithèques. Ce n'est donc pas ici un résultat de la réflexion que l'Orang seul pourroit faire sur l'imitation et l'analogie de sa race avec la nôtre, puisque le plus vil babouin, et le moindre magot, élevé de dix-sept à dix-huit pouces, caresse les femmes avec tendresse, les poursuit, les persécute et repousse les hommes d'un geste acariâtre, et avec tous les symptômes de la jalousie; tandis que les guenuches ont les femmes en aversion, et briguent les caresses des hommes.

Cette inclination se manifeste en général dans toute la famille des singes knodalomorphes, ou anthropomorphes, sans qu'on en apperçoive la moindre apparence, la moindre trace, le moindre indice dans les autres animaux connus, dont aucun ne témoigne quelque affection phisique pour les mâles ou femelles du genre humain. Ces considérations me portent de plus en plus à croire que la ressemblance est la seule cause qui abuse les singes; et l'on peut inférer de-là que cette similitude est infiniment plus frappante encore pour eux que pour nous; et il n'y a peut-être que cet unique moyen pour saisir

une partie des perceptions de leur ame, s'il est permis de s'exprimer de la sorte ; car il est certain que ces singes, en considérant des femmes, jugent du degré de conformité qu'elles peuvent avoir avec leurs femelles : et cela suppose en eux des idées de comparaison et un raisonnement supérieur à l'instinct machinal qu'on leur accorde : cela suppose qu'ils ont des notions de la beauté, et que l'élégance qui résulte d'un contour tracé sans rudesse, et avec régularité, fait en eux une impression très-sensible, jusqu'au point que les naturalistes, dont nous ne voulons ni condamner ni adopter les opinions, soutiennent que ces animaux abandonneroient, même pendant le temps de leur effervescence, leurs propres femelles pour les nôtres, si malheureusement le choix en étoit à leur disposition. Il est certain encore qu'ils ont la sagacité singulière de distinguer le sexe, de quelque façon qu'il se travestisse, quelque soin qu'il apporte à voiler son caractère ; et une femme qui se présente devant eux en habits d'homme, en est sur le champ reconnue, malgré son déguisement ; ce qu'on attribue communément à l'extraordinaire subtilité de leur odorat, dont on croit que le sens est d'autant plus perfectionné, qu'ils ont les or-

ganes du goût plus fins ; mais ce n'est qu'une conjecture et une simple probabilité ; car il est possible enfin qu'ils distinguent par la vue ce qu'ils paroissent discerner par l'odorat, qui ne me semble point devoir être aussi parfait dans les singes, qu'on le pense, et surtout dans l'espèce qui n'est pas cynocéphale, puisque leur nez est trop écrasé pour que le cornet en ait beaucoup de longueur, et soit tapissé d'une grande membrane, d'où dépend, comme on le sait, la justesse de ce sens.

Quant aux inclinations de l'Orang-Outang dans son état de domesticité, ou plutôt d'esclavage parmi les hommes, elles dépendent beaucoup de l'éducation ; et si des personnes intelligentes, si des philosophes prenoient à cœur de la diriger par des traitemens doux et des manières affables, on pourroit la pousser très-loin ; mais jusqu'à présent cette éducation n'a été confiée qu'à des matelots, ou à des saltimbanques Moresques, qui ne lui ont enseigné que peu de chose, ou ce qu'il ne lui importoit point de savoir. Quelles que soient les impressions qu'on lui donne dans son enfance, de quelque façon qu'on l'endoctrine, ses actions sont toujours plus réfléchies que celles des singes : moins mièvre, moins pantomime, il ne s'abandonne pas à des trans-

ports brusques, ni à des gesticulations impertinentes, ni au ton de la dérision, comme les magots : il n'exprime pas ses affections avec tant de vivacité, ne trépigne pas dans la joie, ne frémit pas dans la colère : plus triste que grave, plus mélancolique que sérieux, il semble regretter sa liberté et sa patrie. Je sais qu'on a révoqué en doute ce que Bontius et le Guat disent de la pudeur des Orangs femelles qu'ils avoient vues aux Indes ; mais au moins les observateurs conviennent-ils que ces animaux, amenés en Europe, savent se contenir, et ne copient jamais la détestable lubricité du Papion.

« J'ai vu, dit Buffon, l'Orang présenter » sa main pour reconduire les gens qui ve- » noient le visiter, se promener gravement » avec eux, comme de compagnie : je l'ai vu » s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en » essuyer les lèvres, se servir de la cuiller et » de la fourchette pour porter à sa bouche ; » verser lui-même sa boisson dans un verre, » le choquer lorsqu'il en étoit invité ; aller » prendre une tasse, une soucoupe, l'appor- » ter sur la table, y mettre du sucre, y verser » du thé, le laisser refroidir pour le boire, et » tout cela sans autre instigation que les signes » ou la parole de son maître, et souvent de

» lui-même. Il ne faisoit de mal à personne, » s'approchoit même avec circonspection, et » comme pour demander des caresses ». (*hist. nat. tom. 14, pag. 53, in-4°.*)

Il est plus facile de décrire cette singulière créature que de la définir : sa structure interne et externe, ses habitudes, son génie, prouvent sans replique que ce n'est pas un singe. Est-ce donc un homme moins parfait, moins achevé, d'un ordre secondaire, et placé au deuxième rang dans l'universalité des êtres vivifiés ? Voilà de quoi les Naturalistes ont disputé avec aigreur, et sans succès ; mais ils différeroient moins dans leurs jugemens, s'ils s'accordoient davantage sur les faits contestés, que les uns rejettent et que les autres adoptent, selon qu'ils se plient et s'adaptent à leurs systêmes, ou à leurs préjugés, aussi dangereux que des systêmes.

Il semble que Tyson, Klein et Buffon ont trop reculé cet animal, et que Linnæus l'a trop rapproché de l'homme, non par le rang qu'il lui assigne dans son enclassement, mais par les propriétés qu'il lui attribue, et qu'il n'a réellement pas. Si c'est un intermède, il falloit tout au moins lui conserver sa place, et ne point le conduire à une extrémité ou à une autre. Si la nature ne fait point de sauts,

si elle ne coupe point brusquement la trame de ses ouvrages, si elle lie étroitement les productions de tous les règnes par une série et un enchaînement sensibles, pourquoi n'auroit-elle pas gardé cette marche en allant du genre des singes au genre humain ? Est-il donc si déraisonnable de supposer que, pour remplir ce vide, elle y a confiné l'Orang-Outang à une distance égale, de sorte qu'en lui l'homme commence, et le singe finit ? Il fait la nuance entre deux grandes familles, comme le Zoophyte entre deux règnes.

Cet animal, dit le Pline de la France, a une langue comme nous, un cerveau organisé comme le nôtre ; mais il ne parle pas, ne pense pas : ainsi l'intervalle qui le sépare de notre race est total, immense, aussi grand, aussi réel qu'il peut être : la conformité de sa figure ne le rapproche ni de la nature humaine, ni ne l'élève au-dessus de la nature des bêtes. En un mot, si l'on le dépouille de son masque, il ne reste de lui qu'un singe.

Quiconque liroit cette définition sans être prévenu, s'il est possible qu'on ne puisse point l'être, la trouveroit outrée ; car si l'Orang-Outang parloit, il cesseroit d'être au-dessous de nous, abdiqueroit sa qualité intermédiaire, deviendroit notre égal ; et l'on

perdroit ses peines à lui disputer davantage son humanité, hormis qu'on ne veuille la disputer aussi aux Nègres blancs et noirs, parce qu'ils ont peu de mémoire, peu de jugement, moins d'esprit, et que des scélérats les achètent en Afrique pour les revendre à d'autres scélérats en Amérique, en vertu des loix équitables, dictées par sa majesté catholique Charles V, et sa majesté très-chrétienne Louis XIII, surnommé le *Juste* (1).

Rousseau soutient que si les Orangs ne parlent pas, c'est qu'ils ont négligé leur organe vocal, et que la parole n'est pas même naturelle à l'homme, puisqu'on a tiré des bois de Hanovre, et des solitudes de Lithuanie et des Pyrénées, des Sauvages muets. (2) Rousseau auroit dû faire attention que ces Sauvages

(1) On dit que Louis XIII eut d'abord quelque répugnance à permettre le commerce des Nègres à ses sujets; mais cela n'est guères croyable, si l'on compte le grand nombre d'ordonnances et de règlemens faits sous son règne, pour assurer aux acheteurs *la propriété légitime et légale de leurs esclaves*. Louis XIV fit rédiger ces différens édits, et l'on en compila ce qu'on ose nommer le *Code noir*, où l'on donne toujours le tort aux Africains.

(2) *Notes sur le Discours sur l'inégalité des conditions*, p. 227. Amsterdam, 1755.

étoient solitaires, et que la parole exigeant nécessairement une relation avec d'autres individus, elle leur étoit à la fois impossible et inutile : il auroit dû, pour prouver son paradoxe, nous marquer, sur la circonférence du globe, un endroit où l'on ait découvert des hommes, assemblés au nombre de dix à douze, et destitués en même temps du don de se faire comprendre, de peindre leurs idées, et d'exprimer leurs besoins par l'articulation des sons de la langue. Comme on n'a jamais surpris, ni dans l'ancien Monde, ni au nouveau Continent, ni aux terres Australes, un troupeau de Sauvages dégradés et abrutis jusqu'au point d'avoir perdu la parole, lorsqu'ils avoient perdu presque toutes leurs autres facultés morales, il s'ensuit que le talent de parler est aussi naturel à l'homme réuni avec ses semblables, que le talent de voir et d'entendre est naturel à l'homme isolé et abandonné, soit dans sa jeunesse, soit dans l'âge viril, parmi les bêtes ; car nous avons déjà remarqué, à l'article du voyage de Roggers, qu'un professeur d'éloquence, délaissé dans l'isle inhabitée de Juan Fernandez, à la mer du Sud, oublieroit de parler pendant sept à huit ans d'exil et de solitude.

Ce n'est donc pas raisonner conséquem-

ment que d'objecter que les Orangs n'ont point cultivé la faculté de s'exprimer; car s'ils avoient jamais possédé cette faculté, qui dépend bien moins de la puissance de l'organe vocal que de la puissance de l'ame, il leur eût été impossible de l'oblitérer, dès qu'ils vivent en troupes de vingt à trente ensemble.

C'est une autre question de savoir, si, avec un cerveau organisé comme le nôtre, ils ne pensent pas, ainsi que le veut Buffon : il semble qu'en les rangeant parmi les singes, il auroit dû convenir qu'ils pensent autant que les autres êtres de la même classe. Refuser aux singes toute espèce d'idées et de conceptions, pour en faire des automates mus par un ressort grossier, c'est renouveler une ancienne prétention qui manifestoit peut-être plus de stupidité dans le premier Stoïcien qui la soutint, qu'on n'en observa jamais dans l'ame des bêtes.

Si l'on pouvoit traverser le centre des préjugés, sans pencher d'aucun côté; si l'on pouvoit garder un juste milieu, ce qui doit être infiniment plus difficile en philosophie que par-tout ailleurs, on accorderoit à l'Orang-Outang moins d'intelligence qu'à l'homme et plus qu'aux autres animaux : on avoueroit

que sa perfectibilité a été circonscrite par un cercle plus étroit que la perfectibilité humaine ; et cet aveu feroit moins rougir notre raison que la folle présomption, qui en contrastant avec notre foiblesse, nous élève à un degré, d'où le Créateur n'a pu descendre jusqu'aux animaux, qu'en franchissant un vide immense; comme si l'on devoit compter pour infini l'espace qui sépare deux êtres plus ou moins bornés, plus ou moins imparfaits, persécutés par l'infortune et le besoin, depuis l'instant de leur naissance jusqu'au bord du tombeau. Un Anglais reprochoit à Brookes, d'avoir, dans son *système d'histoire naturelle*, mis l'homme dans l'ordre des singes : je me rends, répondit-il, à la force de vos objections : je changerai en votre faveur mon arrangement, et placerai le singe dans l'ordre des hommes.

En faisant passer les animaux en revue, on a, suivant ses caprices ou ses intérêts, donné la primauté, tantôt à une espèce, tantôt à une autre : les quadrupèdes qu'on détruit, et qu'on gouverne le plus absolument, sans qu'ils se révoltent : ceux dont on fait les meilleurs esclaves, tels que les chevaux, les bœufs, les chameaux, les brebis, les chiens, ont quelquefois obtenu le premier rang : on a jugé de leur valeur et de leur mérite par

leur

leur utilité et par leur obéissance. Les anciens, au contraire, ont cru que cette soumission et ce goût pour la servitude, loin d'annoncer la noblesse de l'instinct, ne déceloit que de la pusillanimité : ils ont donc pris le lion pour le chef et le roi des animaux, parce qu'il est brave, destructeur, pourvu d'une force démesurée, et d'une férocité indomptable, qu'on a comparée apparemment à celle des despotes asiatiques ; mais comme le grand tigre a le double de la férocité du lion, et des muscles également robustes, des dents également tranchantes, il paroît qu'il auroit dû avoir la préférence, dès qu'on l'assignoit à un penchant invincible pour le carnage, à une soif insatiable du sang, et à une antipathie contre tout ce qui respire.

Enchantés de la docilité de l'éléphant, quelques nations des Indes orientales ne connoissent point d'animal supérieur à celui-là, exagèrent ses vertus, le regardent comme un chef-d'œuvre d'intelligence, et lui attribuent plus d'esprit qu'à eux-mêmes : tandis que d'autres Indous, placés à côté des premiers, n'ont de véritable respect que pour la vache, dont ils ont sanctifié la race.

Ces opinions populaires, dont chacune renferme une absurdité particulière, ne doivent

ni ne peuvent guider un naturaliste, qui veut enclasser, avec quelque méthode, les productions du règne animal, non dans la vue d'ériger cette méthode en système, mais afin de mettre de l'ordre dans nos connoissances, qui en ont un si grand besoin. Ce n'est ni l'utilité respective de chaque genre, ni le génie plus ou moins indisciplinable de chaque espèce qui doivent le décider : il faut qu'il choisisse des caractères plus exprimés, plus palpables, plus fixes : il faut qu'il compare les affinités de l'organisation interne et externe pour réunir les familles, et pour marquer, à chacune de leurs branches, son rang et ses limites. En introduisant l'homme dans la première classe, il faut qu'il mette l'Orang au second degré, parce qu'il ne voit rien, dans la nature animée, de plus approchant de la figure humaine ; et quand même on lui prouveroit qu'il y a plus d'industrie dans le castor, plus de sagacité dans l'éléphant, cet enclassement, fondé sur la ressemblance et l'analogie, n'en seroit pas moins exact. Mais on peut douter qu'il y ait réellement un quadrupède, pourvu d'un instinct supérieur à celui de l'Orang, puisqu'aucun n'a des organes d'une si grande subtilité : aussi plusieurs voyageurs assurent-ils que quand ces animaux

s'assemblent, ils défont aisément un éléphant. En vain objecteroit-on qu'éternellement enchaînés par la nature à leur terre natale, ils ne peuvent s'expatrier, et ne forment qu'une race obscure, à peine connue en Europe et dans une grande partie de l'Asie. Le pouvoir de résister indifféremment aux influences de tous les climats, et de propager depuis les pôles jusqu'à la ligne, n'a été accordé à aucune espèce animale ni végétale : c'est la prérogative de l'homme, c'est le privilège attaché à sa primauté; encore ne peut-il en jouir qu'en souffrant une dégénération, une défaillance et une sorte de métamorphose, tant dans ses facultés physiques que morales. Le véritable pays où son espèce a toujours réussi et prospéré, est la zone tempérée septentrionale de notre hémisphère : c'est le siège de sa puissance, de sa grandeur et de sa gloire. En avançant vers le nord, ses sens s'engourdissent et s'émoussent : plus ses fibres et ses nerfs gagnent de solidité et de force, par l'action du froid qui les resserre, et plus ses organes perdent de leur finesse; la flamme du génie paroît s'éteindre dans des corps trop robustes, où tous les esprits vitaux sont occupés à mouvoir les ressorts de la structure et de l'économie animale.

Au-delà du cercle polaire, sa taille se concentre, la belle proportion de ses membres se perd, son visage se ternit, il devient un avorton abruti, et d'autant plus chétif, qu'il est incapable d'instruction. Sous l'équateur son teint se hâle, se noircit; les traits de sa physionomie défigurée révoltent par leur rudesse : le feu du climat abrège le terme de ses jours, en augmentant la fougue de ses passions; il rétrécit la sphère de son ame : il cesse de pouvoir se gouverner lui-même, et ne sort pas de l'enfance. En un mot, il devient un Nègre, et ce Nègre devient l'esclave des esclaves.

Si l'on excepte donc les habitans de l'Europe, si l'on excepte quatre à cinq peuples de l'Asie, et quelques petits cantons de l'Afrique, le surplus du genre humain n'est composé que d'individus, qui ressemblent moins à des hommes qu'à des animaux sauvages; cependant ils occupent sept à huit fois plus de place sur le globe que toutes les nations policées ensemble, et ne s'expatrient presque jamais. Si l'on avoit transporté en Amérique des Africains malgré eux, ils n'y seroient jamais allés : les Hottentots ne voyagent pas plus que les Orangs; mais ce qui est dans ceux-ci une impuissance de constitution, n'est

dans les autres qu'un effet de leur nonchalance : aussi ne prétendons-nous point qu'en mettant cet animal au second rang, on doive l'envisager comme un être doué des facultés de l'homme le plus dégénéré par l'inclémence du climat.

Après avoir indiqué la définition de Buffon, il convient d'examiner, avec la même impartialité, la décision de Linnæus qui, en admettant d'autres faits, et une autre description de l'Orang-Outang, en a jugé d'une façon bien différente.

« Le genre humain est composé, dit-il (*),

(*) *Homo diurnus, sapiens. Europeanus, Asiaticus, Africanus et Americanus.*

Homo nocturnus, troglodytes, silvestris, Orang-Outang Bontii. Corpus album, incessu erectum, nostro dimidio minus. Pili albi, contortuplicati. Oculi orbiculati, iride, pupillaque aurea. Palpebrae antice incumbentes cum membranâ nictitante. Visus lateralis, nocturnus. Manuum digiti in erecto attingentes genua. Ætas XXV annorum. Die cœcutit, latet; noctu videt, exit, furatur. Loquitur sibilo; cogitat, ratiocinatur, credit sui causâ factam tellurem, se aliquando iterùm fore imperantem. Caroli à Linne *Systemae naturae*, Tome I, page 33, *in*-8°, editio duodecima, reformata. *Holmiae*, 1766. Cette édition diffère des précédentes, en ce qu'on y a retranché l'épithète de *stultus* qu'on avoit donnée à l'*homme nocturne* dans les autres éditions.

» de deux sortes d'hommes; celui *du jour*, » qui est sage et prudent, et celui *de la nuit*, » qui est fou, sauvage et troglodyte ; c'est » l'Orang-Outang de Bontius. Il a le corps bla- » fard, une fois plus petit que le nôtre : il est » couvert d'un poil blanc et frisé; ses yeux sont » ronds, sa prunelle et son iris sont couleur » aurore : il porte ses paupières rabattues par » devant, ainsi que sa *membrane clignotante*, » regarde de travers, marche droit, et quand » il est debout, les doigs de ses mains ar- » rivent à ses genoux. Il vit vingt-cinq ans, » est aveugle de jour, se tient alors coi et » caché dans un antre : pendant la nuit il » voit, sort, maraude, parle en sifflant, » pense, raisonne, et s'imagine que la terre » a été créée pour lui : il croit qu'il en a été » jadis le maître, et qu'il l'envahira une se- » conde fois, quand le moment de cette éton- » nante révolution sera arrivé ».

Si un si étrange animal existoit dans l'univers, il faudroit sans doute le rapporter, non à une espèce du genre humain, mais au genre même; car ce ne seroit pas une pellicule (*) de plus ou de moins, placée sous la

(*) Linnæus prétend que cette pellicule, que les anatomistes nomment *membrana nictitans*, et qui a de nos jours excité une dispute immodérée entre Albinus

paupière, qui pourroit l'éloigner de la première famille du règne animal. Mais Linnæus a décrit un être de raison : en confondant le Nègre blanc avec l'Orang-Outang, en empruntant des traits particuliers à l'un pour les appliquer à l'autre, en pervertissant les dénominations reçues, et les termes appellatifs, consacrés dans le langage de la physique et de la physiologie, il a formé et dépeint une chimère risible. Et sur quoi fondé? sur l'autorité presque nulle d'un voyageur presque inconnu, nommé Kjoep, qui a évidemment pris le Nègre blanc, l'Albino de Java, pour l'Orang-Outang, puisqu'il nomme ce dernier animal, *Kackerlak*, qui est la véritable épithète qu'on donne, dans les Indes orientales, aux hommes nés blafards. Il ne faut qu'être superficiellement versé dans le style des relations pour discerner cette méprise inexcu-

et Haller, est dans l'Orang-Outang retirée ou repliée sous les paupières, comme dans la plupart des animaux qui naissent aveugles, pendant que dans les enfans cette même membrane se réunit à l'iris; et il tire de cette différence un caractère de disparité entre l'homme et l'Orang; mais Tyson, qui a anatomisé un de ces animaux, ne lui a pas trouvé cette pellicule; elle n'existe donc pas, on ne peut donc pas la citer comme un caractère.

sable, qui n'a pas laissé de séduire le naturaliste Suédois, à qui on a reproché depuis si long-temps que sa méthode, qui substitue les axiomes aux discussions, ne peut que conduire à des erreurs incommensurables, dès que l'un ou l'autre de ces prétendus axiomes, sur lesquels tout l'édifice se repose, vient à être détruit ou démenti par une nouvelle découverte, par une vérité nouvelle; et c'est précisément ce qui arrive dans le cas donné.

Les deux dessins, produits par Linnæus, (*) pour former une idée de son monstre nocturne, sont ceux de l'Orang femelle, qu'on voit dans Bontius, et du Champanzée, qui se trouve dans les glanures à estampes enluminées de Edward, de la société royale de Londres. Or, ces deux animaux n'ont absolument rien de commun avec la chimère qu'il décrit : il n'y a pas la moindre ressemblance, ni la moindre conformité.

Dire que l'Orang-Outang est fou, et vouloir prouver par-là que c'est un homme, c'est une idée si singulière, si originale, qu'elle n'a pu tomber dans l'esprit que d'un professeur

(*) Je parle ici de l'édition du *Système de la nature*, in-fol. avec fig. à la Haye, chez Stadtman, 1,65.

d'Upsal, qui voit toute la nature dans une petite ville de la Suède.

On a montré à Paris, à Londres, à Amsterdam, des Orangs qui n'étoient ni aveugles pendant le jour, ni clair-voyans pendant la nuit : ils n'étoient ni fous, ni blafards ; ils n'avoient ni l'iris doré, ni les paupières rabaissées, ni le poil bouclé : ils ne siffloient pas, ne parloient pas, ne raisonnoient pas. Tulpe, Cowper et Tyson, qui les ont examinés vivans, sont d'autres témoins que des marchands de Nègres et des écrivains de vaisseaux, qui se sont permis de publier les journaux de leur voyage, sans être instruits, et sans avoir montré la moindre envie de le devenir.

Les Nègres, qui sont voisins des Orangs, conviennent eux-mêmes que ces animaux ne parlent jamais, qu'ils ne logent pas dans des cavernes ou des souterrains, mais à l'ombre des arbres, sans faire la moindre disposition guerrière pour conquérir le globe, puisqu'ils n'ont point conquis un seul coin de l'Afrique, où ils mènent une vie vagabonde et précaire. Il est vrai qu'Alexandre, qui en rencontra une grosse troupe dans les Indes, fit à la hâte marcher contre elle sa phalange, rangée en bataille, croyant que c'étoit une armée enne-

mie, disposée à l'attaquer : les Macédoniens auroient donné le spectacle d'un combat, dont on ne trouve qu'un seul exemple dans l'histoire, si le roi Taxile n'eût tiré le déprédateur de l'Asie de son erreur (*), en lui faisant comprendre que ces créatures, quoique semblables à l'homme, étoient infiniment moins insensées, moins sanguinaires, et que si l'on les voyoit assemblées sur des collines, c'étoit plutôt pour admirer la fureur de l'homme que pour l'imiter.

Trois cent et trente-six ans avant notre ère vulgaire, les Carthaginois, sous la conduite d'Hannon, avoient réellement attaqué les Orangs-Outangs dans une isle de l'Afrique

(*) *Dicant esse in eâ saltû maximam ingentium cercopithecôrum multitudinem; adeo ut, cum Macedones aliquando multos in collibus quibusdam apertis vidissent ordinibus stare instructis (nam id animal ad humanum accedit captum, non minùs quàm elephantes) exercitum putaverint esse, et in eos tanquam in hostes contenderint; à Taxillo autem, qui cùm Alexandro erat, re cognitâ cessasse. Strabo. lib. XV, tome II, pagê* 1023. Strabon, qui nomme ces animaux des cercopithèques, s'est vraisemblablement trompé, puisqu'il n'y a pas de cercopithèques si grands; et les plus grands même marchent à quatre pattes; de sorte qu'on ne se seroit pas mépris si grossièrement à leur égard, que de les prendre pour des hommes.

occidentale : on observa dès-lors que ces animaux ne tinrent point en rase campagne contre leurs agresseurs, mais qu'ils se sauvèrent avec beaucoup de précipitation sur des roches, d'où ils se défendirent si vaillamment à coups de pierre, que les Carthaginois ne purent prendre que trois femelles, qui se débattirent avec tant d'acharnement contre leurs vainqueurs, qu'il fut impossible de les garder en vie. Hannon, qui les prit pour des femmes sauvages et velues, les fit écorcher, (*) et rapporta leurs peaux à Carthage, où on les déposa dans le temple de Junon : on

(*) « Erant autem multò plures viris mulieres, corporibus hirsutæ, quas interpretes nostri Gorillas vocabant. Nos persequendo virum capere ullum nequivimus ; omnes enim per præcipitia, quæ facilè scandebant, et lapides in nos conjiciebant, evaserunt. Fœminas tamen cepimus tres, quas, cùm mordendo et lacerando ab ducturis renitérentur, occidimus, et pelles eis detractas in Carthaginem retulimus. » *Hannonis Periplus*, page 77. *Hagæ* 1674 ; traduction de Van Berkel. Voyez aussi le *Commentaire de Bougainville sur le périple d'Hannon*, dans le tome XXVI *des Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

Ce passage, à tous égards très-remarquable, paroît prouver que dans ce temps l'espèce humaine étoit moins répandue dans l'occident de l'Afrique qu'aujourd'hui, et que celle des Orangs y étoit plus nombreuse.

conserva ces dépouilles avec tant de soin pendant deux siècles, qu'on les trouva encore en entier lors de la prise de cette ville par les Romains.

Si Linnæus avoit donc interrogé des relations plus véridiques, s'il avoit puisé dans des sources moins altérées, et distingué ce qu'il ne falloit pas confondre, il eût mieux jugé des Orangs, sans leur attribuer l'incompréhensible emploi d'*hommes nocturnes*. Il est contradictoire de vouloir réformer toutes les branches de la physique et d'introduire en même-temps dans le règne animal des espèces imaginaires, qu'on devra réformer à leur tour.

Au reste, il résulte de l'examen de ces sentimens opposés, et de nos propres observations, que les Pongos et les Orangs, foncièrement différens des singes, sont les premiers des animaux après l'homme, et que s'ils produisoient avec lui, le métif issu de cette race croisée seroit à tous égards ce que des yeux philosophiques pourroient contempler de plus remarquable dans l'univers; mais on n'a que des conjectures très-éloignées sur la possibilité de cette génération : car ce qu'on rapporte de quelques femmes exposées ou délaissées dans des isles désertes de l'Archipé-

lague Indien, où elles conçurent de leur commerce avec les Pongos qui les recueillirent, n'est qu'un bruit vague dont on fait mention dans des relations sans nom et sans autorité. Si l'on connoissoit le temps de la gestation des Orangs femelles, fécondées par des mâles de leur espèce, l'on seroit déjà fort avancé ; mais quoiqu'on n'ait que des notions incertaines sur cet article, l'on peut soupçonner que le terme de leur portée, eu égard à leur taille, excède de beaucoup celui des guenons, qui est connu.

Les observateurs qui parcourront dans la suite les rivages de l'Afrique, devroient rendre ce service à l'histoire naturelle, d'étudier le temps de la gestation, l'éducation individuelle et les habitudes de ces animaux, qui ne sont assurément point ennemis de l'homme. Outre l'aventure de l'Africaine de Loango, qu'ils avoient retenue si long-temps dans leurs habitations, Battel nous apprend encore qu'un Négrillon de sa suite ayant été également emmené par les Orangs, vécut douze à treize mois parmi eux, et revint très-content, en se louant du traitement de ses ravisseurs. Ces deux faits parvenus à notre connoissance, prouvent que ces enlèvemens doivent être fort fréquens en Afrique : ils prouvent que

l'Orang est le seul animal qui, dans son état de liberté, oblige quelquefois l'homme à lui tenir compagnie, ce qu'on ne sauroit attribuer à son incontinence, puisqu'il dérobe même de petits enfans, et les emporte pour les élever (*). Il est vrai qu'on lit dans quelques voyageurs que les ours du Nord, en furetant dans les maisons des paysans mal gardées, saisissent aussi quelquefois les enfans au berceau, les conduisent à leurs loges et les allaitent avec autant de soin et de sollicitude que leurs propres oursins. C'est à des aventures aussi incroyables qu'on a voulu rapporter l'origine de ces hommes sauvages, quadrupèdes, muets et solitaires, qu'on a trouvés dans les plus vastes forêts de l'Europe, sans savoir comment ils y étoient venus. Je doute qu'aucune de ces créatures humaines ait jamais reçu le moindre secours, le moindre soulagement ni de la part des ours, ni de la part d'autres animaux quelconques; il semble, au contraire, que ces enfans n'étoient plus à la mamelle, lorsqu'on les a perdus ou exposés dans des bois épais: il paroît, dis-je, qu'ils avoient au moins atteint alors la septième ou la hui-

(*) Voyez la *Relation du voyage de Gennes aux terres Magellaniques, par Froger*, page 43.

tième année, pour pouvoir vivre d'abord de feuilles et d'herbes : il faut que par un hasard singulier, aucune bête carnassière ne les ait rencontrés, pendant les deux premières années de leur déplorable situation ; sans quoi, foibles de corps et destitués de génie pour suppléer à la force, ils auroient été indubitablement mis en pièces et dévorés par le premier loup affamé. Parvenus à l'âge de dix à onze ans, ils ont pu déjà disputer leur nourriture, et défendre leur existence contre les assauts des bêtes féroces, comme on en a eu un exemple dans la petite fille sauvage de Champagne, qui assomma un gros dogue qu'on avoit lâché pour la surprendre. Les faits allégués par Struys, et adoptés par Linnæus (*), pour

(*) Linnæus donne la liste suivante des Sauvages de l'un et de l'autre sexe, trouvés en différens temps dans les déserts et les bois de l'Europe.

Juvenis Ursinus, *Lithuanus*, 1661.
Juvenis Lupinus, *Hessensis*, 1544.
Juvenis Ovinus, *Hibernus*. *Tulp. Obs. IV*. 9.
Juvenis Bovinus, *Bamburgensis*, *Camerar.*
Juvenis Hannoveranus, 1724.
Pueri duo Pyrenaici, 1719.
Puella Campanica, 1731.
Joannes Leodicensis, *Boerhaav.*

En donnant aux deux premiers Sauvages les épithètes d'*Ursinus* et de *Lupinus*, ce naturaliste paroit convaincu

prouver que les ours de la Moscovie et de la Lithuanie enlèvent réellement des enfans, auxquels ils donnent l'éducation, sont, au rapport de toutes les personnes instruites, des fables grossières et révoltantes.

On a déjà fait observer que les Orangs sont aujourd'hui peu nombreux, et que cette disette de l'espèce doit être une conséquence ou de leur infécondité naturelle, ou de la destruction qu'ils ont jadis essuyée de la part

que ces deux jeunes gens avoient été allaités et élevés par des ours ou par des louves. En supposant même que ces Sauvages savoient contrefaire le grondement de l'ours et le hurlement du loup, s'ensuivroit-il de-là qu'ils avoient reçu leur éducation parmi ces animaux? Non, sans doute, puisqu'il est fort naturel qu'ils aient copié les sons qu'ils étoient accoutumés d'entendre dans les bois, sans avoir la moindre communication avec les bêtes féroces. Il est bien plus difficile d'expliquer comment quelques-uns de ces solitaires étoient devenus quadrupèdes comme celui trouvé dans le Hanovre, en 1724.

Quant à ce jeune homme bêlant, montré à Amsterdam, vers l'an 1647, Tulpe dit qu'il avoit été élevé en Irlande par des brebis sauvages, quoiqu'il n'y ait jamais eu de brebis sauvages en Irlande. Il étoit âgé de seize ans, et avoit été pris dans des foudrières plantées de ronces, où ils s'étoit précipité pour éviter les chasseurs qui le poursuivoient. Sa voix n'avoit rien

de

de l'homme: ce dernier sentiment est d'autant plus probable, qu'ils paroissent avoir été plus répandus dans la haute antiquité, où ils ont indubitablement donné lieu à la superstition d'imaginer les Satyres, les Silvains, les Pans, les Egipans, les Faunes, les Tityres et les Silènes, qui ne sont que des Orangs, tantôt embellis, tantôt défigurés par les idées des Mythologues, des Poètes, des Sculpteurs

d'humain, et son cri imitoit exactement le bêlement des moutons: aussi Tulpe le nomme-t-il *juvenis balans*. Sa langue paroissoit comme collée au palais; il ne mangeoit que du foin et de l'herbe, et ne buvoit que de l'eau et du lait, et jouissoit de la meilleure santé. Son teint étoit hâlé, son front aplati et son occiput pointu; il avoit la poitrine déprimée, et aucune protubérance au ventre, à cause de sa façon de marcher à quatre pattes. Enfin, il ressembloit moins à un homme qu'à un animal sauvage: il étoit, dit Tulpe, *rudis*, *temerarius*, *et imperterritus*, *et exsors omnis humanitatis. N. T. Ob. Med. L. IV.* page 313, *Amsterdam*, 1652. Quoique nous ne doutions ni de l'existence de ce Sauvage, ni d'aucun des caractères que l'observateur lui attribue, il nous semble peu vraisemblable qu'un enfant encore à la mamelle ait pu saisir des brebis sauvages pour les tetter, en admettant même qu'il y eût eu des brebis sauvages dans son voisinage.

et des Peintres, qui n'ayant eu qu'un modèle imaginaire, ont varié à l'infini dans leurs représentations. Quelquefois ils font ces animaux cornus, quelquefois ils retranchent ce caractère, pour leur incruster dans le front et les joues de grosses verrues : on en voit de dessinés avec des pieds de chèvre, une peau couverte d'un poil rare, avec des oreilles longues, une queue courte, et les parties génitales du bouc : dans d'autres, l'entrelas de ces traits monstrueux est beaucoup adouci, au point qu'on rencontre des Faunes et des Satyres antiques qui ne sont pas chèvre-pieds, mais parfaitement taillés comme des hommes, hormis que l'oreille, au lieu d'avoir un ourlet rond, se termine un peu en pointe, sans former une conque alongée tubiforme. On en voit aussi qui n'ont ni la queue, ni la barbe entortillée, ni les verrues dans la face; mais l'aplatissement du nez est un caractéristique immuable, que tous les statuaires ont respecté.

L'invention de donner à ces animaux des pieds de chèvre n'est pas de la plus haute antiquité, puisque sur des vases Etrusques, peut-être antérieurs à la fondation de Rome, on voit des Satyres très-remarquables qui

n'ont rien qui les distingue de la figure humaine, qu'une très-longue queue fort velue : (1) je doute qu'on les retrouve dans des monumens postérieurs, représentés sous cette forme : aussi la mythologie fait-elle mention de ce changement, et l'attribue à la colère de Junon, qui donna aux Satyres des pieds fourchus et des cornes recourbées, pour les châtier d'avoir mal gardé Bacchus. Le premier animal qui avoit servi de prototype à toutes ces copies si variées, ne portoit donc aucun des attributs dont on l'a paré dans la suite des temps : ce n'étoit donc qu'un Orang-Outang; et si la superstition n'avoit jamais fait d'autre mal que de sanctifier un tel animal, la terre n'auroit pas été tant de fois teinte du sang des sectaires.

Le culte des Faunes et des Satyres (2), dans la Grèce et l'Italie, avoit tiré son origine de l'Egypte, où l'on adoroit de temps immémo-

(1) *Recueil d'antiquités étrusques*, t. II, pl. XXIII et suivantes, *in* 4°. A Paris, 1756.

(2) Le mot *Satyre*, vient, selon quelques étymologistes, de *Sathar*, qui signifie *se cacher, être honteux ;* ce qui ne renferme aucun sens raisonnable : il est plus naturel de dériver ce mot du Syrien *Saguir*, qui signifie un Orang-Outang. Isaïe dit que quand les ruines de Babylone seront remplies de dragons, *les*

rial le (*) Cynocéphale, dont le principal mérite étoit, au rapport des Choëns, de naître circoncis; ou plutôt de n'avoir point de frein au prépuce, comme l'Orang-Outang n'en a effectivement pas; mais cette raison pitoyable, et tant d'autres, dont parle fort au long Orus Apollon dans ses *hiérogliphes déchiffrés*, n'étoient que de vains efforts pour pallier le fétichisme de la religion égyptienne, et qui constitue encore aujourd'hui le culte de tous les peuples grossiers et sauvages, où chacun

Saguirs viendront y exécuter une danse en rond: de Sacy rend ce *Saguir* par le mot français de *Satyre.* Le même Isaïe dit dans un autre endroit, *que ces Saguirs jeteront des cris les uns aux autres en un lieu où s'assembleront les Sirènes, les Onocentaures et les Démons.*

(*) *Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci,*
Dimidio magicae resonant ubi Memmone chordae,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

Il y a beaucoup d'apparence que Juvénal a substitué le cercopithèque au cynocéphale, uniquement pour favoriser le mètre de son vers hexamètre : cependant en examinant, dans différens cabinets d'antiquités, les figures égyptiennes qui représentent le singe sacré, il m'a paru que les artistes ont quelquefois employé les caractères du cercopithèque, et quelquefois ceux du cynocéphale, c'est-à-dire, du babouin, qui a deux protubérances cannelées aux deux côtés du nez. Ceux qui ont vu ce vilain animal vivant le reconnoîtront aisément dans plusieurs antiques Egyptiens.

déifie, par lui-même ou par ses prêtres, le premier objet qui frappe vivement son imagination; et c'est ainsi que la nature entière a été transformée en idoles. Au reste, la lubricité des Satyres, leur goût pour le vin et l'indépendance, sont des caractères réels, pris de l'Orang, qui outre son appétit véhément pour les femelles de l'espèce humaine, préfère les raisins mûrs, et les vins sans acide et sans verdeur, à toute autre boisson. Dès que les anciens introduisirent dans leur religion des demi-dieux si libertins et si luxurieux, il dut s'y trouver des hommes et des femmes d'un tempérament mélancolique, qui, oppressés durant la nuit par le poids d'un sang épais ou d'une indigestion, rêvèrent que les Faunes et les Satyres les violoient pendant leur sommeil; et ce sont ces songes que les Latins nommoient *Faunorum ludibria*, contre lesquels Pline conseille sagement la racine de la grande péoine. Telle est l'origine des Incubes et des Succubes, dont parlent les Démonographes modernes, qui rapportent aux génies immondes ce que les anciens attribuent à leurs Satyres, et ce que les physiciens n'attribuent ni aux uns ni aux autres.

Ces solitaires misanthropes et ignorans,

qui se cachèrent dans les rochers de l'Egypte pendant les premiers siècles du christianisme, furent apparemment aussi tourmentés de ces visions paniques, puisqu'on trouve dans S. Jérôme un dialogue entre un hermite de la Thébaïde et un Satyre. Je ne suis pas surpris qu'un père de l'église qui s'étoit fait limer les dents pour prononcer l'Hébreu, ait pu croire que les Satyres parloient, et qu'ils avoient des pieds de bouc et des cornes au front; mais je m'étonne que saint Jérôme fasse dire de si grandes sottises à son Satyre, pour séduire un saint qui se piquoit d'être plus spirituel que le démon même.

Les habitans d'Apollonie montrèrent aussi à Sylla un Orang-Outang, et voulurent lui persuader que cet animal savoit parler; mais qu'on ne le comprenoit pas, faute de savoir de quel idiome il se servoit. Sylla employa un grand nombre d'interprètes, et l'Orang, long-temps questionné, répondit ce qu'on vouloit lui faire dire. Ce général Romain ne veilla pas de plus près sur le manège de ces interprètes, que Maurice-Nassau, qui se laissa tromper au Brésil, à-peu-près de la même façon, par des gens qui lui amenèrent un perroquet qui répondoit en Brésilien à toutes les questions qu'on lui faisoit sur toutes sortes

de matières : les fourbes adroits qui traduisirent les prétendues réponses de cet oiseau, répondirent pour lui, et le Comte ne s'apperçut pas de cette tromperie : il acheta le perroquet fort cher, le ramena en Hollande, et il s'y trouva, dit Temple, un ecclésiastique très-éclairé, qui soutint jusqu'à l'article de la mort que cet animal étoit possédé.

Comme on a déjà publié plusieurs figures de l'Orang-Outang, on n'a pas jugé à propos de multiplier ici les copies d'un original tant de fois dépeint : d'ailleurs les desseins coloriés qu'on a bien voulu nous communiquer ne diffèrent pas essentiellement d'avec les estampes qu'on voit dans les *glanures* de Edward, et dans le Tome XIV. de Buffon, de l'édition in-4°. Il suffira donc, pour l'instruction des lecteurs, de leur indiquer les figures infidelles et qu'ils doivent rejeter comme des croquis estropiés ; tel est le Satyre de l'*historia animalium* de Gesner, gravée en bois, qui ne ressemble à rien, et sur-tout pas à un Orang-Outang. Celui de Bontius vaut mieux ; mais on y a oublié les proportions, et le dessin original, en venant de Batavia, avoit beaucoup souffert. L'Orang femelle publié par Tulpe, a été gravé par un habile homme, mais qui n'avoit jamais vu l'origi-

nal : le défaut le plus essentiel qu'il y ait dans cette figure, est l'alongement excessif de la lèvre supérieure, et de toute la partie inférieure de la face, ce qui a fait soupçonner à bien des personnes que cet animal n'étoit pas un véritable Orang. Le Pongo vu à Londres en 1738, a été gravé, copié et recopié différentes fois ; mais la plus mauvaise figure qu'on en ait se trouve dans l'*histoire générale* des voyages de l'édition Hollandoise in-4°. Enfin, il faut rejeter les dessins du Quojouvérou et de l'Orang, qu'on a insérés dans le *systême de la nature* de Linnæus, *in-folio*.

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride.

TOUTES les anciennes relations de la Floride disent que cette province de l'Amérique septentrionale abondoit, au temps de la découverte, en hermaphrodites, qu'on y condamnoit à la servitude chez un peuple libre et ambulant. Ce fait, supposé comme vrai, seroit d'autant plus remarquable, d'autant plus surprenant, qu'on a observé la même singularité dans le Mogolistan, cette partie de l'ancien Continent, qui, par sa position, cor-

respond à-peu-près à la Floride sous les mêmes parallèles. Comme aux Indes orientales le plus horrible despotisme a flétri la nature entière, et que tous les êtres y naissent esclaves, on ne sauroit affirmer que la condition des Androgynes y soit pire que celle des autres hommes; on sait seulement qu'on y a pour eux de l'aversion, et qu'à cause de leur grand nombre on les a contraints à se servir de marques distinctives, comme de porter un turban, ou une autre coîffure d'homme sur des habits de femme, l'expérience ayant appris aux peuples les plus grossiers que le sexe féminin prédomine presque toujours dans les hermaphrodites les moins manqués, ou les plus achevés en apparence.

En supposant encore une fois, que les premiers historiens de l'Amérique ne se sont pas trompés, il est certain que l'on ne sauroit accuser le hazard seul d'avoir multiplié ces créatures défectueuses dans les parties respectives du nouveau et de l'ancien Continent: il en faudroit donc chercher la raison dans le climat, où doivent exister les causes des vices et des perfections de tous les animaux en général. Il est sûr que les pays chauds fournissent plus souvent des hermaphrodites que les régions froides : et il en naît peut-

être plus, en un an, aux environs de Surate, que dans toute la Suède en un demi-siècle; il s'en faut déjà de beaucoup qu'ils soient aussi fréquens en France qu'en Espagne, ou au Sud de l'Italie. Il y a, à la vérité, une différence notable entre la température du Mogolistan et celle de la Floride australe, où l'on ne ressent pas en été, une chaleur comparable à celle qu'on éprouve à Dely en automne; mais les climats contiennent d'autres causes actives que celles que nous y appercevons. Au reste, la sécheresse, ou l'humidité de l'atmosphère et du sol, le froid ou le chaud, dont nous connoissons mieux les effets sur les corps organiques, peuvent suffire pour expliquer une grande multiplicité de phénomènes : les alimens ont aussi sur ces corps une influence très-sensible : et l'on conçoit aisément que la substance nourricière plus ou moins perfectionnée dépend à son tour, de la qualité du terrain, de ses sels, de son exposition, de sa latitude, des eaux qui l'arrosent, de sa culture, qui, en purifiant les sucs végétaux, les rend plus propres à être convertis en chyle. Enfin, il y a à cet égard une infinité de gradations et de nuances, qu'un habile naturaliste tâche de saisir; pendant que le commun des hommes

n'éprouve que les effets de ces causes, dont il ignore l'action, et obéit toujours à des ressorts dont il ne soupçonne point la possibilité.

Pour ce qui concerne la multiplication des hermaphrodites, il suffit de dire qu'on a reconnu, par des observations très-anciennes et très-sûres, que dans quelques contrées, situées entre le trentième degré de latitude-nord et l'équateur, les parties sexuelles des femmes, telles que le clitoris et les nymphes, sont plus épanchées que dans les autres pays du monde; aussi y a-t-on eu recours à l'*excision*, qui, si l'on vouloit la pratiquer en Europe, seroit une opération souvent mortelle et toujours périlleuse; vu que la circoncision des hommes n'est pas exempte de dangers dans les régions les plus septentrionales. Cet épanchement désordonné des parties naturelles, occasionné par la chaleur du climat, qui relâche toutes les fibres, peut facilement entraîner des configurations bizarres qui semblent annoncer réellement une confusion de sexes et de doubles organes; mais ce n'est que le dehors qui fait illusion, et ce qu'on nomme un *androgyne* n'est à la rigueur qu'un sujet qui a quelque signe, quelque apparence d'hermaphroditisme, sans

en avoir les facultés, et qui est ordinairement infécond, et souvent même incapable d'user d'un sexe ou de l'autre, de sorte qu'il lui est également interdit de fertiliser comme mâle, et de concevoir comme femelle: plus les deux sexes sont apparens, plus la monstruosité est radicale, et la stérilité est certaine.

Il ne faut néanmoins pas présumer qu'il ait été au-dessus des forces de la nature de former des hermaphrodites accomplis et réels, qui peuvent par un double emploi engendrer et concevoir même sans aucune copulation préalable; mais elle a réservé ces merveilles pour le règne végétal, où les fleurs auxquelles les deux sexes ont été refusés sont sans comparaison plus rares que les fleurs douées d'étamines et de pistils dans une même corolle (*). La nature a encore accordé

(*) En faisant quelques recherches sur le sexe des plantes, il m'a paru que sur 1134 espèces génériques à fleurs hermaphrodites, on ne trouve que 123 espèces dont les fleurs soient mâles ou femelles, sur une même tige, et seulement 48 espèces génériques dont les fleurs féminines soient supportées sur une tige particulière, et les fleurs masculines sur une autre tige particulière. Il y a donc, suivant ce calcul, dans le règne végétal, entre le nombre des hermaphrodites et celui des fleurs à sexe simple, une proportion comme de 100

ce prétendu avantage à quelques classes d'insectes, à des vers renfermés dans des coquillages, dont l'émail diapré n'étonne pas tant les observateurs que les singulières propriétés des animaux qui y habitent: les limaçons ont aussi de doubles organes, et l'usage

à 1000, et peut-être le petit nombre constitue-t-il les végétaux les plus parfaits, puisqu'ils se rapprochent davantage du règne animal, où les espèces hermaphrodites sont aussi les plus imparfaites, parce qu'elles se rapprochent davantage des végétaux, ou des zoophytes; aussi Linnæus compte-t-il les limaçons entre les véritables zoophytes, et l'on ne peut guère donner d'autre nom à ces vers à coquillage, qui sont également pourvus des deux sexes.

Il résulte de ces observations combinées, que l'Hermaphroditisme, loin d'être une faculté supérieure d'un être excellemment organisé, est au contraire un très-grand degré d'imperfection, puisqu'il ne se rencontre que dans les *plantes* et dans les *insectes* les plus voisins des plantes.

Si les hommes devenoient tout-à-coup ce que Platon dit qu'ils ont été; s'ils devenoient de vrais Androgynes, cette métamorphose seroit une dégénération qui, en détruisant les rapports et les passions, éteindroit tous les sentimens dans tous les cœurs. Sans désirs, sans besoins, ils seroient des végétaux : ils seroient bien éloignés d'être ce qu'ils sont, s'ils ne connoissoient plus ni les biens, ni les maux de l'amour :

Quod procul à nobis flectat fortuna gubernans.

qu'ils en font est amplement décrit dans les conchyologies. On connoît une sorte de moucherons en qui les degrés de l'hermaphroditisme paroissent être poussés presqu'aussi loin que dans les végétaux, puisqu'ils produisent, sans accouplement, des générations qui en reproduisent d'autres, qui n'ont eu ni pères ni aïeux, ou si l'on veut, ni mères ni ancêtres. Mais ce n'est que dans les ovipares qu'on rencontre ce phénomène; dans le genre humain, et dans toutes les espèces vivipares, sans exception, où la puissance génératrice a étée primitivement divisée, répartie, et confiée à deux sujets, il ne peut jamais arriver qu'elle se simplifie et se combine en un seul; et c'est peut-être là l'unique loi que la nature n'a pas transgressée depuis que les physiciens observent sa marche.

Enfin, presque tous les hermaphrodites ne sont que des filles en qui les organes du sèxe, en exerçant les bornes ordinaires, se sont trop développés; et cette extension, qui se manifeste dès la naisance, loin de disparoître ou de diminuer, croît et augmente avec l'âge; pendant que le contraire arrive souvent dans les garçons, dont les marques viriles sont resté cachées jusqu'à l'adolescence : ce défaut se corrige ordinairement, parce que la

force du tempérament expulse les parties, qui doivent naturellement saillir : mais elle ne peut comprimer celles qui saillent contre l'ordre habituel. Pour comprendre comment cet excès des organes féminins peut occasionner des configurations si trompeuses, qu'elles copient, pour ainsi dire, les qualités du mâle, il faut observer que, malgré la distance très-réelle des sèxes, la construction des parties sexuelles ne diffère pas tant qu'on se l'imagine communément; ce qui est très-frappant dans les fœtus femelles, dont la plûpart portent, jusqu'à l'âge de trois mois, des signes de masculinité, si peu équivoques, qu'on ne peut que très-difficilement les reconnoître : (*) les anatomistes même s'y laissent tromper,

(*) Ruisch décrit aussi un fœtus femelle, dont il dit, *fœtum sequioris sexus, trium circiter mensium cum dimidio, membranâ omninò inclusum, in quo observandum, clitoredem tantae esse magnitudinis ut penem exilem inter pedes repraesentet.* Thesaur. R. VI. pag. 38.

Ces faits feroient soupçonner que ce n'est que vers le quatrième mois que la nature décide du sort et du sexe du fœtus, et qu'elle en fait alors, à son gré, un mâle ou une femelle ; si l'on n'étoit contraint d'avouer que la matrice étoit déjà ébauchée dans le sein de l'embryon féminin : son sexe est par conséquent déterminé

dit Ferrien, si célèbre, par les connoissances qu'il a acquises, qu'on l'a consulté sur le sexe ambigu d'un enfant aîné d'une illustre famille, dans un royaume étranger : la fortune et les destins de cet individu ont dépendu de cette décision, ainsi que le sort de son frère puîné, relativement à la succession paternelle.

Ce n'est proprement que la matrice qu'on peut nommer le véritable caractère distinctif du sexe ; encore présume-t-on que ce viscère est représenté, dans l'homme, par le scrotum, tout le reste de l'appareil des vaisseaux spermatiques étant parfaitement semblable dans l'un et l'autre sèxe.

L'énormité du clitoris, trop alongé, peut donc tellement contrefaire les parties génitales du mâle, qu'il ne faut pas tant s'étonner si

long-temps avant le troisième mois. Au reste, la grandeur du clitoris ne constitue pas seule ce que nous nommons un Androgyne : cette partie peut devenir excessive, sans qu'il en résulte un défaut d'organisation. Les anciens croyoient que les femmes qui ont l'*œstrum veneris* démesuré, étoient, sans comparaison, plus voluptueuses que les autres ; et ils supposoient qu'il étoit toujours tel dans celles qu'ils nommoient *Fricatrices* et *Tribades* : on ne connoît pas de fait plus singulier par rapport à cette espèce de femmes que celui qu'on trouve dans les *observations de Tulpe*, *l. III*, *cap. XXXV*, *pag.* 253. *Amstelredami*, 1652, *ed. nova.*

si l'on a vu deux tribunaux de France déclarer un même hermaphrodite, homme à Toulouse, et femme à Paris, où l'on a, pour l'ordinaire, de meilleurs anatomistes que dans les provinces, et aussi quelquefois des juges plus éclairés : on a eu un exemple encore plus singulier dans la personne de *Grand-Jean* qui, après avoir été baptisé à Grenoble, comme fille, s'est marié à Chamberri, comme garçon, et qui a été reconnu femme à Paris, où son mariage a été déclaré nul.

Plus le clitoris est prolongé dans les femmes, et plus il leur naît de poil follet au menton et à la lèvre supérieure ; et voilà pourquoi les hermaphrodites, quoique essentiellement femelles, ont tous de la barbe, tant en Europe qu'en Asie ; mais dans la Floride, ils n'en avoient point, dit-on, parce que les hommes eux-mêmes en manquoient. Il seroit difficile de découvrir quel rapport il peut y avoir entre l'épanchement de l'*æstrum veneris*, et la végétation de la barbe, puisqu'aucun naturaliste, que je sache, n'a jamais fait cette observation : on a été, par conséquent, bien éloigné d'expliquer un fait, dont on ne s'étoit ni apperçu, ni douté. Cependant, le duvet du menton s'épaissit même dans les femmes âgées, à mesure que le clitoris croît et se

roidit avec les années; aussi quelques matrônes font-elles disparoître cette difformité de la vieillesse par les artifices de la toilette.

On sait que les enfans qu'on châtre, soit qu'on leur retranche les testicules, soit qu'on les écrase avec un bâton fendu, sans ouvrir le scrotum, n'acquièrent jamais de la barbe en aucun âge; et cette seconde observation peut réfléchir quelque jour sur le rapport, dont on vient de parler; car on n'éclaircira peut-être jamais entièrement les causes de la correspondance, qu'entretiennent les organes de la génération avec les organes de la voix et les autres parties de la tête; pendant que ces causes agissent avec tant de force, que les chevreuils et les cerfs, qu'on coupe avant la première pousse des cornes, n'en gagnent pas: et si l'on exécute la castration, au moment même que les cornes ont déjà commencé à végéter, la croissance du bois s'arrête tout-à-coup, ne se ramifie point, et l'on voit souvent venir en sa place deux houppes de cheveux, ou de poils durs, rigides, entortillés, et qui ressemblent à un entrelas de fibres corneuses (*).

(*) Ce phénomène n'a pas lieu dans les animaux à cornes creuses, permanentes; puisque loin de tomber dans les jeunes bœufs, elles croissent plus que dans

Il faut donc supposer que dans ces animaux eunuques tout le systême nerveux se relâche, perd sa cohésion, et tombe comme en défaillance, faute d'être nourri et arrosé par le suc séminal, suffisamment élaboré. Le ton de la voix, devenu plus aigu par la violence de cette opération, indique encore qu'elle diminue le jeu et l'élasticité du poumon, affoiblit les rubans de la glotte, et retrécit la circonférence du larinx : et comme l'ouverture de ce conduit est très-peu considérable dans les coqs, ils perdent presque entièrement la voix, lorsqu'on les chaponne.

les taureaux, parce qu'elles ne tirent pas leur nourriture de la même façon que les bois du cerf, qui ne sont pas emboîtés dans l'os du crâne, et dont la substance est toute autre.

Quant à l'hermaphroditisme dans les animaux, nous observerons, en passant, qu'il n'y a aucune espèce où il soit plus fréquent que dans les vaches, qui sont très-sujètes à engendrer des monstres, ou par surabondance, ou par défaut, ou par cohésion. Les vaches qu'on nomme hermaphrodites, ou celles dont les parties génitales mal constituées entraînent la stérilité, sont fort communes en Hollande, où l'on fait grand cas de leur chair.

Parmi les lapines et les hases, on en trouve qui ont le clitoris si énorme que l'on a long-temps soupçonné que tous les lapins étoient de vrais hermaphrodites accomplis; mais c'est une erreur.

Les hermaphrodites sont des monstres, lors même que l'on donne à ce terme la signification la plus absolue, parce qu'ils s'écartent de la configuration de leur espèce dans des parties principales; et l'on dit que c'est sous ce prétexte qu'on les étouffoit à Rome, selon un ancien édit de Romulus, qui ordonnoit la mort des monstres : on ajoute que cette loi, ainsi que toutes les loix italiques, étoit originaire de la Grèce, où l'on massacroit non-seulement les Androgynes, mais aussi les enfans, nés contrefaits, par une égale injustice, à l'égard des uns et des autres. On ne sauroit découvrir les sources de l'affreux préjugé, qui a pu inspirer à un homme d'égorger son semblable, parce qu'il avoit la colonne vertébrale, faite en angle obtus, ou le clitoris irrégulier, si l'on ne concevoit que la nécessité a pu dicter de pareils décrets à des peuples sauvages, qui, sans agriculture comme sans industrie, avoient peine à subsister sur un terrain ingrat, et qui se débarrassoient de ceux, à qui le défaut de leurs membres ôtoit la ressource de pouvoir se nourrir : ces pratiques de la vie agreste et de la vieille nature auront été transplantées, et consacrées dans les premières sociétés, avec les autres erreurs politiques.

En faisant des recherches plus précises, je n'ai pu trouver aucune loi expresse, qui condamnât, chez les Romains, les hermaphrodites à la mort. Pendant les guerres puniques, temps auxquels la plus grande crainte alluma la plus grande superstition dans les esprits consternés, il naquit en Italie trois Androgynes, qu'on dénonça comme des prodiges au collège des pontifes. Tite-Live ne dit rien du sort des deux premiers ; mais il s'étend fort au long sur le troisième, dénoncé sous le consulat de C. Claudius Néron, et de Marcus Livius : on fit venir des Aruspices étrusques, pour les consulter sur les signes de cette naissance. Ces charlatans répondirent que c'étoit un prodige immonde et funeste, et conclurent que, pour l'expier, il falloit d'abord exiler cet hermaphrodite de la campagne de Rome, et ensuite le noyer à une grande distance de la côte (*). Ce décret atroce et insensé fut mis en

(*) *Sinuessae natum ambiguo inter marem et faeminam sexu infantem quos vulgus (ut pleraque faciliore ad duplicanda verba graeco sermone) Androgynos appellat...*

Liberatas superstitione mentes turbavit rursus nunciatum, fursipone infantem natum esse quadrimo parem, ne magnitudine tam mirandum, quàm quod is

exécution : on renferma l'enfant dans un coffre, qu'on embarqua, et qu'on jeta à la mer, quand le vaisseau fut avancé. Cet événement semble prouver qu'il n'y avoit alors à Rome aucune loi particulière, qui sévissoit contre les Androgynes, puisqu'on fit venir des étrangers pour les consulter sur un cas, qui n'eût exigé aucun éclaircissement, si le législateur eût prononcé préalablement; et alors ce prétendu délit n'eût pas été du ressort du collège pontifical, mais de la compétence du Préteur, ou des Consuls.

Je ne sais si l'on peut citer encore d'autres exemples d'Androgynes, mis à mort par les anciens Romains; mais je suis très-porté à croire qu'ils ont été plutôt exterminés par le fanatisme que par la loi : car l'édit attribué à Romulus, et qui condamnoit indistinctement tous les monstres à périr, manque d'authenticité, vu que le code, d'où on l'a extrait, con-

quoque, ut Sinuessae biennio ante, incertus mas an foemina esset, natus erat. Id verò aruspices ex Etruriâ acciti foedum ac turpe prodigium dixere : extorrem agro romano procul terrae contactu alto mergendum, vivum in arcam condidere, provectum in mare projecerunt. Tite-Live, lib. XXI. pag. 453 et 492, tom. II. Elzevir 1634.

tient des réglemens trop bizarres, trop singuliers, pour avoir été dictés par un chef de brigands attroupés (*).

Dans les siècles d'ignorance, qui ont suivi la décadence de l'empire Romain, la religion chrétienne a quelquefois employé, contre les hermaphrodites, l'anathême et quelquefois l'exorcisme, avec autant de raison que de succès. Il est vrai que la primitive église n'a guère mieux traité les eunuques, à qui on défendoit l'entrée des temples, où ils sont aujourd'hui employés pour la musique ; mais elle a

(*) Opmeier dit qu'en creusant aux environs du Capitole, on a déterré une table de bronze sur laquelle étoient écrites vingt-deux loix attribuées à Romulus: et ce sont ces préceptes, qui peuvent se combiner en vingt, que quelques écrivains nomment *le double décalogue de Romulus*. L'article XV dit *monstruosos partus quisque, sine fraude, cædito*: et c'est de cette loi qu'il est question, et qui semble condamner en effet les androgynes à la mort. L'article IX dit, *deorum fabulas ne credunto*; et l'article X *deos peregrinos præter FAUNUM ne colunto*. Ces deux dernières sanctions suffisent, me paroît-il, pour démontrer que tout ce prétendu code est apocryphe, puisque le polythéisme étoit établi avant le règne de Numa, et Faune ne semble jamais avoir été adoré par les Romains comme une grande divinité ; il étoit entre le vulgaire des Dieux.

eu raison de s'opposer, de tout son pouvoir, aux progrès d'une certaine engeance d'hérétiques qui, en interprétant à la lettre quelques passages obscurs de l'évangile, ne se contentoient pas de se châtrer eux-mêmes, mais qui, par une fureur très-dangereuse au repos public, prétendoient châtrer tous ceux qui leur tomboient entre les mains : ce sont ces scélérats mélancoliques, à qui l'histoire ecclésiastique donne le nom d'*Origénistes.*

Il semble que presque tous les peuples du monde ont eu de l'aversion pour les hermaphrodites, sans qu'on puisse en alléguer le motif : en supposant que ces créatures, prétendues doubles, fussent en état de jouir d'elles-memes, selon la vaine opinion du vulgaire, cela suffiroit-il pour les haïr? ou les haïroit-on par envie? Il faut plutôt croire que l'antipathie vient des traits de la physionomie, qui est ordinairement peu gracieuse dans ces êtres mal constitués : on sait jusqu'à quel point la configuration des parties génitales se retrace sur le visage, et influe, comme on l'a dit, sur le reste de l'économie animale.

On conserve à Rome une figure de marbre antique, représentant un hermaphrodite couché, qui, quoique restauré par Bernin,

d'une façon louche et absolument contraire au costume des Romains (*), laisse encore entrevoir les ruines d'une belle statue ; mais on peut douter qu'elle ait été copiée sur un sujet vivant, et qu'il y ait jamais eu un Androgyne si bien réussi, si parfait dans la nature. Le statuaire, en voulant produire un composé voluptueux, si l'on peut parler de la sorte, aura travaillé d'imagination, en réunissant, sous son ciseau, des traits empruntés de ce que les deux sexes, dans la fleur de l'âge et dans la vigueur des passions, offrent de plus animé et de plus séduisant ; quoique le bon goût, aussi sévère que le génie des artistes est hardi, n'autorise pas ces productions combinées, qui, malgré leur degré de perfection apparente, n'en sont pas moins des beautés monstrueuses.

(*) Bernin a couché cette statue sur une plinthe formée en matelas piqué en carreaux, et a fait passer un pan de draperie sur l'une des jambes de la figure, pour couvrir la restauration faite dans cet endroit, où il a ajouté un nouveau pied. Les parties sexuelles de cet hermaphrodite sont peu exprimées, et son attitude les cache encore davantage. Caylus fait mention d'une autre statue antique qui représente aussi un androgyne : mais elle n'est pas si célèbre que celle de Rome.

Je n'ignore point que Pline dit que les hermaphrodites étoient, de son temps, très-recherchés, et qu'on les comptoit entre les délices et les derniers raffinemens du luxe (*). D'où l'on peut juger jusqu'à quel point les débauches les plus effrénées avoient, après les règnes des Tibère et des Néron, perverti les mœurs, en étouffant les derniers germes de la liberté et de la pudeur, parce que le despotisme est ennemi de toute vertu, et l'esclavage incapable de tout sentiment honnête.

O pater urbis !
Undè nefas tantum Latiis pastoribus ? undè
Haec retigit, Gradive, tuos artica nepotes ?

Que des hommes livrés à des vices presqu'incroyables aient caressé des monstres pour satisfaire des goûts bizarres, cela est possible ; mais il ne s'ensuit nullement que du temps de Pline les prétendus hermaphrodites étoient plus accomplis et plus gracieux que ceux que les anatomistes ont successivement décrits de nos jours, et qu'ils nous dépeignent comme des sujets d'un extérieur révoltant. Celui qu'on

(*) *Gignuntur et utriusque sexus, quos hermaphroditos vocamus, olim androgynos vocatos, et in prodigiis habitos, nunc verò in deliciis. Hist. nat. lib. VII, cap. III.*

montra à Paris en 1751, avoit la voix grave, la physionomie effrontée et impudente, la démarche d'un homme; il avoit beaucoup de barbe, beaucoup de poil sur tout le corps, qui étoit décharné, ainsi que la poitrine, où rien n'annonçoit une gorge naissante; il n'éprouvoit aucun écoulement périodique. Enfin, c'étoit une fille âgée de seize ans, et très-hideuse, soit qu'elle prît les vêtemens de l'un ou de l'autre sexe qu'elle s'arrogeoit tous deux, quoiqu'elle n'en eût aucun en état de concevoir, ou de procréer, et elle étoit, malgré la surabondance supposée de ses organes générateurs, condamnée à la stérilité, ne pouvant faire aucun usage des parties viriles dont elle paroissoit pourvue, à cause d'un double ligament qui les empêchoit de se relever, quoiqu'elles fussent d'ailleurs susceptibles d'érection. L'hermaphrodite nègre qu'on a fait voir à Londres, il y a quelques années ne différoit point de celui dont on vient de parler; sinon que la nuance de son teint couleur de suie ajoutoit beaucoup à sa laideur. Plus l'hermaphroditisme paroît donc décidé, et plus l'individu en qui il se rencontre doit-il sembler monstrueux, et par conséquent défiguré.

Après cet exposé, qui peut donner une

notion satisfaisante de la nature des Androgynes et de leurs qualités, il faut reprendre l'article de la Floride, où les premières relations disent que ces personnes étoient fort fréquentes : ces relations assurent qu'on les y contraignoit à porter des habits de femmes; qu'on ne leur permettoit point de se couper les cheveux; qu'on les forçoit à voiturer les bagages et les vivres lorsque la horde alloit en course, ou à la guerre; qu'on les chargeoit de boucaner la chair du gibier, et d'exprimer le suc du maïs pour la boisson des guerriers; qu'on leur faisoit soigner les blessés, et tirer les morts de la mêlée; en un mot, qu'on avoit tellement agravé le joug de leur esclavage qu'on s'en servoit, comme on se sert ailleurs de bœufs et de chevaux, pour les plus durs travaux et les plus vils besoins (*).

Nous n'avons jusqu'à présent parlé de ce

(*) *Abundat Floridia hermaphroditis, quorum servili operâ mancipiorum jumentorumque loco utuntur incolæ. Hist. indiae occid. lib. 2. pag. 163. Aut. Jasp. d'Ens.* Ce passage a été copié par un grand nombre d'écrivains : Lambert, dans son *histoire de tous les peuples*, parle de l'existence des hermaphrodites de la Floride comme d'un fait indubitable : le géographe Robbe ne la révoque point en doute, non plus que Dapper dans sa *description du nouveau monde*.

phénomène que dans la supposition qu'il a été bien observé; car si l'on consulte les voyageurs plus modernes, on les voit rejeter tous ces faits, et accuser les écrivains du seizième siècle de s'être trompés sans réserve. Il n'est pas facile de démêler la vérité au milieu de ces contestations de différens témoins dont les rapports varient du tout au tout, et dont les continuelles contradictions auroient pu pousser notre patience à bout, si, en entreprenant ces recherches sur l'histoire naturelle des Américains, nous n'avions prévu les difficultés qu'on auroit à y essuyer, et si l'on ne s'étoit résigné d'avance à entrer dans tous les détails et toutes les discussions que des sentimens si opposés sur de mêmes faits exigent nécessairement de celui qui, après avoir désespéré de découvrir la vérité, cherche le plus grand degré de probabilité possible.

Les relateurs modernes conviennent qu'on a trouvé, et qu'on trouve encore dans la Floride, dans la Louisiane qui y est limitrophe, chez les Illinois et les Sioux, un grand nombre d'hommes habillés en femmes: ils conviennent que ces personnes travesties sont réellement esclaves, qu'elles ne se marient jamais, et qu'on leur impose tous les

fardeaux dont on a déjà fait l'énumération ; mais cette coutume inouie de déguiser des hommes et de les tyranniser est, à mon avis, aussi surprenante dans l'ordre moral, que la quantité d'hermaphrodites dans l'ordre physique.

Lafiteau, qui expliquoit tous les usages comme Kircker déchiffroit tous les hiéroglyphes, est le premier qui ait ouvertement nié l'existence des Androgynes Américains, et il s'est permis à cette occasion le raisonnement le plus étrange du monde. On sait, dit-il, que les prêtres de Cybèle s'habilloient en femmes, ainsi que les sacrificateurs de Vénus-Uranie : or, comme les Cariens ont indubitablement peuplé les isles Caraïbes, il est très-certain qu'ils ont amené avec eux en Amérique le culte de la Déesse adorée en Phrygie ; car, après tout, la Carie et la Phrygie n'étoient point des pays fort éloignés les uns des autres ; il est très-certain encore que ces Asiatiques, d'abord établis dans les Antilles, ont passé dans la suite, au Continent, et qu'ils ont répandu leur religion dans la Floride ; et voilà pourquoi on a rencontré parmi les peuples de cette partie du nouveau Monde, tant d'hommes habillés en femmes, que des voyageurs, qui ignoroient à la fois la lithurgie

des anciens, et l'histoire de leurs voyages et de leurs émigrations, ont pris pour des hermaphrodites, mais c'étoient des prêtres.

Quand on s'efforceroit d'imaginer une explication moins vraisemblable, ou plus absurde, ou plus ridicule, il ne seroit pas possible d'y réussir, et je doute que ce rêve de Lafiteau mérite une réfutation sérieuse; car enfin, ces hommes travestis ne faisoient, chez les Florides, aucune fonction sacerdotale; ils ne se mêloient ni des idoles ni des autels, desservis uniquement par les *Javas*, qui sont les véritables prêtres de la Floride; et ces *Javas* ne portent pas les vêtemens d'un sexe différent du leur, et la déesse de Phrygie leur est aussi inconnue que le Dieu Rubigo.

Si Lafiteau avoit effectivement étudié, comme il le prétend, la lithurgie des anciens, il n'auroit pu ignorer que les *Galles*, ou les prêtres de Cybèle, étoient tous châtrés en l'honneur d'Atis, et que les Américains dont ils s'agit n'ont garde de se faire une opération de cette force. D'ailleurs, le voyage des Cariens aux isles Caraïbes n'a pu venir dans l'esprit que d'un écrivain qui, sans respect pour la vérité et pour la vraisemblance, prodiguoit à chaque page les paradoxes et les fables le plus mal-adroitement imaginés. Le

nom de *Vénus-Uranie* n'a jamais été prononcé parmi les barbares du nouveau Monde; et les *Galles* n'ont jamais été possédés de la manie d'aller au-delà des mers pour contraindre qui que ce soit à adorer Cybèle.

Charlevoix, qui n'a pu se dispenser d'abandonner en partie les opinions de son confrère, qu'il ose nommer un homme docte, n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures; au moins est-il difficile de se contenter de ce qu'il a écrit à ce sujet dans son style missionnaire. « On voyoit, dit-il, chez » les Illinois, des hommes qui n'avoient pas » honte de prendre l'habillement des femmes, » et de s'assujettir à toutes les fonctions » propres au sexe, d'où il s'ensuivoit une » corruption inexprimable; on a prétendu que » cet usage venoit de je ne sais quel prin- » cipe de religion; mais cette religion avoit » comme bien d'autres, pris sa naissance » dans la corruption du cœur; ou si l'usage » dont nous parlons avoit commencé par l'es- » prit, il a fini par la chair. Ces efféminés » ne se marient point, et s'abandonnent aux » plus infâmes passions; aussi sont-ils sou- » verainement méprisés. »

On pourroit répondre à cela qu'il n'est pas dans les mœurs des Sauvages de se gêner, afin

afin de mériter le dernier mépris de leurs compatriotes; une telle conduite seroit même contradictoire chez un peuple civilisé, où l'on ne parvient à s'avilir que quand on cesse de se contraindre, que quand on secoue le joug des loix, ou celui des préjugés et des opinions. S'il étoit question de cet amour pervers, et de ce désordre contre nature que l'historien de la nouvelle France croit pieusement entrevoir sous cet usage, on pourroit répondre encore qu'il seroit contradictoire de maltraiter si injurieusement ceux qui auroient tant de droit à la reconnoissance; car enfin, tous les hommes vicieux ne sont pas des hommes ingrats. On ne comprend pas d'ailleurs pourquoi des Sauvages, adonnés à de telles débauches, seroient obligés de prendre des accoutremens de femmes; ce qui supposeroit parmi eux une police incompatible avec les droits et l'indépendance de la vie sauvage et errante.

Il est vrai que les Américains ont été livrés, comme on ne l'a que trop prouvé, à cette corruption du goût et de l'instinct; mais il est vrai aussi que Lahontan, qui avoit longtemps vécu chez eux, et qui ne manquoit pas de génie pour faire des observations sérieuses, assure positivement que ces Illinois,

pris par Charlevoix pour des hommes efféminés, étoient de vrais hermaphrodites.

Le compilateur de la Martinière, qui a rédigé, dans son dictionnaire géographique, le voyage de Coréal pour remplir l'article de la Floride, rejette aussi la réalité des Androgynes de cette province, et accuse tous ces Sauvages masqués en femmes d'être adonnés à la sodomie: il a par conséquent suivi le sentiment des jésuites, c'est-à-dire le plus insoutenable.

La dernière relation, tant soit peu détaillée, que nous ayons de ces pays, est un mémoire de Dumont, que nous avons déjà eu occasion de citer, et qui écrivoit vers l'an 1750. Il dit, qu'ayant parcouru un terrain de neuf cent lieues sur les bords du Mississipi, il n'a rencontré, parmi les différentes nations qui y habitent, aucun sujet hermaphrodite, mais un nombre assez considérable d'hommes, vêtus en femmes, et affublés d'un *alconand*, ou d'une sorte de jupe, pareille à celle que portent les Sauvagesses. Dumont ne répond pas que les naturels de la Louisiane n'abusent très-souvent de ces individus travestis, qu'ils traînent par-tout avec eux, et qu'ils accablent de corvées comme des serfs attachés à la glèbe : ils n'entreprennent jamais d'expédi-

tions, ne vont jamais en voyage sans se faire accompagner par ces hommes postiches, pendant qu'ils obligent leurs femmes à soigner leur ménage, et à garder la cabane.

On pourroit demander à un voyageur, qui parle si pertinemment, s'il a eu assez de crédit ou d'autorité pour se faire montrer les parties sexuelles de ces êtres incertains, et si avec cela les connoissances anatomiques ne lui ont pas manqué pour juger du degré de leur hermaphroditisme. Il auroit dû dire, pourquoi on voit, entre les indigènes de la Louisiane, des hommes qui, nés aussi libres que leurs compatriotes, consentent néanmoins à passer toute leur vie pour femmes, et qui s'acquittent volontairement des devoirs, réservés au dernier des esclaves. Il faut avouer que c'est un grand problême, et qu'en comparant ce qu'on a écrit pour et contre l'existence des Androgynes Américains, on ne sait quelle opinion l'on doit accueillir ou rejeter.

Si l'on suppose que les anciens relateurs se sont trompés, ce qui est possible, on ne diminue pas sensiblement la somme du merveilleux, puisque la coutume, que les modernes y substituent, offre un exemple de la plus grande dépravation, et de la dernière

bizarrerie, dont le cœur et l'esprit de l'homme soient capables ou susceptibles.

D'un autre côté, il est permis de présumer que les voyageurs de ce siècle se sont trop hâtés d'expliquer, selon leurs propres idées, un usage qu'ils n'avoient observé qu'en passant, et qui auroit exigé de leur part des recherches plus exactes et plus précises : ils ont d'ailleurs varié sur la véritable patrie des Androgynes, et ne s'accordent nullement avec les premiers historiens du nouveau Monde, qui ne font aucune mention de la Louisiane, du pays des Illinois, ni de celui des Sioux.

Dans une ancienne description de la Floride, composée originairement en anglois, et traduite en latin par le géographe Mercator, qui l'a employée dans le troisième volume de son grand atlas, il est dit que les habitans de cette province attendoient un âge très-avancé pour se marier. Si cette circonstance étoit vraie, elle feroit soupçonner que l'indécision du sexe y étoit réelle ; et ce soupçon acquerroit encore plus de force, si, à la relation de Mercator, on ajoutoit celle qui a été publiée depuis dans les ouvrages périodiques de Tensel, et dont l'auteur assure que toutes les filles de la Floride se font circoncire, vers la vingtième année, par la main de quel-

ques matrônes, qui ont une connoissance particulière de plusieurs espèces d'herbes, de la classe des sanguiborbes, qu'elles appliquent sur la plaie, pour étancher le sang : cette circoncision, exercée sur les filles, indique sans doute qu'elles y sont sujettes à quelque excroissance : et en ce cas, on pourroit expliquer pourquoi on y soumettoit celles en qui ce défaut ne se corrigeoit pas, à la servitude perpétuelle ; puisqu'on les regardoit comme des individus d'une nature inférieure, et d'une race abâtardie ; tandis que les Mexicains, par un préjugé encore plus barbare, dévouoient tous les hermaphrodites à la mort.

Pour réunir dans un seul article deux faits singuliers, qui ne semblent d'abord avoir d'autre rapport que leur singularité même, mais qui ont effectivement quelque analogie entre eux, nous jeterons un coup-d'œil sur la prétendue histoire des Amazones du nouveau monde, qui avoient fondé, dit-on, un état puissant sur les rives du Maragnon, dans l'Amérique méridionale, où elles n'admettoient des hommes, ou plutôt des prolétaires, qu'une fois par an. Condamine a recueilli les preuves que fournissent et les écrivains et la tradition encore subsistante, pour démontrer que cette république de femmes n'est pas une

chimère, enfantée par l'imagination romanesque des premiers conquérans Espagnols.

« Je reviens, dit-il, au fait principal. Si, » pour le nier, on alléguoit le défaut de vrai- » semblance et l'espèce d'impossibilité mo- » rale qu'il y a, qu'une pareille république » de femmes pût s'établir et subsister, je n'in- » sisterois pas sur l'exemple des Amazones » asiatiques, ni des Amazones modernes » d'Afrique, puisque ce que nous en lisons » dans les historiens anciens et modernes, est » au moins mêlé de beaucoup de fables, et » sujet à contestation. Je me contenterois de » faire remarquer que, s'il a pu y avoir des » Amazones dans le monde, c'est en Amé- » rique, où la vie errante des femmes, qui » suivent souvent leurs maris à la guerre, » et qui n'en sont pas plus heureuses dans » leur domestique, a dû leur faire naître » l'idée, et leur fournir des occasions fré- » quentes de se dérober au joug de leurs » tyrans, en cherchant à se faire un établis- » sement, où elles pussent vivre dans l'indé- » pendance, et du moins n'être pas réduites » à la condition d'esclaves, et de bêtes de » somme. Une pareille résolution, prise et » exécutée, n'auroit rien de plus extraordi- » naire, ni de plus difficile, que ce qui ar-

» rive tous les jours dans toutes les colonies
» Européanes en Amérique, où il n'est que
» trop ordinaire que des esclaves, maltraités
» ou mécontens, fuient par troupes dans les
» bois, et quelquefois seuls, quand ils ne
» trouvent pas à qui s'associer, et qu'ils y
» passent ainsi plusieurs années, et quelque-
» fois toute leur vie, dans la solitude (*) ».

Le sentiment de cet Académicien qui, pendant sa navigation sur le fleuve Maragnon, a interrogé plusieurs Américains qui lui ont, d'une commune voix, affirmé l'existence des Amazones, est d'une grande autorité; mais cette autorité n'empêche point qu'on ne puisse former sur ce fait tant de doutes raisonnables, qu'il seroit ennuyeux de les proposer tous. Quand on auroit trouvé un nombre suffisant de femmes mécontentes, pour en composer une république entière, on n'auroit encore que la moindre partie d'une société en état de subsister : la difficulté seroit de prendre des hommes, assez poltrons pour se laisser contraindre à faire des enfans, malgré eux, à des femmes qui les chasseroient, dès que l'ouvrage de la génération seroit ache-

(*) *Voyage de la riviere des Amazones, pag. 119. Paris, 1745.*

vé ; et comme on ne procédoit, selon Condamine, qu'une fois par an à la propagation, il faut que ces Amazones aient, même pendant leur grossesse, fait une chasse d'hommes, pour les avoir tout prêts, quand l'année étoit révolue; car ces hommes ne venoient point se présenter d'eux-mêmes chez des femmes, qui les haïssoient mortellement. Quant aux enfans, nés de ces mariages momentanés, qu'en faisoit-on, s'ils avoient le malheur d'être garçons ? On me dira, qu'il n'y avoit rien de plus commode que de les faire massacrer au sortir de la mère, ou enfin de les élever jusqu'à l'âge de cinq à six ans, pour les exiler de l'état comme des criminels. Dans l'imagination cela est aussi possible que la république de Platon, ou celle de Thomas Morus ; mais si on veut faire quelque usage du jugement et de la réflexion, tout cet édifice s'abyme, et il n'en reste que des absurdités qui révoltent la nature, ou qui l'anéantissent. Il seroit contradictoire qu'une femme eût une aversion violente pour les hommes, et qu'elle consentît à la fois à devenir mère : il seroit monstrueux qu'une mère égorgeât ou exposât ses enfans, sous prétexte que ces enfans ne sont pas des filles. Est-il si aisé après cela de rassembler vingt à trente mille femmes insensées, homicides et

guerrières ? le caractère du sexe le plus doux, le plus compâtissant, et enfin, si l'on veut, le moins méchant, pourroit-il se démentir jusqu'au point de commettre régulièrement, d'un commun accord et de sang froid, des crimes qui ne se commettent que rarement par quelques individus, qu'agitent la rage et le désespoir ?

Æneas Silvius dit, qu'une fille, nommée Valesca, qui avoit lu des livres de chevalerie et d'anciens romans, attroupa, dans la Bohême, un nombre assez considérable de femmes, dont elle forma une espèce de république; et l'on regarde comme un prodige que cette bande de Bohémiennes ait pu subsister pendant neuf ans. Elle périt, faute de pouvoir se propager; et voilà exactement ce qui a dû arriver par-tout à de tels établissemens, faits en dépit de la nature, s'il est vrai qu'on en ait fait, et que le défaut de gouvernement et de police ne les ait pas dissipés encore avant la neuvième année. Quoiqu'un état monarchique ou despotique puisse être régi par une femme, on peut douter qu'un état aristocratique se laisseroit régir de même, au moins n'y en a-t-il aucun exemple avéré dans l'histoire du monde : et il est très-surprenant que les nations, qui se sont tant

de fois soumises, et qui se soumettent encore à l'empire d'une femme, ne se soient jamais soumises au gouvernement de plusieurs femmes; quoiqu'il paroisse absurde de supposer plus de lumières, plus de capacité dans un individu, qui commande arbitrairement, que dans plusieurs qui partagent l'autorité, et qui la modèrent. Si, dans le premier cas, on a non-seulement dégénéré de la liberté, mais même de la servitude, il n'étoit pas possible aux hommes de s'avilir davantage dans le second : ce n'est donc pas le mépris qu'ils ont craint sous une telle forme de gouvernement; mais ils ont vu que, pour mouvoir les ressorts d'une monarchie, ou d'un empire despotique, il ne falloit être capable que de vouloir, et que, pour conduire un état aristocratique, il falloit être capable de gouverner : et en effet, si l'on y fait attention, on voit que le plus souvent, là où les femmes règnent, les hommes gouvernent (*).

(*) On connoît l'extravagance de cet Empereur qui créa à Rome un sénat de femmes. Le peuple qui avoit souffert jusqu'alors, avec une patience presqu'incroyable, ce qu'il y a d'extrême dans la servitude sous un Prince furieux et avare, ne put se contenir à la vue de ce tribunal : il se révolta, et massacra son tyran pour avoir abusé excessivement de son pouvoir, en

Si, après cela, on venoit alléguer les témoignages d'Hérodote, de Diodore de Sicile, d'Arien, de Justin, on répondroit que ces témoignages ne peuvent prouver ce que la raison réfute; et quand Quinte-Curce dit, que l'Amazone Thalestris, qui commandoit à d'autres Amazones, vint, des confins de l'Hircanie, solliciter Alexandre à coucher trois nuits avec elle, je n'admire ni ne crois ce conte insipide, écrit en latin.

Que des Nègres, maltraités par ceux qui prétendent être leurs maîtres, s'échappent des colonies, s'enfuient dans des déserts, et s'y cachent, cela est naturel : que ces Nègres déserteurs consentent plutôt à rester toute leur vie parmi les bêtes féroces, qu'à retourner aux pieds de leurs tyrans, cela est encore naturel. Mais y a-t-il le rapport le plus éloigné entre ces esclaves fugitifs, et des Amazones qui se perpétuent pendant plusieurs siècles? Car Condamine est très-porté à penser que cette confédération de femmes Indiennes, loin d'avoir fini au

confiant les destins de l'état à des mains incapables de le gouverner. Cependant ce même peuple a été plusieurs fois gouverné par des Impératrices très despotiques, sans qu'il ait montré le moindre mécontentement; et en cela il n'étoit pas en contradiction avec lui-même.

temps d'Orellana, a persisté jusqu'à nos jours, et qu'elle subsiste encore au centre de la Guiane, c'est-à-dire, dans un endroit où jamais les Européans ne pénètrent, et dont on ne peut, par conséquent, avoir aucune nouvelle.

Il n'est que trop vrai que les Indigènes de l'Amérique outrageoient singulièrement leurs épouses, et qu'ils avoient rendu leur condition aussi dure, aussi malheureuse qu'elle pouvoit l'être : je conviens, après cela, qu'il n'est pas impossible que quelques-unes de ces femmes, fatiguées de la servitude, aient pu se séparer de leurs maris, pour aller vivre à l'écart, dans des lieux inhabités, en s'y sustentant de fruits sauvages et de gibier. Si l'on veut nommer ces créatures errantes et solitaires des Amazones, on changera du tout au tout l'état de la question, en donnant à des termes reçus un sens nouveau, puisque nous ne prétendons rien dire d'autre, sinon qu'il n'y a jamais eu, ni au nouveau Monde, ni ailleurs, une véritable république de femmes confédérées, et unies par un pacte social, par des loix et des constitutions particulières, qui aient propagé leur race et leur empire pendant plusieurs âges, en n'admettant parmi elles des hommes qu'une fois par an.

Si toutes les fables n'ont pas tiré leur origine de la vérité ou de la vraisemblance, au moins y en a-t-il beaucoup qui ont eu leur source dans un fait vrai mal interprété. On trouve dans plusieurs anciennes relations, et même dans les lettres de Fernand-Cortez à Charles-Quint, que les Espagnols, en pénétrant dans de petites isles, situées à la plage orientale de l'Amérique, y virent quelques troupes de femmes, qu'on prit fort mal-à-propos, dit Pierre d'Angleria, pour des Amazones : c'étoient des prêtresses ou des religieuses, qui, en vivant dans le célibat, strictement dit, avoient, par leurs austérités réelles et leurs prétendus sortilèges, acquis tant de considération et de crédit, qu'on venoit les consulter comme des oracles, ou comme des Sibylles ; et les Indiens labouroient gratuitement leurs champs, y plantoient le manihot, et en faisoient pour elles la récolte ; ce qu'on peut nommer un excès de dévotion dans des hommes si paresseux. On ne sera pas tenté de former des doutes sur l'existence de ces Vestales Américaines, si l'on se rappelle que Strabon rapporte qu'il y avoit de son temps, sur les côtes de France, une isle habitée par des Druïdesses, ou des femmes Gauloises, qui avoient fait vœu de chasteté : les chro-

niques septentrionales font aussi mention de quelques isles de l'Angleterre et de la Suède, occupées anciennement par des vierges sacrées. Il y a eu de ces vierges parmi les anciens Bataves (*), parmi les Germains, et en général parmi tous les Sauvages du monde, qui, par un consentement universel et incompréhensible, ont supposé la plus haute vertu, et le mérite le plus éminent, dans les personnes de l'un et de l'autre sexe qui embrassoient volontairement la vie célibataire, pour se dévouer au service des autels : il paroît néanmoins que dans l'antiquité les femmes se sont, par ce sacrifice, attiré encore plus de respect que les hommes; leur foiblesse a donné de l'éclat à leur courage, et leurs ef-

(*) Picart, dans ses *antiquités du pays de Drenthe et de la Frise*, dit que les gens de la campagne s'imaginent que les *vierges blanches*, qui ont été les prêtresses des anciens Bataves, reviennent encore, toutes les nuits, errer autour des vieux tombeaux qu'on rencontre dans le pays ; ils en sont si fortement persuadés, qu'il n'est pas possible de les guérir de cette superstition, qu'on retrouve chez différentes nations de l'Allemagne, et à plus de deux cent lieues de la Hollande ; ce qui n'est pas surprenant, puisque les Germains paroissent avoir fait encore plus de cas de leurs prêtresses que les Bataves même, comme nous l'avons remarqué en parlant de Velleda.

forts ont paru plus qu'humains. Le préjugé sur l'excellence du célibat n'est donc qu'une opinion imaginée au fond des bois, par des barbares, et adoptée par les peuples civilisés, sans savoir pourquoi; car pourquoi y avoit-il des couvents de filles parmi les Péruviens et les Méxicains avant l'arrivée des Espagnols? On pourroit demander pourquoi il y en a dans l'Europe, si c'étoit l'usage d'exiger la raison d'un abus que la religion autorise, que les loix tolèrent, et que la nature réprouve. Prudence a fait une satyre chrétienne contre les Vestales qui étoient encore à Rome de son temps, à qui il fait un crime d'avoir conservé leur virginité: si ce pieux déclamateur avoit pu prévoir alors que la chrétienneté seroit un jour surchargée de religieuses, il se seroit tu. Cependant les anciens avoient des raisons fort plausibles qui ne subsistent plus: ils admettoient les femmes aux premières fonctions sacerdotales: et c'est à ce titre qu'ils exigeoient d'elles la continence aussi long-temps qu'elles étoient employées dans la prêtrise, qu'il leur étoit libre d'abdiquer, et ensuite de se marier quand elles en avoient l'intention (*).

(*) Chez les Romains, les prêtresses des différentes divinités avoient le droit d'abdiquer le sacerdoce, hor-

Or, comme les chrétiens du troisième siècle jugèrent à propos d'exclure à jamais les femmes des premières et des secondes fonctions sacerdotales, en réformant les diaconesses, qui subsistoient encore alors dans l'église, ils anéantirent, par cette sanction, toutes les raisons qu'on pourroit alléguer pour défendre le célibat monastique des filles, qui souffrent dans leurs cloîtres ce qu'aucune femme n'a jamais souffert dans les serrails

mis les vestales, qui devoient accomplir le terme prescrit par les statuts lithurgiques de Numa : une fille pouvoit entrer dans le collége de Vesta à l'âge de sept ans, et se retirer à l'âge de trente. Après vingt-trois ans de service, elle étoit réputée émérite, et acquéroit la liberté de se marier, comme on peut s'en convaincre en lisant, dans les poésies de Prudence, la satyre qu'on vient de citer : il est assez surprenant que cet écrivain dise, dans son libelle, que les ex-vestales qui entroient dans le lit conjugal, n'y apportoient plus une seule étincelle du feu de l'amour, que les désirs et la vieillesse avoient éteint dans leur cœur usé : une ex-vestale qui se marioit à trente ans n'encouroit certainement pas ce reproche; puisqu'il y a tant de filles qui, sans avoir été religieuses, ne se marient pas avant ce temps-là, et qui donnent des preuves fréquentes de fécondité chez tous les peuples de l'Europe.

Cette liberté de se marier, accordée aux vestales, est sans doute la cause du peu de désordres éclatans dont leur collége a été accusé, même par les premiers

de

de l'Orient, et que le fanatisme les fera souffrir aussi long-temps que la barbarie des hommes laissera subsister de tels établissemens : c'est aux hommes qu'il faut s'en prendre. Les peuples barbares en témoignant tant de respect pour la virginité de leurs prêtresses, sont partis d'un principe faux ; mais ce principe une fois reçu, ils en ont tiré des conséquences justes : ils ont supposé que ceux qui avoient assez d'empire sur eux-mêmes pour étouffer leur instinct, seroient sans passions ; et c'est dans cette supposition qu'est l'erreur et la source du préjugé : c'est un sophisme de la superstition, qu'il seroit aujourd'hui inutile de réfuter, puisque l'expérience de tous les siècles a du convaincre les hommes que le célibat n'a rien de commun avec la vertu, ni la vertu avec le célibat.

chrétiens. Nadal, qui n'avoit apparemment rien de mieux à faire, a calculé que pendant onze cent ans que l'ordre de Vesta a subsisté, il n'y a eu que dix-huit à vingt vestales punies publiquement pour crime de chasteté violée au premier chef. On peut juger après cela s'il n'est pas vrai, comme nous l'avons dit, que les anciens n'exigeoient la continence qu'aussi long-temps que duroient les fonctions sacerdotales. Et nos religieuses modernes de quelles fonctions s'acquittent-elles ? de pleurer peut-être l'indiscrétion de leurs vœux et la barbarie des hommes.

Si ce ne sont pas ces espèces de vierges sacrées de l'Amérique dont nous venons de parler, qui ont donné lieu à la fable des Amazones, il est possible encore que François Orellana, en voulant prendre terre sur l'un ou l'autre rivage du Maragnon, avec un brigantin qu'il avoit volé à Gonzale-Pizarre, trouva en 1531 quelques Indiennes effrayées, qui dans la crainte d'être égorgées, tâchèrent de s'opposer à son débarquement: cet aventurier, de retour en Europe, exagéra son histoire, qui auroit pu lui arriver par-tout; et la chancellerie Espagnole, à qui les titres les plus outrés n'ont jamais rien coûté, le nomma, par des lettres patentes, *Gouverneur généralissime du fleuve des Amazones, pour le récompenser de les avoir subjuguées au nom de sa Majesté Catholique*. Les historiens Turcs auroient bien plus de raison de donner le nom d'Amazones à quelques femmes Italiennes, excessivement fanatiques, qui au temps des croisades allèrent par troupes pour conquérir la Terre-Sainte, et furent prises par les Sarrasins, qui les violèrent.

Il reste à observer qu'Orellana est le seul des conquérans d'Europe qui ait prétendu avoir trouvé en Amérique des femmes armées; il n'en a été question ni avant ni après lui.

Et quoiqu'on ait acquis infiniment plus de connoissances sur les différens peuples des Indes occidentales qu'on n'en avoit en 1541 ; quoiqu'on ait pénétré dans toutes les terres qui bordent le Maragnon, et parcouru tout l'espace occupé par l'ancienne nation des Yurimaguas, on n'y a découvert aucun vestige d'une telle république : on n'en a jamais rencontré un individu. Si l'on examinoit donc ce fait suivant les loix de la critique historique, il faudroit encore rejeter l'existence des Amazones comme une fable, malgré l'autorité du jésuite d'Acuna, qui, sans avoir jamais vu des Amazones, dit que celles de l'Amérique se coupoient une mamelle, ce qui n'est pas plus dangereux, selon lui, que de se couper les cheveux ou les ongles.

Quant à la tradition des Indiens, elle n'est d'aucun poids, quoiqu'ils aient dans leur langage un mot exprès pour signifier des femmes qui n'ont point de maris ; car si ces Indiens étoient venus voyager en Europe pour y recueillir à leur tour les traditions, on leur auroit attesté des absurdités semblables parmi les gens de la campagne, qui ont dans leur langage des mots exprès pour signifier des spectres, des wampires et des revenans ; on leur auroit dit : nous tenons de nos pères,

et nos pères tenoient de nos aïeux, que l'enchanteur Merlin transporta des montagnes pour faire sa digestion, et que le diable fit en Angleterre la chaussée des géans, pour chagriner saint Georges. Si ces Indiens avoient continué leur route jusqu'en Espagne, que ne leur eût-on pas dit avant de les brûler? Le peuple est par toute la terre le même, c'est un enfant incapable de témoigner, et les philosophes ne devroient non plus s'arrêter à son témoignage qu'un juge à la déposition d'un imbécille.

Les noms imposés aux rivières, aux montagnes, aux monumens, aux bras de mer, aux provinces, ne sont rien moins que des autorités historiques, qui prouvent que les personnes et les faits auxquels ces noms font illusion, soient des faits et des personnes réelles: ce seroit un raisonnement étrange que de dire : il y a en Amérique un fleuve immense que quelques Européans nomment le fleuve des Amazones; donc il y a, ou il y a eu des Amazones en Amérique. Autant vaudroit-il dire qu'il y a eu jadis en Italie un homme dépourvu de tous biens , nommé Pierre , qui acheta du sénat romain toute la campagne de Rome , puisqu'elle porte encore, après dix-sept cent ans, le nom de patrimoine de saint Pierre.

Il n'y a pas en Amérique de province où il y ait des maisons d'émeraudes et des montagnes d'or : il faut cependant, dira-t-on, qu'il y ait un *Eldorado*, puisque les jésuites et un philosophe Anglois l'ont cherché. Enfin, si l'on admettoit la méthode de démontrer la nature des choses par les noms qu'elles portent, il faudroit renoncer au sens commun : il n'y auroit plus rien de réel dans l'univers, et notre globe deviendroit un séjour enchanté, habité par l'illusion et l'erreur.

SECTION IV.

De la Circoncision et de l'Infibulation.

AVANT que de décrire quelques usages bizarres, communs aux peuples des deux continens, on traitera ici plus en détail de tout ce qui concerne la circoncision, que l'on a aussi trouvée en Amérique ; et cet article nous fournira plusieurs observations relatives à l'histoire naturelle de l'homme, que nous tâchons de ne pas perdre de vue dans les matières les plus stériles en apparence.

Les argumens employés par Marsham et Ludolph, pour démontrer que les Hébreux avoient pris en Egypte la mode de se circon-

cire, ont en leur faveur la vraisemblance, et des autorités d'écrivains anciens, qui me semblent former une preuve historique irrécusable : mais on pourroit demander d'où les Egyptiens étoient venus eux-mêmes à cette idée extraordinaire de se retrancher une membrane du membre génital : et en remontant ainsi à l'origine de cette pratique, on découvriroit, non le nom de son auteur, qui ne nous intéresse point, mais la situation des contrées où la circonsion a commencé ; et c'est indubitablement entre l'équateur et le trentième degré de latitude septentrionale : aussi cette vaste portion du globe contient-elle encore aujourd'hui plus de nations circoncises que le reste de la terre habitée. Il est vrai que les Siamois, les Tunquinois, les Péguans, et les Chinois répandus entre ces latitudes, sont restés incirconcis ; ce qu'on doit uniquement attribuer à la différence de leur climat. Car on sait que de certains pays, quoique situés sous les mêmes parallèles, peuvent varier extrêmement entre eux, par rapport à la température et à d'autres causes actives.

Si l'on ne découvre donc aucune apparence de circoncision parmi aucune nation du Nord, et si l'hist ire nous apprend qu'elle a été de temps immémorial, pratiquée dans quelques

pays voisins de la ligne et du tropique du Cancer, il faudra convenir que c'est-là où elle a pris naissance, soit que les Egyptiens en aient été les inventeurs, soit qu'ils l'aient reçue des Ethiopiens, qui paroissent en effet avoir peuplé primitivement les rives du Nil situées dans la Zone-Torride, et s'être étendus dans la suite, vers le *Delta*, qu'ils auront tiré des eaux en élevant des digues, et en creusant des fossés pour saigner les marais de la basse-Egypte. Cependant on ne doit attribuer à aucun peuple en particulier ce que le besoin a pu enseigner à plusieurs à la fois, puisque l'amputation du prépuce est moins un acte religieux qu'une nécessité physique. J'avoue que le fanatisme, ayant trouvé cette cérémonie établie, s'en est comme emparé, et en a fait une application outrée et déraisonnable, parce qu'il n'y point de raison dans les fanatiques. J'avoue encore que les Auteurs modernes ne s'accordent pas sur les véritables causes qui ont porté les premiers Orientaux à se circoncire, et que la plûpart rejettent tout ce que Philon, le moins ignorant des Juifs, a écrit à ce sujet. Ce Philon, qui allioit un peu de philosophie à beaucoup d'absurdités, assure que la circoncision favorise à la fois la population dans l'Orient,

et y exempte les hommes d'une sorte de charbon qui naît, selon lui, indistinctement au bas du gland de tous les incirconcis; mais les médecins Arabes ne parlent pas de ce charbon dans leurs écrits que le temps a épargnés; et il n'est pas vraisemblable qu'ils auroient négligé de décrire une maladie endémique. Si la Palestine seule engendroit cette indisposition, tous les gentils et tous les chrétiens qui ont habité et propagé dans ce malheureux coin de l'Asie, s'en seroient apperçus, comme ils se sont apperçus de la lèpre, qui y tient au climat, et de la phlyctène ou de la fausse gonorrhée, qui n'a pas respecté les Hébreux circoncis, puisqu'ils s'en plaignent dans leurs anciens livres.

Affirmer avec Philon que le retranchement du prépuce accélère la propagation de l'espèce humaine, c'est affirmer une erreur, parce qu'on donne un sens illimité à une proposition qui ne peut être vraie que par hazard. Dans l'Arabie, dans la haute Egypte, la Perse méridionale et l'Abyssinie, les hommes ont le prépuce fort long, et cet accroissement s'y étend aussi sur les femmes, dont les nymphes s'épanchent encore davantage à proportion: cette longueur du prépuce, lorsqu'elle est la plus excessive, pourroit dans quelques sujets

empêcher le libre exercice de la copulation, et ce n'est que dans de tels cas particuliers qu'il est possible que la circoncision faciliteroit la reproduction, comme le dit Philon (*). Mais le plus grand motif, et le seul peut-être qui a contraint les premiers habitans de ces contrées à se circoncire, c'est qu'ils ont voulu se garantir des vers qui sy engendrent entre les replis du prépuce et sous le gland; ce qui ne doit pas plus nous étonner que de voir des insectes énormes naître, croître et propager dans les intestins, dans le sang et les sucs du corps humain, dont il n'y a aucune substance qui ne puisse entretenir et sustenter des quantités innombrables d'animalcules. Les ablutions que tous les législateurs Orientaux ont, dans tous les temps, non-seulement recommandées comme un conseil de santé, mais prescrites comme une loi inviolable de l'Etat, prouvent combien la propreté est nécessaire aux peuples de ces climats; mais il faut que les ablutions et les frictions avec le sable, dont on se sert au dé-

(*) L'on est aussi quelquefois obligé en Europe de circoncire de certains individus en qui l'organisation du prépuce est si vicieuse qu'ils ne sauroient engendrer, si l'on ne leur faisoit une amputation, ou tout au moins une incision.

faut de l'eau, ne suffisent pas pour déraciner et détruire ces sortes de vers, dont on ne peut peut-être arrêter entièrement la multiplication qu'en retranchant la partie même où ils s'attachent pour multiplier : et cela est d'autant plus probable que les chrétiens de l'Abyssinie ont combiné la circoncision avec le baptême : des moines, envoyés dans ce pays par la propagande, furent très-scandalisés de ce contraste, et vinrent, pleins de zèle et de charité, accuser à Rome les Abyssins de judaïser; et on alloit les excommunier, lorsqu'ils présentèrent au pontife latin une confession de foi, dans laquelle ils assurent qu'ils n'usent de la circoncision que comme d'un remède physique, et du baptême comme d'un remède spirituel ; et un évêque d'Abyssinie, qui se trouvoit à Lisbonne, fut fort indigné de ce qu'on ne voulut pas lui permettre de dire une messe dans la patriarchale, parce que le clergé portugais lui objectoit d'être circoncis, et par conséquent hérétique : je vous déclare à mon tour, répondit-il, ennemis de Dieu, parce que vous vous coupez la barbe, et que vous brûlez des hommes qui se coupent le prépuce.

Il est facile de distinguer les pays où la circoncision est indispensable, d'avec ceux où

elle est inutile. Par-tout où cette opération a été pratiquée de temps immémorial, comme en Arabie, en Égypte, sur les côtes du Golfe Persique, sur les rivages de la mer d'Ormus, dans l'Éthiopie, &c., on peut assurer qu'elle y sert à corriger les inconvéniens, qui résultent de l'organisation vicieuse du prépuce, qui, selon les observations du docteur Drake, est la partie la plus sujète à s'écarter des proportions ordinaires, et à pécher par surabondance et par cohésion avec d'autres parties, dont elle doit être naturellement dégagée dans les hommes bien constitués. Quant aux contrées, où la circoncision peut être réputée comme superflue, ce sont toutes les provinces de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, où le mahométisme l'a introduite, depuis le commencement du septième siècle jusqu'au milieu du dix-septième, temps auquel les Turcs ont cessé de conquérir.

Les anciens Indous, adonnés au culte de Bra et de la vache, et les anciens Persans, adonnés au culte du feu et de Mithra, ne se circoncisoient point; il seroit donc absurde de supposer que le climat de la Perse et de l'Inde eût tellement changé depuis Porus et Xerxès, que cette opération, inconnue, et par conséquent inutile alors, seroit devenue

nécessaire maintenant. On peut faire la même observation à l'égard de la Grèce, où il n'y a plus d'habitans incirconcis, tandis que les anciens Grecs avoient la circoncision en horreur : elle n'y tient donc ni à la qualité du sol, ni à la constitution des indigènes ; c'est donc le produit du fanatisme, que des étrangers y ont répandu et maintenu par la force des armes. C'est à l'aveugle obstination des Orientaux, qui ne veulent rien innover, ni dans les mœurs ni dans les coutumes, qu'on doit attribuer l'acharnement avec lequel les zélateurs Musulmans ont, de tout temps, et contre leurs intérêts, exigé de leurs prosélytes le retranchement du prépuce, que leur loi et leur prophète n'ordonnent pas. Mahomet avoit été circoncis dans son enfance, avant que d'avoir conçu la moindre idée de s'ériger en réformateur, ou de contrefaire l'inspiré ; en adoptant un usage établi en Arabie, la pensée ne lui vint point de le prescrire par une sanction particulière de son Koran, parce qu'il ne put prévoir alors jusqu'où sa secte, en devenant religion, s'étendroit un jour : il comptoit que le dernier effort de sa politique étoit de convertir ou d'assassiner, avant sa mort, tous les idolâtres de la Péninsule Arabique, et ces idolâtres même étoient circoncis.

Il ne s'agissoit donc pas d'imaginer une nouvelle loi, pour ordonner un usage si universellement reçu, qu'il ne souffroit pas la moindre contradiction de la part de ceux, qui disputoient sur tous les autres points de leur croyance, par une malheureuse foiblesse, commune aux peuples barbares, et aux nations civilisées, *magnis parvisque civitatibus commune vitium.*

Si, par la dernière des fatalités, les Juifs étoient devenus conquérans, ils auroient eu plus de raison d'insister sur la circoncision, qu'ils regardent comme une institution divine, pendant que les Turcs ne l'envisagent que comme une tradition pieuse : mais les uns et les autres l'ont reçue d'un pays, où l'on se circoncisoit pour des causes naturelles; les Juifs, de l'Égypte, où la propreté l'exigeoit; et les Mahométans, de l'Arabie, où la longueur du prépuce la rendoit nécessaire. L'excrescence de cette membrane dans des climats chauds, ne doit pas plus surprendre que le goître des Tirolois dans des climats tempérés; et en général tous les Orientaux ont le tissu des paupières plus mince et plus étendu que les Septentrionaux. C'est sans raison que quelques auteurs rejettent ce que les relations disent de l'excès du prépuce parmi plusieurs

nations de l'Asie et de l'Afrique, puisque ces auteurs sont contraints d'avouer que cette excrescence y a lieu dans les femmes, qu'on n'y circonciroit point sans cela : il me paroît contradictoire de prétendre que le climat ne sauroit produire dans un sexe ce qu'il produit dans l'autre, de l'aveu de tous les voyageurs; aussi l'histoire ne fournit-elle aucune raison de croire que la circoncision des mâles soit un usage plus récent, plus moderne que l'*excision* des femmes (*), qui se fait par le retranchement des nymphes, vers la trentième année, comme Belon et Chardin l'assurent positivement; parce qu'avant cet âge, les ailes ne débordent pas encore assez, pour qu'on puisse en détacher les extrémités. Il y a des pays où on y applique un fer rouge, afin que la peau, une fois crispée, ne recroisse plus; ce qui arrive, dit-on, lorsqu'on se contente de la couper. Cette opération, uniquement inventée

(*) Nous nous sommes servis du terme *d'excision*, pour signifier l'opération qu'on fait aux femmes : nous l'avons emprunté des anciens traducteurs de Strabon, qui ont très-bien rendu le texte grec par la phrase de *mulieres judaicae excisæ*, pour signifier des femmes circoncises à la façon des juifs; quoique les juifs modernes protestent qu'ils n'ont jamais adopté cet usage Egyptien, cependant il est très-vraisemblable qu'ils l'ont pratiqué.

pour faire disparoître la difformité la plus dégoûtante qu'on puisse imaginer, n'a rien de commun avec la religion; elle se pratique dans tout l'orient, non par la main des Imans, des Moulhas, des Marabous, mais par celle des matrônes : les femmes, ainsi *excises*, n'acquièrent d'autre privilège que celui d'oser entrer dans les Mosquées ; d'où elles sont exclues avant cette cérémonie, par une indulgence singulière du mahométisme, qui les dispense d'aller au sermon et au paradis.

Les anciens médecins, comme Ætius et Paul Æginète, qui parlent de l'*excision*, disent que de leur temps on coupoit non-seulement les nymphes, mais qu'on enlevoit tout le prépuce avec une partie du clitoris. Quoique cette partie soit spongieuse, et qu'elle ne contienne pas un grand concours de vaisseaux, il n'en est pas moins vrai que l'amputation en est périlleuse, lorsqu'on n'y employe pas des personnes versées dans la chirurgie, que les Orientaux n'ont jamais cultivée : et ce n'est qu'en égorgeant une infinité d'enfans, qu'ils parviennent à faire quelques eunuques coupés ras. D'ailleurs, le retranchement de la partie supérieure de l'*œstrum veneris* seroit plutôt une véritable castration qu'une simple *excision*, puisqu'elle détruiroit la sensibilité,

dans l'endroit où elle est la plus vive ; ce qui me porte à penser qu'Æginète et Ætius ont été mal instruits dans ce qu'ils rapportent de cette opération, qu'ils semblent avoir outrée, pour la rendre ridicule, parce qu'ils ignoroient apparemment qu'elle est très-souvent nécessaire. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on ne circoncit pas aujourd'hui autrement les femmes en Abyssinie, qu'en leur raccourcissant les nymphes avec une espèce de ciseaux bien aiguisés : on ne touche pas au clitoris, et la plaie se guérit par le moyen des poudres astringentes et des gommes, qu'on y répand, pour étancher le sang. Les Abyssins nomment cette cérémonie *la régénération de la virginité*, parce que les femmes, qui l'ont essuyée, leur paroissent avoir quelque foible ressemblance avec les vierges.

Quant à cette opération, dont parle Thevenot, qui prétend que les Égyptiennes sont sujètes à une callosité, qui se manifeste au-dessus de l'*os pubis*, et qu'on enlève avec des cautères, il n'y a aucun auteur qui en fasse mention : si, nonobstant ce silence universel, les femmes d'Égypte ont ce caractère singulier, ce doit être le même que celui qu'on remarque dans les Hottentotes, à qui le Jésuite Tachard donne un tablier naturel ; et ce tablier,

tablier, dont on a ensuite exagéré la longueur et la forme, est dit-on, une membrane flottante, qui pend depuis le bas de l'abdomen, et selon d'autres, depuis le nombril, jusqu'à la moitié des cuisses, et l'on ajoute que les Hottentots sont, à cause de cette défectuosité, contraints de procéder à la copulation comme les crapauds ; mais il y a trop de voyageurs qui, en passant au Cap de Bonne-Espérance, y ont vu, dans la maison de correction, des Hottentotes faire ostentation de leurs appas, dans la vue de gagner deux à trois piastres, pour qu'on ne soit pas mieux instruit là-dessus de nos jours. Cet appendice n'est ni détaché, ni membraneux, ni aussi étendu qu'on l'a cru : c'est une excrescence calleuse, dure, et qui, loin de descendre sur les cuisses, ne recouvre que la moindre partie des organes de la génération, et ne gêne en rien les maris Caffres dans leurs fonctions. Nous savons d'une personne, qui a vécu cinquante-trois ans à la pointe de l'Afrique, que les femmes, en s'y servant de bandages dans leur jeunesse, pourroient prévenir cette difformité, si elles en avoient la moindre envie. Elles ont aussi les nymphes fort épanchées, et ignorent la méthode de l'*excision*, dont elles auroient bien plus besoin, que

n'avoient les anciens Hottentots de l'amputation d'un testicule, qu'ils ne se sont jamais retranchés, comme le dit l'exagérateur Kolbe, afin de se faire initier dans une confrérie, mais dans l'idée de se rendre plus légers à la course; et il n'étoit pas rare alors d'y voir des hommes qui, s'étant fait ôter un testicule à dix ans, se privoient du reste de leur virilité à quarante. Aujourd'hui cette bizarrerie a absolument fini, et de tous les Hottentots qui habitent autour du Cap, il n'y en a plus qui soient *Monorchis* (*), et ils n'en courent

(*) On nomme *monorchis* les hommes qui n'ont qu'un testicule, et *triorchis* ceux qui en ont trois; ce qui arrive fort rarement; et les sujets en qui cette surabondance se rencontre, ne sont pas plus puissans que les *monorchis*, et ceux-ci ne sont pas plus foibles que les hommes ordinaires. L'histoire nous apprend que Sylla et Tamerlan étoient nés *monorchis*.

Quant aux anciens Hottentots, ils s'ôtoient un testicule dans l'idée que cette espèce de castration les rendoit plus habiles à la course et à la chasse; car les autres motifs que différens voyageurs ont allégués pour expliquer cet usage, sont faux et ridicules. On a dit, par exemple, que ces sauvages se mutiloient de la sorte, parce qu'ils craignoient de faire des enfans gémeaux; ce qui n'est pas, puisque l'expérience leur a continuellement démontré que leurs épouses accouchoient très-souvent de deux enfans, malgré l'amputation d'un

pas moins bien : chez eux la raison a prévalu, et on peut dire même dans un sens physique, qu'ils ont commencé à devenir des hommes.

Après avoir donné une légère idée de l'*excision*, il reste à parler de la manière de circoncire les garçons, qui varie en plusieurs points, tant par rapport à l'âge que par rapport aux médicamens, dont on use pour arrêter le sang, et consolider la plaie : les Mu-

testicule du père; ainsi que les Hollandois établis depuis si long-temps à la pointe de l'Afrique l'ont observé plusieurs fois. Pourquoi se seroient-ils donc opiniâtrés à se servir d'un remède dont ils connoissoient l'inutilité ?

Il est vrai que, parmi les sauvages, la mère ne pouvant allaiter deux enfans à la fois, se défait quelquefois de celui qui paroît être le plus infirme ; et cette coutume barbare avoit été adoptée par les Hottentots, comme par la plûpart des peuples errans. En Amérique, la mère étouffoit la fille gemelle; et quand les gémeaux étoient mâles, on étouffoit celui qui paroissoit le moins bien portant. La mère disoit qu'il lui étoit impossible de porter sur son dos deux enfans à la fois, lorsque la horde alloit en course, ou qu'elle changeoit simplement de demeure; et le mari, occupé à la chasse ou à la pêche, ne pouvoit pas non plus se charger de porter un enfant; de sorte que cette barbarie d'égorger un d'entre les gémeaux résulte moins du caractère impitoyable des sauvages, que de leur façon de vivre ambulans et dispersés.

sulmans n'y emploient que des cendres de papier, et ne fixent pas cette exécution à un jour ; mais leur rituel exige que l'enfant qu'on coupe, ait un parrain qui réponde que cet enfant sera fidèle à l'Alcoran : et ce qu'il y a de bien étonnant, ce répondant peut être choisi dans une autre religion : il peut être chrétien ; ce qu'on ne croiroit pas, si Henri III n'eût été solemnellement requis d'être parrain d'un fils du Grand-Seigneur, par une lettre d'invitation qu'on conserve encore dans les archives de France, et qui peut aller de pair avec la lettre écrite par l'empereur Turc Bajazet II au Pape Alexandre VI, dans laquelle il supplie sa Sainteté de donner un chapeau de cardinal à l'archevêque d'Auvergne, dont il connoissoit, disoit-il, le penchant secret à se faire Musulman.

S'il eût été possible aux Juifs, toujours dispersés et toujours fanatiques, de conserver leurs rits primitifs, sans y faire des innovations essentielles, on pourroit encore savoir, par leur moyen, de quelle façon on circoncisoit en Égypte dans la plus haute antiquité : on sait seulement qu'on s'y servoit, ainsi que dans le procédé des embaumemens, d'un couteau de pierre, que les lithologistes modernes nomment *pierre de la circoncision*, et qui est

quelquefois d'une substance argileuse, et quelquefois de la nature des pyrites, comme les haches des Sauvages. Cette coutume d'employer la pierre, feroit presque soupçonner que la circoncision a précédé de long-temps la naissance des sociétés politiques, tant dans les pays chauds de notre continent, que dans ceux du nouveau Monde.

Les Juifs modernes circoncisent d'une façon très-dégoûtante, et qui seroit seule en état d'inspirer de l'horreur pour leurs absurdités religieuses : un Mohel, qui jouit de la prérogative de ne jamais couper ses ongles, et qu'on respecte infiniment à cause de cette sainte difformité, commence d'abord par examiner si les testicules sont réellement présens dans le scrotum : ensuite il arrache et découpe le prépuce à l'enfant, qui ne doit être âgé que de huit jours, et qui crie comme si on l'égorgeoit (*). Quand la membrane est emportée, le circonciseur fait quelques grimaces, applique sa langue sur les parties génitales du Néophyte, fait entrer ces parties dans sa

(*) Comme il arrive quelquefois qu'il naît des enfans qui n'ont point de prépuce, le Mohel ne renonce pas pour cela à son opération, et fait où il peut une petite incision, d'où doivent découler quelques gouttes de sang ; cela suffit pour satisfaire à la loi.

bouche, et se met à les sucer de toutes ses forces, et avec beaucoup d'onction : de sorte qu'il tire de la plaie tout le sang qui en découle ; et il crache ce sang dans une écuelle : ayant une seconde fois déchiré, avec le tranchant de ses ongles, la peau fine qui reste autour du gland, il y verse de la poudre de corail, du sang de dragon broyé, y applique une compresse d'huile rosat, et jette le prépuce dans un baquet plein de sable, pendant qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'avaler, comme font les circonciseurs de l'isle de Madagascar.

On s'attendroit naturellement à voir cette exécution finir par l'appareil mis sur la blessure ; mais la superstition a encore suggéré une clause que les piétistes regardent comme indispensable : le Mohel prend ce sang, qu'il a sucé et rejeté dans un vase , et il en oint les lèvres de l'enfant qui, ainsi ensanglanté et mutilé, croît en vertu et en sagesse. Les Turcs circoncisent plus proprement : et quoiqu'ils fassent l'incision un peu plus haut, leurs Imans n'ont pas l'indécente coutume de sucer les initiés, ni de leur déchirer la pellicule fine avec les ongles. Pison dit que les poudres astringentes, composées de corail moulu, et les linimens d'huile, ont été trouvés insuffisans pour étancher le sang des enfans qu'on cir-

concit en Hollande; que les Juifs s'y servent de la résine copale, dont ils ont appris l'usage en Amérique, où plusieurs de leurs familles passèrent au commencement du dix-septième siècle, pour y jouir de la tolérance, que les Hollandois leur accordoient dans le Brésil, conquis par une compagnie de marchands, sur la plus puissante monarchie de l'Europe. Si ces Hébreux transplantés avoient eu quelque ombre de courage et la moindre élévation dans l'esprit, ils auroient pu, dans les immenses solitudes des Indes occidentales, former un petit état indépendant, comme celui des Jésuites et des Pensilvaniens, et adorer leur Dieu dans un autre hémisphère, sans ramper dans l'humiliation et la servitude. Ce projet étoit plus praticable sans doute que celui de Langallerie, qui vouloit réunir toute la nation Juive, dans l'isle de Chypre, après avoir volé, pour faire les frais de cette théocratie, les trésors de la chapelle de Lorette, (*) dont le pillage étoit assez du goût du

(*) Il étoit fait mention de ce pillage de la chapelle de Lorette dans le traité que Langallerie conclut à la Haye avec l'envoyé de Turquie; ce qui alarma tellement la cour de Vienne, qu'elle fit enlever ce prétendu nouveau Moïse, et l'empêcha de conquérir sa terre de promission. Cet Aventurier, qui n'eut jamais

Sanhédrin des Juifs d'Allemagne, qui croyoit retrouver dans cette piraterie l'ordre, que donna Moïse d'emporter la vaisselle des Égyptiens, avant que de sortir de l'Égypte.

La plus singulière observation qu'un physicien puisse faire sur la circoncision, c'est que pendant tant de races suivies et circoncises sans interruption, la membrane du prépuce n'a point décru ; ce qui prouve que la nature, malgré les entraves qu'on veut lui donner, ne se laisse pas subjuguer, et que ni la diète, ni les mutilations, réitérées à l'infini, ne sauroient, comme quelques naturalistes l'ont cru, produire, dans les hommes et les animaux, le caractère forcé qu'on souhaiteroit de leur imprimer (*). Les Chinois

de conduite, mourut dans la prison de St.-Paul à Vienne, où il se laissa mourir de faim, lorsqu'il vit que les juifs ne s'armoient pas pour le délivrer ; à quoi il s'étoit attendu, parce qu'il espéroit que les juifs d'Allemagne seroient plus braves que les juifs de l'Hircanie, qui s'étant révoltés avec beaucoup d'éclat pour délivrer leur Messie Sabatai-Zevi, qu'on avoit mis aux petites maisons à Constantinople, se laissèrent calmer par une trentaine de dragons que le gouverneur de cette province envoya pour punir ces fanatiques, qui payèrent sept mille tomans d'amende.

(*) On pourroit faire la même observation, dira-t-on, sur les ongles des pieds et des mains ; mais il faut re-

sont aujourd'hui obligés, comme ils l'ont été de tout temps, d'écraser les pieds à leurs filles; sans quoi les femmes Chinoises seroient capables de marcher, et ne se ressentiroient pas de la violence, que l'empire de la mode a exercé sur leurs mères et leurs aïeules.

Les Juifs de l'Asie mineure, qui ne se sont jamais mésalliés, et qui n'ont jamais omis la circoncision, comme ceux de l'Espagne et de Portugal l'omettent de nos jours, assurent qu'ils ont fourni, depuis leur expulsion d'Égypte, cent et vingt-deux générations, sans que les enfans de la dernière race aient le prépuce diminué. Ainsi le fanastisme, qui depuis plus de trois mille ans s'opiniâtre à faire disparoître cet appendice du corps humain, n'a pu y réussir, et la nature a maintenu son ouvrage contre les attentats des hommes.

C'est une autre question de savoir si l'on peut parvenir à oblitérer, par artifice, les traces de cette incision, ou si la cicatrice en

marquer que les ongles et les cheveux repoussent toujours après avoir été coupés, et que le prépuce au contraire ne recroît pas après la circoncision; il n'est pas même constaté que les nymphes des femmes s'allongent une seconde fois après l'excision.

est indélébile. Sous les premiers empereurs Romains, les Juifs, établis en Italie, devoient payer une capitation arbitraire, qui haussoit, suivant que l'avidité du fisc et l'avarice des princes croissoit : enfin, on poussa la rigueur jusqu'au point de déshabiller publiquement dans les rues, ceux qu'on soupçonnoit, à leur physionomie Asiatique, d'être adonnés aux superstitions de la Palestine, pour les convaincre par le sceau de la circoncision (*). Les Juifs, pour opposer la fraude à la force, et combiner leur religion avec leur intérêt, ce qui étoit très-difficile, tâchèrent de se faire recroître le prépuçe avec un instrument, inventé exprès pour forcer la peau à recouvrir le gland ; et cet instrument ne paroît pas avoir été différent de cet énorme étui de cuivre, dans lequel tous les Juifs de Rome portoient alors leur membre génital, et que Martial nomme *Judaeum pondus :* le poids de cette muselière, en étendant

(*) Cette façon de déshabiller ceux qu'on soupçonnoit d'être juifs ou de judaïser, ce qui étoit fort commun, entraîna enfin tant d'inconvéniens, et excita tant de plaintes, qu'on fut contraint d'y renoncer, et c'est à cette occasion qu'a été frappée la médaille dont la légende du revers porte FISCI. JUDAICI. CALUMNIA. SUBLATA. Vespasien fit cesser les plaintes en exilant les juifs en Espagne et en Portugal.

continuellement l'épiderme, l'alongeoit considérablement. Il est vrai que cette méthode d'effacer la circoncision avoit déjà été employée long-temps avant le premier siècle, par quelques Asiatiques qui, ayant embrassé la loi de Moïse par enthousiasme, l'avoient abjurée par légèreté, et c'est à cette vile espèce de renégats, que les écritures hébraïques reprochent de s'être fait de nouveaux prépuces. On cite aussi une lettre de Paul aux Corinthiens, pour prouver que les apostats Hébreux savoient rétablir la partie emportée par le Mohel : et quoique l'Apôtre des Gentils eût lui-même circoncis un garçon de vingt-quatre ans, il ne peut se dispenser de réprouver hautement cette fraude des déserteurs d'une loi, qui n'étoit plus la sienne. Il faut convenir néanmoins que, malgré l'artifice que des hommes une fois circoncis pourroient employer, pour cacher l'amputation, d'habiles anatomistes s'appercevroient bientôt de la supercherie, s'il étoit question de la constater juridiquement. Comme les Turcs et les Arabes circoncisent plus tard que les Juifs, il leur seroit aussi plus difficile d'effacer l'empreinte de leur initiation.

L'origine de la circoncision en Amérique a excité des disputes très-vives et très-peu in-

téressantes entre Laët, Grotius et Arias Montan, qui vouloit démontrer que les Américains sont issus de quelques matelots qui, ayant refusé de servir plus long-temps sur les flottes de Salomon, aimèrent mieux s'établir à Ophir, et y fonder la ville de Cusco, que de retourner dans les stériles rochers de la Palestine : et cet Ophir est, selon ce savant critique, le Pérou, puisqu'il n'y a rien de plus aisé que de déduire *Pérou* de *Piru*, et *Piru* d'*Opir* : il auroit dû ajouter que la bourgade de *Cusco* ne pouvoit avoir été bâtie que par des gens venus du pays de *Cus* ; et cette assertion n'auroit pas été plus ridicule que la recherche d'une étymologie imaginaire, puisque ce sont les Espagnols qui ont imposé au pays des Incas le nom de Pérou, absolument ignoré avant l'arrivée des Européans. D'ailleurs on n'a pas découvert, dans tout ce pays des Incas, une seule peuplade circoncise, ni la moindre analogie avec les rits Mosaïques. Quelques adversaires de Montan, qui ne voulurent pas lui accorder, qu'un petit prince Iduméen eût pu lui envoyer une escadre au nouveau Monde, par le détroit de Magellan, ou par la mer du sud, avant la découverte du nouveau Monde, ne laissèrent pas que de s'imaginer que les tribus Hébraïques, menées

en captivité dans la Chaldée, et dont on n'a jamais plus entendu parler, avoient pénétré par la Chine jusqu'au Mexique : et ils citèrent, à cette occasion, un passage très-peu concluant d'un livre apocryphe, attribué à Esdras, qui dit, que ces captifs allèrent un jour, sans en demander la permission, vers un grand fleuve, qui doit être le fleuve de Saint-Laurent, d'où il n'est pas difficile d'aller, par un chemin de trois à quatre cent lieues, jusqu'à la nouvelle Espagne ; et cela est d'autant plus vrai, ajoutoit-on, qu'on a remarqué que tous les circoncis de l'Amérique avoient un penchant singulier pour sacrifier des hommes, comme les Juifs ont eu un penchant singulier pour sacrifier des enfans : donc ces Juifs ont peuplé les Indes occidentales, et ont été les aïeux des Iroquois.

Il faudroit plaindre celui qui se fatigueroit à réfuter tant de chimères qui n'en valent pas la peine ; puisqu'il suffit de dire que la circoncision a eu en Amérique la même origine que dans notre Continent : cet usage n'y a pas été importé par un peuple étranger, il y est né d'un besoin physique.

Chez les Méxicains, les prêtres faisoient aux parties génitales des garçons, une incision d'où découloient quelques gouttes de

sang; et quoique le P. Acosta ne se soit pas expliqué fort clairement là-dessus, il est croyable qu'on retranchoit le ligament qui attache le prépuce au bas du gland, à-peu-près comme les accoucheuses font en Italie à tous les enfans mâles; et cette opération y suffisoit peut-être, si l'on n'avoit d'autre vue que de prévenir la naissance des insectes qui pouvoient s'engendrer dans cet endroit. On ne sauroit se dispenser de relever ici une faute bien étrange où est tombé feu Mallet, qui a inséré une *diatribe sur la circoncision* dans le dictionnaire encyclopédique, où nous savons très-bien que chaque Auteur est responsable de ses propres articles. Mallet assure que *les Mexicains coupoient à leurs enfans le prépuce et les oreilles*, et il demande sérieusement, *s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération*? Il y a dans cette assertion une surabondance d'erreurs, puisqu'on ne coupoit ni le prépuce ni les oreilles; aussi n'a-t-on point vu de Mexicain qui ne les eût très-longues. On y faisoit seulement aux oreilles, ainsi qu'au prépuce, une légère incision d'où devoient sortir quelques gouttes de sang, comme Herrera et Acosta le disent. Si Mallet eût donc daigné consulter ces deux historiens, il se seroit épargné une absurdité, et n'eût

pas accusé sans la moindre preuve, un peuple entier de couper les oreilles à tous les enfans: il n'eût pas recherché s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération, qu'on n'a jamais entrepris de leur faire. On auroit négligé cette faute grossière, si elle avoit appartenu à quelque obscur compilateur; mais, comme on la rencontre dans un ouvrage aussi respectable que l'encyclopédie, il ne convenoit pas de la mépriser.

Il est vrai qu'à la rigueur, on ne peut donner le nom de circoncision à la pratique des Mexicains occidentaux, telle qu'on vient de la décrire; mais Pierre d'Angleria, dans ses premières décades, et plusieurs autres écrivains contemporains de la découverte du nouveau Monde, rapportent qu'à l'isle de Cosumel, à la péninsule de Jucatan, sur les bords du Golfe du Mexique, et à la pointe de la Floride, les Sauvages s'ôtoient le prépuce tout en entier avec un couteau de pierre, et cet usage ne s'étoit non plus introduit dans le nord de l'Amérique que dans le nord de notre hémisphère; d'où il s'ensuit que la circoncision avoit été adoptée, sous les mêmes parallèles des deux Continens, par des peuples qui ne paroissent jamais avoir eu la moindre correspondance entre eux. Cette observation

sert donc encore à démontrer que le climat occasionne l'accroissement de la membrane du prépuce, et favorise la propagation des vermisseaux qui s'y logent dans les pays chauds.

Les excellens mémoires de Pison, de Margraf et de Neuhof sur les mœurs des Brésiliens, nous apprennent que les peuplades situées au midi du Para ne se circoncisoient point: on sait aussi, à n'en pas douter, que cette coutume étoit inconnue au Pérou du temps des Incas: elle ne s'étoit, par conséquent, étendue depuis la rivière d'Apure, qui coule sous l'équateur, que jusqu'au trentième degré de latitude nord, le long de la côte orientale de l'Amérique, et finissoit à la Floride, où, au rapport de quelques relations particulières, on circoncisoit aussi les filles; de même que parmi les Salivas de l'Orénoque, qui non-contens de déchausser entièrement le prépuce à leurs enfans, leur ciseloient encore la peau à-peu-près comme l'est celle des Nègres tailladés dont on a parlé dans le tome précédent, à l'endroit où l'on expose le motif de cette bizarrerie; car il est certain que Gumilla (*) a exagéré à bien

(*) « La circoncision, dit-il, cette marque distinctive du peuple que Dieu s'étoit réservé, quoique pratiqué avec la variété qu'un long espace de temps in-

des

des égards, la façon atroce dont les Indiens méridionaux se circoncisoient: et la peinture que ce moine Espagnol fait de cette cérémonie barbare, laisse assez entrevoir qu'il étoit encore entêté de l'opinion de quelques rêveurs du seizième siècle, qui en voulant, comme on l'a dit, faire descendre les Américains des Juifs, voyoient la ressemblance la plus marquée entre les mœurs de ces deux nations, qui, de quelque côté qu'on les considère sans prévention, ne sauroient être plus différentes. D'ailleurs, les Juifs, ennemis de l'agriculture et de tout travail honnête, n'ont jamais envoyé des colonies régulières à dix

» troduit dans les usages et les coutumes, est encore » en usage parmi ces nations idolâtres. Les Salivas, dans » le temps qu'ils la pratiquoient, et ceux qui vivent dans » les bois, circoncisoient leurs enfans le huitième jour, » sans en excepter les filles, et cela d'une manière si » cruelle, qu'il en mouroit plusieurs de l'un et de l'autre » sexe. Les différentes nations de Cuiloto, d'Uru, et des » autres rivières qui se jettent dans l'Apure, avant d'a- » voir embrassé le christianisme, pratiquoient cet usage » avec le plus de cruauté et d'inhumanité, y joignant des » blessures considérables aux bras et dans toutes les par- » ties du corps, dont on voit encore les cicatrices sur » ceux qui vivent aujourd'hui, et qui descendent de ces » sauvages : ils n'exerçoient cette boucherie sur leurs en- » fans que lorsqu'ils avoient atteint l'âge de dix à douze

lieues de la Judée: et si on les a vus se répandre en Egypte, après la mort d'Alexandre, qui avoit fait de cette province l'entrepôt des marchandises de l'Orient, c'étoit bien plutôt pour s'y enrichir que dans la vue d'y former un corps de peuple. Enfin, ils ont de tout temps préféré à leur stérile patrie le séjour des villes étrangères, où le luxe et la misère encourageoient la population des usuriers ; et l'on peut leur appliquer ce que Tacite disoit des Astrologues : *on les proscrira toujours, et on les tolérera toujours.*

Comme on a trouvé en Amérique quelques Sauvages tellement équipés qu'ils sembloient réellement être infibulés, on tâchera de dé-

» ans, pour qu'ils eussent assez de force pour supporter
» la perte du sang qu'occasionnoient plus de cent blessu-
» res qu'ils faisoient à ces victimes de leur ignorance.

» Je trouvai, en 1721, dans les bois, un enfant mo-
» ribond, dont les plaies s'étoient envenimées, et dont
» tout le corps étoit couvert de matière dégoûtante. Pour
» que ces enfans ne sentissent pas l'instrument avec le-
» quel on leur perçoit les chairs, on avoit soin de les
» enivrer, parce que personne n'étoit exempt de cette
» sanglante cérémonie.

» Les marques de la circoncision ne sont pas moins
» cruelles chez les Indiens Guamos et les Othomacos. »
Traduction d'El Orinoco illustrado, tom. I. p. 183. et suivantes.

couvrir les causes de cet usage singulier, qui est l'opposé de la circoncision.

Les médecins latins ont donné le nom de *fibula* à un anneau ou à une boucle qu'on insère dans les parties génitales des garçons et des filles; et de-là est dérivé le mot d'*Infibulation*, pratique si ancienne qu'on ne sauroit ni en marquer le commencement, ni en connoître l'auteur : il n'y a néanmoins aucun doute sur la situation du pays d'où elle est originaire, puisque l'histoire nous apprend que cette coutume est venue de l'Orient dans la Grèce, et de la Grèce en Italie, vers la fin de la république Romaine, c'est-à-dire, dans un temps où les mœurs Asiatiques commençoient à sévir parmi un peuple d'Europe qui avoit conquis l'Asie pour son malheur.

L'infibulation des femmes est due uniquement à la jalousie des hommes, qui, dans les climats brûlans, où toutes les passions sont extrêmes, et la raison impuissante, ont été assez insensés, assez impitoyables pour faire à la nature humaine le dernier des outrages, en exerçant sur leurs semblables une violence injurieuse, qu'on pardonneroit à peine si l'on ne l'exerçoit que sur les animaux (*). Ces barbares

(*) Entre les animaux il n'y a que les jumens de bonne race qu'on infibule, quand on ne veut point

ont cru qu'en donnant des entraves au corps, ils subjugueroient aussi les volontés, les idées, et l'ame même: ou, s'ils ont ignoré que la pudeur ne consiste que dans la pureté de l'imagination et l'intégrité des sentimens, leur absurdité a été encore plus impardonnable, puisqu'ils ont employé tant d'inutiles moyens pour s'assurer la possession d'un bien qu'ils ne connoissoient point. La manière d'infibuler le sexe est encore en vogue de nos jours; et on se sert de trois méthodes différentes quant à la forme, mais dont le but est à-peu-près le même. En Ethiopie, dès qu'une fille est née, on réunit les bords de ses partie sexuelles, on les coud ensemble, non avec un fil de lin incombustible comme quelques voyageurs le disent, mais avec un simple cordon de soie, et on n'y laisse d'ouverture qu'autant qu'il en faut pour les écoulemens naturels. On peut s'imaginer combien une couture, faite dans un endroit si sensible, doit occasionner de douleurs aux victimes d'une si monstrueuse opération, dans laquelle

qu'elles conçoivent, et c'est ce qu'on nomme en termes propres *boucler les cavales*. On se sert ordinairement, pour cette opération, d'un instrument de cuivre blanc, qui a plusieurs pinces et plusieurs crochets, qu'on insère dans le vagin afin d'en boucher l'approche.

on déteste à la fois le despotisme et la jalousie de ceux qui l'ordonnent, et de ceux pour qui on la fait. Cependant les chairs, rejointes par art, finissent par adhérer naturellement; et vers la seconde année, il ne reste plus qu'une cicatrice difforme : le père d'un tel enfant possède, à ce qu'il croit, une vierge, et il la vend pour vierge au plus offrant, comme on en agit dans tout l'Orient. Quelque temps avant les nôces, on rouvre les parties fermées par une incision assez profonde pour qu'elle puisse détruire la réunion faite par la couture.

Cette façon d'infibuler, la plus affreuse et la plus cruelle, est aussi la moins pratiquée, et il semble qu'on l'a inventée plutôt pour s'assurer de la virginité des filles, que pour se garantir de l'infidélité des femmes. Parmi d'autres nations de l'Asie et de l'Afrique, on fait passer par les extrémités des nymphes opposées un anneau, qui dans les filles est tellement enchâssé qu'on ne peut le déplacer qu'en le limant ou en le coupant de force avec des ciseaux : on conçoit qu'on ne sauroit ajuster ces entraves qu'en y faisant une soudure, afin d'unir les deux branches de la boucle après qu'elle a été enfoncée dans les chairs, et cette soudure n'est praticable

que par le moyen d'un fer rouge qu'on applique sur la boucle même, pour fondre l'étain ou le plomb dont on se sert dans cette opération, dont l'appareil seul inspireroit de l'horreur, ou de la commisération, dans des ames sensibles. Quant aux femmes, elles y portent un cercle de métal où il y a une serrure, dont la clef est entre les mains des maris, à qui cet instrument tient lieu de serrail et d'eunuques, qui exigent tant de dépenses et qui coûtent si cher en Asie, qu'il n'y a absolument que les seigneurs et les princes qui aient de ces esclaves faits pour en garder d'autres : les scélérats d'entre la populace se servent de ces anneaux dont on vient de parler.

La troisième manière d'infibuler, quoique moins sanglante que les autres, est encore un horrible reste de barbarie : elle consiste à mettre aux femmes une ceinture tressée de fils d'airain, et cadenassée au-dessus des hanches, par le moyen d'une serrure composée de cercles mobiles, où l'on a gravé un certain nombre de caractères ou de chiffres, entre lesquels il n'y a qu'une seule combinaison possible pour comprimer le ressort du cadenas, et cette combinaison est le secret du mari. On accuse les Italiens modernes de faire usage de ces instrumens,

que les anciens Romains n'ont jamais employés, même dans le temps de la plus grande dépravation des mœurs. Chez eux on n'infibuloit ni les femmes ni les filles, mais les garçons; on respectoit le sexe le plus foible, et l'on enchaînoit le sexe le plus fort, le plus entreprenant, parce qu'on savoit que la pudeur ne sauroit être dans les femmes une suite de la contrainte, et qu'en leur ôtant la liberté on les dispense d'une vertu incompatible avec la servitude. Quand nos vestales font au pied des autels, vœu de chasteté, elles ont peut-être envie de le tenir, mais ceux qui les renferment dans des cachots dès qu'elles ont prononcé ce serment, leur ôtent le mérite de la continence : on les tient, par conséquent, incapables d'exécuter ce qu'elles ont promis si solemnellement; ou il ne faudroit pas les renfermer, ou il ne faudroit pas exiger d'elles un vœu qui devient inutile dans une prison et parmi des esclaves. Les Vestales romaines jouissoient de la même liberté que les autres femmes de la capitale : si on les avoit reléguées dans un couvent, elles auroient cessé d'être vierges.

Le médecin Celse, qui a décrit en fort beau latin la façon dont on infibuloit les garçons chez

les Romains (*), dit qu'on leur faisoit cette opération pour des raisons de santé ; et il ajoute qu'on n'en obtenoit pas toujours l'avantage qu'on s'en étoit promis. Si cette précaution n'a pu prévenir tous les inconvéniens, il faut avouer néanmoins qu'elle a dû, dans bien des cas, garantir la jeunesse, et l'empêcher de s'énerver dans l'âge des désirs, qui ne précède que trop souvent l'âge des forces, et sur-tout dans les grandes villes, où les débauches prématurées font dégénérer l'espèce

(*) *Infibulare quoque adolescentulos iterdum valetudinis causâ quidam consuerunt : ejusque hæc ratio est. Cutis, quae super glandem est, extenditur, notaturque utrinque à lateribus atramento, quâ perforetur, deinde remittitur. Si super glandem notae revertuntur, nimis apprehensum est, et ultra notari debet : si glans ab his libera est, is locus idoneus fibulae est. Tum, quâ notae sunt, cutis acu filum ducente transuitur, ejusque fili capita inter se deligantur, quotidieque id movetur, donec circa foramina cicatriculæ fiant, ubi hæ confirmatæ sunt, excepto filo fibula inditur, quae quò levior, eò melior est; sed hoc quidem sæpiùs inter supervacua quàm inter necessaria est. Corn. Cels. Lib. 7, cap. 25. De infibulandi ratione.*

Il est surprenant que, dans cette description si détaillée, Celse ne dise pas un mot de la façon dont on soudoit l'anneau après l'avoir mis dans sa place, ce qui étoit sans doute le plus difficile dans toute cette opération.

humaine. Quoi qu'en lise Celse, l'infibulation avoit été gérélement adoptée à Rome, tant pour les jeunes gens qu'on envoyoit aux écoles publiques, que pour les comédiens et les chanteurs, qui, s'étant vendus aux directeurs des spectacles, devoient se soumettre à la loi qu'on leur imposoit pour conserver leur voix, qui se perd d'autant plutôt que les mœurs du musicien sont plus débordées (*). Pour brider les garçons, on leur mettoit dans le

(*) Juvénal dit dans sa satyre contre les femmes:
Si gaudet cantu, nullius fibula durat
Vocem vendentis prætoribus.

Voyez la même satyre, v. 74.

Entre les différens antiques qu'on conserve dans le cabinet du collége romain, il y a deux petites statues de bronze qui représentent des musiciens romains infibulés: ils sont remarquables par la grandeur de l'anneau inséré dans leur prépuce, et par la maigreur excessive de leurs corps. Ces deux morceaux très-curieux passent pour être uniques, et l'on en a donné les figures pour la première fois dans les *Monumenti antichi, inediti. Tab. 188. de Winkelman*, qui viennent de paroître. On peut consulter ces figures, pour se former une idée plus nette de la façon dont on infibuloit les garçons chez les anciens Romains. Au reste, il est difficile de savoir pourquoi le corps de ces musiciens bouclés est si décharné : Winkelman soupçonne qu'ils ont pu servir de mannequins ; ce qui n'est pas vraisemblable.

prépuce un anneau d'or ou d'argent, tellement rejoint par les extrémités, qu'on ne pouvoit plus l'ouvrir qu'avec une lime; et c'est ce que les Romains nommoient *refibulare* (*), mot qu'on ne peut rendre en français que par le terme de *défibulé.* Avant que d'adapter cette boucle, on perçoit les bords du prépuce avec une aiguille, et on y passoit un fil qu'on y laissoit pendant quelques jours, afin qu'il s'y formât une cicatrice, et que la peau ne fût pas dans la suite déchirée par l'anneau, qui gênoit d'autant moins qu'il étoit plus léger. Aussi les Cailloires, ou les moines grecs, qui font des pénitences presque aussi outrées que les Faquirs et les Bonzes, se piquent-ils d'être infibulés avec la plus grosse boucle qu'un homme puisse endurer : on rencontre de ces frénétiques qui ont dans le prépuce un cercle de fer de six pouces de circonférence, et qui pèse au-delà d'un quart de livre : ils conviennent que le fanatisme n'a pu rien imaginer de plus cruel, et qu'il faut une résignation parfaite, et une patience plus

(*) *Occurrit aliquis inter ista si draucus,*
Jam pædagogo liberatus, et cujus
Refibulavit turgidum faber penem.
Martial. Lib. IX. Epig. 28.

qu'humaine pour supporter ces entraves, qui prouvent combien il seroit difficile à ces célibataires asiatiques de garder leur vœu de chasteté, s'il n'avoient soin de se garotter eux-mêmes. On lit dans quelques relations, qu'entre les moines Turcs, il y des Kalenders, des Derviches et des Santons qui portent aussi de ces muselières, et que le peuple juge du degré de leur sainteté par la grandeur de leur chapelet et de leur anneau, ce qui est d'autant plus surprenant, que ces misérables sont circoncis : il défont apparemment ces anneaux lorsqu'ils commettent ce péché énorme dont on les accuse (*). Pour morti-

(*) Nous ne ferions point cette horrible imputation au clergé Turc, si Lock, dans son *Essai philosophique sur l'entendement humain* (liv. I. p. 28. *in-4°*. Amsterdam 1755,) ne l'avoit faite avant nous : il cite un passage du voyage de Baumgarten, qu'il n'a pas jugé à propos de traduire pour des raisons que nous ignorons. Il est dit dans cet extrait que Baumgarten vit, auprès de Belbes en Egypte, un dévot sarrasin, assis entre des monceaux de sable ; il étoit nud comme au sortir du sein de sa mère, et jouissoit dans tout le pays de la plus grande réputation : on le regardoit comme un homme *int'gre, saint* et *divin*, parce qu'il n'avoit jamais eu à faire avec des filles ou des garçons, mais simplement avec des ânesses et des mulets.

Ibi (*scilicet propè Belbes in Egypto*) *vidimus sanc-*

fier leur chair et leurs sens, ils s'accouplent quelquefois avec des mules et des ânesses, pendant que le muletier, dévotement à genoux, remercie ces saints de l'honneur qu'ils font à ses bêtes.

Les anciens parlent encore d'une autre espèce d'infibulation qui se pratiquoit avec un tuyau,

tum unum saracenicum inter arenarum cumulos, ita ut ex matris utero prodiit, nudum sedentem. Mos est Mahometistis ut eos qui amentes et sine ratione sunt, pro sanctis colant et venerentur : insuper et eos qui, cùm diù vitam egerint inquinatissimam, voluntariam dumum pœnitentiam et paupertatem, sanctitate venerandos deputant. Ejusmodi verò genus hominum libertatem quandam effrenem habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, et quod majus est, concumbendi; et ex eo concubitu si proles secuta fuerit, sancta similiter habetur. His ergo hominibus, dum vivunt, magnos exhibent honores; mortuis verò vel templa, vel monumenta extruunt amplissima, eosque contingere ac sepelire maximae fortunæ ducunt loco. Audivimus hæc dicta et dicenda per interpretem à Mucelo nostro : insuper sanctum illum, quem eo loci vidimus publicitùs apprime commendari eum esse hominem sanctum, divinum, ac integritate præcipuum; eò quòd, nec fœminarum unquam esset, nec puerorum, sed tantummodò asellarum concubitor atque mularum. Peregr. Baumgarten. Lib. II. cap. 1, pag. 73.

Locke cite ce passage, pour prouver qu'il n'y a pas de morale universelle, ni d'idées innées.

dans lequel on faisoit entrer le membre génital, et qu'on attachoit avec un ceinturon. Quoique les Scholiastes, tels que Fernabe et Ferrarius, ne soient pas exactement d'accord en expliquant un passage de Martial où il est fait mention de cet étui (*), on ne peut nier qu'on s'en soit servi pour infibuler les mâles, et c'est cette opération qui a le plus de rapport avec l'usage qu'on a retrouvé chez les Sauvages du nouveau Monde, qui se retiroient, autant qu'ils pouvoient, le membre, pour lier le prépuce, et une partie du conduit, avec un ruban d'écorce, nommé dans leur langue *Tacoynhaa*; de sorte que le muscle érecteur étoit, malgré sa force, entièrement

(*) *Menophili penem tam grandis fibula vestit,*
Ut sit Comœdis omnibus una satis :
Hunc ego credideram (nam sœpe lavamur in unum)
Sollicitum voci parcere, Flacce, suae :
Dum ludit mediâ, populo spectante, palestrâ,
Delapsa est misero fibula; verpus erat.
Martial. Lib. 7, ep. 82.

Ferrarius dit que Martial s'est trompé, lorsqu'il donne le nom de *fibula* à cet étui : il prétend que pour être infibulé, il falloit avoir nécessairement un anneau dans le prépuce. La discussion de ce sentiment nous intéresse très-peu : nous ajouterons seulement ici, que les juifs de Rome portoient de ces étuis, décrits par le poète latin.

assujetti par ce bridon (*). Cabral ramena, de son premier voyage, un Brésilien ainsi infibulé à Lisbonne, où l'on ne vit qu'avec la plus grande surprise ce barbare endurer patiemment cet étrange accoutrement : ce lien est, chez quelques peuples méridionaux, très-large, comme un bandage, qu'ils doivent se défaire lorsqu'ils quittent l'eau.

Linscot dit que les habitans du Cumana ne se servent point de cordon, mais d'un étui de jonc fort étroit : ceux de l'isthme de Darien ont, au rapport de Vaffer, un petit vaisseau d'or ou d'argent, selon leurs moyens, ou un morceau de feuille de plantain, qui est de figure conique, et qui ressemble à un éteignoir : ils font entrer leur membre avec force dans son enveloppe, et ils le couvrent ensuite avec cette espèce d'entonnoir, qu'ils attachent ferme, par le moyen d'un cordon,

(*) *Viri membri sui fistulam in se contrahunt, et involvunt tæniolâ quâdam ; vocantque id, quo ligant membrum, Tacoynhaa ; religant autem quando opus est ut mejant.* Margrave, *hist. nat. Brasiliæ*, *pag.* 14.

Pierre Martyr dit à-peu-près la même chose en ces termes : *Alibi in eodem tractu, intra vaginam mentularem nervum reducunt funiculoque præputium alligant.* Decad. Océan.

autour de leurs reins : pour le scrotum, il est exposé à la vue de tout le monde.

Les premiers Espagnols qui s'apperçurent de cette coutume parmi quelques peuplades du Sud de l'Amérique, n'ayant pu en deviner la cause, crurent que c'étoit une sorte de parure barbare, comme de se ficher de longues aiguilles dans la carnosité des cuisses, et de s'incruster des cailloux ou des osselets dans la peau des joues et du front. Margrave et Waffer dans la description de l'isthme de Darien, sont les seuls qui aient soutenu que ces Indiens s'infibuloient, parce qu'ils avoient une aversion singulière à se voir dans un certain état de vigueur; mais il ne me paroît pas que la pudeur eût pu soumettre les mâles à une telle cérémonie dans un pays où les femmes n'ont point de pudeur : elles s'y couvrent d'un petit bouquet d'herbes, qu'elles perdent la plûpart du temps. D'ailleurs, si les Brésiliens et les Dariens avoient simplement voulu cacher leur nudité, ils auroient pris des tabliers, comme tant d'autres Sauvages en ont, sans recourir à l'infibulation, qui ne cache que le gland du membre : ils ne pourroient même la supporter, s'ils n'étoient énervés dans les parties de la génération. En Europe, c'est un châtiment : en Asie, c'est un supplice.

Plus donc on réfléchit sur les motifs de cet usage, et plus il semble que quelques Américains avoient imaginé cet expédient pour prévenir l'épuisement total de leurs forces, et pour corriger le défaut de leur organisme, en se faisant eux-mêmes avec moins de risque ce que Vespuce dit que les femmes pratiquoient avec des insectes venimeux, opération si violente qu'elle entraînoit quelquefois l'impuissance et la mort : c'étoit un remède de furieux.

Au reste, on n'a trouvé aucune trace de cette pratique parmi les Américains du nord, qui, moins abâtardis que les méridionaux, n'avoient apparemment pas besoin d'une si grande retenue; et ce qui est de plus remarquable encore, c'est qu'on n'infibuloit les femmes chez aucun peuple de tout le nouveau Monde; la jalousie des hommes, qui n'aimoient que foiblement, n'y étoit pas assez outrée pour employer ce stratagême affreux.*

Quoique les Insulaires de la mer du Sud soient une race d'hommes très-distincte de la race Américaine, nous ne pouvons nous dispenser, en terminant cet article, de décrire la manière bizarre dont s'infibulent les habitans de l'isle de Capul, qui gît entre les Ladrones et les Philippines : ils passent un clou d'étain dans la verge de chaque enfant mâle,

mâle; la pointe de ce clou est fendue et rivée, et la tête en est comme une petite couronne : la blessure que cette pointe fait aux enfans se guérit avec beaucoup de peine; ils retirent ce clou lorsqu'ils ont envie de quitter l'eau. Pour mieux s'assurer de la vérité de ce fait, quelques gens de l'équipage de Thomas Candish tirèrent un de ces instrumens du gland d'un garçon, âgé de dix ans, et fils du Cacique, qui étoit venu à bord pour faire les honneurs de l'isle. Le commodor Anglais s'étant informé des motifs de cette invention, le Cacique lui dit qu'elle étoit venue des femmes, qui voyant les hommes fort adonnés à la sodomie, portèrent leurs plaintes aux régens, et obtinrent que, pour empêcher ces abus, on s'y serviroit dans la suite de ces clous (*). A juger de cette méthode d'après la description que Pretty nous en a conservée, il est impossible de concevoir qu'elle ait pu produire l'effet qu'on s'en étoit promis. Tant il est vrai que les hommes sont également en contradiction lorsqu'ils font mal, et lorsqu'ils veulent bien faire.

(*) *Histoire des navigations aux terres Australes, par le président des Brosses*, tom. 1, pag. 227 *in-4°*. Paris, 1756.

Fin de la quatrième Partie.

CINQUIEME PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

Du génie abruti des Américains.

Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis.
Virgil. Georg. II.

Nous n'avons consideré jusqu'à présent les peuples de l'Amérique, que du côté de leurs facultés physiques, qui, étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales : la dégénération avoit atteint leurs sens et leurs organes : leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La nature, ayant tout ôté à un hémisphère de ce globe, pour le donner à un autre, n'avoit placé en Amérique que des enfans, dont on n'a encore pu faire des hommes. Quand les Européans arrivèrent aux Indes occidentales, dans le quinzième siècle, il n'y avoit pas un Américain, qui sût lire ou écrire : il n'y a pas encore de nos jours un Américain, qui sache penser.

Si le lecteur a jeté un regard rapide sur la multitude des faits, dont on lui a rendu compte jusqu'à présent, ce chapitre exige de sa part la plus grande attention ; il s'agit ici de décider si nous avons été conséquens, et si nos observations concourent à prouver en général ce qu'elles prouvent en particulier.

L'esprit n'a point été également partagé à tous les peuples de notre continent : les Nègres, brûlés dans la zone torride, et les Lapons, glacés sous le cercle polaire, n'ont jamais écrit des traités de philosophie, et n'en écriront jamais ; mais on n'a pas trouvé dans toute l'étendue du nouveau Monde, malgré la grande diversité des climats, un homme d'une capacité supérieure à un autre.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractère de tous les Américains : leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions : aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, et l'élever au-dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains et de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européans : privés à la fois d'intelligence et de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur

lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage, où elle les a plongés, ou dans la vie sauvage, dont ils n'ont pas le courage de sortir. Il y a près de trois siècles que l'Amérique est découverte; on n'a cessé depuis ce temps d'amener des Américains en Europe: on a essayé sur eux toute espèce de culture, et aucun n'a pu parvenir à se faire un nom dans les sciences, les arts et les métiers.

Garcilasso Lavega, qu'on prend ordinairement pour un Américain, n'étoit qu'un Métif, né à Cusco, d'un père Espagnol, et d'une Péruvienne: ayant hazardé d'écrire l'histoire de son pays, il a produit un ouvrage si indigeste, si pitoyable, si foncièrement mal raisonné, que trois auteurs français, Baudouin, Ricaut et un anonyme, qui ont tenté de le rédiger, et de le mettre en ordre, n'ont pu y réussir. Dans la dernière histoire des Incas, qui a paru à Paris, en 1744, et qu'on attribue à Garcilasso, on n'a pas conservé une phrase de l'original. Enfin, on peut juger de son peu de capacité, par-là même qu'il a été incapable de faire un mauvais livre; ce qui est si facile et si aisé, dans tous les pays, à tous ceux qui osent l'entreprendre. Quelque borné qu'ait été ce Métif, il est certain qu'un véritable Américain n'auroit jamais été en état de

composer une page dans le style et dans le goût de ce Garcilasso, qui n'auroit point écrit, s'il n'avoit eu un Européan pour père. Les vrais Indiens occidentaux n'enchaînent pas leurs idées, faute de réfléchir sur ce qu'ils ont dit, et sur ce qu'ils diront dans la suite : ils ne méditent point, et manquent de mémoire. Ce défaut leur est commun avec les Nègres, qui doivent quelquefois se tenir long-temps la tête entre les mains, et s'ôter la lumière, pour se ressouvenir le matin de ce qu'ils ont fait la veille : ils travaillent de l'esprit, pour se rappeler des idées mal imprimées, et presque aussi-tôt effacées que conçues : ce qu'on doit attribuer aux humeurs visqueuses et grossières, qui circulent dans leurs cerveaux ; puisqu'il est démontré que la faculté mémorative peut être restituée ou aidée par des sternutatoires violens, tels que la ptarmice, l'euphorbe et l'huile de tabac, qui occasionnent de considérables évacuations de flegmes : les patiens, tourmentés par l'oubli, à qui on administre ces drogues, conviennent qu'elles dissipent une espèce de brouillard, qui absorbe les images des choses passées, dont ils tâchent de renouveler le souvenir. Les liqueurs spiritueuses et fermentées produisent, dans de certains hommes, des

effets fort analogues, et leur ramènent des idées, qu'ils croyoient perdues.

Comme on s'est imaginé que le transport des Américains en Europe étoit contraire à leur tempérament, on a éprouvé d'en instruire quelques-uns chez eux : cette tentative n'a pas mieux réussi que les autres ; mais le résultat des observations, qu'on a faites à cette occasion, est très-singulier : on avoue que les enfans de cette nation donnent quelques lueurs d'esprit jusqu'à l'âge de seize ou de dix-sept ans : ils apprennent, dans cet intervalle, un peu à lire et à écrire, et font assez pour promettre à leurs précepteurs, qu'ils ne perdront pas entièrement leurs peines, s'ils continuent à les cultiver; mais vers la vingtième année, la stupidité se développe tout d'un coup : alors le mal est fait : ils reculent au lieu d'avancer, et oublient tellement ce qu'ils avoient appris, qu'on est obligé de renoncer à leur éducation, et de les abandonner à leur fatalité (*).

Je ne me suis pas proposé d'éclaircir, avec

(*) *Pueri illorum ingenio sunt satis docili : verùm quando adolescentiam ingrediuntur, fiunt hebetiores, ità ut paucos videre liceat litteris instructos, aut qui artem scribendi norint, aut alias artes Europæas, à quibus quodammodo abhorrent, laborum impatientia-*

toute l'exactitude possible, les causes secrètes d'un effet si étonnant : j'observerai seulement que la stupidité semble les accabler vers l'époque de la puberté : or, il est certain qu'on voit, en Europe même, beaucoup de jeunes gens, dont l'intelligence décline dans cet âge-là : ce période de la vie est un instant critique et terrible, qui confirme, ou qui détruit tout ce qu'on avoit espéré de la vivacité de l'enfance. Il se peut que le premier épanchement de la liqueur prolifique obstrue, dans de certains sujets, quelques conduits, et épaississe leurs esprits vitaux. Aussi est-il prouvé par l'expérience que l'usage même immodéré des femmes n'est pas contraire au développement de l'esprit ; tandis que la castration, faite dans le berceau, lui est manifestement nuisible, et ne produit que des hommes pusillanimes, indolens, sans vivacité, et dont l'ame est autant dégradée que le corps, parce que la violence de cette opération repercute la matière séminale, et fait détonner les fibres.

res. G. Marcgravii *de Brasiliæ religione et indigenis*, *pag*. 14.

Tous les voyageurs conviennent que cette observation de Margrave sur les enfans Brésiliens peut s'appliquer à tous les enfans des autres nations de l'Amérique.

D'un autre côté, le degré de l'intelligence dépend de la marche régulière du sang, et de la subtilité des fluides qui arrosent les parties intérieures de la tête, où sont les bouts des nerfs et les commencemens des idées : dans les impubères, le sang coule trop impétueusement pour que leur esprit brillant ait de la consistance : dans les vieillards, il s'affoiblit, à mesure que leur sang devient froid et stagnant (*). Il y a donc un terme intermédiaire depuis la puberté jusqu'à la vieillesse, qui est le vrai temps de la vigueur et de la force de

(*) Dans les petits enfans bien portans, le pouls bat ordinairement cent et huit fois en une minute; il ne bat que soixante et douze fois chez les personnes en santé, jusqu'à l'âge de cinquante ans. Dans les vieillards, il diminue insensiblement ; et au-delà des soixante-dix ans, il ne bat communément que cinquante-cinq fois en une minute.

Ce qu'on nomme *l'enthousiasme*, n'est qu'une accélération du sang qui se porte vers la tête : les savans disent que le sang leur monte à la tête lorsqu'ils redoublent d'application. Quelques-uns, pour calmer cet accident, se frottent le front et les tempes avec un linge mouillé d'eau froide, ce que les médecins condamnent généralement : il vaut mieux rester coi, et fermer ses livres. Les bons et mauvais poètes sont plus sujets à ce mal que les autres gens de lettres, qui s'enthousiasment moins en composant.

l'imagination. Si, dès l'adolescence, des humeurs impures et superflues viennent se mêler aux fluides vitaux, et engourdir les fibres, l'esprit se rétrécit, ou s'échappe totalement. Si le tempérament des Américains est constitué, ainsi que nous l'avons décrit, s'il est corrompu par les causes que nous avons assignées, la foiblesse de l'entendement doit leur être naturelle ; ils y sont condamnés. Cette clarté passagère, qu'on remarque dans les enfans, dure autant que la circulation accélérée de leur sang, qui, en se ralentissant vers l'âge de la virilité, les étourdit, et prive leur ame de cette activité, qui lui avoit été communiquée par le feu de la jeunesse.

Comme l'on ne peut, par aucun moyen, les engager à être attentifs aux instructions, l'on ne sauroit leur faire retenir aucune chaîne d'idées abstraites : ils ont oublié les principes, lorsqu'on veut leur en montrer les conséquences : dans des mécaniques, où chaque pièce et chaque instrument les appellent à leur but, ils manquent de patience, pour copier un modèle ; et c'est un prodige qu'un naturel du Paraguai soit parvenu à faire un très-mauvais tableau d'après un bon original, quoiqu'il eût employé plusieurs années à le peindre. Quelle que soit l'excessive présomp-

tion qu'ont ces barbares d'eux-mêmes, ils reconnoissent secrètement la supériorité des Européans, et craignent tout homme, qui a de la barbe. Lorsqu'on amena les premiers Américains en France, sous la minorité de Charles IX, on observa très-bien qu'ils ne firent aucun cas de la personne du Roi, qu'ils prirent pour un Indien, parce qu'il n'avoit pas de barbe; pendant qu'ils tremblèrent devant les gardes-suisses, pourvus d'énormes moustaches; par une méprise bien moins pardonnable que celle d'un Hollandais, qui s'imaginoit que la Fontaine le fabuliste étoit le prédicateur de Louis XIV, et Pierre Corneille, son ministre d'État, parce qu'il faisoit parler si noblement les princes dans ses tragédies.

J'ai déjà fait remarquer qu'au premier concile de Lima, on disputa avec beaucoup de chaleur, pour savoir si l'on devoit admettre les naturels de l'Amérique aux sacremens de l'église, à cause de leur stupidité : plusieurs prêtres s'obstinèrent à les leur refuser, et cette méthode a prévalu aujourd'hui; car le nombre des Indiens du Pérou, qu'on fait communier, est très-petit, en comparaison de ceux qu'on exclut. Ils ont si peu d'esprit et de mémoire, qu'ils manquent d'adresse pour se confesser : le Pénitencier est obligé de leur

demander, s'ils n'ont pas commis telles ou telles fautes, et ils répondent simplement, oui ou non : d'autres protestent qu'ils ne se souviennent de rien, et l'on doit leur prouver qu'ils sont tombés, par exemple, en adultère, sans quoi ils persistent à le nier (*).

Je suis bien éloigné de supposer que le zèle des missionnaires n'a point toujours été aussi fervent qu'ils nous le disent; mais je me flatte que la plûpart d'entre eux, s'ils veulent être de bonne foi, ne me contrediront pas, si je mets en fait qu'aucun indigène de l'Amérique n'a jamais su comprendre un mot de la religion chrétienne. Les femmes et les enfans se rendent régulièrement aux églises, et s'y amusent beaucoup à chanter des cantiques : quant aux hommes, ils ne prennent plaisir qu'à sonner des cloches, sans prêter la moindre attention aux paroles du catéchiste; si on leur ôtoit ces cloches, ils ne viendroient jamais à la messe, comme Dupratz l'a remarqué dans la Louisiane : aussi dans les colonies Espagnoles, l'inquisition est-elle continuellement occupée à contraindre les Indiens à assister au service divin, et il faut que les piquets de la sainte Herman-

(*) *Voyage au Pérou*, de Dom Juan et Ulloa; *T. c.*

dad gardent les portes des églises, aussi longtemps que dure l'office ou le sermon. On pourroit réfuter, avec raison, ce que Montesquieu rapporte de l'attachement des Sauvages de l'Amérique au christianisme ; on ne s'attache pas sincèrement à une religion, dont on ignore les dogmes et les mystères : or les mystères des chrétiens contiennent trop de métaphysique pour plaire à des Américains, qui ne les comprennent pas, comme le dit très-bien Thomas Gage, missionnaire de son métier.

Les Jésuites, qui se sont apperçus de ce dégoût, ont pris un chemin, qui les a conduits sûrement à leur but : ils ont changé le culte extérieur en spectacles, qui divertissent les Indiens oisifs. On fait au Paraguai des processions si comiques, et où il entre une telle profusion de petites statues, remuées par des cordes, que les Sauvages viennent maintenant de fort loin, pour les voir : tous les actes de dévotion y sont accompagnés d'une tragi-comédie, qu'on ne sauroit mieux comparer qu'à la représentation des *mystères*, qu'on a joués en Europe, et où Dieu et les Anges se donnoient la torture, pour faire rire les auditeurs.

On ne s'est jamais mieux apperçu du peu

de succès, qu'ont eu les missions parmi les Sauvages, que quand les Anglais se sont emparés du Canada : on en a interrogé plusieurs sur les articles de foi, qui leur étoient absolument inconnus, quoiqu'on eût prêché ces dogmes dans leur pays, depuis deux siècles : d'autres avoient une notion très-confuse de l'histoire du Christ, et quand on leur a demandé qui étoit le Christ, ils ont répondu que c'étoit un Jongleur, Français de nation, que les Anglais avoient pendu à Londres; que sa mère étoit Française; et que *Pontious Pilatous* avoit été lieutenant au service de la Grande-Bretagne. Douglas, qui cite ces faits, en infère que les prédicateurs catholiques, pour inspirer de l'aversion contre les Anglais aux Iroquois, leur avoient appris ces choses de travers; mais je ne puis croire qu'on ait fait un abus si criminel de la religion, et j'aime mieux imputer ces repliques puériles au peu de conception des Américains, qu'aux intrigues sacrilèges des missionnaires.

On a inséré, dans les mémoires de Hontan, un dialogue entre lui et un naturel du Canada, sur des matières de controverse : il est superflu d'avertir que cette pièce est supposée, et que jamais aucun Canadien n'a eu assez d'esprit ou de patience pour argumenter contre les

théologiens du séminaire de Québec ; mais il est surprenant qu'un Auteur moderne, ayant pris ce dialogue au pied de la lettre, se soit chargé de le réfuter, et de composer un traité sur la philosophie des Iroquois, qu'il a fait imprimer dans le Dictionnaire encyclopédique. Les langues de l'Amérique sont si bornées, si destituées de mots, qu'il est impossible de rendre par leur moyen un sens métaphysique : il n'y a aucune de ces langues, dans laquelle on puisse compter au de-là de trois (*) ; et les Sauvages, de quelque façon qu'on les endoctrine, ne parviennent pas à parler médiocrement un idiome Européan. On ne sauroit traduire aucun livre, non-seulement en Algonquin ou en Brésilien, mais pas même en Péruvien ou en Mexicain, faute d'une quan-

(*) « *Poettarroincouroac* signifie, dans la langue » des Yamens, peuple de l'Amérique méridionale, le » nombre de *trois* ; heureusement pour ceux qui ont » affaire à eux, leur arithmétique ne va pas plus loin. » Quelque peu croyable que cela paroisse, ce n'est » pas la seule nation indienne qui soit dans ce cas. » La langue brésilienne, parlée par des peuples moins » grossiers, est dans la même disette, et passé le » nombre *trois*, ils sont obligés, pour compter, d'em» prunter le secours de la langue Portugaise. » *Voyage de Lacondamine, pag.* 66 *et* 67. *Paris*, 1745.

tité suffisante de termes propres à énoncer les notions générales, comme on le démontrera plus amplement dans la suite. Cette disette de mots indique la disette des idées, et prouve que les Américains ne sont point sortis de l'enfance : aussi ne perfectionnent-ils rien, et persistent-ils opiniâtrément à courir dans les bois, au lieu de les déraciner, pour en faire des campagnes riantes et fertiles : tandis qu'ils voient les colons Européans jouir des douceurs de la vie, et des fruits de l'industrie, dans des logis commodes, ils se tapissent, au sein de la misère, dans d'affreuses cabanes, qu'ils construisent aussi mal-adroitement que faisoient leurs aïeux au temps de Christophe Colomb ; et leur architecture n'a point fait plus de progrès que celle des castors de leur pays.

Si l'on avoit rencontré, au nouveau Monde, des hommes, remplis de sentimens généreux, capables de sentir l'aiguillon de la gloire, et avides de s'instruire dans les sciences et dans les arts, tout l'avantage de la découverte de l'Amérique eût été de leur côté : en échangeant leur or, leurs perles, leurs émeraudes, leur cochenille, contre nos connoissances et nos secrets ; en profitant de nos lumières, de nos

découvertes, de nos inventions, de nos instrumens, ils eussent béni le destin de leur avoir amené des maîtres si habiles, qu'on pouvoit payer avec des insectes, des cailloux luisans, et de la terre jaune. Plusieurs peuples de l'ancienne Europe ont reconnu, qu'en tombant sous le joug de l'empire Romain, ils avoient cessé d'être barbares; parce que leurs vainqueurs leur avoient enseigné les lettres et les arts, qui leur manquoient, et en cela ils ne se sont pas trompés; mais la stupidité et la paresse des Américains leur ont fait perdre l'unique fruit, qu'ils pouvoient retirer de l'arrivée des Européans.

S'ils s'étoient tant soit peu défendus contre les premiers usurpateurs, on ne se seroit pas enhardi à les massacrer comme des animaux: s'ils avoient montré le moindre goût pour les sciences, on ne se seroit pas accoutumé à les mépriser comme le rebut de l'espèce. Dire à un espagnol, né en Amérique, qu'il est un *Américain*, c'est l'injurier si cruellement, qu'on est sûr d'avance qu'il ne pardonnera jamais à celui qui ose lui faire ce reproche: les Créoles, Portugais, Français et Anglais, se tiennent également offensés, quand on les nomme des Américains, tant ils se croient supérieurs

supérieurs aux hommes de cette race, et ils le sont en effet à bien des égards, mais pas tant qu'ils se l'imaginent.

Comme c'est principalement au climat du nouveau Monde que nous avons attribué les causes qui y ont vicié les qualités essentielles de l'homme, et fait dégénérer la nature humaine, on est, sans doute, en droit de demander, si l'on a apperçu quelque dérangement dans les facultés des Créoles, c'est-à-dire des Européans, nés en Amérique de parens originaires de notre continent. Cette question curieuse, et très-importante par elle-même, mérite bien qu'on s'y arrête un moment. Tous les animaux conduits de l'ancien Monde dans le nouveau, ont essuyé, sans en excepter aucun, une altération sensible, soit dans leur forme, soit dans leur instinct; ce qui doit d'abord nous faire présumer que les hommes ont ressenti un effet quelconque par les influences de l'air, de la terre, de l'eau et des alimens; mais comme ils ont su, beaucoup mieux que les animaux, se garantir contre la puissance immédiate du climat, on n'a pas sitôt reconnu le changement de leur constitution et l'affaissement de leur ame; cependant, en les comparant ensuite aux Européans, nouvellement débarqués, on a

cru entrevoir quelque différence entre les uns et les autres, et à force de réitérer les observations à ce sujet, on s'est convaincu que la dégénération, qu'on avoit cru possible, étoit réelle. Enfin, on est venu au point d'affirmer hardiment que les Créoles de la quatrième et de la cinquième génération, ont moins de capacité pour les sciences que les vrais Européans; et ce sentiment étoit universellement adopté, lorsque le P. Benoît Feyjo, si connu par les monstrueux paradoxes, qu'il a soutenus dans son *theatro critico*, s'est élevé contre cette opinion, et a tenté de faire l'apologie des Créoles américains, accusés d'être abrutis.

En respectant, dans le P. Feyjo, un moine supérieur aux moines d'Espagne, l'on ne sauroit disconvenir qu'il n'ait été induit en une infinité d'erreurs grossières, tant par sa passion de se singulariser, que par son penchant pour le merveilleux; il a écrit plusieurs dissertations en forme, pour prouver qu'il y a des hommes marins, doués d'une ame immortelle; ce qui suffit, à mon avis, pour faire récuser son témoignage et son autorité dans toutes les matières, qu'il a traitées; car il vaut mieux assurer qu'il s'est toujours trompé, que de dire, qu'il a toujours eu raison,

comme a fait le P. Sarmiento, qui est venu en vain au secours de son maître (*) : l'on ne peut défendre un auteur, qui croit aux hommes marins.

Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent, dans leur tendre jeunesse, ainsi que les enfans américains, quelques marques de pénétration, qui s'éteint au sortir de l'adolescence : ils deviennent alors nonchalans, inappliqués, hébêtés, n'atteignent à la perfection d'aucune science ni d'aucun art : aussi dit-on, par forme de proverbe, qu'ils sont déjà aveugles lorsque les autres hommes commencent à voir, parce que leur entendement baisse et décroît dans le temps même que celui des Européans tend à sa plus grande vigueur. Que le P. Feyjo se fatigue à prôner l'esprit sublime des Américains, et à citer des faits qu'il croit être en sa faveur, il n'en est pas moins vrai que les universités de l'Amérique n'ont produit aucun homme de réputation de la race des Créoles : il n'est sorti de l'académie de saint-Marc à Lima au-

(*) Le Sarmiento est auteur de la *démonstration critique et apologique du theatro critico du P. Feyjo*, dont il avoit été le disciple ; il auroit dû se ressouvenir de la maximé *nullius addictus jurare in verba magistri.*

qun sujet qui ait été capable de faire un mauvais livre : cependant cette école a joui de plus de célébrité que les autres universités américaines : quand Godin fut élu professeur de mathématiques et d'astronomie au Pérou, il ne trouva pas un étudiant capable d'entendre ses leçons, et ses leçons n'ont jamais été comprise dans ce coin du monde. Les Jésuites ont publié des relations imposantes de leur collège de Santa-Fé, où ils disent qu'on a souvent compté deux mille écoliers ; ce qui est d'autant plus surprenant que de cette foule de disciples il ne s'est formé aucun grand maître, aucun philosophe, aucun médecin, aucun physicien, aucun savant ; dont le nom ait passé les mers et retenti en Europe. Inutilement m'objecteroit-on que c'est à l'ignorance, à la barbarie des professeurs, et au déplorable état où les sciences sont réduites dans les colonies des Indes occidentales, qu'on doit attribuer cette disette absolue d'hommes célèbres : ceux qui ont reçu de la nature l'heureux don du génie, surmontent aisément les obstacles d'une malheureuse éducation, et s'élèvent par leurs propres forces, comme tous les grands hommes se sont élevés au-dessus de leur siècle, et au-dessus de leurs maîtres, à qui ils ne doivent presque jamais la moindre

partie de leurs talens et de leur renommée. C'est donc à un vice réel et à une altération physique du tempérament, sous un climat ingrat et contraire à l'espèce humaine, qu'il faut rapporter le peu de succès qu'ont eu les Créoles envoyés par leurs parens dans les différens collèges du nouveau Monde. Il en est venu quelques-uns étudier en Europe, dont les noms sont restés aussi inconnus que s'ils avoient fait leurs cours de philosophie à México, ou à Lima ; ils n'ont jamais donné aucun ouvrage sur les animaux, les insectes, les plantes, les minéraux, le climat, les singularités et les phénomènes de l'Amérique. C'est aux botanistes et aux physiciens Européans qu'on est redevable de toutes les connoissances que l'histoire naturelle a acquises aux Indes. Que saurions-nous sans Oviédo, Pison, Margrave, Benzo, Clusius, Mérian, Leri, Clayton, Cornut, Barrère, Catesby, Hans-Sloane, Feuillée, Plumier, Lacondamine, Bouguer, Jussieu, Calm, Browne, et tant d'autres qui, pour nous instruire, ont voyagé dans un pays que les Créoles auroient pu décrire sans sortir de chez eux, s'ils avoient eu la moindre capacité, le moindre goût, la moindre intelligence. On les juge, sans partialité, d'après ce qu'ils n'ont pas

fait; car comme ils n'ont jamais rien écrit, l'on ne sauroit les juger d'après leurs ouvrages; et je pense que cela suffit pour détruire l'opinion embrassée par le père Feyjo.

Les Métifs, inférieurs aux Créoles, surpassent néanmoins de beaucoup les naturels de l'Amérique, dont le sang n'a pas été mêlé avec celui des Européans; d'où l'on peut inférer que ces derniers méritent à peine le titre d'hommes raisonnables.

Si l'on pouvoit croire tout ce que la plûpart des historiens Espagnols ont écrit de l'état politique du Pérou avant l'arrivée des Pizarre, on seroit contraint d'avouer qu'il y avoit dans cette partie du nouveau Continent, un empire puissant et formidable, où l'on rencontroit une infinité de villes spacieuses et ornées d'édifices superbes, où l'on voyoit des campagnes fertiles, peuplées de bestiaux et de cultivateurs plongés dans l'abondance. Les loix sur-tout, nous dit-on, y étoient admirables, et ce qui est plus rare encore, elles y étoient respectées. Enfin, si l'on en croyoit ces écrivains, aucun peuple sur la terre n'auroit joui d'une aussi grande félicité que les Péruviens sous le gouvernement juste et paisible de leurs Incas. Mais malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est

qu'une fiction, et un tissu de faussetés et d'exagérations que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit à les adopter aveuglément. Il est dans l'esprit de l'homme de vanter ce qui n'est plus, pour déprimer les temps présens, et rabaisser les établissemens qui subsistent, et ceux qui les gouvernent; mais les Espagnols n'ont pas tant été conduits par l'envie que par la vanité, lorsqu'ils nous ont donné une si haute et si fausse idée des empires du Mexique et du Pérou, qu'ils ont anéantis presqu'en un instant. Pour couvrir de gloire leurs conquérans, qui n'étoient proprement que des bandits heureux et cruels, plus dignes de l'indignation que des applaudissemens de la postérité, ils ont feint d'avoir trouvé en Amérique des peuples policés qui savoient combattre, et des princes sages et magnanimes qui savoient commander. Cependant ce que Blas de Valéra, Acosta et Ciéca de Léon ont rapporté des anciens Incas, ne mérite pas qu'on le réfute; puisqu'aucun de ces Auteurs n'a jamais compris un mot de la langue du Pérou, qu'ils méprisoient trop pour l'ap-

prendre. Garcillasso veut nous persuader qu'il a tiré des instructions particulières, et fort détaillées, d'un de ses oncles maternels, Américain d'extraction, et qui savoit un peu d'Espagnol : c'est sur la foi de cet homme, absolument inconnu, qu'il a composé l'histoire des douze empereurs du Pérou, dont le premier ne commença de régner, selon lui, qu'en l'an 1131 de notre ère vulgaire : Blas de Valéra met cette époque à l'an 931, et d'autres la reculent encore davantage. Mais comment ces Auteurs ont-ils osé fixer la date de l'origine d'un peuple, qui n'a jamais su ni lire ni écrire, tandis que la chronologie historique des nations de notre ancien Continent est encore ténébreuse, long-temps après l'institution des Olympiades, quoique l'invention des lettres soit de la plus haute antiquité ? Tous les historiens romains n'ont pu dévoiler les véritables commencemens de Rome : on a su lire et écrire en Italie avant Romulus et avant Numa : cependant ce qu'on rapporte du règne de Numa et de Romulus est visiblement fabuleux. Qu'on juge, après cela, s'il a été possible aux Espagnols de connoître l'époque de la fondation de l'empire Péruvien par un barbare, nommé, dit-on, Manco-Capac, qui civilisa d'autres barbares,

qui n'ont jamais eu des annales; car l'on ne peut donner ce nom à de petites cordes de coton ou de laine, dans lesquelles ils faisoient des nœuds, pour se ressouvenir le soir de ce qu'ils avoient fait le matin. Ces instrumens, qu'ils appeloient des *Quipos*, ne pouvoient contenir aucun sens moral, ni aucun raisonnement suivi, et de quelque façon qu'on combinât et les nœuds et les couleurs de ces cordelettes, elles ne pouvoient servir qu'à faire des calculs et à renouveler la mémoire d'un simple évènement. (*) Je sais qu'un Italien, nommé San-Severo, a soutenu depuis peu qu'il avoit retrouvé le secret de anciens Péruviens, d'écrire par le moyen de quelques ficelles diversement nouées et coloriées; mais

(*) L'Auteur de *l'histoire des Incas* donne la description suivante des *Quipos :* » Quand les Indiens vouloient faire leurs comptes, ils prenoient de petites » cordes de différentes couleurs, et différentes en nombre; chacune de ces couleurs, simple ou mêlée, avoit » sa signification. Ces cordons, tors et gros comme » de moyenne ficelle, et longs d'environ trois pieds, » étoient attachés comme une espèce de frange le long » d'une autre ficelle. Les couleurs leur indiquoient ce » que contenoit chaque filet; comme, par exemple, » l'or par le jaune, l'argent par le blanc, et les gens » de guerre par le rouge. S'ils vouloient désigner des » choses dont les couleurs ne sont pas remarquables,

il est sûr que les Indiens n'ont jamais écrit comme San-Severo se l'est imaginé; aussi Garcilasso convient-il que les *Quipos* devenoient muets et inutiles, lorsqu'ils n'étoient pas interprétés et aidés par la tradition verbale de *Cayamos*; de sorte que les loix et les ordonnances, s'il est vrai qu'on en ait fait beaucoup dans ce pays-là, devoient être apprises par cœur, par quelques personnes qui en conservoient la mémoire; puisqu'il n'étoit pas possible d'énoncer le contenu d'une sanction ou d'un pacte civil par le moyen des cordons; comme l'on peut aisément se le figurer, pour peu qu'on ait une idée juste de ces instrumens informes. On pourroit mettre ici en question si un peuple qui ne

» ils les mettoient chacune selon leur rang, commençant depuis les plus hautes jusqu'aux moindres.... » L'on gardoit toujours l'unité dans ces filets, comme » dixaine, centaine, mille, dixaine de mille, &c. Ils » passent rarement la centaine de mille..... Ils mettoient au plus haût des filets le plus grand nombre. » Les nœuds de chaque filet et de chaque nombre » étoient égaux les uns aux autres, comme un bon » arithméticien les pose, quand il veut faire une grande » supputation. »

Il résulte de cette description, fort obscure, que les *Quipos* ne servoient qu'à faire des calculs, tels que nous en faisons avec l'instrument de Pascal.

sait ni lire ni écrire, peut-être à la fois un peuple bien policé ; et comme on n'en a aucun exemple dans l'ancien Continent, je suis très-porté à croire que, sans le secours des lettres, des hommes attroupés ne sauroient atteindre à une forme de gouvernement excellemment constitué, comme l'on nous dépeint celui des Incas.

S'il est vrai que les Espagnols n'ont pu rien apprendre de positif sur l'origine des Péruviens, il ne faut pas trop se fier à ce qu'ils ont écrit de Manco-Capac, et de Coya-Mama, sa sœur et sa femme. Suivant Garcilasso, ce Manco-Capac entreprit de rassembler les Péruviens errans et abrutis, et il parvint à en former un corps de nation, qu'il logea dans une petite ville. Il faut observer à cette occasion, qu'il n'est pas vraisemblable qu'aucune société civile ait été assemblée par un seul homme qui ait tout-à-coup, et comme par prestige, tiré de la barbarie une multitude de Sauvages: les législateurs les plus célèbres, tels que Phaleas, Phidon, Minos, Dracon, Charondas, Zaleucus, Androdame et Licurgue, n'ont point été les fondateurs des nations auxquelles ils ont dicté leurs loix : ces nations avoient subsisté depuis plusieurs siècles avant que d'avoir un

code; et la raison nous dit qu'il n'y a aucun peuple au monde qui ne soit plus ancien que son législateur. Les jésuites ont dû travailler pendant plus de cinquante ans pour fixer en un seul endroit quelques Paraguais; et ils ne seroient jamais venus à bout d'en composer une peuplade sédentaire, s'ils n'avoient eu la précaution de faire enlever de force plus de soixante mille hommes cantonnés sur les bords de l'Uraguai, du Parana, et au nord-ouest du Guayra : ces Américains captifs furent transférés au centre du Paraguai; et comme on leur avoit fermé tous les passages pour retourner dans leur patrie, ils se virent contraints de s'établir dans les endroits qu'on leur avoit marqués; et à force de les faire jeûner, on les contraignit encore à labourer la terre qu'on vouloit qu'ils cultivassent. C'est par cette méthode qu'on a enfin créé un corps de nation, qui n'est pas encore sorti de l'enfance, puisque les Jésuites gouvernent leurs Indiens comme ils ont gouverné leurs écoliers en Europe.

On conçoit, pour peu qu'on veuille y réfléchir, que les sociétés ont dû se former successivement d'elles-mêmes : quand il y a eu un assez grand nombre de familles rapprochées en un canton propres à la culture,

il a pu s'y élever alors un homme qui, doué de plus de génie, de plus de courage, de plus d'ambition que ses compatriotes, leur a suggéré de se conduire selon de certaines règles, qui ne sont devenues des loix que quand elles ont été généralement adoptées; ce qui a dû demander beaucoup de temps. Si un seul homme n'est pas en état de procurer la subsistance à plusieurs Sauvages cachés dans des bois, il est par-là même incapable de les réunir en société; puisqu'aucune société ne peut subsister, sans miracle, dans un lieu donné, hormis qu'on ne lui fournisse avant tout des vivres. Que Romulus ait attroupé les premiers Romains, que Thuiston ait tiré les Germains de la barbarie, qu'Orphée ait policé les Thraces, que Fohi ait été le fondateur des Chinois, Odin des peuples Scandinaviens, Mongol des Tatars ou des Tartares, Zamol des Gètes, Zerdust des Parsis ou des Perses, Deucalion des Grecs, Samothès des Galles ou des Gaulois; cela ne peut être vrai dans le sens qu'on le dit, et qu'on le croit communément: aussi l'histoire de tous ces héros est-elle obscure et confuse; et nous ne savons pas mieux qui étoient Orphée et Thuiston, que nous ne savons qui a été ce Manco-Capac, célébré parmi les Péru-

viens ; mais il y a beaucoup d'apparence que les nations, très-incertaines de leur origine, ont pris leurs premiers législateurs pour leurs véritables fondateurs : ce qui a induit les chronologistes dans un labyrinthe d'erreurs et de supputations fausses. Au reste, on assure que Manco-Capac se disoit inspiré du ciel, et fils du soleil, comme tous les législateurs de l'ancien Monde avoient fait avant lui : il il n'y en a aucun qui, en dictant ses propres volontés, n'ait annoncé qu'il dictoit les loix de Dieu : ces hommes si supérieurs aux autres, ont connu les besoins et les foiblesses du cœur humain, et se sont servis adroitement des organes du fanatisme pour prêcher la raison.

Je n'insisterai pas davantage sur l'incertitude des prétendues annales du Pérou ; il doit nous suffire de savoir qu'elles ne contiennent aucun fait avéré, ou ce qui est la même chose, aucune vérité incontestable. Quant à la vie des Empereurs, qui ont suivi Manco-Capac jusqu'au temps d'Atabaliba, il est manifeste que Garcilasso nous en a imposé grossièrement, lorsqu'il assure que onze Incas qui ont régné de suite ont été des princes bons, justes, modérés, et adorés de leurs sujets, qu'ils aimoient en pères : c'est un prodige

qui ne s'est jamais vu parmi les habitans de notre hémisphère qu'une succession de onze rois despotiques et équitables. Je ne dis point qu'il soit moralement impossible qu'un même trône soit occupé, onze fois de suite, par autant de souverains philosophes : mais je dis que ce n'est pas sur la foi d'un Garcilasso de la Véga que des lecteurs sensés admettront un tel phénomène. Il n'y a aucun de ces Incas qui n'ait fait des conquêtes sur ses rochers avec beaucoup de hauteur : ils gouvernoient leur empire, dit Zarate, d'une manière absolue ; et il n'y a peut-être jamais eu de pays sur la terre où l'obéissance et la soumission des sujets aient été plus loin : le Prince n'avoit qu'à tirer un fil de son bandeau, et le mettre entre les mains de quelqu'un des *Ringrims*, qui, chargé de ce fatal cordon, étoit si aveuglément obéi qu'il pouvoit, seul et sans aucun secours de soldats, exterminer une province et y faire mettre à mort les hommes et les bêtes. Je cite ici Zarate, qui, plus ancien que Garcilasso, a exercé au Pérou, en 1544, la charge de trésorier général, et qui a été aussi à portée que personne de s'instruire de l'ancien état de cette partie de l'Amérique, où il n'arriva que douze ans après qu'on l'eut envahie au nom de sa majesté catho-

lique. Or je demande maintenant si ce n'est pas une contradiction formelle que d'affirmer qu'il y avoit des loix merveilleuses chez un peuple d'esclaves, qui, en rampant sous un sceptre de fer, trembloit au moindre mouvement d'un barbare qui avoit le privilège d'être tyran? Est-il probable que, toujours occupés à faire la guerre, les Incas aient su mettre des bornes raisonnables au pouvoir arbitraire dont ils étoient armés? Est-il probable qu'en combattant sans cesse ils n'aient entrepris que des guerres justes? Il est si rare, il est si difficile que des princes guerriers et despotes soient de bons princes, que nous ne trouvons encore dans l'histoire de l'ancien Continent que le seul Marc-Aurèle qui ait su vaincre et régner en philosophe.

Je rejette non-seulement, comme un roman insensé, le récit que Garcilasso nous a fait du règne des Incas, mais je suis encore porté à croire qu'il n'a pu s'assurer par aucun moyen qu'il n'y avoit eu au Pérou que onze empereurs, depuis Manco-Capac jusqu'à la mort de Huayna-Capac. Pour déterminer le nombre des princes qui avoient régné sur ces contrées, il faudroit connoître l'époque de la fondation de l'empire Péruvien, et l'on a déjà fait voir que, faute de posséder des

des registres et des mémoires, aucun Espagnol n'a pu fixer cette date, sur laquelle tombe toute la difficulté. S'il s'étoit écoulé six cents ans depuis le premier Inca jusqu'en 1531, comme le veut Blas de Valera, il est indubitable que le Pérou a dû être gouverné au moins par trente souverains pendant ce laps de temps; puisque chaque règne doit équivaloir à vingt ans, et non pas à trente-trois, comme le prétend Garcilasso, qui ne compte que douze rois en quatre siècles: cependant la vie des hommes n'excédoit pas dans ce pays les bornes ordinaires de la nature. Je conviens qu'en confrontant les différentes relations de l'état du Pérou avant l'arrivée des Européans, on ne sauroit accorder aucune antiquité à l'empire des Incas: ce qui est d'autant plus remarquable, que le terrain est extrêmement exhaussé dans ce district de l'Amérique méridionale, et la ville de Quito est la ville du globe la plus élevée au-dessus du niveau de la mer. Ce qui confirme de plus en plus que le nouveau Monde avoit essuyé plus tard que notre hémisphère une combustion générale et d'épouvantables vicissitudes, puisque les Péruviens, la nation la plus anciennement formée en Amérique, n'étoient qu'un peuple nouveau, respectivement aux

Indous, aux Ethiopiens, aux Egyptiens, aux Tartares, aux Chinois, et même aux Germains.

Garcilasso nous représente tout le Pérou, au moment de la venue des Pizarre, rempli de grandes villes très-peuplées : cependant il est sûr qu'il n'y avoit qu'une seule bourgade dans cette misérable contrée en 1531, lorsqu'on en fit la découverte. On peut juger par-là quel crédit mérite cet exagérateur qui, par un fol amour pour sa malheureuse patrie, n'a respecté aucune vérité : il n'y a aucun fait qu'il n'ait falsifié pour l'embellir : ses descriptions manquent de vraisemblance. *Il n'y avoit sous les Incas*, dit Zarate, *dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens qui eût forme de ville; Cusco étoit la seule.* Si l'on demandoit pourquoi on défère ici au témoignage de Zarate, plutôt qu'à celui de Garcilasso, c'est que la raison et l'évidence sont en faveur du premier. Si les Espagnols avoient trouvé tant de villes dans ce pays, il en resteroit au moins l'emplacement et les ruines, il en resteroit les noms; mais on n'apperçoit les débris d'aucune cité bâtie sous les Incas : les villes qui y existent de nos jours, ont été, sans exception, fondées et peuplées par les Européans, qui se seroient épargné tant de travaux et de constructions, s'ils avoient

rencontré, chez leurs nouveaux esclaves, des logemens propres et des édifices commodes. Ce qui indique encore que cet état n'avoit point de villes, c'est la rapidité presqu'incroyable avec laquelle on l'a conquis d'une extrémité à l'autre. Si les Indiens avoient pu se cacher derrière des murailles, les Espagnols auroient dû les abattre pour défaire les garnisons : tant de sièges et de blocus auroient exigé du temps et du monde ; et il eût été impossible au brigand Pizarre d'envahir le Pérou, hérissé de forteresses, avec deux cent hommes, qui ne firent que se montrer. Quant à Cusco, la résidence ordinaire des Incas, il est très-vraisemblable qu'elle méritoit à peine le nom de bourgade dans les temps de sa plus grande splendeur ; ce ne peut avoir été qu'un amas de petites cabanes, sans lucarnes et sans fenêtres, dont la construction étoit inconnue aux Péruviens : aussi les Espagnols, ne pouvant se loger dans ces huttes basses et enfumées, les ont-ils fait démolir, et l'on ne voit plus à Cusco de maison qui n'ait été bâtie par les Européans. Il y subsiste seulement un pan de muraille, resté, dit-on, de l'ancien temple du soleil, dont les écrivains ne comptent les merveilles qu'en s'extasiant. Je doute néanmoins que ce temple

ait été de beaucoup plus spacieux et plus orné que celui dont on découvre des vestiges plus entiers au village de Cayambe, dans la province de Quito, et qui n'a que huit toises de diamètre : c'est une muraille circulaire, élevée de quarante-huit pieds, bâtie de briques crues, maçonnées avec de la terre-glaise ; car le secret de faire de la chaux ou du ciment étoit absolument ignoré dans toute l'Amérique. On entre dans ce misérable édifice par une très-petite porte, et l'on n'y découvre aucune ouverture ni aucune fenêtre ; de sorte que la lumière a dû y entrer par l'endroit où auroit été le toit, si l'on avoit voulu y en faire un. Il conste, par la tradition unanime des Indiens, que cet oratoire de Cayambe a été anciennement aussi renommé, aussi fameux que la chapelle de Cusco ; et l'on peut juger par la peinture qu'on vient de donner de ce bâtiment, s'il étoit aussi merveilleux qu'on le pense.

Lacondamine a fait insérer dans les mémoires de l'académie de Berlin la description d'un ancien logis des Incas dont on voit encore les ruines près d'Atun-Cannar, dans le corrégiment de Cuença, province de Quito : il convient qu'il n'y a jamais eu ni pu y avoir de fenêtres dans ce prétendu palais à un étage ; ce qui suffit, selon moi, pour prou-

ver que l'architecture péruvienne n'étoit pas beaucoup plus perfectionné que celle des Hottentots et des Iroquois; et il est naturel de présumer que les habitations des particuliers n'étoient que des baraques, puisque les princes y nichoient entre des tas de pierres, où il y a quelques vides, qu'on veut bien nommer des chambres. Comme on n'y apperçoit ni voûte, ni aucune trace de soutien qui ait pu supporter un comble, il y a toute apparence que ces édifices n'ont jamais été couverts, et que ceux qui y logeoient, devoient y essuyer la pluie et les injures de l'air: on y étoit seulement à l'abri des bêtes féroces, et des incursions subites de quelques partis ennemis. Il importe d'observer que l'Espagnol Ulloa, en parlant de ces masures d'Atun-Cannar, en donne un dessein magnifique; parce qu'il a fait représenter ce chétif monument comme il a cru qu'il devoit être, et non comme il est en effet. Il n'y a, pour se convaincre de cette falsification, qu'à confronter les estampes et les plans publiés par Lacondamine et Bouguer, qui n'ayant eu aucun motif pour servir la vanité des Espagnols, ont fait dépeindre les ruines de Cannar, sans les embellir.

On rencontre encore un *Inca-Pirca*, ou

un bâtiment désolé des Incas, à Callo, au Nord du bourg de Latacugna, dont l'aspect est plus misérable que celui du précédent : ce ne sont que des cailloux dressés sur d'autres cailloux, plâtrés d'une argile rougeâtre. S'il y a jamais eu un toit sur ce logis, on n'a pu y voir en plein midi qu'à l'aide de plusieurs flambeaux, les portes étant trop étroites pour avoir donné assez de passage à la lumière qui auroient dû éclairer les appartemens intérieurs, destitués d'embrasures. Il n'y a donc point de milieu, ou les Péruviens n'ont pu voir dans leurs maisons, ou ils ont logé dans des maisons découvertes par le haut, et cela pour n'avoir point eu l'esprit d'imaginer des fenêtres. Il y a dans ces décombres de Callo, quelques taudis auxquels Ulloa a donné le nom imposant de ménagerie; mais il n'est pas probable qu'on ait eu des ménageries dans un pays où l'on avoit à peine des cabanes.

Ce qu'on vient de dire des temples et des palais, doit s'entendre aussi des forteresses, qui, au rapport de quelques relateurs, étoient très-multipliées dans le Pérou : on nous vante sur-tout la citadelle de Cusco comme un chef-d'œuvre de fortification; tandis qu'on sait que François Pizarre s'est emparé de la capitale et de son fort en un seul jour, sans tirer un

coup de fusil. On a soutenu à la vérité, qu'il avoit été favorisé dans cette expédition par une sœur d'Atabaliba, le dernier des Incas: il est difficile d'admettre, dira-t-on, que la sœur d'un Prince que les Espagnols venoient d'étrangler avec autant d'injustice que d'ignominie, auroit pu avoir l'impudence ou la foiblesse d'aimer le chef des bandits Européans; cependant, malgré le peu de vraisemblance de cette anecdote, il est certain que cette sœur d'Atabaliba a été publiquement la maîtresse de François Pizarre, et qu'elle a eu de lui deux enfans, nommés Dom Gonsale et Dona Francisca: tant il est vrai que l'histoire de la découverte de l'Amérique est remplie de faits si singuliers qu'ils paroissent incroyables (*).

(*) Si l'on avoit été tenté de ne point croire ce que j'ai rapporté, dans le volume précédent, du singulier attachement des femmes de l'Amérique aux conquérans de notre Europe, cet exemple de la sœur d'Atabaliba suffiroit pour lever tous les doutes à cet égard: Pizarre eut un troisième enfant d'une Péruvienne de Cusco: quant à la maîtresse d'Almagre, c'étoit une fille américaine, née à Panama, qui lui resta fidelle jusqu'à la mort.

Les Péruviens ne furent pas long-temps à s'appercevoir de cet attachement de leurs femmes aux Espagnols: Ruminagui, général d'Atabaliba, ayant fait, après la

Les Péruviens ne savoient pas forger le fer ; et l'on n'a pas trouvé, dans tout leur pays, un seul instrument de ce métal, l'ame des métiers et des arts (1) ; mais en revanche ils possédoient le secret, que nous avons laissé perdre dans notre continent, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que reçoit l'acier. Godin envoya en France, en 1727, à Maurepas, une vieille hache de cuivre péruvien endurci ; et par l'examen qu'en fit Caylus, il reconnut (2) que cet instrument égaloit

bataille de Caxamalca, assembler toutes ses femmes, leur dit : *mesdames, vous aurez bientôt le plaisir de vous divertir avec les chiens de chrétiens ;* et comme elles se mirent à rire, il en fut si indigné qu'il les fit décapiter.

(1) Il y a peu de mines de fer dans toute l'étendue de l'Amérique ; et ce qui est encore plus étonnant, c'est que le fer qu'on y exploite est infiniment inférieur à celui de notre continent, de sorte qu'on n'en sauroit fabriquer des clous ; malgré ce défaut, il se vend fort cher, et coûte un écu la livre au Pérou ; l'acier y vaut un écu et demi.

La nouvelle Espagne est la province où on a trouvé le plus de fer : on croit que le Pérou n'en a qu'une seule mine, que les anciens Péruviens connoissoient ; mais faute d'industrie, ils ne purent l'exploiter. Le Chili n'a absolument aucune mine de ce métal.

(2) Voyez *recueil d'antiquités par Caylus*, *in-4°.*, *tom.* 1. *pag.* 168 *et* 250. On y trouvera le résultat de

presque la dureté des anciennes armes de cuivre dont se sont servis les Grecs et les Romains, qui n'ont pas employé le fer à une infinité d'ouvrages, où nous l'employons aujourd'hui; soit qu'il fût plus rare alors, soit que leur cuivre trempé eût des qualités supérieures à celles de leur acier. Caylus, après avoir considéré cette hache, envoyée de Quito, a cru que c'étoit un monument d'un peuple plus ancien que les Incas, et qui avoit occupé le Pérou long-temps avant cette race d'Indiens abrutis, que les Espagnols y détruisirent au commencement du seizième siècle. Ayant lu, avec toute l'attention dont je suis capable, les différens historiens du nouveau Monde, je n'ai pas été assez heureux pour découvrir un fait capable de favoriser ce sentiment, et il me paroît très-vrai que les Péruviens ont eu le secret d'endurcir le cuivre; sans quoi ils n'auroient point été en état de creuser la terre, d'exploiter les mines, de percer les émeraudes, et de détacher de grands éclats de rocher, pour bâtir les cabanes murées, dont on vient de faire

toutes les expériences qu'a faites l'Auteur, pour ressusciter l'art d'endurcir le cuivre, que les Grecs et les Romains ont indubitablement connu; les armes antiques en font foi.

mention ; et qu'ils aient eu des haches de cuivre, à l'arrivée des Espagnols, c'est un fait dont on ne peut absolument douter, puisqu'on prit quelques-uns de ces instrumens, au combat de Caxamalca, aux principaux d'entre les officiers, qui jetèrent leurs armes, pour être plus légers à la course. Il faut avouer néanmoins qu'ils n'avoient pas tant de cuivre, qu'ils ne fussent encore obligés de faire des haches de pierres aiguisées, et d'armer la pointe de leurs flèches et de leurs javelines, d'os et de dents d'animaux. Enfin, ce qui prouve évidemment que ce que nous nommons l'empire des Incas, n'étoit qu'une région presque sauvage, habitée par des Barbares, c'est qu'il n'en est resté aucun monument, aucun débris de quelque importance. Les moines de Cusco et de Lima se sont longtemps occupés à fouiller les *Guaques*, ou les anciens tombeaux des Indiens, dans l'espérance d'y déterrer des trésors et des raretés ; mais après bien des recherches, poussées aussi loin que l'avarice a pu les pousser, on n'en a encore extrait que quelques morceaux de la *pierre des Incas*, et de la *pierre de Gallinace* (*), qui a servi, dit-on, à faire des miroirs.

(*) *La pierre de Gallinace* n'est autre chose qu'une lave fine, jetée par les volcans du Pérou ; elle est

Comme les peuples de ces provinces n'ont jamais eu de monnoie, ni rien qui en ait tenu lieu, on peut bien se figurer qu'ils ne connoissoient d'autres richesses que le maïs dont ils se nourrissoient, et la laine des petits chameaux Glamas, destinée à fabriquer des vêtemens; ils n'employoient l'or que comme nous employons l'étain; s'ils avoient fait un cas particulier de ce métal, ils en auroient frappé des jettons et des signes pour les paiemens et les achats (*). Ignorant à la fois l'usage du fer forgé, de la monnoie, de l'écriture, ignorant, dis-je, l'art de bâtir des navires et des ponts, de faire des fenêtres à leurs logis, et des cheminées à leurs foyers, il s'ensuit qu'ils devoient être inférieurs, en sagacité et en industrie, aux nations les plus grossières de notre continent; et la raison nous avertit de n'ajouter aucune foi aux hyperboles des écrivains Espagnols.

J'ai réellement été revolté en lisant dans

d'un noir foncé, et reçoit aisément un beau poli. On croit que la *pierre Obsidienne* de notre continent est le vrai analogue de la Gallinace du Pérou. Quant à la *pierre des Incas*, c'est une espèce de pyrite blanche, arsénicale, luisante comme de l'étain, ou du fer recuit, dont l'analogue est inconnu dans notre continent.

Garcilasso (*), qu'il y avoit, du temps des Incas, une université dans la bicoque de Cusco, où des ignorans titrés, qui ne savoient ni lire ni écrire, enseignoient la philosophie à d'autres ignorans, qui ne savoient pas parler. Si l'on m'objectoit que l'on peut enseigner la morale sans le secours de l'alphabet, et des écrits de Platon et de Socrate, je répondrois que la langue du Pérou n'étoit pas assez riche en mots simples et abstraits, pour servir à expliquer une science abstraite : et afin d'ôter toute espèce de doute à ce sujet, je citerai un passage remarquable du voyage de Lacondamine.

« La langue du Pérou manque de termes, » dit-il, pour exprimer les idées universelles, » preuve évidente du peu de progrès, qu'ont » fait les esprits de ces peuples. *Temps, du-* » *rée*, *espace*, *être*, *substance*, *matière*, » *corps*, tous ces mots, et beaucoup d'autres, » n'ont pas d'équivalent dans leurs langues : » non-seulement les noms des êtres métaphy- » siques, mais ceux des êtres moraux, ne » peuvent se rendre chez eux qu'imparfaite- » ment, et par de longues périphrases. Il n'y

(*) On n'a pas trouvé, dans toute l'Amérique, un seul peuple qui eût inventé une monnoie.

» a pas de mot propre, qui réponde exacte-
» ment à ceux de *vertu*, *justice*, *liberté*, *re-*
» *connoissance*, *ingratitude* ».

Les professeurs, nous dira-t-on, ou les *Amantas*, dont parle Garcilasso, se servoient, dans leurs leçons, de la langue sacrée, inconnue au peuple ; mais comment sait-on qu'il y a eu au Pérou une langue sacrée ? Cela n'est pas probable, puisque l'idiome vulgaire étoit si stérile, si pauvre en mots, qu'il eût été impossible de traduire le jargon savant par le jargon populaire. Qu'on accorde, si l'on peut, ces contradictions palpables, qui se heurtent de front : quant à moi, je regarde tout ce qu'on rapporte de l'université de Cusco, et des grands hommes, qui y enseignoient les belles-lettres et les sciences sublimes, comme un conte plus que ridicule, inventé en dépit du sens commun, et j'aimerois autant croire qu'il y a eu des académies chez les Juifs, chez les Tunguses, chez les Germains, dans la forêt noire, du temps de Jules-César.

Les métiers ont, dans tous les pays, devancé les sciences, parce que l'esprit humain ne fait point de sauts, non plus que la nature : il doit s'élever par degrés, et ne sauroit atteindre au premier rang, s'il n'a passé par le second ; et cette marche est toujours aussi lente que pénible. Quand un peuple parvient

à avoir des philosophes, c'est une marque certaine qu'il a déjà des arts, et que son idiôme s'est accru d'une infinité de termes propres à énoncer les notions morales, les idées métaphysiques, les mouvemens des passions, et toutes les nuances des sentimens : or, cette création de mots abstraits exige les efforts de plusieurs grands hommes, et une très-longue suite de siècles. En vain le vulgaire des chronologistes veut-il nous persuader que les Grecs étoient encore une nation récente du temps d'Homère ; la langue harmonieuse et riche, dans laquelle sont écrites l'Iliade et l'Odissée, prouve exactement le contraire, et l'on conçoit qu'une foule presque innombrable de chétifs versificateurs et de troubadours ont dû précéder, dans l'ordre des temps, le chantre immortel de la guerre de Troie ; car l'on ne sauroit faire un bon poème dans une langue, qui n'a jamais servi à faire des vers (*).

(*) Ovide nous apprend qu'il avoit composé un poème dans la langue des Gètes, pendant la sixième année de son exil à Tomes.

Ah pudet! et Getico scripsi sermone libellum;
Structaque sunt nostris barbara verba modis.
Et placui (gratare mihi) cœpique poetae
Inter inhumanos nomen habere Getas.
de Ponto IV. E. 13.

Il vaut donc mieux accorder quelques milliers d'années d'antiquité de plus au globe terrestre, et à l'espèce humaine, que de suivre servilement les calculs faux et absurdes d'une chronologie, démentie par les faits. C'est un préjugé que de soutenir qu'on est uniquement redevable au hasard des grandes découvertes et des inventions utiles : s'il n'y avoit pas eu des chimistes en Europe, au quatorzième siècle, la découverte de la poudre à canon ne se seroit point faite dans ce siècle-là ; si du temps de Custer, on n'avoit senti le besoin d'avoir des imprimeries, on n'eût pas inventé l'imprimerie du temps de Custer ; on ne l'eût pas cherchée. Il falloit avoir la boussole, pour naviguer en Amérique ; il falloit avoir observé la propriété de l'aimant, pour construire des boussoles ; il falloit savoir couler le verre,

Si Ovide a le premier essayé de faire des vers dans cette langue, son poème a dû être détestable ; mais il faut que les Gètes n'aient pas été aussi barbares qu'il nous les dépeint ; il faut même que leur idiome ait été très-perfectionné, puisqu'on y connoissoit déjà une espèce de prosodie ; car il résulte de l'expression *nostris modis*, qu'Ovide n'avoit pas fait des vers rimés ; mais des vers pourvus d'un mètre : on y connoissoit, par conséquent, ces syllabes longues et brèves, ce qui est bien singulier.

pour faire des lunettes ; il falloit avoir des lunettes, pour perfectionner l'astronomie. Ce n'est donc que chez des peuples, dont le génie et les arts ont déjà fait des progrès immenses, que les grandes découvertes peuvent avoir lieu : elles sont donc bien moins les dons du hasard que les fruits des travaux et des recherches ; sans quoi les Sauvages auroient pu être aussi heureux, et plus heureux que les hommes les plus éclairés : cependant le hasard n'a jamais fait faire à tous les Sauvages du monde une seule découverte de quelque importance. C'est dans le sein des sociétés bien policées, et par conséquent très-anciennes, que l'esprit humain a déployé toute sa force : c'est-là qu'il a appris à connoître ses ressources, et qu'il a soumis, pour ainsi dire, l'univers entier à sa puissance.

Je suis si peu enclin à croire que le hasard ait eu beaucoup de part aux inventions, que j'ose mettre en fait que deux peuples égaux en industrie, et à climat égal, qui n'auroient entre eux aucune communication, parviendroient, à-peu-près dans le même temps, aux mêmes découvertes, quand même ils n'atteindroient point à un degré égal de perfection. Les Chinois ont trouvé la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon, la porcelaine, ainsi

ainsi que les Européans, quoiqu'il n'ait existé aucune correspondance entre eux et nous dans ce temps-là. Les moines Bacon et Swartz, qui les premiers ont connu les effets du salpêtre en Europe, étoient si mauvais géographes, qu'ils ignoroient qu'il y eût un pays nommé la Chine.

La découverte à jamais mémorable du nouveau Monde a si peu été l'effet du hasard, que Christophe Colomb avoit promis de le découvrir, sept ans avant la date de sa première navigation en 1492 : il employa tout ce temps à solliciter en Espagne l'équipement d'un vaisseau, qui ne lui eût pas été accordé de sitôt, s'il ne lui étoit venu dans l'esprit de promettre une somme considérable à un moine intrigant et avare, qui confessoit le roi Ferdinand et la reine Isabelle. Cet événement m'a toujours tellement frappé, que je ne puis omettre ici une observation singulière à ce sujet. Les Européans sont les seuls qui aient voyagé en Amérique : les Africains et les Asiatiques ont été si stupidement indifférens à la nouvelle de la découverte d'un autre hémisphère, qu'ils n'y ont jamais envoyé une barque. Les Japonois et les Chinois, qui auroient pu y aller par la mer du sud, ainsi que le galion des Manilles, ont constamment refusé de l'en-

treprendre. Les Maures, les Barbares, les Turcs, dans le temps que leur marine pouvoit quelque chose, n'ont pas fait la moindre tentative, pour conquérir un pouce de terre en Amérique, où il n'aborde point d'autres étrangers que des hommes nés en Europe (*). Que nous nous soyons emparés d'une moitié de cette planète, cela est étonnant; mais que ni l'intérêt, ni la curiosité n'aient pu engager les autres nations de l'univers à y voyager, cela est plus étonnant encore, au moins à mes yeux.

Le commentateur anonyme des volumineux et obscurs écrits de Garcilasso convient que son Auteur, en parlant de l'astronomie des Péruviens, est tombé dans plusieurs absurdités inexcusables; et c'est un aveu singulier de la part d'un commentateur. Quarante ans après que ces peuples furent sortis de la vie sauvage, on érigea, selon Garcilasso, seize tours pyramidales à l'Orient et à l'Occident de la magnifique ville de Cusco, pour déterminer les points de l'horizon où le soleil se lève et

(*) Les nègres ne font pas une exception à ce que je viens de dire, puisque c'est malgré eux qu'on les entraîne au nouveau monde, où ils n'auroient jamais voyagé, si on leur avoit laissé la liberté qu'ils tenoient du ciel.

se couche aux solstices. Des hommes bruts et nouveaux, qui ne font que de quitter l'obscurité des forêts, ne sauroient construire de semblables observatoires, ni recourir à de telles inventions pour régler leur calendrier. S'il étoit vrai que ces tours ou ces colonnes eussent été élevées sous le troisième Inca, il s'ensuivroit nécessairement que les Péruviens étoient alors très-anciennement policés; ce qui est contredit par l'exposition qu'on vient de faire de leurs instrumens imparfaits, et par leur ignorance dans les arts utiles. Qu'on ait entassé quelques pierres aux environs de Cusco, cela est croyable; mais que ces buttes aient servi à faire des observations astronomiques, qui n'ont été tentées en Europe que du temps de Galilée, cela n'est pas croyable.

Les *Amantas* du Pérou, qui se mêloient, dit-on, d'étudier le ciel, où ils ne comprenoient rien, n'avoient imaginé aucun mot pour distinguer les planètes d'avec les étoiles: ils ne connoissoient que *Vénus*, à laquelle ils avoient donné un nom propre et caractéristique. Ils étoient persuadés que les taches noires qu'on apperçoit dans la lune, avoient été faites par un renard devenu amoureux d'elle, et qui ayant monté au ciel pour en

jouir, l'embrassa si étroitement qu'à force de la serrer, et de la baiser, il lui fit les souillures qu'on y voit. Ne savoir pas distinguer les planètes, ignorer la cause des éclipses, et dire de si grandes puérilités sur les taches de la lune, cela n'annonce rien moins que des hommes consommés dans l'astronomie, ou bien je me trompe. Tous les Sauvages connoissent l'étoile polaire et les pleïades; ils savent où est le Nord et le Sud; mais cela ne suffit point pour assurer que ces Sauvages sont des astronomes, hormis qu'on ne veuille faire l'abus le plus étrange des termes.

Garcilasso nous en a donc encore imposé, lorsqu'il a parlé, avec tant d'emphase et si peu de vérité, des progrès qu'avoient faits les Péruviens dans une science qui ayant été cultivée dans notre Continent pendant une infinité de siècles, n'a pas encore été portée au point de perfection où elle pourra atteindre chez les générations futures, si elles ne sont pas prédestinées à essuyer des temps d'ignorance et des révolutions qui engloutiront les arts et les artistes.

En réfutant, dans le premier volume de ces recherches, les rêveries du calculateur Riccioli, j'ai déjà fait voir, en passant, qu'on a excessivement exagéré la population des

Péruviens. Premièrement, la ville de Cusco est plus grande d'une moitié que n'étoit l'enceinte ancienne sous les Incas ; et l'on n'y compte aujourd'hui que quarante-mille hommes : elle ne pouvoit par conséquent contenir qu'environ vingt mille habitans, au moment qu'elle tomba sous le joug des Européans ; ce qui est bien peu de chose pour la capitale de tout un empire qu'on nous dit avoir fourmillé de monde. En second lieu, le Pérou étoit rempli d'une infinité de landes et de bruyères, où les Espagnols s'égarèrent pendant cinq à six jours, sans voir une habitation, sans rencontrer une cabane. On n'apperçut un grand nombre d'hommes assemblés qu'au combat de Caxamalca : par-tout ailleurs les Indiens ne se présentèrent que par détachemens et par pelotons, qu'on défit en détail. Si cet état avoit eu de grandes armées sur pied, une bataille n'eût pas suffi pour dissiper toutes les forces des Incas en un lieu et en un jour ; car après la victoire de Caxamalca, Pizarre et Almagre ne furent plus inquiets sur le succès de leur entreprise : l'unique obstacle qu'ils eurent à surmonter, ce fut la disette des vivres et des fourrages ; d'où l'on peut conjecturer que le pays étoit extrêmement dépeuplé, puisqu'une poignée d'en-

nemis eut beaucoup de difficulté à s'y nourrir avec ses chevaux et ses esclaves.

Gonzale Pizarre, qui fit l'expédition de la Canella avec deux cent hommes, fut à son retour tellement persécuté par la famine, qu'il fit tuer ses chevaux pour sustenter ses compagnons : on mangea ensuite les lévriers et les chiens-dogues qu'on avoit amenés pour dévorer les Indiens, on vendit un chat sauvage pour vingt écus à un officier mourant : les soldats, décharnés et abattus, broutèrent les feuilles et les écorces des arbres, et expiroient en les broutant.

Si un malheur de cette nature étoit arrivé à une armée de soixante-mille hommes, dans un pays ennemi, je n'en tirerois pas les mêmes conséquences : mais qu'une petite troupe d'aventuriers n'ait trouvé ni vivres, ni bestiaux, ni aucune ressource, en faisant un trajet de quatre cent lieues, depuis Quito jusqu'à la Canella, cela démontre que toute cette partie étoit vide et destituée d'habitans et de cultivateurs : aussi les Espagnols n'y marchèrent que par des lieux remplis de chardons, de ronces, de broussailles : ils pénétrèrent par des forêts et des solitudes, et ne virent, sur cette route, que des cantons où la terre en friche ne paroissoit jamais avoir reçu le

moindre labour. Un grand peuple sans agriculture est un être de raison : un pays peut, à l'instar du Portugal et de l'Espagne, avoir beaucoup de villes, et manquer à la fois d'habitans ; mais on n'a jamais vu de pays sans villes, où la population ait été assez considérable. Les Péruviens n'avoient construit d'autre bourgade que celle de Cusco ; d'où j'infère qu'ils ne composoient qu'une petite nation dispersée sur une surface immense ; et je ne m'arrêterai pas davantage à réfuter ce que tant d'écrivains ont dit de leur industrie, de leurs arts, de leur génie, de leur police, de leurs loix, de leur gouvernement et de leur bonheur. L'Auteur d'un ouvrage moderne, intitulé *Analyse du gouvernement des Incas*, a lu leur histoire, sans se défier de son authenticité : s'il avoit employé la moindre critique, il eût brûlé son manuscrit ; s'il avoit voulu être raisonnable, il ne l'eût jamais commencé. On n'a pu faire de bonnes loix dans un état despotique ; et quand il seroit vrai qu'on y avoit des loix, il nous seroit impossible aujourd'hui de les analyser, faute de les connoître, et nous ne saurions les connoître, parce qu'elles n'ont jamais été écrites, et que la mémoire a dû s'en perdre à la mort de ceux qui les avoient apprises par cœur.

Q 4

D'ailleurs, les traces des anciennes coutumes qui subsistent encore parmi les Péruviens modernes, ne s'accordent en aucune manière avec ce qu'on écrit de leur législation sous les Incas: on dit, par exemple, qu'ils n'épousoient anciennement que des filles vierges, et qu'ils châtioient avec là dernière rigueur celles qui se prostituoient; tandis que les *Landinos*, ou les Péruviens soumis aux Espagnols, ne se marient aujourd'hui qu'avec des filles qui ne sont plus vierges : ils se croiroient déshonorés, si leurs femmes n'avoient couché avec plusieurs amans avant leurs noces. On a employé tous les moyens imaginables pour les corriger de ce préjugé; mais ni les curés, ni les corrégidors, ni les officiers de l'inquisition n'ont pu vaincre leur entêtement, et ils se laisseroient plutôt couper par morceaux que de consentir à prendre une femme qu'ils soupçonneroient d'être pucelle. D'où l'on ne sauroit conclure autre chose, sinon qu'un usage si enraciné doit être très-ancien, et qu'il a été pratiqué sous les Incas, comme on le pratique encore maintenant.

Après avoir considéré l'ancien état du Pérou, nous nous contenterons de jeter un coup-d'œil sur le Mexique, dont on a conté autant de faussetés et de merveilles que de

l'empire des Incas; mais la vérité est que ces deux nations étoient à-peu-près égales, soit qu'on compare leur police, soit qu'on examine leurs arts et leurs instrumens.

Les Méxicains avoient la méthode de représenter les objets en les dessinant grossièrement, et ce sont ces desseins informes que les historiens ont jugé à propos de nommer des caractères hiéroglyphiques; mais en cela ils se sont trompés; car la manière des Méxicains différoit essentiellement de l'écriture Egyptienne, en ce qu'ils n'avoient pas déterminé des symboles ou des emblêmes pour remplacer les objets; ils copioient les objets mêmes, de sorte qu'ils faisoient un tableau complet, et peignoient un arbre pour représenter un arbre; ils vouloient parler aux yeux. Par le moyen des hiéroglyphes des Chcëns, on pouvoit énoncer un sens moral, et il n'y a aucun doute entre les savans que la table isiaque et les aiguilles égyptiennes dressées à Rome, ne contiennent des sentences et des maximes philosophiques: ce qui n'étoit point praticable dans la méthode des Méxicains, trop mauvais peintres pour imprimer à leurs figures les différens tons des passions et des attitudes caractéristiques: d'ailleurs, manquant absolument de signes fixes pour la re-

présentation des êtres moraux et métaphysiques, leurs peintures ne pouvoient être que très-bornées.

Ils se servoient de peaux d'animaux et d'écorces pour y dessiner les choses dons ils vouloient conserver le souvenir : on trouva chez eux une assez grande quantité de ces volumes peints, que les soldats, qui ne cherchoient que de l'or, méprisèrent trop pour les emporter; mais un barbare, nommé Sumarica, qui fut par malheur le premier évêque de Mexico, fit, vers le commencement du seizième siècle, recueillir tous les tableaux historiques qu'on put déterrer dans cette partie de l'Amérique, et ayant fait allumer un feu au nom du Seigneur, il y jeta ces monumens singuliers, après les avoir préalablement exorcisés; car il soutenoit qu'il falloit brûler les livres de tous les peuples qui ne sont pas chrétiens (*). On ne sauroit

(*) Cette manie de brûler des livres a toujours caractérisé le génie intolérant du clergé romain; mais elle ne sévit jamais tant qu'au sixième et au quinzième siècle. Le pape Grégoire, surnommé si injustement le grand, fit brûler dans toute la chrétienté les œuvres de Cicéron, de Tite-Live, et de Corneille-Tacite; et depuis cette funeste époque, on n'a jamais pu retrouver un exemplaire complet d'un de ces trois Auteurs.

comparer l'horrible fureur de ce fanatique qu'à celle du pape Grégoire, et du musulman Omar, qui fit consumer la bibliothèque d'Alexandrie, pour mieux conserver l'alcoran.

Il n'est échappé des mains de ce Sumarica qu'un seul exemplaire qu'on avoit destiné à remplir la curiosité de l'empereur Charles V, qui auroit dû envoyer au nouveau Monde des évêques plus éclairés. Le navire chargé de porter cet ouvrage à Cadix fut pillé par un armateur français; et le manuscrit indien, avec l'interprétation espagnole, tomba, par un bonheur singulier, entre les mains du voyageur Thevet, dont les héritiers le reven-

* Ces persécutions contre l'esprit humain nous ont fait perdre les poésies de Ménandre, de Bion, d'Apollodore, d'Alcée, de Philémon, et de Sapho, dont les fragmens ne servent qu'à nous faire comprendre que notre perte a été inestimable. Il n'y a pas jusqu'aux juifs dont on n'ait brûlé les livres, et l'on assure que dans la dernière persécution, qui leur avoit été suscitée par un scélérat, connu sous le nom de Pfeffercorn, on brûla le dernier exemplaire de l'ouvrage hébreu, intitulé *Toldos. Jesçut.*

On accuse la cour de Rome d'avoir détruit beaucoup de livres trouvés au Malabar et aux Indes orientales, dont les missionnaires de la propagande avoient fait la recherche.

dirent, pour une somme considérable, au fameux Raleig, qui, dans l'espérance assez fondée d'en tirer des éclaircissemens capables de jeter quelque lumière sur l'histoire des Mexicains, fit traduire l'interprétation en Anglois par Locke (*), et on la publia dans la collection de Purchas. Thévenot la traduisit en français, la fit imprimer dans son grand *recueil des voyages*, et en donna les figures gravées en bois sur des pages *in-folio*, qui contiennent trois cent soixante tableaux détachés et encadrés. Comme je sais que ces images ont été copiées, avec un soin infini, d'après l'original mexicain, je les ai considérées plusieurs fois avec attention ; mais j'avoue qu'on ne sauroit dessiner d'une façon plus louche et plus rude : il n'y a aucune trace de clair-obscur, aucune idée de perspective, aucune imitation de la nature ; et les objets sont sans vérité comme sans proportion, d'où on peut conclure que les Mexicains n'avoient fait presque aucun progrès dans l'art par le

(*) Il ne faut pas confondre ce Locke avec l'Auteur de *l'essai sur l'entendement humain* ; ce sont deux hommes différens : celui dont il s'agit a inventé, si je ne me trompe, cet instrument de marine qui porte encore son nom.

moyen duquel ils tâchoient de perpétuer la mémoire des choses passées et des événemens historiques.

L'ouvrage que le hazard a garanti du bûcher et du naufrage, renferme à ce qu'on croit, l'histoire de tous les rois du Mexique, dont le premier n'avoit commencé de régner, dit-on, que vers l'an 1391 de notre ère vulgaire, ou cent trente ans avant l'arrivée de Fernand-Cortez; mais comme il est impossible de déchiffrer ce livre mystérieux, trouvé dans l'Amérique septentrionale, je ne conseillerois à personne de s'en rapporter à l'interprétation qu'en ont donnée les Espagnols, qui n'ont pu expliquer les tableaux du Mexique sans interroger les Mexicains, et les Mexicains n'ont jamais su assez d'espagnol pour traduire un livre. Si l'interprétation a été mal faite, que deviennent alors les dates, et les époques, et la suite chronologique des souverains dont on n'en compte que huit avant Montézuma, IIme. du nom, qui régnoit en 1520? On n'est pas certain que le manuscrit Mexicain renferme un seul mot de ce qu'on croit y entrevoir; et il s'agit peut-être de huit maîtresses de Montézuma, là où l'on suppose qu'il est question de huit princes qui l'avoient précédé sur le trône : l'erreur pourroit être

encore plus grande, et la méprise encore plus ridicule ; car en confrontant, à différentes fois, les images indiennes, et le sens qu'on veut y lire, je n'ai pas découvert le moindre rapport, et tous ceux qui entreprendront cet examen sans être prévenus, ne se convaincront jamais qu'on ait deviné le mot de cette énigme. On doit en dire autant des *roues séculaires*, dont Carreri donne si hardiment l'explication d'après un professeur castillan, nommé Congara, qui n'a point osé publier l'ouvrage qu'il avoit promis sur cette matière, parce que ses amis et ses parens lui ont garanti qu'il abondoit en absurdités. En considérant ces instrumens, qu'on appelle, dans le style des relations, des *roues séculaires* du Mexique, il y a beaucoup d'apparence que ce n'étoient que des almanachs, semblables à ceux dont on s'est servi en Europe du temps des Goths, et qu'on imprime encore aujourd'hui, dans quelques provinces, à l'usage de ceux qui ne savent ni lire ni écrire, les jours de travail y étant désignés par des points noirs, les dimanches et les fêtes par des points rouges, et les rêves des astrologues par des emblêmes. Que les Mexicains aient célébré un grand jubilé à la clôture de chaque siècle, et qu'ils aient compté les siècles par

des roues, à qui on faisoit faire un tour au bout de cinquante ans (*), c'est ce que j'ai peine à me persuader, parce que cet usage supposeroit une longue suite d'observations astronomiques, et des connoissances fort précises pour régler l'année solaire, ce qui n'est pas compatible avec l'ignorance prodigieuse où ce peuple étoit plongé. Comment auroit-il pu perfectionner sa chronologie, lorsqu'il manquoit de mots pour compter au-delà de dix ?

L'histoire des huit rois du Mexique me semble aussi fabuleuse que celle des douze Incas du Pérou; j'y rencontre les mêmes incertitudes, les mêmes ténèbres. On assure qu'une nation, nommée les Chichimeis, vint l'an 772, des parties septentrionales du nouveau Continent, s'établir à-peu-près au centre du Mexique, d'où elle chassa les anciens ha-

(*) On dit que leurs siècles étoient de cinquante ans, et que leurs années étoient composées de dix-huit mois, à vingt jours chacun, au bout desquels ils en ajoutoient cinq, afin de completter l'année solaire. Cela s'accorde-t-il avec ce qu'on rapporte du temps où ils s'étoient formés en société, c'est-à-dire 130 ans avant l'arrivée des Espagnols? Peut-on, en si peu de temps, trouver l'année solaire, et inventer des calendriers pour compter les jours et les siècles?

bitans, dont on n'a jamais plus entendu parler : ce peuple, arrivé du Nord, étoit barbare, persista dans la barbarie pendant six cent ans, et ne commença à s'humaniser, et à adopter un régime politique, que vers l'an 1391 (*). Voilà ce que les historiens nous repètent continuellement d'un ton affirmatif, parce qu'ils s'appuient, disent-ils, sur les monumens même des Indiens : ils se fondent, il est vrai, sur les tableaux dont on vient de prouver l'impénétrable obscurité. D'ailleurs ces tableaux, quels qu'ils soient, ne remontent pas au-delà de la fondation de la monarchie Mexicaine, puisque le bon sens nous apprend que les annales d'aucun peuple ne sauroient être plus anciennes que lui. D'où donc a-t-on pris tout ce qu'on rapporte de l'invention des Chichimeis ? Par quel moyen s'est-on assuré que ces Chichimeis étoient venus du Nord, et non du Sud ? Sur la foi de quels

(*) *Cum Montezumæ Mexicanorum regum familia intercidit : regnatum in Mexicanâ urbe omnino sub regibus novem per annos CXXX, post DCXIX annos, quàm à Chichimeicis Mexicana terra primum occupata fuit.* Hist. Occident. Indiæ, lib. I. p. 73.

Cette supputation a été adoptée par tous les historiens qui ont écrit sur le Mexique ; et aucun n'a jamais été en état de la vérifier.

documens

documens a-t-on fixé la date de leur arrivée? Réellement on ne discerne pas un rayon d'évidence dans ces conjectures si témérairement hasardées.

Que les Mexicains n'eussent commencé à recevoir une forme de gouvernement que cent trente ans avant la funeste apparition des Espagnols, cela n'est point probable : leurs arts, quelque imparfaits qu'ils fussent, annoncent une plus hauté antiquité; mais il ne faut pas exagérer cette antiquité, comme a fait l'imprudent Carreri, qui, suivant une table chronologique, découverte par le professeur Congara, soutient que les Mexicains s'étoient assemblés en corps de peuple l'an du monde 1325. La rudesse extrême de leur langage, que jamais aucun Européan n'a su prononcer, et qui manque d'une infinité de mots propres à rendre les idées; l'imperfection de leurs instrumens, le peu de découvertes qu'ils avoient faites dans les mécaniques, le défaut du fer, l'atrocité de leur culte sanguinaire, l'anarchie de leur gouvernement, la disette de leurs loix; rien de tout cela ne caractérise un peuple réuni avant le déluge. Il faut donc encore se défier ici des auteurs Espagnols, d'autant plus suspects

qu'ils sont en contradiction avec eux-mêmes. Antonio Solis, dans son *historia de la conquista de la America septentrional, conocida por el nombre de Nueva Espanna* (*), n'a tâché que de briller par l'éclat des pensées et des images gigantesques, et la pompe de la narration : il y a indignement sacrifié la vérité de l'histoire aux vains agrémens d'un style ampoulé : il ose nous dire qu'il y avoit deux mille temples dans la capitale du Mexique, au moment qu'un usurpateur venu d'Europe s'en déclara le maître. Il n'y a jamais eu un tel nombre d'édifices publics dans aucune ville du monde, depuis Rome jusqu'à Pékin : aussi Gomara, moins hardi ou plus sensé que Solis, convient-il qu'en comptant sept petites chapelles, on n'a trouvé que huit endroits destinés à loger les idoles de Mexico. Montézuma, premier du nom, avoit donné à cette bourgade la forme d'une cité : or depuis le règne de ce Prince jusqu'à la venue de Cortez, il ne s'étoit écoulé que quarante-

(*) On a une traduction française, par Citri de la Guette. Un autre auteur a cru que l'histoire de Solis ne pouvoit plaire, si on ne la réduisoit à la moitié de l'original espagnol ; et d'un énorme *in-folio*, il a fait deux petits volumes dont la lecture est supportable.

deux ans, qui n'auroient certainement pas suffi pour bâtir deux mille églises.

Le prétendu château où cabanoient les rois Mexicains, étoit une grange : aussi Fernand Cortez ne découvrant aucune habitation propre dans toute la capitale de l'état qu'il venoit de conquérir, y fit-il construire, à la hâte, l'hôtel qui subsiste encore; ce qui doit nous désabuser sur la peinture outrée et extravagante qu'on fait de cette ville Américaine, et qui contenoit, selon quelques Auteurs, soixante et dix mille maisons sous le règne de Montézuma second; ce qui supposeroit qu'elle avoit alors trois cent cinquante mille habitans; tandis qu'il est notoire que Mexico, considérablement agrandi sous les Espagnols, ne renferme de nos jours que soixante mille ames, y compris vingt mille Nègres et Mulâtres. Comme on ne découvre, dans tout le Mexique, aucun vestige d'anciennes villes Indiennes, il est sûr qu'il n'y avoit qu'un seul endroit qui eût quelque apparence de cité; et cet endroit étoit Mexico, qu'il a plu aux écrivains Castillans de surnommer la Babylone des Indes; mais les noms magnifiques, donnés par les Espagnols à de misérables villages de

tinent, auroit renversée avec la même facilité. On a composé sur cet évènement un poème épique (*) qui n'a joui d'aucun succès, parce que le lecteur, prévenu d'avance de la pusillanimité des Américains, ne prend pas le moindre intérêt à des défaites où il voit sans cesse massacrer des Sauvages, qui ne se défendent point contre des soldats furieux, à qui l'abondance de l'or et la disette du fer avoient donné le cœur d'Alexandre et la férocité de Tamerlan. Si le poète, convaincu du défaut d'intérêt, ose porter la fiction jusqu'à donner du courage aux Américains, alors il con-

(*) Ce poème, intitulé le *Mexique conquis*, est monstrueux par-là même qu'il est en prose : cette invention des modernes est si bizarre, qu'on a peine à se persuader qu'elle ait été adoptée par un homme sensé. Au reste, tous les poètes qui ont choisi leur sujet dans l'histoire de l'Amérique, n'ont presque eu aucun succès : la *Colombiade*, la *tragédie de Fernand Cortez*, par Piron, le *poème de Jumonville* et *l'Arancana* d'Alonzo, n'ont pu forcer la renommée à les prôner comme des chefs-d'œuvres : ce qu'on doit plutôt attribuer à la nature même du sujet, qu'à l'inhabileté des auteurs; puisque Piron a employé toutes les ressources de son génie pour faire de son *Fernand Cortez* une bonne pièce de théâtre. *Alzire* n'est qu'une fiction heureuse, dont on suppose que la scène est en Amérique.

tredit l'histoire, et change la nature même des évènemens, qui sont encore trop récens, pour qu'on puisse les déguiser impunément.

Les Péruviens et les Mexicains, n'ayant jamais eu aucune communication entre eux, avoient suivi des routes diamétralement opposées pour atteindre à l'art de l'écriture; mais je suis persuadé que les Péruviens y seroient parvenus plutôt par le moyen de leurs cordons, que les Mexicains par celui de leurs peintures parlantes, qui ne les auroient conduits qu'au caractère hiéroglyphique, tel que l'ont eu les Egyptiens, et non à un alphabet tel que le nôtre.

Toutes les nations ont, au sortir de la vie sauvage, essayé l'une ou l'autre de ces méthodes employées en Amérique; ou ils ont dessiné les objets, ou ils ont fait usage de cordons, de pierres, et de morceaux de bois, qui, par un certain arrangement, rappeloient à leur esprit l'idée de tel ou de tel objet. On retrouve des traces manifestes de ce procédé dans la langue Allemande, où les lettres sont nommées *Buchstaben*, ce qui signifie des petits bâtons de bois de hêtre : leurs livres sont nommés *bücher*, comme qui diroit un assemblage de pièces de hêtre. Les Runes tirent également leur étymologie de la racine Scan-

dinavienne *Ronne*, qui signifie le sorbier sauvage, arbre indigène du nord, dont on s'est servi pour faire des copaux, qui, par leur combinaison exprimoient un sens suivi, ainsi que nos lettres (*).

Les Chinois ont éprouvé les deux méthodes, dont on vient de parler : leurs premiers *kins*, inintelligibles aujourd'hui, furent écrits avec des cordelettes, ou des courroies nouées : ils abandonnèrent ensuite cette invention, pour adopter les peintures parlantes; d'où il a résulté que leur caractère, participant à la fois de notre alphabet et des hiéroglyphes, est absolument unique dans son espèce. S'ils avoient perfectionné leur première écriture par les

(*) *Litteras Runicas saxis ærique inscripserunt, et fago usi sunt, vel sorbo aucupariâ*: Ronne *vel* Runeboers Troec, (bois portant des Runes) *nomen suum à Runis ipsis obtinens, magni semper estimatum est: propterea quod præ aliis lignorum speciebus eam habet indolem, ut, cum littera in cortice ejus exarantur, arbor confestim succum ad cujusvis litteræ ductum protrudat, qui deinceps lapidis instar induresccit.* Rudbeck.

Il semble que Rudbeck veuille faire entendre, par ce passage, qu'on a commencé d'abord à graver les Runes sur des arbres; mais avant que d'être parvenus aux inscriptions, les Scandinaviens n'avoient d'autres lettres que de petits bâtons qu'ils rangeoient dans un cer-

cordons de Fohi, il y a toute apparence qu'ils seroient arrivés à un procédé beaucoup moins compliqué, beaucoup plus facile que celui dont ils usent de nos jours.

Je n'ignore pas que les Égyptiens, outre leurs figures allégoriques, ont eu un caractère épistolaire ou alphabétique, à-peu-près semblable au nôtre ; mais il ne s'ensuit point qu'ils avoient inventé ce caractère en perfectionnant leurs hiéroglyphes, comme quelques savans l'ont prétendu : il est plus probable qu'ils avoient emprunté cet alphabet d'un autre peuple, puisqu'ils n'ont commencé à s'en servir que fort tard, et peut-être pas avant l'invasion de Smerdis.

tain ordre, pour rendre un certain sens : aussi les Runes écrites sont-elles tracées en ligne droite comme des baguettes, ce qui décèle leur origine. Il se peut que l'usage de graver les runes sur des rochers et des arbres, ne remonte pas au-delà d'Odin. Quoi qu'il en soit, les plus anciens monumens de cette espèce, reconnus pour authentiques, sont du troisième siècle. Il y en a quelques-uns de suspects, et d'autres dont on vante mal-à-propos la vétusté. Si la pierre trouvée au fond de la Laponie par les académiciens français, contient en effet une inscription, elle est probablement beaucoup plus ancienne que celle de Hyldétant ; mais cette pierre de la Laponie n'est, à mon avis, qu'un jeu de la nature, pris pour un monument des hommes.

Il est du ressort de la philosophie de l'histoire de marquer par quels degrés l'esprit humain s'est élevé aux grandes inventions, et d'expliquer pourquoi les mêmes découvertes ont été portées à un plus haut point de perfection dans un pays que dans un autre; mais ces discussions, quoique relatives à mon sujet, me conduiroient au-delà des bornes, où je me suis proposé de m'arrêter, content d'avoir satisfait au titre de cette section, et d'avoir mis dans tout son jour ce qu'il m'importoit de prouver.

N'est-il pas surprenant qu'on n'ait trouvé sur une moitié de ce globe, que des hommes sans barbe, sans esprit, atteints du mal vénérien, et tellement déchus de la nature humaine, qu'ils étoient indisciplinables, ce qui est le complément de la stupidité? Le penchant que les Américains ont toujours eu, et qu'ils ont encore pour la vie sauvage, prouve qu'ils haïssent les loix de la société, et les entraves de l'éducation, qui, en domptant les passions les plus intempérées, peuvent seules élever l'homme au-dessus de l'animal: il faut lui ôter une partie de sa liberté, pour ennoblir son être et cultiver son génie; et sans cette culture, il n'est rien. L'arbre qu'on ébranche, qu'on déchire pour l'enter, qu'on

assujettit, donne des fruits délicieux : le sauvageon, qui n'a jamais été touché par la main du jardinier, ne végète que pour lui seul; ses productions sont ou nuisibles, ou inutiles, ou nulles. L'homme sauvage vit ainsi, uniquement pour lui-même : il n'aide personne, et personne ne l'aide : aucun lien, aucun pacte de fraternité ne le rapproche de son semblable : il est seul au monde, et ignore qu'on peut être bienfaisant, charitable et généreux. On ne sauroit imaginer un plus grand avilissement de notre nature que cet état d'indolence et d'inertie, où l'on ne connoît pas la vertu de faire du bien, et où l'on ne s'occupe jamais qu'à penser pour soi, ou pour ses maîtres. Il est triste que cet état soit néanmoins celui où végètent les deux tiers du genre humain; car la portion d'hommes, qui vit sous des loix tant soit peu équitables, est plus petite qu'on ne le pense. L'Amérique et l'Afrique ne sont presque peuplées que de Sauvages : le despotisme a accablé, et accable l'Asie, et pénètre par mille endroits dans l'Europe, qui semble être menacée de ce fléau, dans le temps même que les philosophes élèvent de toutes parts leur voix contre le despotisme, et contre la tyrannie des princes, qui font à leurs sujets les mêmes maux qu'ils feroient à

leurs ennemis, s'ils les avoient vaincus; et cependant ils s'imaginent qu'ils règnent, comme si l'on pouvoit règner sur ceux dont on n'est pas aimé, et qu'on n'aime point : on peut les contraindre, on peut les immoler, mais il y a moins de distance du ciel à la terre que d'un roi à un tyran....

Quel qu'ait été, au reste, l'abrutissement où l'on a surpris les habitans de l'Amérique, il est certain qu'on n'auroit pas dû les massacrer, en leur prêchant un Dieu de paix, ni les brûler, pour n'avoir pas pu croire des mystères incompréhensibles. Au contraire, leur extrême foiblesse auroit dû exciter la plus grande compassion dans l'ame de leurs conquérans, si ces conquérans avoient eu une ame. Le sang Indien, que les Espagnols ont versé avec profusion, crie encore vengeance, et auroit été vengé sans doute, s'il y avoit quelque vérité dans le sentiment de Tacite, qui croyoit que les Dieux ne se mêlent jamais des hommes, sinon que pour les châtier : *non esse curæ Deis securitatem nostram, esse ultionem.*

SECTION II.

De quelques usages bizarres, communs aux deux Continens.

En abordant, pour la première fois, à cette terre malheureuse et inconnue, qu'on a nommée le nouveau Monde, on y a retrouvé des coutumes barbares, atroces et singulières, qui avoient été, de temps immémorial, en vogue chez les habitans de l'ancien continent, et dont quelques-unes ont été extirpées par les efforts de la philosophie, et dont d'autres ont triomphé de la raison.

L'examen de ces usages, si semblables dans des climats si différens, et entre des nations, qui ne se connoissoient pas, prouve que l'homme est comme prédestiné à commettre les mêmes fautes, dans quelque région du globe qu'il habite; et qu'il y a des erreurs et des absurdités qui, malgré la ressemblance la plus marquée, n'ont pas été copiées les unes sur les autres; parce que la superstition, les préjugés, l'amour-propre, l'oubli de ses semblables, l'ignorance de ses devoirs, toutes les passions et tous les vices ont dû nécessairement produire les mêmes effets, et par conséquent les mêmes désordres dans des

sociétés, qui n'ont jamais eu la moindre communication entre elles.

Je sais avec quel précaution, avec quelle défiance on doit lire ce que des voyageurs, ivres du merveilleux, et par-là incapables de bien voir, ont rapporté des mœurs des peuples, ou mal-policés, ou entièrement sauvages, chez qui chaque famille et chaque tribu obéit à des impulsions particulières, et ne se gouverne pas par des maximes universelles et immuables. On a souvent pris les égaremens de quelques individus, pour des usages constans, et constamment reçus; on a confondu les loix avec les abus des loix, et les excès qu'on tolère, avec les excès qu'on autorise.

Ces tableaux infidèles ont séduit des écrivains célèbres, qui, uniquement frappés de la singularité des faits exposés dans un certain jour, n'ont pas pris la peine de s'assurer d'avance de la bonne foi des observateurs, et ils ont raisonné ou déraisonné à pure perte sur des rapports; démentis par des relations plus sincères, écrites avec plus de bon sens, dans des temps postérieurs, par des témoins, ou moins enthousiastes, ou plus éclairés. Pour éviter un reproche si justement mérité, je ne ferai l'exposition que des coutumes bizarres, bien avérées, et sur lesquelles on n'a jamais

formé de doute, et dont on ne pourroit douter, sans introduire dans l'histoire un scepticisme absurde, qui entraîneroit en sens contraire les mêmes inconvéniens que la trop grande crédulité, puisqu'il est également extravagant, de douter de tout, ou de croire tout. Il y a un milieu où il faut chercher la vérité comme la vertu.

Je commencerai cette section par l'examen de l'usage sanguinaire et insensé d'ensevelir des personnes vivantes avec les morts. On sait que cette barbarie a été pratiquée dans l'ancienne Europe; qu'elle étoit à peine abolie dans les Gaules, du temps de Jules-César, et que les colonies, si multipliées des Scythes, l'avoient introduite dans toutes les contrées, où elles s'étoient fixées : on sait qu'elle subsiste encore dans quelques cantons de l'Asie méridionale, sur les côtes de l'Afrique; qu'on l'a retrouvée, tant dans le sud qu'au nord de l'Amérique, chez des peuples si éloignés les uns des autres, et séparés par tant de barrières insurmontables, qu'on ne sauroit raisonnablement supposer qu'ils aient eu quelque correspondance, puisqu'ils différoient par tant d'endroits, et ne se ressembloient, pour ainsi dire, que par cette seule atrocité.

Quoiqu'il soit possible que ce n'est pas

une seule et une même cause, qui a enfanté un cérémonial si cruel chez les diverses nations qui l'ont adopté, il y a cependant beaucoup d'apparence que le dogme de la résurrection des corps, et d'une vie à venir, a produit par un malheur singulier, cette déplorable erreur, et que l'idée de se faire servir dans l'autre monde par ceux, à qui on avoit commandé dans celui-ci, a fait immoler les esclaves sur le tombeau de leurs maîtres, les femmes sur le corps mort de leurs époux. Aussi en lisant l'histoire, observe-t-on que c'est principalement aux funérailles des rois et des souverains que ces homicides ont été les plus fréquens. A la côte de Guinée, on n'enterre les femmes qu'avec le corps des seigneurs, et jamais avec celui des personnes d'une condition servile, ou d'une fortune médiocre. A la mort de Trimpong, roi d'Akin, dit Roermer dans sa relation de 1764, on inhuma avec lui trois cent femmes, et un beaucoup plus grand nombre d'esclaves, à qui on brisa auparavant les membres. Quelques voyageurs, qui ont attentivement considéré la construction intérieure des pyramides d'Égypte, ont soupçonné que les principaux officiers des Pharaons étoient condamnés à rester toute leur vie auprès du ca-

davre embaumé de leurs souverains, dans des chambres mûrées, où on leur faisoit entrer quelque nourriture par différens conduits, dont on remarque encore les traces aujourd'hui dans le corps de ces immenses mausolées. Cependant on ne pratiquoit rien de semblable, dans toute l'Égypte, à la mort des simples particuliers, à qui l'on se contentoit de mettre sous la langue, ou sur la poitrine, une pièce de monnoie d'or ou d'argent, qu'on retrouve encore dans les momies, lorsqu'on les dépouille de leurs maillots et de leurs langes gommés.

On a différemment interprété la loi Indienne, qui ordonne aux veuves sans enfans (*) de se jeter sur le bûcher, où l'on brûle leurs maris; mais il est très-faux que cette loi ait été suggérée par un Bramine, mauvais philosophe, qui vouloit empêcher les empoisonnemens : il prétendoit, dit-on, qu'aucune

(*) Il est important d'observer que les veuves Indiennes qui ont des enfans, ne peuvent se brûler avec le corps de leurs maris; et loin que la coutume les y oblige, il leur est ordonné de vivre pour veiller à l'éducation de leurs enfans; d'ailleurs les gouverneurs des provinces ne le leur permettoient pas, parce que les orphelins multipliés seroient un fardeau pour l'état, qui devroit leur servir de père.

femme

femme ne seroit tentée de donner du poison à son époux, si elle savoit d'avance qu'elle mourroit avec lui. Il ne faut pas croire que, pour prévenir un crime, on en ait commis mille de sang-froid ; c'est comme si l'on brûloit sa maison pour la garantir des voleurs. D'ailleurs les Indiennes n'empoisonnent pas plus souvent leurs maris, que les autres femmes de l'Asie et de l'Europe ; et si l'esprit du législateur eût été tel qu'on le suppose, il n'auroit pas exempté les veuves, qui ont des enfans, de la peine commune.

Comme les Indous sont polygames, c'est la femme qu'ils ont le plus aimée pendant leur vie, que la loi fait périr avec eux ; d'où l'on peut sûrement inférer que la ridicule prétention de vouloir coucher encore avec sa maîtresse dans l'autre monde, a fait adopter cette folie cruelle à des hommes, qui avoient l'espérance d'une vie à venir, mais qui étoient aveuglés par la volupté. Il ne faut pas oublier ici deux contradictions horribles dans le système des anciens Brachmanes et des Bramines modernes ; entêtés jusqu'à la fureur de la métempsycose, cette hypothèse favorite des Orientaux, ils croient qu'il n'est pas permis d'ôter volontairement la vie à une mouche, à un ciron, ni à rien de tout ce qui respire sur la terre, tan-

dis qu'ils exigent que les femmes soient brûlées solemnellement aux obsèques de leurs maris; et en craignant de blesser un insecte, ils font essuyer à leurs semblables le plus affreux des supplices. On ne sauroit imaginer une plus grande discordance dans les idées, ni une extravagance comparable à celle-là. D'un autre côté, on ne peut concevoir comment ils prétendent rejoindre leurs épouses dans l'autre monde, puisqu'ils soutiennent que les ames voyagent, et passent, sans relâche et sans repos, d'un corps dans un autre, au moment de la destruction de l'être animé; de sorte que l'ame du mari pourroit entrer, selon eux, dans l'embryon d'une souris, et l'ame de la femme, dans celui d'un chat. Ainsi les Idous, qui ne devroient point brûler leurs femmes, s'ils vouloient être conséquens dans leurs principes, sont les seuls Asiatiques méridionaux, qui aient opiniâtrément retenu cette abominable coutume; ils paient même un tribut annuel au grand Mogol, aux Nababs, et aux Rajas Mahométans, pour avoir la permission de commettre de temps en temps de semblables parricides; et il leur en coûte fort cher, pour transgresser le précepte positif de leur Védam, qui défend l'homicide.

Il ne faudroit pas plus s'étonner de voir des

chrétiens brûler leurs femmes, que de voir des Banianes brûler les leurs, si les maximes des hommes n'étoient presque toujours en contradiction avec leurs actions, ou leurs actions avec leurs maximes. On trouve dans un mémoire académique de Fréret, que ses confrères avoient soutenu que les anciens Gaulois n'immoloient pas des victimes humaines, parce que de semblables sacrifices, disoient-ils, n'auroient pu s'accorder avec leurs dogmes, tels qu'on les expose dans César, dans Strabon et dans Diodore; mais le seul exemple des Indiens auroit dû les désabuser, puisque cet exemple démontre, de la façon la plus évidente, que les dogmes religieux et les systêmes théologiques peuvent être en opposition avec les pratiques et les usages; et on ne voit pas pourquoi on exigeroit des anciens Gaulois d'avoir été moins inconséquens que les autres nations contemporaines.

Le fanatisme a quelquefois tellement subjugué la raison et la nature, qu'on a vu aux Indes des femmes forcenées se brûler volontairement; mais ces suicides sont rares, et il est certain que la plûpart des veuves tâchent d'échapper au bûcher, et elles échapperoient en effet, si les Bramines ne les contraignoient,

en les menaçant de l'implacable courroux de Brama (*). Lorsqu'on lit avec attention les voyages de Tavernier, de Thevenot, de Bernier et de Chardin, on s'apperçoit qu'on donne à ces misérables victimes de la mode

(*) On brûle les femmes aux Indes Orientales de trois façons différentes. Dans le royaume de Guzerate, jusqu'à Agra et Delhy, on les fait asseoir dans une hutte de bambous et de roseaux secs, où on applique le feu au-dehors. Dans le Bengale, la veuve dévouée se tient accroupie sur un bûcher, qu'on allume lorsqu'elle prend le corps de son mari pour le mettre sur son giron: ceux qui ont des lettres ou des présens qu'ils veulent faire tenir à leurs parens de l'autre monde, les lui donnent avant que le feu ait pris. Sur un district de la côte de Coromandel, on fait un feu dans une grande fosse, de la profondeur de dix pieds: quand la flamme commence à s'élever, les prêtres-bourreaux conduisent la femme à reculons, et le dos tourné vers le feu, où on la précipite en arrivant sur le bord du fossé. C'est la mode de jeter dans ces bûchers funèbres plusieurs vases remplis d'huile et de résine; mais on ne sauroit dire si cela contribue à abréger ou augmenter le supplice: les musiciens, qui savent leur métier, ont soin de faire un si grand bruit avec leurs tambourins et leurs flûtes, qu'on n'entend jamais les cris de la victime. Dans un autre endroit de cette côte de Coromandel, on enterre les femmes vivantes, et chaque assistant a la charité de leur jeter un panier de sable. Voyez *Tavernier*, *voyage aux Indes*, *liv.* 3. *tom. II*, *à la Haye*, 1718. Consultez aussi les *lettres de Bernier.*

et de la superstition un breuvage qui, en étourdissant leurs sens, leur ôte la frayeur, que l'appareil de la mort inspire. En faisant des recherches plus précises sur la qualité des ingrédiens, dont on extrait cette liqueur enivrante, j'ai découvert qu'on se sert principalement d'une forte infusion de safran, qui a la vertu singulière de porter à la tête des vapeurs fort agréables, et plus vives que celles que procurent l'opium, le solanum, la graine du chanvre verd, et les autres narcotiques (*).

On saisit l'instant où l'ivresse commence, pour jeter les femmes sur le bûcher, et c'est à ce stratagême des Faquirs et des Bramines, qu'on doit attribuer ce que disent quelques

(*) Le safran, ainsi que les étamines et les stigmates de la plûpart des fleurs liliacées, à racine bulbeuse, est un poison, pris à une certaine dose, et on prétend que c'est de tous les venins le moins violent, pour ne pas dire le plus doux. Après avoir excité un rire immodéré et convulsif, il commence par assoupir et à produire des rêves divertissans, qui finissent par la mort. On a vu plus d'une fois, dans le Gatinois, mourir des personnes qui s'étoient par mégarde endormies sur des ballots remplis de safran; ce qui prouve qu'il tue par ses *effluvia*, ou plutôt qu'il étouffe par sa forte évaporation. Les bouquets de fleurs liliacées, mis dans des chambres closes, ont souvent occasionné les mêmes effets, et étouffé ceux qui y couchoient.

relations des signes de joie et d'allégresse, qu'on remarque dans ces infortunées créatures, quelque temps avant l'exécution, et à l'aspect des flammes qui vont les dévorer. Il est réellement étonnant que les Américains septentrionaux aient la même coutume de faire prendre une drogue aux femmes et aux esclaves, qu'on sacrifie à la mort des Caciques : ils emploient des feuilles de tabac, écrasées et réduites en pâte, dont ils forment de grosses boulettes, qu'avalent ceux qui doivent mourir ; on leur fait boire ensuite un verre d'eau, qui, en délayant le tabac, les précipite dans un délire complet ; parce que l'âcreté de l'huile et du sel, que ce végétal recèle, picote violemment les parois et la membrane de l'estomac, et occasionne des convulsions, qui troublent les esprits vitaux ; tant les hommes ont été ingénieux dans leurs égaremens ; quand ils n'ont pu réussir à surmonter la nature par force, ils l'ont surmontée par artifice.

Au seizième siècle, il s'éleva une dispute entre le métif Garcilasso, et les autres auteurs Espagnols, qui ont écrit l'histoire du Pérou : ces Auteurs prétendoient qu'à la mort des Incas, on faisoit mourir par force un grand cortège de domestiques et de concubines,

qui devoient aller servir leur défunt maître dans les espaces imaginaires, où les Péruviens plaçoient leur paradis. Garcilassso, au contraire, soutenoit qu'on ne contraignoit pas ces infortunés; mais qu'ils venoient se présenter d'eux-mêmes pour avoir l'honneur d'être enterrés vivans, et qu'on étoit souvent obligé d'en renvoyer plusieurs, qui excédoient le nombre prescrit par l'étiquette de la cour, pour les funérailles de sa Majesté. Si l'on se rappelle jusqu'à quel point les Péruviens modernes méprisent la vie, on ne sauroit nier que le sentiment de Garcilasso ne soit le plus probable. D'ailleurs tout dépend de la persuasion plus ou moins grande de la part de ceux qui se dévouent : s'ils croient fermement, et jusqu'à l'enthousiasme, qu'ils ressusciteront sur-le-champ, pour aller accompagner leurs maîtres ou leurs amis, il pourroit leur arriver d'expirer avec autant de constance, que ces hommes obscurs, prétendus martyrs, qui couroient joyeusement aux échafauds, dans l'idée qu'on étoit sauvé, quand on avoit eu le bonheur d'être mis à mort, pour avoir insulté les statues de Vénus et de Mercure.

Quant aux peuples de l'Amérique septentrionale, il est sûr qu'ils se servent du tabac, comme on l'a observé en 1725, chez les

Natchez de la Louisiane, dont le chef vint à mourir cette année-là. Les Français, qui occupoient alors une grande partie de cette province, ne purent, ni par prière ni par menaces, empêcher qu'on ne fît un grand massacre aux obsèques de ce barbare : on ne tua pas moins de treize personnes des deux sèxes, sans compter un enfant, qu'on jetoit par-tout où le convoi passoit, afin qu'il fût foulé aux pieds de ceux qui portoient le brancard, où reposoit le corps du Cacique. Deux de ses femmes, quelques vieilles décrépites, et cinq de ses domestiques furent expédiés, pour lui tenir compagnie dans le tombeau (*).

Après beaucoup de cérémonies ennuyeuses et folles, on fit asseoir tous les condamnés sur des nattes étendues par terre : on leur servit les boulettes, dont on vient de parler, et en attendant que ce poison produisît les premiers effets, l'assemblée se mit à danser, et à faire le cri de mort d'une façon si bruyante, qu'on l'entendit dans tous les villages des environs : on enveloppa ensuite la tête de chaque patient d'une peau de chevreuil, sur

(*) *Histoire de la Louisiane, par Lepage des Pratz. Tom III, pag.* 57. On trouvera une autre relation de ce même événement dans Dumont, sur la Louisiane, pag. 237 et suivantes.

laquelle on passa immédiatement une corde pourvue d'un nœud coulant. Deux hommes soutinrent ce lacet, pour l'empêcher de glisser, et trois autres bourreaux le tirèrent par un bout, et étranglèrent ainsi en un instant toutes les victimes de cérémonie de Cannibales : on enterra leurs corps à côté de la fosse, où on jeta celui du Cacique.

Lepage prétend que si les Français ne s'étoient pas trouvés à l'habitation des Natchez quelques jours avant l'exécution, le nombre des femmes et des hommes dévoués et assassinés, eût été beaucoup plus considérable. D'où on peut juger quel doit avoir été le carnage, que les anciens Mexicains et les anciens Péruviens faisoient dans des circonstances semblables. Si un petit chef d'une petite horde exigeoit treize à quatorze personnes pour ses plaisirs et son service dans l'autre monde, on a dû en faire périr des milliers, pour former la suite des Incas, et des prédécesseurs de Montézuma, qui commandoient à plusieurs peuples dans de grandes contrées, soumises au pouvoir d'un seul despote. A Saint-Domingue, on pratiquoit aussi cette barbarie à l'enterrement des princes et des seigneurs de l'isle. Enfin, elle avoit été adoptée par la plûpart des nations du nouveau con-

tinent, rangées sous le gouvernement d'un Cacique.

Il n'y a aucun grand bien, qui ne puisse produire un grand mal : la flatteuse espérance d'une vie à venir, qui auroit dû consoler l'humanité, a été la source d'une infinité de crimes et de meurtres solemnels, qui font et feront toujours horreur à quiconque en lit le récit dans l'histoire du genre humain. Ce n'est pas le système de l'immortalité de l'ame qui a entraîné des abus si coupables, mais le dogme de la résurrection des corps. Il est facile de se figurer comment des hommes grossiers et matériels ont raisonné sur ce principe une fois admis comme incontestable. Si nous ressuscitons; auront-ils dit, avec un corps tel que le nôtre, nous aurons les mêmes organes et les mêmes sens : si nous devons avoir les mêmes organes, il s'ensuit que nous éprouverons les mêmes sensations et les mêmes besoins : il n'est donc pas absurde qu'un mari, accoutumé d'être caressé, et un maître, accoutumé d'être obéi dans ce monde-ci, se fassent accompagner dans l'autre par leurs femmes et leurs esclaves.

Il faut qu'on ait raisonné de la sorte, puisqu'on a agi conformément aux conséquences de ce sophisme. Observons toutefois qu'un

missionnaire de la Propagande, hérissé de théologie, auroit de la peine à démontrer, par exemple, à un chef des Natchez de la Lousiane, qu'il ne doit pas faire enterrer des esclaves vivans à ses obsèques. Le Sauvage diroit au prêtre : je suis dans la ferme persuasion d'une vie à venir : si tu veux me retirer de ce systême, il faut que tu me prouves que je ne ressusciterai pas en corps et en ame : il faut que tu me prouves encore qu'il est impossible qu'ayant été roi des Natchez dans cette vie, je ne puis le redevenir dans l'autre, vu qu'il n'y a en cela rien de contradictoire pour celui qui, comme moi, n'a jamais douté de la toute-puissance de Dieu. Si la mort n'est qu'un passage brusque à une seconde existence, il est sûr qu'elle ne sauroit m'ôter le droit que j'ai sur mes esclaves ; puisque je tiens ce droit de Dieu même, qui étant immuable, ne me privera point de ce qu'il m'a une fois donné.

Ce discours, quel qu'il soit, embarrasseroit sans doute le catéchiste ; mais un philosophe, qui rencontreroit cet Indien raisonneur, lui diroit : *Rien ne t'autorise à supposer comme vrai ce qui peut ne l'être pas. Ton systême est incertain : le crime que tu veux commettre, ne l'est point. Toi, qui meurs de ta mort na-*

turelle, comment peux-tu prétendre, Barbare, que d'autres hommes soient égorgés pour te faire plaisir, et qu'ils préviennent en ta faveur le terme, que la nature leur a marqué? Si tu n'a jamais douté de la toute-puissance de l'Être-suprême, tu n'a aucune raison pour douter de sa justice, qui ne sauroit s'accorder avec la violence, que tu fais à ceux que tu nommes tes sujets, en voulant qu'ils meurent, lorsque tu cesses de vivre. L'empire que tu as exercé sur eux, n'a été qu'un continuel abus et de leur part et de la tienne, ou un continuel brigandage du plus fort sur le plus foible. Tu blasphêmes, lorsque tu dis, que les tyrans tiennent leur pouvoir de Dieu : tu envahis les droits du Créateur, lorsque tu prétends régler les instans de la mort de tes semblables. Ce n'est pas toi qui les anime ; ce n'est donc pas à toi à les détruire, mais à les aimer, puisqu'ils sont les fils de ton père. Parce que tu crois la résurrection des corps, tu veux massacrer tes frères! Insensé, ta cruauté me fait frémir. Si l'on te contoit qu'il y a un pays, où les bergers égorgent leur troupeau, lorsque le loup leur mange une brebis, cette absurdité, moins criminelle que la tienne, te paroîtroit incroyable. Penses ce que tu veux

d'une vie à venir; mais ne souilles pas tes mains d'un sang innocent. Meurs en paix, laisses-y mourir les autres, et demande à Dieu qu'il te pardonne de ce que tu as été roi dans ce monde.

Cette réponse vaudroit mieux que tout ce que pourroit balbutier le théologien, et je ne doute nullement qu'elle ne fît une si forte impression sur l'esprit de l'Américain, qu'il renonceroit à la prétention d'être enterré avec ses esclaves vivans : mais, dira-ton, n'y a-t-il jamais eu aux Indes orientales des personnes sensées, qui aient employé ces raisons, ou des raisons semblables, pour dissuader aux femmes de s'y brûler? Si l'on s'y est servi de ces motifs, il faut qu'ils n'aient produit aucun effet sensible, puisque la coutume en a triomphé. Oui, il est possible que la philosophie n'a jamais pu faire entendre sa voix aux Indes, à cause de l'intérêt des Bramines, qui s'approprient les dépouilles des veuves sacrifiées : ils s'approprient leurs colliers, leurs brasselets, leurs pendans d'oreilles, qu'ils vont rechercher dans les cendres, quand le bûcher est éteint.

Si le clergé d'Espagne et de Portugal n'avoit quelque profit à faire ces *auto-da-fé*, il n'en feroit pas : on n'est pas gratuitement méchant.

Si dans un pays de superstition, on prêchoit les plus belles maximes, qui choqueroient l'avarice des prêtres, on ne seroit pas entendu du peuple, qui n'entend et qui ne voit que par ses prêtres, ces despotes du vulgaire.

Il faut que le dogme de la résurrection des corps ait été plus généralement répandu en Europe, en Asie, en Afrique, que les historiens ne le soupçonnent, vu qu'on ne connoît guères d'ancienne nation, qui n'ait mis dans les tombeaux, à côté des morts, des armes, des ustensiles de ménage, des boissons, des alimens, des lumières et des pièces de monnoie, pour le service des mânes ; ce qui prouve incontestablement qu'on y croyoit à une vie future. Les cérémonies funèbres peuvent expliquer les différens systêmes sur la nature de l'ame, adoptés dans les différens pays ; et ce seroit peut-être un moyen pour résoudre la question, peu importante à mon avis, mais tant de fois agitée, sur le sentiment des anciens Juifs, touchant la résurrection.

Il est vrai que dans le *Vaücra*, ou le Lévitique, ni dans tout le Deutéronome, on ne voit aucun réglement concernant les enterremens et la sépulture ; et on ne conçoit pas comment ces préceptes économiques, si essentiels, ont pu être omis ou oubliés dans les

livres, où l'on descend dans les plus petits détails, où l'on défend de manger de la chair étuvée à la crême, et des cuisses de lièvre. Les écritures hébraïques disent dans un autre endroit, que Jacob et Joseph avoient été embaumés, et que leurs corps avoient été salés pendant quarante jours dans le natron (1). D'où on peut inférer que ceux qui les ensevelirent de la sorte, adhéroient au dogme des Égyptiens sur la résurrection : et il est très-probable que les Juifs, qui avoient beaucoup emprunté de l'Égypte, ont toujours persisté dans cette opinion, sans quoi ils n'auroient pas importé dans la Palestine le procédé des embaumemens, où ils ne firent, dans la suite des temps, que quelques légers changemens, auxquels leur pauvreté les contraignit, comme l'assure le rabbin Jacob dans son *Thurim Jora Degha*, chapitre 352 (2). Il y a même beau-

(1) Comme c'étoit une loi inviolable en Egypte de laisser les cadavres dans le natron ou le nitre, pendant soixante-dix jours, ni plus ni moins, il faut avouer qu'il y a une faute dans le texte de la Genèse, qui dit au chap. 50, que le cadavre de Jacob ne resta dans le sel que pendant quarante jours. L'adresse des commentateurs palliera aisément cette inadvertance, en l'attribuant aux copistes.

(2) Chardin assure, tome III, pag. 17, que les Persans s'imaginent que Daniel a le premier enseigné en

coup d'apparence qu'ils jetoient anciennement quelques pièces de monnoie dans le sépulcre des particuliers, puisque Flavien Joseph rapporte que c'étoit une opinion reçue du temps de Hircan, qu'en inhumant David, on avoit enterré des sommes considérables avec lui. Comment cette opinion se seroit-elle établie dans un pays, où on n'auroit pas eu la coutume de renfermer de l'argent dans les cercueils? Et pourquoi auroit-on eu cette prévoyance à l'égard des morts, si l'on n'y avoit eu quelque idée d'une vie à venir, purement matérielle, que les chrétiens ont manifestement puisée dans la synagogue? D'ailleurs, la secte des Sadducéens, qui nioient la résurrection, étoit une secte nouvelle, qu'on accusoit d'avoir attaqué un ancien système universellement cru.

On ne doit pas compter entre les conséquences dangereuses qu'a entraînées le dogme de la résurrection des corps, l'usage d'enterrer des enfans vivans avec le corps mort de la mère, comme on voit chez les Onontagues, au Darien, et dans quelques autres cantons

Perse le secret d'embaumer les corps; ce qui a peut-être donné occasion à l'histoire du Dragon, dans lequel il injecta du suif, de la poix et des égagropiles.

de

tons de l'Amérique. Cette atrocité est née de la déplorable constitution de la vie sauvage, où personne ne voulant ou ne pouvant se charger de l'éducation des orphelins et des orphelines à la mamelle, on les détruit le jour même que la mère vient à expirer. On les massacre pour les empêcher de mourir de faim et de misère. La charité des Sauvages ne s'étend pas plus loin, et cette charité même est un crime de lèze-humanité; tant l'homme perd à n'être point civilisé.

Après avoir considéré le cérémonial affreux et révoltant, pratiqué aux funérailles de tant de nations des deux Continens, nous examinerons une bizarrerie qui a rapport au deuil, et dont il est impossible d'approfondir les causes. Elle consiste à se couper un article des doigts, lorsqu'on perd son mari, sa femme, ou quelqu'un de ses proches. Les Tcharos de Paraguai, les Guaranos, et beaucoup d'autres grandes peuplades de cette partie du nouveau Monde, ont été anciennement si faciles à se faire de semblables amputations, qu'on y a rencontré des hommes et des femmes à qui il ne restoit plus que cinq ou six doigts entiers aux deux mains. Ce qui a sans doute induit en erreur l'Auteur des mémoires manuscrits qui m'ont été commu-

niqués, et dans lesquels il est dit, que chez les Sauvages qui habitent à l'Occident de Paramaribo, et que les Hollandais nomment *Boken*, il y a des tribus entières qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main.

Les missionnaires, intéressés à posséder des esclaves qui ne soient point mutilés, ont presque entièrement aboli cette extravagance chez les Indiens qu'ils dirigent dans l'Amérique méridionale; mais dans la Californie, plusieurs hordes restées dans la barbarie ont aussi persévéré dans cet abus, et se retranchent encore aujourd'hui quelques phalanges des doigts à la mort de leurs parens: ils commencent par les articles des deux mains, et quand ces membres sont totalement emportés, ils attaquent le second doigt, et ont un secret merveilleux pour guérir promptement ces blessures, qui seroient regardées comme dangereuses en Europe, à force d'être répétées souvent.

Il s'agit maintenant d'indiquer une nation de notre continent, qui ait aussi eu la coutume impertinente de se tronquer les mains; et s'il est possible d'en découvrir une, il faudra avouer que les habitans des deux hémisphères, si différens d'ailleurs à tant d'égards, s'étoient rencontrés dans les plus grandes absurdités que l'esprit humain puisse concevoir et exé-

cuter. Pendant le cours de mes longues recherches sur l'histoire de l'espèce humaine, je n'ai trouvé qu'un seul peuple de l'ancien Continent qui se soit mutilé dans ce goût-là, et pour des motifs semblables : ce peuple est celui qui erre à la pointe méridionale de l'Afrique, et que nous nommons les Hottentots, si connus et si fameux par leurs mœurs et leurs habitudes bizarres.

Laloubère, de l'académie Française, est le premier, si je ne me trompe, qui ait observé cette coutume des Caffres, pendant le séjour qu'il fit au Cap de Bonne-Espérance, à son retour de Siam, où il avoit porté une lettre très-inutile du fastueux Louis XIV. Il dit que quand les Hottentots perdoient leurs femmes, et les Hottentotes leurs maris, les uns et les autres se coupoient un bout des doigts, en sorte qu'on pouvoit voir par l'inspection de leurs mains s'ils étoient veufs, et combien de fois ils l'avoient été. Kolbe, qui a suivi Laloubère, varie dans la description qu'il donne de cette mode folle, et en tombant d'accord sur le point principal, il me semble faire entendre qu'il n'y a jamais eu dans ce pays que les femmes qui aient raccourci leurs doigts, quand la mort leur enlevoit leurs époux.

Les Hollandois ont réussi à dissuader aux Caffres de se faire à eux-mêmes un mal si cruel, d'où il ne résulte aucun bien ni pour les morts ni pour les vivans ; et ces Africains ont enfin renoncé à l'amputation de leurs doigts, ainsi qu'à celle d'un testicule qu'ils s'ôtoient jadis, comme tout le monde sait. Devenus plus sages ou moins extravagans, ils se félicitent de leur docilité au jong de la raison ; tandis que d'autres peuples persistent avec fureur dans des travers également blâmables, sous prétexte que leurs pères et leurs aïeux n'ont pas agi autrement, comme si les folies devoient nécessairement être héréditaires, et comme s'il y avoit proscription contre le sens commun.

Dans les traités écrits sur les funérailles des anciens, par les modernes *Kichmann*, *Meursius*, et quelques autres dont les recherches sont déposées dans l'immense collection de *Graevius*, on voit que les Romains coupoient quelquefois un doigt aux corps morts que les lieux et les circonstances ne leur permettoient pas d'ensevelir avec toute la pompe convenable : ils pratiquoient avec ce membre détaché du tronc beaucoup de superstitions dans lesquelles il seroit insensé de chercher l'origine de la mode des Hottentots, qui, loin

d'avoir entendu parler de la religion des Romains, n'ont même aucune connoissance de la religion des Mahométans, débordée jusqu'à la côte de Mélinde à l'Orient, et jusqu'à celle d'Angola à l'Occident de l'Afrique.

Il seroit plus insensé encore de supposer que les Caffres ont anciennement communiqué avec les Indigènes de la Californie, et que c'est à cette correspondance qu'on doit rapporter la conformité des usages sur la mutilation des mains dans des temps de deuil. Quiconque a la moindre notion de la géographie, sent le néant de cette hypothèse. Il n'y a point d'hommes sur le globe mieux séparés les uns des antres que les Californiens et les Hottentots : placés du Sud au Nord sur les deux extrémités du monde, le monde entier les sépare.

Peu satisfait de toutes les explications qu'on pourroit donner de cette coutume affreuse, j'aime mieux croire qu'il nous est impossible d'en deviner la cause, que d'en déterminer une qui ne seroit peut-être point la vraie. Si l'on disoit qu'on a voulu par-là imprimer un caractère ineffaçable aux veufs et aux orphelins, la difficulté renaîtroit sous une forme nouvelle, puisqu'on n'en comprendroit

pas mieux pourquoi ces Sauvages ont prétendu que les orphelins et les veufs fussent distingués par des marques si cruelles qu'on pourroit les envisager comme un supplice. Si l'on n'avoit contraint que les femmes à s'abattre un bout des doigts, lorsqu'elles perdent leurs maris, on soupçonneroit qu'on a eu envie de prévenir la fraude d'une veuve qui se donneroit pour vierge à un second époux qui n'auroit aucune connoissance de son premier mariage; ce qui est possible chez les peuples errans, puisqu'on en a des exemples chez les peuples policés; mais cette explication ne sauroit s'appliquer aux orphelins et aux orphelines, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands abus pour qu'on ait pris tant de peine à le constater par des signes indélébiles.

Un usage moins sanguinaire, mais plus ridicule, est celui qu'on a retrouvé chez tant de nations des Indes Occidentales, où le mari se met au lit, ou dans son *hamac*, quand sa femme a accouché d'un enfant mâle ou femelle : dans cette posture il contrefait le malade, gémit, se fait soigner, et reçoit les visites de ses amis, qui viennent plutôt le plaindre que le complimenter.

Quand on entendit parler pour la première

fois de cette extravagance en France, on demanda à l'ordinaire, comment on pouvoit être si fou en Amérique ; mais on ignoroit sans doute alors que cette coutume a été et est encore en vogue en France même, et que c'est ce qu'on nomme dans le Béarn *faire couvade*. Il est vraisemblable que les anciens Vénarniens, ou les Béarnois, ont puisé cette étiquette en Espagne, où elle régnoit principalement du temps de Strabon. *Mulieres, cum peperunt, suo loco viros decumbere jubent, eisque ministrant*, dit-il : ce qui revient à ce qu'on a observé parmi les Brésiliens, et parmi tant de peuplades du Nord de l'Amérique, où la femme, dès qu'elle est délivrée, n'a rien de plus pressé que d'aller servir son époux alité pour plusieurs jours.

Marc-Paul, qui n'a pas toujours menti, assure qu'il a vu pratiquer la même chose chez plusieurs tribus de la grande famille des Tartares indépendans. D'où on peut conclure que cette cérémonie a fait le tour du monde, ayant été généralement adoptée depuis le fleuve de saint-Laurent jusqu'au-delà des Pyrénées : elle devoit faire fortune, puisqu'elle est trop bizarre pour avoir pu déplaire à l'esprit humain. Feu Boullanger a tâché d'en découvrir la cause dans son *Antiquité*

dévoilée; mais on ne sauroit être, à mon avis, plus malheureux qu'il ne l'a été dans ses conjectures : emporté par un enthousiasme systématique, il a voulu soumettre les faits à ses idées, au lieu d'accommoder ses principes aux faits.

« En Amérique, chez quelques Sauvages, » dit-il, l'usage veut que le mari se mette » au lit lorsque sa femme est accouchée. La » même chose se pratiquoit chez les Celtibé» riens, suivant Strabon, et dans l'isle de » Corse, suivant Diodore de Sicile. Pour » expliquer une coutume si bizarre d'après » notre systême, il semble que l'on doit re» garder cette conduite du mari comme une » sorte de pénitence, fondée sur la honte » et le repentir d'avoir donné le jour à un » être de son espèce. Cette conjecture paroît » d'autant plus fondée, que suivant les lettres » édifiantes, citées dans la note, le mari pen» dant sa retraite observe un jeûne très-ri» goureux, et s'abstient même de boire, » en sorte qu'il maigrit considérablement (*) ».

Pourquoi un homme seroit-il honteux de ce qu'il lui est né un enfant, le fruit de son amour, l'objet de sa tendresse, le sang de

(*) *Antiquité dévoilée par les usages*, liv. II. cap. III. in-8°. Paris, *Bastien*.

son sang? Pourquoi feroit-il pénitence pour avoir couché avec sa femme, puisqu'il savoit en se mariant, qu'il coucheroit avec elle, selon l'ordre de la nature? En vérité, tout cela est incompréhensible pour nous.

Si le systême de Boullanger est absolument destitué de réalité à cet égard, pourquoi l'église Romaine, dira-t-on, exige-t-elle que les femmes qui ont accouché soient purifiées au moment qu'elles rentrent dans les temples? On suppose par conséquent qu'elles sont souillées; ou, ce qui est la même chose, on suppose qu'elles ont péché en concevant leur fruit, ou en se délivrant de leur fruit; on a donc attaché au mariage un préjugé qui, tout absurde qu'il est, ne laisse pas de justifier le sentiment du philosophe François.

Cette objection n'est pas même spécieuse. Chez les Juifs on purifioit les femmes, parce qu'on les croyoit souillées par l'épanchement du sang qui accompagne et suit les couches: et il n'y avoit en cela rien que de fort naturel, dans un pays chaud et mal-sain, hábité par un peuple mal-propre et dégoûtant: l'église Romaine, qui a perverti l'esprit des usages Judaïques, a transporté à l'ame la souillure du corps, parce qu'il est dit dans la traduction latine du Lévitique, que les

femmes qui ont enfanté doivent offrir un pigeon *pro peccato*, à cause du péché : ce qui a un sens différent dans le texte oriental que dans la mauvaise version de la Vulgate. D'ailleurs il n'est ici question que de la femme, et non du mari, à qui ni les chrétiens ni les Juifs, n'ont jamais, au milieu de leurs superstitions, imputé à crime la naissance de ses enfans.

Il n'y a donc aucune analogie, aucun rapport entre la cérémonie de la purification, et la coutume interprétée par Boullanger. En lisant attentivement ses *recherches sur le despotisme oriental* et son *antiquité dévoilée*, qui n'est qu'un commentaire du premier ouvrage, je me flatte d'avoir compris le principal objet de son systême. Cependant je ne saurois me persuader que l'attente de la fin du monde, et de la venue du grand Juge, ait pu faire sur l'imagination des mortels consternés tous les effets qu'il déduit de ces deux causes, jusqu'à rendre des parens honteux, lorsqu'il leur naissoit des fils et des filles. Je ne crois pas non plus que cette même appréhension de la ruine du globe ait fait recourir les hommes à la circoncision, comme s'ils avoient eu un violent remords pour avoir engendré des individus de leur espèce, ainsi

que Boullanger le suppose dans le chapitre où il traite plus amplement de la circoncision.

Je ne relève pas ces inexactitudes pour insulter à la mémoire de ce savant, comme ont fait tant de fanatiques enivrés de leurs propres chimères et jaloux de celles des autres : je les relève parce que les fautes des grands hommes méritent qu'on les réfute : les erreurs des hommes vulgaires ne méritent pas qu'on s'en souvienne.

N'est-il pas plus raisonnable de dire que les maris ont, dans de certains pays, voulu donner à connoître qu'ils avoient eu autant de part à l'ouvrage de la génération que leurs femmes, et que la fatigue avoit été la même de part et d'autre ? C'est à cette prétention singulière qu'on doit attribuer leur retraite ; ils se sont mis au lit pour se refaire de leur lassitude, et se préparer à de nouveaux travaux pour la propagation de l'espèce ; comme si le premier produit de leur amour les eût énervés et abattus. Quant au jeûne, qu'on dit qu'ils observent pendant leur repos, il n'y a que les jésuites qui en parlent ; les autres Auteurs anciens et modernes ne disent pas un mot de cette prétendue abstinence : au contraire, le naturaliste Pison, dont l'au-

torité vaut bien celle des cent trente volumes de lettres édifiantes, rapporte qu'au Brésil les maris alités, à l'occasion des couches de leurs femmes, se font servir les mets les plus succulens (*). Quand on a questionné ces barbares sur les motifs de leur conduite, ils ont répondu qu'ils vouloient rétablir leurs forces qui s'épuisoient toutes les fois qu'ils devenoient pères. Cet aveu suffit pour donner à mon sentiment toute la probabilité qu'on peut exiger d'une opinion : il ne s'agit donc pas de pénitence, ni de rien de tout ce que l'illustre Auteur de l'*Antiquité dévoilée* a cru voir dans cette coutume.

On sait que les éclipses de la lune et du soleil ont toujours été en droit d'épouvanter les ignorans et les superstitieux : on sait encore que les Romains et les Grecs faisoient, pendant ces instans d'obscurité, un horrible vacarme avec des chaudrons, des sonnailles, des poëles et d'autres instrumens rauques et grossiers. Il est bien surprenant après cela que les Auteurs qui ont écrit l'histoire du Pérou, conviennent unanimement que les

(*) *Maritus, tempore puerperii, uxoris loco decumbit primis à partu diebus, et puerperae instar bellariis et epulis fruitur.* Historia natural. Brasiliæ, p. 14.

anciens Péruviens faisoient un bruit pareil dans des circonstances semblables. Rassemblant tous les tambourins, les cornets, les trompettes, ils en sonnoient à outrance ; et afin d'augmenter la cacophonie, ils fouettoient leurs chiens et les faisoient hurler. On a encore retrouvé cet usage en Asie chez les Indiens adonnés au culte bramique, qui ne se contentent pas de crier, de battre, et de sonner pendant les éclipses, ils se baignent encore dans le Gange, cassent leur vaisselle, et font tant de contorsions qu'on les prendroit pour des furieux ou des enragés.

Il n'est pas facile de savoir comment tant de nations, placées à de si grandes distances les unes des autres, ont pu se rencontrer au point qu'on les soupçonneroit d'avoir conspiré ensemble ; car la défaillance inattendue de la clarté n'incite pas naturellement l'homme à crier ; elle le porte plutôt à se taire, parce que les ténèbres attristent, et que la tristesse est muette autant que l'allégresse est parlante. Aussi voit-on les animaux qui paissent dans les prés, se retirer pendant les éclipses sous les haies et les arbres, et garder un silence morne et profond jusqu'à ce que l'illumination recommence, ou que l'obscurité se dissipe.

Il faut que les Romains, les Indous et les Péruviens, aient eu des idées bien conformes sur la nature de la Lune et du Soleil: il faut qu'ils aient pris ces globes pour des êtres animés, qu'ils ont voulu éveiller par un grand bruit, dans la pensée que les éclipses n'étoient qu'un sommeil ou un assoupissement subit qui surprenoit ces créatures au milieu de leur course céleste. S'ils en avoient craint la chûte, comme quelques Auteurs l'ont dit, ils n'auroient pas eu recours aux clameurs et au bruit des instrumens, l'expérience journalière leur ayant tant de fois enseigné que le son d'une trompette ne sauroit empêcher une masse suspendue de tomber, lorsqu'on la détache. Il n'est pas probable non plus qu'ils se soient imaginés que le Soleil et la Lune se livroient des combats, et s'entre-choquoient dans les cieux; puisqu'il ne seroit venu alors dans l'esprit de personne de crier pour séparer les combattans: on auroit plutôt attendu en silence, et en tremblant, la décision d'une querelle dont dépendoit le destin de la terre, et le salut du genre humain.

Pour approfondir les causes de ces erreurs sur la substance des astres et des planètes, il faut observer que c'est le mouvement de ces corps, emportés selon les apparences

d'Orient en Occident, qui les a fait prendre plutôt pour des animaux que pour des amas d'une matière morte : ils se meuvent d'eux-mêmes, aura-t-on dit : donc ils sont animés, puisque l'état d'inertie et de repos est l'état naturel de la matière brute. Qu'on n'ait pas, dans ces temps d'aveuglement, reconnu la puissance invisible du premier moteur qui fait rouler, à son gré, ces masses énormes dans les espaces du firmament, cela n'est point surprenant; parce que les hommes n'ont jamais pu et ne pourront jamais savoir pourquoi ces globes ont été créés, et à quoi ils servent. Le mal physique et le mal moral, répandus à pleines mains sur notre planète, ne nous permettent guères de croire que les autres globes qui nous environnent en soient exempts; tandis que l'existence d'un être intelligent nous est autant démontrée qu'elle peut l'être à des individus d'une nature aussi bornée que la nôtre.

Ce que nous venons de dire des vivans enterrés avec les morts, de l'amputation des doigts, des maris alités à l'occasion de l'accouchement de leurs femmes, et de la cérémonie usitée pendant les éclipses, prouve que les erreurs en matière de physique n'ont

jamais entraîné de grands abus ; pendant que les erreurs en morale ont ensanglanté la terre, après avoir avili la raison : et c'est un motif de plus pour s'en défier.

SECTION III.

De l'usage des flèches empoisonnées chez les peuples des deux Continens.

Ungere tela manu, ferrumque armare veneno.
Virgil.

Dans cette section, qui n'est qu'une continuation de la précédente, nous insérerons un mémoire fort détaillé sur les flèches empoisonnées dont se sont servies presque toutes les nations sauvages des deux hémisphères. Cette discussion, qui intéresse si intimement l'humanité, nous rapprochera de l'histoire naturelle, dont nous ne nous écartons jamais qu'à regret, parce que nous sentons de plus en plus combien il vaut mieux offrir au lecteur des faits que des raisonnemens qui, quelque justes qu'ils soient, ont toujours des contradictions à essuyer.

L'emploi des armes envenimées est de la plus haute antiquité, et étoit connu en Asie plusieurs siècles avant Alexandre, en Italie avant la fondation de Rome, et en Amérique long-temps

long-temps avant l'arrivée de Christophe Colomb. Le premier Européan qui s'inclina pour ramasser de l'or sur le rivage du nouveau Monde, fût tué avec une flèche empoisonnée (*).

Ce fatal secret a précédé, dans tous les pays, l'invention du fer : lorsque les dards armés de pierres, de dents, de cornes et d'arrêtes, étoient des instrumens trop foibles pour subjuguer ou repousser les bêtes féroces, on eut recours au poison, qui, d'abord réservé pour la chasse, a été dans la suite des temps employé dans les guerres nationales des Sauvages. On trouve cependant dans l'histoire quelques peuples qui n'ont pas usé de venin contre leurs ennemis, quoiqu'ils s'en servissent journellement contre les animaux : tels sont les anciens Gaulois, qui envenimoient les dards avec lesquels ils chassoient, et non ceux avec lesquels ils combattoient, puisque César ne dit nulle part que les armes des peuplades Gauloises qu'il avoit défaites, aient été empoisonnées pour le service des batailles et des sièges. Il est vrai que ces sortes d'épées et de traits ne pouvoient arracher la victoire à des soldats cachés sous des écailles de cuivre et de fer, qui avoient de leur côté la science

(*) Fogéda.

de la tactique et de la discipline, contre des barbares qui se battoient en confusion, et qui ne savoient pas même l'art de fuir.

Les Indiens qu'Alexandre rencontra dans les états de Porus, et qui tiroient à flèches empoisonnées, l'inquiétèrent beaucoup, sans pouvoir néanmoins l'arrêter dans le torrent de ses conquêtes. Nous ne voyons pas que cette invention ait garanti aucune nation du joug étranger, ou lui ait donné lieu d'en subjuguer d'autres. Les Américains, comme les Tapuias et les Caraïbes, qui s'en servoient beaucoup dans leurs anciennes guerres, ne se sont jamais fait de grands maux : il semble au contraire que les Caraïbes ont jadis été vaincus et contraints de se retirer du continent dans les îles. Les habitans des Moluques n'ont pu, ni avec leurs stilets ni avec leurs dards envenimés, se débarrasser de la domination des Portugais, des Espagnols, et des Hollandois. Les Sardes et les Maures, si fameux dans l'histoire par le venin de leurs armes, furent les uns après les autres esclaves de l'empire Romain. On dit, à la vérité, qu'Annibal vainquit les Pergames avec des vipères, qu'Amilcar défit les Libyens avec des mandragores, et que la ville de Bertha fut prise avec du *solanum* dormitif; mais ces stratagêmes, en

supposant qu'on s'en soit réellement servi, sont d'un autre genre que les traits venimeux.

Il est probable que les Romains ont connu un spécifique contre les effets de ces armes barbares; car, quoique les contrepoisons, indiqués à cet égard par Pline le naturaliste, soient certainement inefficaces, on voit cependant, par un passage du médecin Celse, qu'on savoit, dès ce temps-là, qu'en suçant les blessures on parvenoit à diminuer sensiblement l'activité du poison que la flèche y avoit déposé (*). Cela est vrai, et conforme à l'expérience de nos jours: il ne faut que du courage pour l'éprouver. Aussi voit-on souvent, dans les arsenaux et les cabinets des curieux, des personnes qui mettent la pointe d'une flèche empoisonnée bien avant dans la bouche, et la sucent sans s'en ressentir: elles prennent bien garde de ne pas s'égratigner; car dès que la pointe ne fait aucune incision, il n'y a pas de danger, et c'est inutilement qu'on se sert de gants pour manier ces sortes d'instrumens. Il y auroit cependant de la témérité à assurer que toutes les plaies enve-

(*) *Lib. V. cap. XXVII. fol.* 72.

On présume que la salive qui s'introduit dans la plaie par le sucement, contribue aussi à détruire, par son sel alkalin, l'action du poison.

nimées peuvent se guérir par le moyen du sucement; les armes pouvant s'empoisonner de tant de façons différentes, et les unes ayant sans comparaison plus de violence que les autres, à raison des drogues dont on s'est servi. Ces drogues sont presque toujours tirées du règne végétal, rarement du règne animal, et jamais du minéral : ce qui prouve que Mead s'est trompé, lorsqu'il a dit que les poisons pris d'entre les minéraux surpassoient tous les autres en force et en malignité.

En Amérique on emploie le suc d'un arbuste, et de deux arbres différens, que nous allons décrire successivement. Le plus dangereux est le mancanillier (*), ou le hippomanes végétal de Brown : c'est un arbre laiteux, de la hauteur et du port de nos pommiers; l'endroit où il se plaît le plus, et qui semble être son sol natal, est l'île de Saint-Jean-de-Porto-Rico : on le rencontre aussi, mais moins abondamment, dans les Antilles, et sur quelques plages du continent :

(*) Quelques Auteurs nomment cet arbre *mancelinier*, et d'autres plus fautivement encore *manchelinter*. S'il faut avoir égard au mot américain de *manc - anill*, il est certain qu'on doit prononcer *mancanillier* : aussi le P. Pumier, dans ses *nova plantarum americanarum genera*, n°. 50, lui donne-t-il le nom de *Mancanilla*.

on n'en a jamais vu fort avant dans les terres. Son tronc, qui n'acquiert que deux pieds en circonférence, est revêtu d'une écorce lisse et tendre : ses fleurs mâles et femelles d'une nuance rougeâtre, sont rangées en châton sur un même épi : son fruit est une baie sphérique, très-charnue, succulente, et peinte sur l'épiderme comme la pêche chauve : sous la pulpe on découvre une noix raboteuse, inégale, qui a depuis six jusqu'à douze logemens, et un noyau dans chacun quand le fruit est parfait; mais cela est rare, ces noyaux étant fort sujets à avorter, comme il arrive à tous les fruits qui ont plusieurs cloisons dans leurs capsules séminales. Les feuilles de cet arbre funeste ressemblent à celles du poirier : mais elles contiennent une substance laiteuse qui transpire par l'action de la chaleur, comme on l'observe dans tous les *végétaux lactescens*. Quans ces feuilles suent au grand soleil, on n'ose manier les branches; quand le soleil ne darde pas dessus, on peut cueillir les fruits et examiner l'arbre à son aise. Cependant il y a toujours de la témérité à se reposer sous des mancanilliers, et principalement quand ils fleurissent, à cause de la

poussière prolifique qui tombe copieusement du grand nombre de fleurs étaminées; d'ailleurs la rosée qui rince les feuilles, venant à découler, corrode tout ce qu'elle touche.

Les Sauvages qui vont inciser le tronc de ces arbres, ont soin de se couvrir le visage, de peur que l'éjaculation de la séve ne les aveugle, ou ne les frappe d'une mort subite: enfin ils emploient les mêmes précautions que les Africains qui extraient la gomme liquide de l'euphorbier. On reçoit le suc fluide du mancanillier dans des coquilles arrangées au pied du tronc; et après que cette liqueur est un peu épaissie, on y trempe la pointe des flèches, qui acquièrent par-là la propriété de donner la mort la plus prompte possible à tout animal qui en est légèrement blessé, ou même égratigné. On a essayé de ces dards en Europe, cent cinquante ans après qu'ils avoient été empoisonnés en Amérique, et l'on a vu, avec le plus grand étonnement, que le venin n'avoit presque pas dégénéré au bout d'un siècle et demi.

Les premiers Espagnols qui voulurent soumettre les Caraïbes, ayant souvent ressenti les effets de ces traits, eurent recours à une infinité de contrepoisons, et s'imaginèrent enfin d'en avoir trouvé un dans les feuilles

du tabac. Cette découverte fut annoncée en Espagne avec tant d'éclat, que Philippe II fit faire des expériences en sa présence sur des chiens, dont on frotta les plaies avec du tabac broyé ; mais l'illusion ne dura pas, et on s'apperçut bientôt que ce prétendu spécifique n'étoit pas infaillible.

On a été assez heureux depuis pour apprendre un remède qui opère toujours, pourvu qu'il soit administré immédiatement après la blessure. Il ne faut qu'avaler quelques pincées de sel, ou à son défaut, boire trois à quatre gobelets d'eau de mer. C'est d'un enfant sauvage, âgé de dix ans, qu'on a tiré ce secret, après l'avoir questionné long-temps sur les moyens qu'on employoit dans son village, lorsqu'on étoit blessé par un trait enduit de ce suc redoutable.

Quoique le sel gemme, ou marin, suffise pour prévenir la mort, on pourroit se servir, avec encore plus de succès, du sel de vipère, ou de celui de corne de cerf, dont la qualité alexipharmaque est bien connue dans des cas semblables.

Le second sujet végétal dont on exprime, dans l'Amérique méridionale, une substance vénéneuse pour oindre les armes, est la liane, ou la béjuque, qu'on nomme, dans la langue

de la Guiane, *curare*, et qui naît dans les marais et les terres noyées. On dit qu'elle ne produit ni fleurs ni fruits; mais au lieu d'imputer à la nature un écart si singulier, attribuons plutôt ce rapport à l'ignorance, ou à la méprise des observateurs qui n'ont peut-être jamais rencontré cet arbuste dans le temps de sa floraison. Les mémoires manuscrits dont j'ai fait usage assurent qu'il porte des fleurs tétrapétales d'un jaune pâle, auxquelles succèdent de petits fruits de la forme d'une fève, contenus, au nombre de trois, dans une capsule piriforme. Si les caractères particuliers de toutes les lianes américaines étoient mieux constatés, il seroit facile de décider si cette observation a été bien faite. Quoi qu'il en soit, on déterre la racine du *curare* en automne; on la découpe en rouelles qu'on fait cuire lentement dans de grands marabous, ou des chaudrons à la sauvage, jusqu'à ce que le suc extrait s'épaississe, et parvienne à la consistance de sirop. Les *effluvia* et les vapeurs qui s'élèvent pendant la cuisson, sont mortelles pour ceux qui les reçoivent dans la bouche ou dans le nez: aussi est-il bien certain que les Indiens ne confient cette opération qu'à de vieilles femmes décrépites et inutiles.

Lacondamine prétend qu'outre la béjuque, il entre dans cette préparation plus de trente espèces d'herbes pilées : il se peut que les Ticounas fassent cette addition, dans l'idée de renforcer le poison ; mais les Cavères de l'Orénoque n'emploient que la seule liane, sans y ajouter d'autres végétaux quelconques. On éprouve cette confection en la frottant sur la pointe d'une flèche qu'on plonge dans du sang frais : s'il ne s'ensuit pas une coagulation instantanée, la drogue doit être encore plus concentrée ; et on la remet au feu pour l'épaissir davantage, en la tournant continuellement avec une spatule de bois. Quand elle est assez cuite, on la verse dans de petits pots qu'on distribue aux chasseurs, qui l'emploient pour tuer le gibier, car il n'y a point d'exemple que ni les Ticounas, ni les Cavères aient jamais attenté, avec ce fatal secret, à la vie des hommes, au contraire des Caraïbes, qui en faisoient anciennement un grand usage dans leurs guerres, et même dans leurs querelles.

Ce venin peut se conserver long-temps ; et les flèches qui en ont été trempées, ne perdent pas leur vertu mal-faisante au bout de trois ans, elles tuent encore alors en trois minutes les animaux qu'elles effleurent. Ces flèches

sont de deux espèces; les grandes qu'on décoche avec des arcs, et les petites qu'on souffle par le moyen d'une sarbacane, faite d'un jonc évidé par de certaines fourmis qui en rongent la moelle, qu'elles aiment.

Il est fort remarquable que cette méthode de souffler des traits envenimés par un tube ait été retrouvée parmi les Américains méridionaux; tandis qu'on sait qu'elle a été pratiquée, de temps immémorial, dans plusieurs cantons du sud de l'Asie, et principalement dans les îles de l'Archipélague indien, comme on le dira dans l'instant, en parlant des alênes de Macassar et d'Achem. Frappé de cette analogie, je m'étois d'abord imaginé que les Nègres, ou les Européans même, avoient enseigné à quelques peuples du nouveau Monde l'usage de ces sarbacanes; mais des personnes instruites, que j'ai consultées sur mon sentiment, m'ont répondu que cette invention avoit été de tout temps connue des Américains qui habitent sur les bords de l'Esquibé, de l'Orénoque et du fleuve des Amazones.

Le Sauvage qui veut se servir de ces traits préparés selon le procédé qu'on vient d'exposer, a soin de les mouiller de salive, en les portant à sa bouche sans crainte; car le

poison dont ils sont armés n'agit que lorsqu'il est mêlé au sang, où il occasionne une coagulation subite, ou ce qui est la même chose, une secrétion de la lymphe d'avec les globules sanguins, et à-peu-près comme feroit une goutte de vinaigre versée dans un vase rempli de lait: l'animal blessé tombe mort plus précipitamment que si on lui avoit seringué dans les veines un jet d'eau-forte, qui a aussi la qualité de faire fermenter et grumeler le sang jusques dans les oreillettes du cœur, en moins de deux minutes (1).

On conçoit après cela qu'il n'y a aucun danger à manger du gibier tué avec ces flèches envenimées, dont toute l'action se borne à figer le sang: aussi les Européans établis aux Indes occidentales ne font-ils plus aucun scrupule de se nourrir de singes et d'autres animaux tués un moment auparavant avec ces instrumens: et depuis que l'Amérique est découverte, il n'y a pas d'exemple que quelqu'un s'en soit mal trouvé (2). Cependant ce venin agit sur les hommes comme sur les animaux; et dans l'un et l'autre cas, ses effets sont

(1) *Conférence sur les sciences, de l'an 1662, à l'article* Nutrition.

(2) On dit qu'en mangeant du gibier dans l'Amérique méridionale, on trouve quelquefois, sous la dent,

également prompts, également funestes; mais il faut, comme on l'a dit, qu'il parvienne au sang vif, sans quoi il n'opère pas, et ne sauroit opérer.

Les symptômes qu'on observe dans les personnes mortes des suites de semblables blessures, ne diffèrent pas de ceux qu'entraîne la morsure d'une vipère. Le sang caillé se déposant dans les gros vaisseaux, les détend, et y produit un gonflement excessif: d'un autre côté, la lymphe jaune, s'introduisant dans les capillaires, fait paroître sur la peau des taches livides et des marbrures.

On peut employer, contre le suc du *curare*, le sel et les différens contrepoisons indiqués à l'article du mancanillier. Quant au sucre de cannes, qui a la réputation d'être un très-puissant spécifique, et plus puissant que le sel même, il n'a pas fait en Europe les effets qu'on en obtient en Amérique, comme le savent tous les naturalistes qui ont eu connoissance des essais faits à Leide, en 1744, avec des flèches empoisonnées, rapportées du nouveau Monde par Lacondamine, qui piqua, en présence de feu Musschenbroek,

la pointe envenimée dont s'est servi le chasseur, comme on rencontre en Europe, dans le corps des lièvres et des perdrix, les dragées qui les ont tués.

de Van Swieten et Albinus, deux poulets: celui à qui on ne fit pas avaler du sucre, expira en six minutes; l'autre, auquel on en donna, mourut seulement quelques instans plus tard. Il se peut que la différence des climats, et le froid qui étoit fort sensible lorsqu'on tenta ces expériences au mois de janvier, aient empêché ce préservatif d'opérer en Hollande, comme on l'a vu opérer quelque temps auparavant à Cayenne, situé dans la zone-torride, où l'on a souvent sauvé, avec le sucre, des hommes et des animaux blessés par des traits imprégnés du venin de la béjuque (*). Il est possible aussi que, dans les expériences de Leide, on tarda trop à servir le remède, qu'on doit prendre immédiatement après avoir été atteint par la flèche; l'activité du suc dont elle est imbue étant si grande, qu'un homme blessé qui devroit aller à cinquante pas pour chercher le contrepoison, tomberoit mort avant que d'être arrivé au but. Lorsqu'on

(*) Comme je ne suis pas médecin, je laisse à ceux qui le sont l'honneur de nous expliquer par quel mécanisme le sucre de cannes produit des effets si surprenans. Il semble que cette substance agisse sur le sang, dans l'instant même qu'on l'avale; car la vivacité du venin ne laisse pas à l'estomac assez de temps pour digérer ce sucre.

lance, par le moyen d'une sarbacane, de ces alênes à des singes perchés au haut d'un arbre, ils expirent dans l'instant même de leur chûte, et ne vivent plus en touchant la terre : les tigres ainsi blessés font deux ou trois tours, et tombent sans vie.

Un voyageur qui se sentiroit, par malheur, frappé d'une de ces pointes, au centre d'une forêt de l'Amérique, et qui ne seroit pas à portée de se procurer au plus vîte du sucre ou du sel, n'auroit d'autre ressource que de sucer sa plaie, et même de l'ouvrir avec un couteau pour y faire entrer la salive, et en extraire jusqu'aux moindres atomes de la substance acide.

J'ai déjà fait remarquer que l'Amérique produit plus d'arbres remplis d'une séve venimeuse, que les trois autres parties du monde connu : j'en aurois même inséré ici la liste, si je n'avois craint de trop m'écarter du sujet principal. Je me contenterai donc de décrire encore l'ahouai-guacu, dont le suc sert aux mêmes usages que celui du mancanillier et de la liane des marais.

L'ahouai est un grand arbre, (*) toujours verd, d'un beau port, qui croît aux îles et

(*) On connoît en Amérique deux espèces d'Ahouais; le grand, auquel on donne l'épithète de *guacu*, et le

dans le continent austral de l'Amérique : ses fleurs incarnates, du genre des monopétales régulières, ressemblent, à quelques petites nuances près, à celles du *nerium* ou du laurier-rose, qui est de la même famile : elles sont suivies par des fruits en poire, qui renferment un osselet triangulaire, et fort dur, dans lequel est cachée une amande, qui étant desséchée, résonne comme la pierre d'aigle ou l'étite. Cet arbre contient un suc laiteux, extrêmement âcre et nuisible. Il est bien étonnant que la nature n'ait produit aucun végétal lactescent dont le lait, pris à une certaine dose, ne soit un poison pour les hommes (*) ; tandis qu'il n'y a aucun animal connu dont le lait, à quelque dose qu'on le prenne, soit nuisible aux hommes. Notre figuier même,

petit, qu'on nomme *ahouai-miri* ; il sert aux mêmes usages.

(*) Entre tous les végétaux tithymales ou lactesceus, depuis la campanule jusqu'au figuier, sur lesquels j'ai eu occasion de faire des essais, je n'ai rencontré que le *sumach* à fleurs rouges, dont la séve laiteuse ne m'ait pas paru fort âcre ; cependant c'est indubitablement un poison, ainsi que le suc du *sumach rus*, *mortiferia*, *monspeliaca* ; mais comme je n'ai pas été à portée d'examiner cette dernière plante, qui diffère tant de l'autre, j'ignore si elle contient une séve laiteuse ou non.

dont les fruits sont si sucrés, recèle une substance laiteuse, fort caustique, qu'on fait entrer dans les vésicatoires, et qui tueroit infailliblement celui qui en boiroit deux ou trois cuillerées.

Les Indiens qui osent faire des incisions au corps de l'ahouai pour en recueillir la séve, sont contraints d'user du même stratagême, qu'emploient ceux qui découpent l'écorce et l'aubier du mancanillier; parce que le danger est le même. On épaissit cette liqueur pour en composer le venin des armes, qui agissent avec autant de promptitude que les alênes des Cavères, et les traits des Caraïbes: le meilleur spécifique qu'on ait découvert jusqu'à présent pour en retarder les effets, est la racine de *caa-apia*, qui végète au Brésil, et qu'on doit apprendre à connoître dans l'histoire naturelle de cette province, par Pison et Margraff. Les sels alkalis peuvent être employés au défaut de la racine brésilienne.

Après ce qu'on vient de dire des qualités funestes du grand ahouai, il est difficile de concevoir pourquoi on a apporté en Europe quelques plants de cet arbre, qui ne valoient certainement pas les frais de la transplantation, et les soins de la culture; pendant qu'on a laissé, au sein des plus sauvages contrées, des

des végétaux utiles et bienfaisans, dont on auroit pu enrichir nos jardins ou nos campagnes. *Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.*

Si de l'Amérique on passe aux Indes orientales, on y retrouve l'usage des armes empoisonnées dans la plûpart des isles de l'Océan Indien, et le long des côtes depuis l'Arabie jusqu'à la Chine. Les Mogols, étrangers dans l'Indoustan, n'ont point adopté cette pratique des pays conquis : quelques autres peuples l'ont aussi volontairement abandonnée, comme les Arabes, qui étoient jadis de redoutables pirates côtiers, à cause du venin de leurs javelines. Aujourd'hui il n'y a plus dans l'Arabie que quelques dévots brigands, qui, pour assassiner des hommes à l'honneur du prophète, trempent encore les lames de leurs poignards.

On n'a pas le signalement du sujet végétal d'où les anciens Arabes Acites et les brigands modernes ont extrait la matière vénéneuse ; mais il y a beaucoup d'apparence que c'est d'un sous-arbuste lactescent et racémeux, qu'ils nomment en leur langue *chark*, et qui croît abondamment sur le golfe persique. Sa virulence va jusqu'à la contagion : quand le vent le frise ou le secoue, il communique à

l'air ambiant une qualité très-nuisible, et à-peu-près comme l'*hippuris*, et la *conferva* dans nos climats, pendant les grandes chaleurs. Chardin dit que cet arbuste est nommé, en Perse, *gulbatsamour*, ou fleur qui empoisonne le vent : (*) il porte des grappes pleines d'un lait fort épais et excessivement caustique.

Dans la péninsule du Gange, à Malaca, au Pégu, sur les côtes de la Chine, dans les isles de Java et de Sumatra, on trouve les *crics* et les *conjares* : ce sont des poignards larges de trois doigts à la lame, et de la longueur de nos baïonnettes, qui s'emmanchent, pour ainsi dire, dans la main, par une poignée terminée en pointe d'échelle : on pose les doigts sur le premier rayon, et le pouce sur le second. Ces instrumens, communément empoisonnés jusqu'à la moitié de la lame, sont, après les stilets romains en fourchette, les armes déloyales les plus dangereuses qu'on puisse imaginer. Quand les pélerins Indiens ou Mahométans ont, au retour de la Mecque, ou de la Pagode de Jagrénate, la tête démontée par les vapeurs de l'opium et du fanatisme, ils saisissent ces *crics* envenimés, et immolent tout ce qu'ils rencontrent d'Européans et

(*) *Voyage de Perse, tome III, pag.* 12, *in*4°.

d'étrangers infidèles ou incirconcis (*), par une fureur qu'on ne sauroit comparer qu'à celle de nos anciens scélérats d'Occident, connus sous le nom de Croisés. Cette barbarie religieuse a beaucoup diminué depuis que les Anglois dominent dans l'Indoustan, et qu'ils font tuer ces enthousiastes à coups de fusil, pour leur enseigner la tolérance, dont ce monde a si besoin.

On soupçonne que la plûpart de ces armes Indiennes sont induites du venin des serpens profanes, ou qui ne font pas partie du culte idolâtre, comme les vipères à Calicut : c'étoit au moins la pratique des anciens Brachmanes, dont les Indous modernes descendent incontestablement. Une génération aura transmis à une autre cet affreux procédé, comme le secret de la sécurité publique.

Bontius, en décrivant le lézard *geccho*, assure que les insulaires de Java en tirent le sang et le venin pour en frotter leurs traits

(*) Au siècle passé, on vit à Surate un de ces Faquirs tuer, en dix-sept coups de *Cric*, treize matelots Hollandais, et en blesser encore quatre à mort en moins d'une minute. La sentinelle du vaisseau tua ce malheureux d'un coup de fusil ; mais en revanche il a acquis la réputation d'un saint martyr, dont on révère encore les cendres.

si redoutables : ils suspendent pour cela cet animal par la queue, l'irritent et le fouettent jusqu'à ce qu'il rende par la gueule une liqueur visqueuse et jaunâtre, qu'on reçoit dans des vases de terre. Cette sanie, ayant fermenté au soleil, se coagule insensiblement, et c'est alors qu'on y plonge les pointes des flèches.

Le lézard *geccho*, qui sert à cette opération, naît dans plusieurs provinces de l'Asie et de l'Afrique, et on le range dans la classe des salamandres tithymales, ou à suc laiteux. Il est peint superbement de taches rouges sur un fond de ver de mer : son caractère est d'avoir une tête de crapaud, des yeux proéminens, cinq doigts à chaque pied et une quantité de dents très-fines : il suinte des pores, ou plutôt des mamelons de son dos, une eau gommeuse et caustique, qui enlève la peau de la main, et gangrène les chairs. On a découvert que le contrepoison de sa morsure est la racine du *safran di tierra*, ou le *curcuma* ; ce qui me fait présumer que ce spécifique peut aussi servir contre les blessures des traits Javanois.

La coutume de se teindre le corps en jaune avec l'infusion du *curcuma*, si commune chez les Indiens, n'est point un caprice de mode,

ou une parure folle et bizarre, mais une pratique salutaire contre la piqûre des serpens et des insectes. Les mœurs, ainsi que le culte religieux des nations, tiennent toujours au physique du climat, par un endroit qui n'échappe qu'aux yeux d'un observateur mal-habile. Le *rocou*, dont on se peint en Amérique, y produit à-peu-près les mêmes effets que le *curcuma* dans les Indes orientales : au moins savons-nous que cette substance colorante est un antidote dans bien des cas qui n'ont pu tromper l'instinct des Sauvages.

C'est dans l'isle de Macassar qu'on possède, au rapport de tous les voyageurs, le plus horrible secret pour l'empoisonnement des armes. Il y croît un arbre pernicieux, qui n'est pas du genre des mancanilliers, mais de celui des ahouais Américains, d'où il découle un meillat brûlant et venimeux qui dévore ceux qui se reposent sous ses branches. Il ne faut cependant ajouter aucune croyance à ce qu'Argensola rapporte à ce sujet (*) : il soutient que, du côté de l'occident, l'ombre de ces arbres est mortelle, si l'on n'a soin d'aller se poser du côté de l'orient où l'ombre est le remède du premier venin ; ce conte

(*) *Conquête des Moluques*, tome I, p. 50.

est si puéril, qu'Hérodote et Elien l'auroient dédaigné. Les végétaux nuisibles qui ont une forte transpiration, comme les lactescens, sont plus dangereux du côté que le soleil darde que de l'autre; et voilà à quoi se réduit le merveilleux de l'auteur Espagnol. C'est avec le suc distillé de cette espèce d'ahouai, qu'on envenime les petites flèches à sarbacane, qu'on connoît sous le nom d'*alènes de Macassar*, et qui agissent avec une promptitude presque incroyable : on en a éprouvé en Europe, et les expériences n'ont que trop démontré que le fait rapporté par le frère de Tavernier n'est pas une fiction, comme on l'a prétendu si long-temps. Il dit que *Sumbaco*, qui étoit roi de Macassar vers l'an 1660, essaya un de ces traits sur un Anglais, condamné à mort pour crime d'assassinat; ce Prince se fit donner sa canne creuse, la chargea d'une flèche, et demanda à Tavernier dans quel endroit il vouloit qu'on blessât le criminel, à qui on permit d'employer, d'abord après le coup, tous les moyens imaginables pour se sauver, s'il le pouvoit. On fit venir à cet effet deux chirurgiens; un Anglais et un Hollandais, armés de leurs bistouris: Tavernier pria alors *Sumbaco* de blesser le patient au gros orteil du pied droit;

ce qu'il fit avec une adresse plus convenable à un bourreau qu'à un roi. A peine la pointe, élancée de la canne, eut atteint le but, que les deux chirurgiens coupèrent précipitamment l'orteil, comptant que c'étoit le vrai moyen d'arrêter l'action du poison, relativement au reste du corps; mais quand l'amputation fut faite, l'Anglais expira dans des convulsions.

Ce fait prouve à la fois la force effectivement momentanée du venin, et l'inhabilité plus effective encore des deux chirurgiens. Ils auroient dû sur le champ serrer la jambe du criminel, y faire de profondes incisions, y verser des alkalis volatils, et en faire prendre à l'intérieur. L'amputation, quand même on l'eût faite à la cuisse, eût été dans ce cas aussi inutile que dans mille autres.

Après cette cruelle exécution, l'assassin *Sumbaco* dit que lui seul, dans toute son isle, connoissoit le véritable préservatif de ses flèches, qui ne lui furent pas d'un grand secours, puisqu'en 1665 les Hollandais vinrent abattre sa forteresse en un seul jour, par sept mille boulets de canon.

Il paroît que c'est sans fondement qu'on a soutenu que ce contrepoison du Roi de Macassar étoit le noyau du *tavarcaré*, ou de la noix maldivique. L'estime inconcevable

qu'en font tous les princes des isles de l'Océan indien, est plutôt fondée sur des préjugés superstitieux que sur une vertu alexipharmaque bien avérée (*).

Neuhof, ce voyageur si versé dans l'histoire naturelle, rapporte que les Hollandais, ayant été blessés à Macassar par des pointes envenimées qu'on leur souffloit avec un tube, apprirent d'un vieillard du pays qu'il n'y avoit d'autre remède que de prendre à l'intérieur de la fiente humaine : les essais qu'on en fit produisirent très-souvent d'heureux effets, qu'on doit attribuer au sel alkali contenu dans cette matière, ainsi que dans tous les excrémens des animaux carnivores.

(*) Clusius, Garcias du Jardin, Acosta, Laval et Linscot ont beaucoup écrit sur la noix maldivique : on peut aussi consulter une lettre fort curieuse de Speck.

Rodolphe II présenta jusqu'à quatre mille florins pour une de ces noix, qui, tout considéré, ne sont que des cocos ordinaires, tombés dans la mer des Indes, où ils essuient une forte altération. Quand ces fruits se sont allégés, ils flottent et viennent aborder, ou plutôt échouer aux Maldives : ils ont tellement perdu leur crédit de nos jours, qu'on se souvient à peine de leur nom. Ce qui n'arrive que trop souvent à des remèdes hétérodoxes ou exotiques, prônés, vantés et annoncés avec le plus grand éclat par des charlatans, des jongleurs, ou des fourbes.

Le principal symptôme qu'on remarque dans les personnes atteintes de ces alènes, est une extase violente : elles paroissent enivrées, chancellent et tombent mortes à la renverse : leurs chairs, dit Bontius, se corrompent tellement en une demi-heure, qu'on peut exosser leurs corps à la main, et en faire des squélettes. Quoique cet Auteur ait été médecin dans l'isle de Java pendant plusieurs années, et qu'il ait eu plus d'occasions que d'autres pour s'instruire, j'ose néanmoins supposer qu'il y a de l'exagération dans son rapport, puisqu'on ne peut entrevoir dans ces flèches qu'un venin qui a la qualité la plus prompte possible de cailler le sang : cette coagulation occasionnera, à la vérité, en une demi-heure un gonflement extraordinaire dans toute l'économie animale ; mais d'où résulteroit, en si peu de temps, une putréfaction si subite, et la solution totale des attaches des muscles, si tenaces dans les corps sains ? Bontius a prudemment laissé ce problême à résoudre aux médecins de la postérité. Ce qu'on peut cependant alléguer de mieux pour le justifier, est sans doute l'exemple du *serpent pourrisseur*, ainsi nommé à cause du singulier effet de sa morsure, qui fait tomber en putréfaction le membre attaqué ; mais cela ne s'étend pas sur le champ

au reste du corps, comme Lucain dit qu'il arriva à un officier Romain piqué par une espèce de serpent, pareil à celui que nous nommons le *pourrisseur*, pendant la prodigieuse marche de l'armée de Caton par les déserts de l'Afrique.

Outre les aiguilles à sarbacane, les Macassars ont encore des *crics* et des poignards également empoisonnés, qu'ils emploient à la guerre, et avec lesquels ils firent, au siècle passé, de grands ravages dans le royaume de Siam, qu'ils auroient envahi sans Forbin, que le hasard avoit mis à la tête des troupes Siamoises. Il est vrai que les Macassars qui tentèrent ce coup inoui, s'étoient rendus furieux en prenant de fortes doses d'*opium*, qui en les aveuglant sur le danger, les faisoient affronter la mort avec une intrépidité brutale (*).

Chez les Achémois, on se sert aussi de ces petites flèches du calibre de celles de Macassar : en 1670 le Roi d'Achem en donna une

(*) On sait que tous les Orientaux, et les Turcs même, se servent à la guerre de *l'Amphion*, ou de *l'Opium*, pour se procurer un courage artificiel. C'est un prodige que de voir une même drogue, prise à une certaine dose, assoupir l'homme, et prise à une dose double, le rendre alerte, vif et furieux.

vingtaine à Croke, président du comptoir Hollandais de Surate, qui, plusieurs années après, les souffla à des écureuils perchés sur des palmiers, lesquels tombèrent morts dès qu'ils furent atteints.

On retrouve encore cette pratique dans l'isle de Ceylan, où l'on tire la matière vénéneuse du *nerium* ou du laurier-rose, qui a une qualité fort mal-faisante en Europe même. Il seroit à souhaiter qu'on éprouvât, sur les blessures faites avec ces armes, le sucre de canne et le sel de vipère.

Nous examinerons maintenant la nature des drogues et des végétaux, que plusieurs Sauvages de l'Europe et de l'Asie ont employés aux mêmes usages dans les temps de la plus haute antiquité.

Pline rapporte dans son vingt-septième livre, que les Gaulois exprimoient du *limeum* une substance venimeuse, dont ils frottoient les flèches à chasser le cerf. Nous ne savons pas positivement à quel genre de plante le *limeum* doit se rapporter: les changemens des noms et l'incuriosité à vérifier les vertus attribuées aux végétaux par les anciens, ont porté la plus grande confusion dans la botanique. Linnæus a décrit un sujet auquel

il donne le nom de *limeum* (1), et qu'il rejette dans la classe des pentapétales, qui renferment de petites semences dans des capsules glóbuleuses ; mais qui oseroit décider que cette plante de Linnæus est la plante de Pline ? D'ailleurs, le mot de *limeum* est gaulois, et non latin ; ce qui auroit dû déconcerter les commentateurs (2). Il paroît par le passage suivant du même livre, que c'étoit une espèce d'éllébore, de morelle ou de jusquiame, puisqu'elle faisoit entrer en délire les bœufs auxquels on les donnoit en forme de médicament : je suis d'autant plus porté à croire que c'étoit une expression d'ellébore, que Pline dit, dans un autre endroit, que ces peuples usoient de ce suc pour oindre la pointe de leurs flèches, afin d'attendrir la chair du gibier.

Indépendamment de cette composition destinée à la chasse du cerf, les Gaulois avoient d'autres armes plus violemment empoisonnées, et dont la matière étoit d'un

(1) *Systema naturae*, *ed. X.* N°. 1128.

(2) Picard prouve dans sa *Prisca Celtopœdia*, *p.* 174, que *Limeum* est un mot de l'ancien idiôme Gaulois, qui signifie une espèce de plante inconnue de nos jours.

arbre que peu de personnes savent reconnoître aujourd'hui en France : ceux qui le prennent pour le *frutex terribilis*, ou le thymelée, sont manifestement dans l'erreur. Il ressembloit pour le port au figuier ; mais son fruit étoit comme celui du cormier : quand on déchiquetoit son tronc, il en ruisseloit une séve abondante qui donnoit une qualité mortelle aux dards qu'on y trempoit (*). Je suis presque certain que cet arbre, ainsi dépeint par Strabon, est le caprifiguier, qui croît naturellement en Provence et en Languedoc, et dont le suc laiteux est un puissant caustique : il enlève la peau de la main de ceux qui le touchent, corrode les chairs comme la pierre infernale, fait cailler le lait, et le redissout quand il est pris. Ces propriétés du caprifiguier ont dû sans doute produire d'affreux symptômes, lorsqu'une flèche enduite de son suc l'introduisoit dans le sang des animaux.

Il n'y a qu'une voix confuse sur l'espèce de plante dont se sont servis les peuples de

(*) *Huic etiam fides est adhibenda, arborem in Galliâ nasci fico simillimam, fructum autem corno similem gignere : unde pharetrae fabricantur : eam, si incidas, letalem succum effundere ad inungendas sagittas utilem.* Lib. IV, p. 138.

la Corse, de la Sardaigne et de l'Italie: c'est, dit-on, l'aconit: mais il y a au moins quarante sortes de végétaux auxquels on a donné ce nom générique; et ces quarantè espèces appartiennent à trois classes botaniques, bien différentes entre elles. Ce n'est pas mon intention de disputer ici ce conflit de noms et de choses: il suffit que la plûpart des auteurs nous apprennent que le *thora valdensis major* a été le plus communément employé. Cette plante doit être devenue fort rare, puisqu'elle a été si mal observée: on peut même soupçonner que Mathiole et Bauhin, qui en ont écrit, ne l'avoient jamais vue; car c'est d'eux qu'est venue l'erreur encore générale aujourd'hui, que le *thora* produit des fleurs à quatre pétales: Valmont le répète dans son excellent dictionnaire de l'histoire naturelle, que nous avons consulté à ce mot; et il y a lieu d'en être surpris, vu que le *thora* a indubitablement une corolle à cinq pétales; premier caractéristique de la famille des renoncules, auxquelles le *thora* est apparenté, de l'avis de Valmont même.

Il croît dans les îles de la Méditerranée, sur les Alpes, en Italie, et dans peu d'endroits de la France méridionale. Pline et Théophraste paroissent l'avoir ignoré, ainsi

que Dioscoride qui n'en fait aucune mention. Sa fleur est rosiforme, ordinairement jaune, remplie d'étamines auxquelles on voit succéder des semences nues, rangées comme dans les renoncules : la racine est formée de dix petits tubercules charnus en fuseau, qui viennent s'unir à une espèce de couronne, d'où part une tige grêle, pourvue de quatre feuilles rondes, de grandeur inégale. Tel est le *thora*; la plus venimeuse de toutes les plantes européanes à racines tubéreuses, sur-tout quand on le prend dans son sol natal; car il perd beaucoup de sa virulence par la transplantation dans les jardins, où la bonne terre l'énerve, et c'est encore un bonheur. Mathiole l'a nommé *faux aconit*, par une méprise qui n'est pas sans conséquence dans un Auteur si répandu et plus lu peut-être que Tournefort même par le vulgaire des médecins.

L'expression des racines du *thora* est encore employée de nos jours, dans quelques cantons des Pyrénées et des Alpes, pour oindre les armes de chasse, comme les piques et les baïonnettes : on la mêle aussi avec beaucoup de succès dans les appâts et les boulettes aux loups et aux renards. On déterre la plante en automne; car pendant

sa floraison elle est trop foible : on en écrase les racines sur une pierre, ce qui produit une espèce de bouillie épaisse, qui étant caustique et corrosive, décompose le sang des animaux qu'on blesse légèrement avec des armes qui en sont enduites (*).

Les autres plantes employées chez les anciens pour armer les dards, sont les aconits-napels, et sur-tout l'*aconitum-cynoctonum*, comme le dit expressément Dioscoride. *Liv. IV*, *cap.* 81.

Strabon, que nous avons déja cité, rapporte encore un fait qui paroît mériter quelque attention. Dans la Colchide, cette contrée si fameuse par ses poisons et ses empoisonneurs, il y a un peuple, dit-il, nommé les Soanes, qui enduit ses flèches d'un venin fort singulier, qui ne tue pas seulement les personnes blessées, mais qui répand

(*) Dodonée décrit une seconde espèce de *thora* auquel il donne par préférence l'épithète de *Valdensis*. Il ne diffère de celui dont nous venons de parler que par sa petitesse, et sert aussi à envenimer les traits : son contrepoison est l'huile d'olive. On conseille encore les racines de l'impératoire des prés.

Quant à *l'anti-thora*, il ne semble guères répondre aux qualités surprenantes qu'on lui a attribuées, et je sais qu'on doit se défier de tout ce qu'on en a écrit.

encore

encore une odeur si pénétrante et si nuisible, qu'elle incommode beaucoup ceux que le trait n'a pu atteindre (*). Il est impossible de deviner ou de concevoir comment on a pu composer une drogue, dont la puanteur n'agissoit que quand la flèche étoit décochée; sans quoi celui qui auroit voulu la lancer, en eût été autant frappé que son ennemi; hormis qu'on ne suppose que les Colchides aient possédé un préservatif particulier contre la dangereuse évaporation de leurs propres armes; mais c'est imaginer un phénomène inexprimable, pour en expliquer un autre. Si l'on ne veut absolument pas suspecter ou récuser le témoignage d'un écrivain aussi judicieux et aussi sage que Strabon, il faut convenir de bonne foi qu'on ne sauroit rendre raison du fait qu'il rapporte, puisqu'on ne connoît aucune matière dans la nature capable de produire de tels effets sans le secours du feu, qui est nécessaire pour faire opérer la poudre puante dont on s'est servi, dit-on, en Europe, immédiatement après l'invention du canon : j'ai même trouvé dans une ancienne pyrotechnie, écrite par un ingénieur

(*) *Soanes veneno ad spicula mirificè utuntur, quod eos etiam qui venenatis sagittis non saucii sunt, odore offendit.* Lib. XI, p. 350.

Italien, le procédé pour composer cette poudre dont on doit remplir, à ce qu'il assure, des grenades et des bombes, qui, en se crevant, répandent une odeur si épouvantable, qu'elle étouffe ceux qui sont à portée de la respirer. Cette méthode d'enfumer l'ennemi n'est plus pratiquée de nos temps qu'à l'égard des mineurs, qu'on repousse ou qu'on étouffe par la fumée du soufre, lorsqu'ils sont attachés à ouvrir un rameau où on leur envoie un camouflet, ce qui est bien plus aisé dans un souterrain qu'en plein air; aussi douté-je très-fort de la vertu que l'artificier ultramontain attribue à sa drogue : je doute encore de la vérité de l'histoire qu'on rencontre dans tant de livres, qui nous apprennent qu'un chimiste de Londres, ayant voulu éprouver une poudre puante qu'il avoit composée, la renferma dans le canon d'un fusil qu'il tira par la fenêtre dans la rue, où deux ou trois personnes qui y passoient dans cet instant furent mortellement incommodées par la vapeur.

Je terminerai ce chapitre par quelques discussions sur les armes funestes des anciens Brachmanes et des Scythes, qui enduisoient les leurs de sanie de vipère et de sang humain, d'où il résultoit une si grande malignité, qu'il n'y avoit pas de remède pour

de semblables blessures, *irremediabile scelus*, dit Pline, qui ne spécifie pas la tribu Scythe dont il prétend parler. Cependant chez les hordes septentrionales, on ne se seroit point avisé de chercher des vipères, que le moindre froid tue : on doit supposer qu'il est question des Scythes les plus méridionaux, et dont le climat pouvoit nourrir des reptiles de cette espèce.

Le venin de la vipère est un sel acide, qui, en se cristallisant, présente des angles ou des pointes extrêmement subtiles et tranchantes (*) : pour peu qu'il touche le sang, il y produit un caillement et un trouble si considérable que la mort s'ensuit infailliblement, si on n'a recours à des remèdes prompts et efficaces. Ces qualités bien constatées peuvent nous expliquer le motif qui faisoit employer aux Scythes le sang humain dans la composition de leur poison ; il y a toute apparence qu'ils offroient, comme Tyson assure qu'on le pratique encore aux Indes, des tranches de sang caillé à des vipères, qui étant irritées jusqu'à la fu-

(*) Voyez le traité *de Viperâ*, écrit en Anglais par Mead, et traduit en latin par Nelson. Nous n'avons rien de mieux sur la vipère que cet excellent traité.

reur, y vidoient l'eau mortelle contenue dans les vésicules de leurs gencives. Cette terrible préparation, qui fait frémir la nature, empêchoit la liqueur vipérine de se cristalliser ; car quoiqu'on manque absolument d'expériences en ce cas, il y a pourtant lieu de croire que le venin de ces reptiles perd beaucoup de sa force lorsqu'il devient sel cristallin par l'évaporation ; puisque nous voyons que le tartre dissous à l'eau chaude fait tourner bien plus promptement le lait que le tartre en poudre. D'un autre côté, le sang humain acquiert par la putréfaction une qualité très-pernicieuse, dont les Scythes ont pu avoir connoissance, puisqu'elle n'a point échappé à la basse méchanceté des barbares de l'Afrique.

Il faut que les Romains aient, de temps en temps, essayé des blessures faites avec des armes envenimées selon le procédé qu'on vient de décrire, car Pline étale une longue liste d'antidotes contre les plaies qu'il appelle scythiques, *vulnera scythica,* quoiqu'il assure dans un autre endroit qu'elles étoient toujours réfractaires aux remèdes. Il faudroit avoir beaucoup de loisir, et encore plus de patience, pour analyser les spécifiques découverts par ce Naturaliste : le plus court est de conseiller les sels alkalins, qui suf-

fisent pour arrêter l'effet de tous les traits empoisonnés avec la bave des serpens et des vipères.

Ce qui nous reste à rapporter en dernier lieu sur les flèches des Brachmanes, est emprunté de Diodore de Sicile, qui semble l'avoir tiré des écrits d'Aristote, auteur contemporain, et instruit peut-être par les officiers même de l'armée d'Alexandre. Ce conquérant, né pour le malheur de l'Asie, pénétra dans l'Inde, par une suite de déprédations et de massacres, jusqu'à *Harmata*, dernière habitation des Brachmanes, qui se fiant sur le poison de leurs armes, osèrent sortir de leurs murailles, au lieu d'attendre un siège en forme : on leur lâcha d'abord quelques troupes légères, qui, fuyant à dessein, les attirèrent sur l'avant-garde de la grande armée : là, il s'éleva un combat rude et opiniâtre, pendant lequel les Brachmanes blessèrent un fort grand nombre de Macédoniens, et entr'autres Ptolémée, qui avoit succédé à Ephestion dans la faveur d'Alexandre; mais les Indiens, ayant fini par être battus, s'abandonnèrent à la discrétion du vainqueur. Alors on remarqua les symptômes affreux qui survenoient aux soldats blessés, et à ceux même qui n'avoient été

que légèrement effleurés pendant l'action : ils devenoient roides, sentoient des douleurs très-aiguës et des convulsions violentes : leur peau étoit comme glacée et marbrée de noir et de blanc ; ils vomissoient de temps en temps une matière bilieuse, qui annonçoit que la mort étoit sur le point de les enlever. A ces signes, si exactement détaillés, on reconnoît le poison de la vipère ou du *cobra de capello*.

Alexandre ne parut pas touché de l'état de ces malheureux, et ne montra de l'inquiétude que sur le sort de Ptolémée : tel étoit son caractère, qui ne s'est jamais démenti, de plus aimer un seul homme que tout le genre humain. Comme la plûpart des Grecs ne pouvoient écrire l'histoire sans y mêler des fables et des fables très-absurdes, Diodore ajoute que le vainqueur des Indiens s'étant endormi de tristesse, eut un rêve qui sauva la vie aux Macédoniens blessés : il lui apparut en songe un animal qui tenoit dans sa gueule une espèce d'herbe dont il expliqua les vertus ; ce qui éveilla Alexandre, qui fit chercher l'analogue naturel de cette plante, qu'on trouva être le contre-poison des flèches de l'ennemi.

Il est manifeste, comme l'observe très-bien Strabon, que les plus vils adulateurs

d'Alexandre ont forgé, selon le goût de leur siècle, ce conte puéril, dont on rencontre malheureusement cinq ou six copies dans nos histoires véridiques de l'Europe, qui disent que les vertus de la croisette, de la bétoine, de la sauge et de la pimprenelle, ont été divinement révélées, et cela à des Rois. Je me souviens même d'avoir lu qu'Henri III, roi de France, ayant été attaqué du mal vénérien, son médecin Péna eut une vision par laquelle le ciel lui fit savoir qu'il devoit donner à son malade la racine de bardane, qui tira Henri de danger.

Il y avoit dans l'armée macédonienne des médecins et des philosophes assez habiles pour faire, sans rêver, quelque découverte sur la propriété des végétaux de l'Indoustan. D'ailleurs, les Brachmanes, pour fléchir leur vainqueur, lui auront enseigné le remède de ses blessures : car c'est un axiome que tous les peuples policés ou sauvages, qui ont usé de venin pour les armes, en ont connu aussi le préservatif.

Le procédé des anciens barbares de l'Inde n'avoit rien de fort remarquable : ils ramassoient une grande quantité de reptiles venimeux qu'on écrasoit, et qu'on jetoit dans des vases exposés au soleil, qui faisoit sortir

tout le virus des serpens, où l'on trempoit ensuite les traits et les épées. En rapprochant divers passages de la narration de Diodore, il semble que ces armes n'avoient pas la force instantanée des aiguilles de Macassar, ni de flèches des Caraïbes ; vu qu'il s'écoula au moins une partie de la nuit entre l'instant de la blessure de Ptolémée, à l'instant du premier appareil : il vécut encore long-temps après, et devint, comme tant d'autres esclaves d'Alexandre, un roi puissant dans les états usurpés par son maître.

Nous avons déja vu qu'on se sert chez les Indiens modernes, contre la morsure des serpens, de la *terre mérite* ou du *curcuma long ;* il se peut que les Brachmanes leur ont transmis cette recette comme le vrai spécifique contre les flèches corrosives : l'emploi qu'on fait chez nous du *curcuma* avec tant de succès pour guérir la jaunisse (*), prouve qu'il est également propre à éteindre le venin de la vipère, du *cobra de capello* et du *geccho*, dont la piqûre excite une vraie jaunisse, qui ne diffère de l'ictère ordinaire que par sa violence. Je sais que les Bramines Indiens, et sur-tout les Faquirs-Jaguis, prétendent que les anciens Brachmanes leur ont

(*) *La continuation de la matière médecinale* de Geoffroi, à l'article de la *terra merita*.

conservé dans un *Beth* du *Hanscrit*, ou du *Vedam*, la recette de la pierre, qu'on nomme vulgairement *pierre de serpent à chaperon*, comme un excellent antidote contre les blessures des flèches envenimées et des reptiles. Les Faquirs conviennent que cette prétendue pierre est une composition où ils font entrer la *terre sigillée*, qu'ils achètent des marchands Turcs ; et c'est pourquoi elle happe à la langue, et fait ébullition, quand on la jette dans l'esprit de nitre, et même dans de l'eau claire (*). Les religieux missionnaires dans les états du Grand-Mogol ont long-temps induit en erreur toute l'Europe, en y vendant fort cher ce spécifique qu'ils avoient à bas prix des Bramines. La bonne physique a détruit entièrement cet indigne commerce.

La meilleure pierre à serpent, soit qu'elle vienne de nos Faquirs ou de ceux de l'Inde, ne mérite pas qu'on la conserve : j'ai même trouvé l'extrait d'une lettre de Rédi, dans la-

(*) On a débité long-temps que cette prétendue pierre se trouvoit dans le ventre du serpent à chaperon, ainsi nommé à cause d'une peau longue et plissée qui enveloppe sa tête ; mais ce serpent n'a pas de pierres dans le corps ; celles qu'on voit dans les cabinets des curieux, ont été la plûpart fabriquées dans la pharmacie du couvent des Jésuites à Rome. Ce négoce florissoit du temps des Kircher et Boius.

quelle il assure avoir éprouvé les plus excellentes pierres sur une vingtaine d'animaux piqués par des scorpions de Tunis, des vipères d'Italie, et des fiches enduites d'huile de tabac, qu'on sait être un poison des plus actifs. Il arriva quelque chose de fort particulier dans le cours de ces expériences : les animaux à qui on appliquoit une de ces pierres soi-disant alexipharmaques mouroient plutôt que les autres, qu'on avoit également fait mordre par des scorpions frais sans leur attacher aucune pierre. D'où l'on peut hardiment inférer qu'en frottant de la boue, ou de la terre glaise mouillée, sur une blessure de vipère, on y fait plus de bien, ou moins de mal, qu'en usant de mille pierres de serpens à chaperon.

Tels sont les faits les plus frappans que j'ai jugé dignes d'être rassemblés pour éclaircir une matière qui n'a jamais été traitée, et qui méritoit de l'être. La vie des hommes y est intéressée, et cela a suffi pour m'encourager dans mes recherches, dont j'ai rendu compte avec toute la clarté et la précision dont je suis capable. Il faut oublier jusqu'aux noms des drogues qui servent à l'empoisonnement des armes, et ne se ressouvenir que des remèdes qu'on se flatte d'avoir exactement indiqués.

Fin de la cinquième Partie.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

PLUSIEURS motifs dont je ne puis rendre compte, m'ont empêché de suivre, dans cette sixième partie, l'ordre des sections adopté dans les autres; et le changement est si peu important qu'il faudroit être extrêmement difficile pour le désapprouver. J'avoue très-volontiers que ces lettres n'ont pas été écrites mot pour mot, comme on les trouvera insérées ici: j'en ai retranché des passages, j'y en ai ajouté d'autres; enfin j'ai tâché de les mettre en état de voir le jour; car je ne crois pas qu'il y ait du mérite à faire ostentation aux yeux du public de cette même liberté, de cette même négligence dont on use et qu'on se permet très-souvent à l'égard de ses amis, auxquels on communique ses idées dans l'effusion d'une correspondance philosophique.

La lettre sur la religion des Américains semblera peut-être trop courte si l'on réfléchit au nombre presque infini des différens cultes qui régnoient au nouveau Monde; mais il en est des superstitions comme des autres erreurs de l'esprit humain; il y en a très-peu qu'il nous importe de connoître, et beaucoup que nous pouvons ignorer sans en être plus ignorans, et sans rien perdre. Comme j'ai appris que Marmontel prépare un ouvrage sur les cruautés des Espagnols, qui massacrèrent les Américains pour leur

prêcher un Dieu de paix, qui défend l'homicide, cette nouvelle a suffi pour m'empêcher de traiter fort au long ce triste sujet, que je regarde d'ailleurs comme un lieu commun, mille fois rebattu, mais qui pourra cependant encore exercer le génie et le style des écrivains élégans, qui mettront en épigrammes et en antithèses ce que Las-Casas a dit très-naturellement.

Je ne donne pas l'essai historique sur le pontificat des grands Lamas comme un simple hors-d'œuvre ; c'est une pièce justificative qui prouve que je n'ai pas eu tort de dire qu'il n'a jamais existé aucun rapport entre les dogmes des Mexicains et ceux des Mongales, qui par conséquent n'ont pas envoyé des missionnaires en Amérique par le Kamschatka, comme un savant a osé le croire et le dire.

La lettre sur les vicissitudes du globe contient des idées nouvelles, et qui par-là même paroîtront hasardées ; mais cette lettre aura toujours à mes yeux le mérite d'être un témoignage de ma reconnoissance envers un savant à qui j'ai des obligations.

Comme j'ai parlé, dans mon premier volume, de l'état des missions de la Californie, j'ai ajouté ici quelques éclaircissemens sur les missions du Paraguai, parce qu'un de mes amis a voulu me persuader que je ne pouvois omettre cet article dans l'histoire de l'Amérique et des Américains.



SIXIEME PARTIE.

SECTION PREMIÈRE.

A M***.

Sur la Religion des Américains.

Vous me demandez s'il est vrai que les Péruviens et les Mexicains avoient, avant la découverte du nouveau Monde, une espèce de confession et de communion. Je vous avoue que le consentement de tous les historiens espagnols ne permet guères de douter que ces deux peuples Américains n'eussent, dans la somme immense de leurs superstitions grossières, quelques usages qui ne différoient pas beaucoup de ce qu'on nomme la communion parmi nous: mais si on examine bien attentivement les anciens cultes religieux qui ont dominé tour-à-tour dans les différentes parties de notre continent, on y reconnoîtra des institutions semblables, et l'étonnement cessera.

A la grande assemblée des Gaulois, qui se tenoit au renouvellement de l'année, dans

une forêt de la Beauce, aux environs de Chartres, tous les *Druïdes*, les *Druïdesses*, les *Samotheis*, les *Saronides*, les *Bardes*, les *Vacies* et les *Eubages*, qui composoient le nombreux clergé de la Gaule, faisoient ranger le peuple en cercle, où l'on chantoit; *Au gui, au gui, l'an neuf, planté, planté;* ensuite le grand pontife, choisi d'entre l'ordre des *Samotheis*, bénissoit une certaine quantité de pains et quelques cruches d'eau, et après plusieurs cérémonies augustes et ennuyeuses, les prêtres alloient distribuer aux assistans des fragmens de ce pain consacré, et une portion de cette eau lustrale, qu'on buvoit et qu'on mangeoit avec plus de dévotion que d'appétit. On peut donc dire, en ce sens, que les Gaulois communioient, avant Jules-César, comme nous les voyons encore communier de nos jours. Les Juifs célébroient leur pâque avec un rôti d'agneau, des salades, et du vin doux: les Grecs et les Romains goûtoient les victimes et faisoient des libations. Enfin, il n'y a guères de religions qui n'aient ordonné de manger et de boire à de certains jours en l'honneur de la Divinité du lieu, et je ne connois que les Mahométans qui n'aient pas de semblables Agapes, ou des festins prescrits par la loi.

Chez les Mexicains on formoit avec de la pâte de maïs une grande statue qui représentoit le Dieu Vitzilipultzi : on promenoit en procession cette masse de farine pétrie, on l'encensoit avec de la résine copal, et on finissoit par la découper en morceaux, dont chaque sujet de la domination de Montézuma étoit obligé d'en manger un, soit dans le temple, soit chez lui, lorsque des infirmités le retenoient à la maison. Heureux si ce peuple eût borné son zèle à faire de tels Dieux et à les dévorer; mais il faisoit encore ruisseler le sang humain dans le sanctuaire de ses idoles, et les plus ardens d'entre les dévots portoient la rage du fanatisme jusqu'au point de manger la chair d'un prisonnier qu'on nourrissoit pendant douze mois dans le temple; atrocité dont on a aussi accusé les Juifs, que Flavien-Joseph défend par de si mauvaises raisons qu'elles feroient croire à bien des gens, qu'il y a quelque réalité dans cette imputation faite aux Hébreux par le Grec Apion (*).

Les Péruviens célébroient, au solstice d'été, une grande fête qu'on nommoit le *raymi* :

(*) Pour réfuter cette énorme accusation d'Apion, Joseph se sert de quatre argumens, plus foibles les uns que les autres, et qui tous ensemble ne forment pas une

elle duroit neuf jours, pendant lesquels tous les travaux cessoient; le peuple s'attroupant alors pour faire ses dévotions dans les principaux endroits où l'on adoroit les Fétiches ou les idoles nationales, et pour se livrer d'abord après à des débauches effrénées, par

demi-preuve. Voici ses objections, et les réponses qu'on y pourroit faire, si l'on y vouloit répondre.

Objection de Joseph. *Si l'on n'avoit nourri dans le temple de Jérusalem qu'un homme, et qu'on eût voulu manger cet homme au bout de l'année, il est certain qu'une si petite portion n'eût pu suffire pour rassasier les seuls juifs de la capitale de la Palestine, ou de la terre sainte.*

Réponse. Il n'étoit point nécessaire de rassasier tous ces fanatiques; aussi Apion ne le dit-il pas; il assure seulement que les Juifs se préparoient à manger l'homme qu'Antiochus délivra du temple.

Objection. *Si Antiochus avoit réellement trouvé dans le temple un étranger qu'on y nourrissoit pour le manger, ce Prince n'eût point manqué, pour gagner la faveur des Grecs de conduire en pompe cette victime échappée dans ses états.*

Réponse. Antiochus étoit un grand roi, qui avoit d'autres affaires que d'aller montrer en spectacle un malheureux qu'il avoit soustrait à l'implacable haine des Juifs contre tout le genre humain. D'un autre côté, le Grec délivré n'étoit pas sujet d'Antiochus; pourquoi auroit-il donc consenti à être mené hors de sa patrie, où ses propres affaires le rappeloient après un

un scandaleux contraste dont on retrouve des exemples dans tous les pays de la terre. Le principal acte du *raymi* consistoit à manger le pain sacré, qu'on appeloit *cancu*, dont l'apprêt exigeoit beaucoup d'observances vaines et ridicules, ce pain ne pouvant être pétri que par les vierges dévouées au culte *pachacamac* ou du soleil, et ces vierges ne pouvant cuire ce pain qu'après l'avoir soigneusement garanti de toute espèce de souillures ; et comme la superstition voit des souillures dans tout, il n'étoit pas facile de rendre la pâte du *cancu* aussi pure qu'elle

une si longue absence ? Si un Anglais rachetoit à Alger un Français de la main des Turcs, seroit-on en droit de nier ce fait, sous prétexte que ce Français n'a pas été montré en pompe dans toute la Grande-Bretagne ?

Objection. *Les Grecs n'étoient pas les seuls ennemis des Hébreux ; pourquoi ces Hébreux auroient-ils donc plutôt mangé un Grec qu'un Perse, ou un Egyptien ?*

Réponse. Parce qu'apparemment ils n'avoient pu prendre des Egyptiens et des Perses, comme ils avoient pris ce Grec, au moment qu'il voyageoit sous la garantie du droit des gens adopté chez les autres nations. D'ailleurs, il n'étoit pas nécessaire de manger de tous ses ennemis pendant le courant de douze mois : aussi Apion ne le dit-il point.

Objection. *La loi et la coutume défendoient de*

devoit l'être : après l'avoir partagée en boulettes, ou en petits gâteaux, on faisoit venir des enfans au-dessus de cinq ans et au-dessous de dix, à qui on froissoit le nez et déchiquetoit le front avec des pierres aiguisées : le sang qui découloit de ces blessures, étoit recueilli, et on en arrosoit légérement le pain, qu'on distribuoit à tous les assistans ; qui le mangeoient en présence des idoles, des prêtres, et de l'Inca, toujours assidu à présider à cette solemnité.

manger dans l'intérieur du temple de Jérusalem ; donc il n'est pas vrai qu'on y ait nourri un homme.

Réponse. La loi et la coutume défendoient à Jérusalem de tuer des hommes entre le temple et l'autel, et cependant on y avoit tué plusieurs personnes, et entr'autres Zacharie, *quem occidistis intrà templum et altare* ; donc on commettoit chez les Juifs beaucoup d'irrégularités contre la loi et la coutume : si on les a transgressées en un point, pourquoi n'auroit-on pu les violer en un autre, puisque c'étoit un moindre crime de manger dans le temple que d'y assassiner Zacharie ? Ce n'est donc rien objecter, que d'objecter la loi, dès qu'il conste qu'elle n'a pas été respectée : c'est comme si l'on vouloit prouver qu'on ne fait pas des *Auto-da-fé* en Espagne, en disant qu'il y a chez les Espagnols une loi qui défend l'homicide.

Je laisse maintenant à juger au lecteur si Joseph a ou n'a pas détruit l'imputation d'Apion.

Garcilasso s'étonne qu'une telle institution ait fait dire aux auteurs Espagnols que les Péruviens communioient à la manière des chrétiens; mais, en vérité, je ne vois point qu'on doive s'étonner de cette comparaison, qui a toute la justesse qu'une comparaison peut avoir, soit qu'on envisage l'extérieur de cet acte religieux, soit qu'on considère le sens intrinsèque que les chrétiens et les Américains y attachent; puisque les uns et les autres mangent dans leurs temples pour plaire au Dieu qu'ils adorent, lorsqu'ils sont convaincus d'avoir un repentir sincère de leurs fautes, en prenant le pain sacramental qui leur sert de justification. Si les uns sont à cet égard dans l'erreur, et les autres dans la voie de la vérité, cela n'empêche point que leurs usages et leurs idées n'aient la plus parfaite ressemblance.

C'est une autre question de savoir si les Péruviens se confessoient avant le *raymi*, comme le prétend absolument Acosta, qui avoit été missionnaire à Cusco vers l'an 1558. Il dit que ces peuples alloient révéler leurs péchés à des prêtres, nommés *Yschusyres*, qui tenoient en main une petite corde, et qui, en donnant l'absolution au pénitent, proféroient ces paroles, ou des paroles semblables:

Dieu m'a donné le pouvoir de rompre la chaîne de tes péchés, comme je romps cette corde, qu'ils cassoient par le milieu; et le confessé étoit censé absous. Quand il s'y présentoit plusieurs cas graves, il falloit un nouveau cordon pour chaque nouvelle foiblesse, et un pécheur de quelque importance eût ruiné un de ces *Yschusyres* en cordons, si ce n'eût été la coutume de les payer d'avance. Acosta ajoute que les femmes ne se confessoient qu'à des femmes, comme le pratiquent aujourd'hui les chrétiennes de la Syrie, qui soutiennent qu'il est aussi indécent qu'injuste qu'une honnête femme aille faire confidence de ses sottises à un homme, qui ayant un cœur bien plus dur, et des passions bien différentes, ne sauroit être le juge d'un autre sexe que du sien. On a vu à Venise une fille qui se disoit la messie des femmes, et qui raisonnoit à-peu-près comme on raisonne en Syrie; mais malheureusement pour elle il n'y eut dans toute l'Europe que le seul Guillaume Postel qui lui donna raison.

L'Auteur que nous venons de citer rapporte encore qu'il existoit entre les confesseurs du Pérou une gradation de pouvoir, et que de certains crimes étoient réservés à des *Yschusyres* plus éminens en dignité, qu'on pou-

voit surnommer les charlatans par excellence (*).

Quant aux Incas, ils usoient, nous dit-on, d'un stratagême merveilleux pour se dispenser de révéler leurs péchés à des prêtres : ils soutenoient qu'étant rois, ils n'avoient de juge compétent que Dieu seul, d'où ils concluoient qu'ils ne pouvoient se confesser qu'au soleil. Cette subtilité, qui feroit honneur en Europe même à un Casuiste, qui l'auroit proposée, étoit tellement sans replique au Pérou, que le grand-pontife de Cusco absolvoit toujours d'avance l'Empereur et la famille impériale, lorsqu'elle avoit envie de faire sa confession au ciel.

Qui croiroit après cela que les Américains, si accoutumés de se confesser à des prêtres de leur religion et de leur pays, n'ont jamais pu ou voulu se confesser avec sincérité aux missionnaires catholiques? Cela est si vrai, qu'au seizième siècle un homme fort zélé pour leur salut alla tout exprès à Rome, et y fit un livre pour obtenir du Pape d'abolir

(*) Gaspar d'Ens rapporte qu'on se confessoit aussi à Nicaragua : Herrera et Linscot ajoutent que cet usage étoit aussi établi à la péninsule de Jucatan, où tous les sacrificateurs se marioient, hormis ceux qui faisoient les fonctions de confesseurs jurés.

la confession auriculaire en faveur des Indiens occidentaux, qui ne pouvoient, disoit-il, se familiariser avec cette cérémonie. L'Auteur de l'ouvrage intitulé *de procuranda Indorum salute*, attaqua l'honnête homme qui fit cette proposition au saint siége, et l'accabla d'une quantité d'injures basses et atroces : « Je ne saurois comparer ton extrava- » gance, lui dit-il, qu'à celle d'un ecclésiasti- » que allemand qui vint, comme toi, à Rome, » il y a quelques années, demander au sou- » verain pontife un ordre pour déraciner tous » les plants de vignes en Allemagne, afin » d'empêcher dorénavant le clergé de s'y » enivrer ».

C'est aux théologiens à apprécier cette comparaison et ces invectives d'un furieux contre une personne bien intentionnée, qui conseilloit un remède extraordinaire à un grand mal. Quoique le Pape rejeta avec mépris ce projet salutaire, les ecclésiastiques Espagnols établis aux Indes n'en agirent pas moins comme ils voulurent (*), en refusant, ou en

(*) Il est étonnant que l'Espagne, si souvent esclave de la cour de Rome, ait su, par la profondeur de sa politique, soustraire à la *camera apostolica* le Mexique et le Pérou. Les Papes ne tirent aucune Annate de ces riches provinces; il ne peuvent conférer ni évêché, ni ca-

accordant les sacremens à ceux d'entre les Indiens qui leur paroissoient être moins imbécilles que les autres : et le nombre de ceux à qui on administre aujourd'hui la communion, est très-peu considérable.

Je prévois que vous m'objecterez qu'Acosta, qui nous a fourni de si grands détails sur l'ancienne confession des Péruviens, s'est fait illusion en voulant trouver à tort et à travers une conformité quelconque entre le culte des chrétiens et celui des Américains, parce qu'on aime à imputer aux autres les opinions dont on est soi-même imbu. Oui, sans doute, je n'hésiterois point d'accuser cet historien de s'être grossiérement mépris, si on ne savoit que la confession a été de temps immémorial adoptée chez plusieurs nations, où on

nonicat, ni bénéfice dans toute l'étendue des Indes espagnoles, les mois papaux n'y étant pas admis. Enfin, on a trompé en tout point l'avidité de Paul III, de Paul V et de Léon X, qui exigeoient évêchés sur évêchés en Amérique, pour y fonder d'autant mieux la puissance papale. On peut presque dire que Paul III abusa du plaisir de créer des archevêques et des évêques aux Indes, puisqu'il en fit à Mexico, à Lima, à Saint-Domingo, à Cusco, à Chiapa, à Quito, à Honduras, à Popayan, à Nicaragua, à Los Angèles, à Jucatan, à Guatimale, à Mechoacan, et dans une infinité d'autres endroits que je ne me rappelle pas.

ne l'auroit ni cherchée, ni soupçonnée. Avant qu'on eût quelque connoissance du *Sadder*, on se seroit moqué en Europe d'un voyageur qui eût assuré qu'on s'est confessé depuis plus de deux mille ans chez les Guèbres de la Perse, ou les Ignicoles, dont le culte a été détruit en partie par le mahométisme, comme la religion judaïque a été détruite par le christianisme : mais depuis que le docteur Hyde nous a procuré une traduction latine du *Sadder*, extrait du *Zend-pasend-vosta* attribué à Zoroastre, ou à Zerdust, le législateur des Parsis, on ne sauroit nier qu'on n'y voie l'aveu du pécheur, l'absolution, la pénitence, et tout ce qui constitue la confession formelle, telle qu'elle se pratique, ou qu'elle devroit se pratiquer dans les pays catholiques. Comme le livre du docteur Hyde est devenu fort rare, je vous citerai le passage qu'on lit à la PORTE XLIX, pour que vous soyez en état de juger si l'on peut l'entendre dans un autre sens que celui que j'y crois découvrir (*).

(*) *Quando alicui supervenit aliquot peccatum, recitet Pitupht.... et accedat ad sacerdotem, et ad purioris animae Desturum. Cum ad Destur seu Praesulem aliquem veneris, et veniam seu remissionem petieris, ex ejus benedictionibus minuetur peccatum.*

Vous savez que les mystères d'Eleusis, qui étoient, dès la plus haute antiquité, célébrés en Egypte, exigéoient une confession générale de la part des initiés. Ces mystères passèrent des bords du Nil dans l'île de Crète, dans celle de la Samothrace, et de-là dans le continent de l'Asie-mineure, où les honnêtes gens s'accoutumèrent insensiblement à se confesser; il est vrai que Plutarque parle d'un jeune homme qui faillit de déchirer le

Quando absolutionem alicui fecerit Destur religiosus, augetur ejus religio, et minuetur simultas. Certissimè scito, quod peccatum illud, quod ab eo requirebatur, exinde meritorum beneficium percepisse... Si non invenerit aliquem Bihdin, tum lucido animo coram Churshid, seu sole, se sistat... propter commissa peccata sua mœstus. De religione Persarum, pag. 401 in-4°.

Tavernier nous apprend que de son temps les Guèbres de la Perse confessoient encore à leurs prêtres, qu'ils nomment *Cazi* ou *Kaddi*, les péchés dont ils avoient droit d'absoudre; car il y a des cas réservés au grand-pontife, qu'on nomme le *Destour Destouran*, ou la *Règle des Règles*, et qui, selon Chardin, réside à Yezd; d'où il ne sort jamais: il y a dans cet endroit une espèce de collége où l'on enseigne aux jeunes prêtres le code religieux, tel qu'il est exposé dans le *Sadder*, qui a été rédigé sur les anciens livres, en 1500, par un Guèbre, qui se nommoit fils de *Melick-Shadyc*, et qui étoit dans la fonction de *Destour*.

voile, et de porter un coup mortel à cette pieuse institution. Comme les prêtres de Cérès vouloient le contraindre à se confesser, lorsqu'il se présenta aux mystères, il leur demanda effrontément de qui ils tenoient le pouvoir de remettre les péchés. *De Dieu même*, lui dit-on. *J'en suis charmé*, répliqua-t-il, *je me confesserai donc directement à Dieu, et non à vous, qui n'êtes que des sycophantes.* Cette hardiesse, qui auroit pu entraîner une hérésie, si elle avoit fait quelque impression sur l'esprit des auditeurs, fut regardée comme une étourderie qui ne tiroit pas à conséquence : on s'étonna seulement de voir aux mystères un philosophe qui ne croyoit pas aux mystères.

A Rome on absolvoit les coupables dont les crimes étoient restés secrets, en les aspergeant d'eau fulminale, qui doit avoir eu encore plus de vertu que l'eau lustrale ordinaire. Les *Moulahs*, ou les docteurs Persans, qui content de Jésus-Christ tant de choses extraordinaires, dont nous n'avons aucune connoissance (*), disent qu'il avoit été initié en sa jeunesse aux mystères d'E-

(*) On trouve dans Chardin, que les *Moulahs* de la Perse assurent que Jésus-Christ étoit en correspondance avec le médecin Galien; mais comme nous en-

leusis d'Egypte pendant le séjour qu'il fit dans ce pays, d'où l'idée lui vint d'établir la confession, en accordant à l'Iman Pierre le même pouvoir qu'avoient les Choens Egyptiens et les Hiérophantes Grecs, d'absoudre les péchés capitaux ; car si dans la primitive église on ne confessoit pas les péchés véniels, on est redevable de ce précepte à la prévoyance des théologiens postérieurs au cinq premiers siècles.

Les relations nous apprennent qu'on a aussi observé une espèce de confession chez les Japonois, et les Indiens restés fidèles au culte du Dieu Brama et de la Vache. Ce qui doit nous convaincre qu'on a tenté, d'une extrémité du monde à l'autre, de calmer les troubles de la conscience outragée, en inventant des artifices frivoles pour faire taire des remords réels ; et je ne sais si l'on doit plaindre ou

tendons un peu mieux la chronologie que les *Moulahs*, nous savons bien que c'est un conte oriental, né de l'opinion que tous les peuples de l'Asie ont de Jésus-Christ, qu'ils regardent comme un ancien médecin qui guérissoit la cataracte et la goutte. Tous les missionnaires catholiques ne sont soufferts en Perse, en Turquie et aux Indes, qu'en qualité de médecins et de chirurgiens. Le petit peuple s'imagine en Perse, que généralement tous les chrétiens sont médecins ou charlatans.

féliciter les hommes d'y avoir réussi, s'il est vrai qu'ils aient réussi.

Ces considérations vous feront peut-être revenir du préjugé où vous paroissez être, en regardant comme une fable mal imaginée tout ce que les écrivains castillans ont dit de la façon dont les Péruviens se confessoient. Je vous accorde volontiers que le métif Garcilasso a tâché de suspecter leur témoignage; mais si l'on y prend garde de près, on s'appercevra que son rapport ne diffère pas si essentiellement qu'on le croit d'avec celui du P. Acosta. « Les Péruviens croyoient, dit-» il, que le Soleil révéloit ses loix à son fils, » leur Inca; ainsi la désobéissance leur pa-» roissoit un sacrilége, et souvent ceux qui » se sentoient coupables, alloient volontaire-» ment et publiquement devant le juge décla-» rer les fautes qu'ils avoient commises, et » dont personne n'avoit connoissance; car » étant persuadés que l'ame se condamnoit » elle-même, et que leurs fautes causoient » les malheurs publics et particuliers, ils les » vouloient expier par la mort, pour empê-» cher que le Soleil ne leur envoyât d'autres » afflictions. C'est de-là que les historiens » espagnols ont tiré que les Indiens du Pé-» rou se confessoient. » *Pag. 26, tom. II.*

Je vous demande maintenant si, malgré ce passage, on n'est pas en droit d'assurer que la confession étoit établie là où les coupables n'avoient d'autres accusateurs qu'eux-mêmes, là où l'on se croyoit obligé, par principe de religion, de révéler ses fautes secrètes à des juges publics, là où l'on s'imaginoit enfin que l'aveu ingénu et volontaire de ses péchés étoit l'unique moyen de détourner la vengeance et de désarmer la colère des Dieux irrités?

Si vous supposez que Garcilasso a un peu embelli la confession des Péruviens, et que le P. Acosta l'a rendue un peu ridicule avec ses cordons, il vous sera facile de discerner ce qu'il peut y avoir de vrai et de faux dans cette institution, qu'on a retrouvée en Amérique, parce que les mêmes causes ont dû produire des effets analogues par-tout où il y a des hommes : ils ont toujours été foibles et indulgens envers eux-mêmes : ils ont toujours été abusés par leur propre cœur, ou par la malice d'autrui.

Comme j'ai parlé assez au long, dans un chapitre particulier, de la circoncision des Mexicains, il ne me reste rien à y ajouter, sinon de vous dire que je ne saurois me persuader que les prêtres du Mexique aient adressé aux enfans, après leur avoir fait une incision

au prépuce et aux oreilles, ces paroles sacramentales : *souvenez-vous que vous êtes nés pour souffrir, souffrez donc et taisez-vous.* Il y a des personnes qui ont admiré le grand sens de cette prétendue maxime, qui, à mon avis, ne renferme aucun sens : car il n'est pas décidé que nous ne soyons nés que pour souffrir ; et quand nous souffrons, aucune loi divine ou humaine ne peut nous empêcher de nous plaindre, et de plaindre tous ceux que le sort contraire accable du même poids. Quand il y auroit des loix si absurdes parmi les hommes, la nature opprimée n'en deviendroit pas plus muette, et n'en gémiroit pas moins. D'ailleurs comment pourroit-il venir dans l'esprit de quelqu'un, sinon d'un insensé, d'ordonner à un petit enfant de se taire, sous prétexte qu'il n'est venu au monde que pour souffrir ? J'aimerois donc mieux suivre en cela les Auteurs qui nous ont transmis d'une façon contraire les paroles sacramentales des prêtres Mexicains, en assurant que ces imposteurs cruels disoient à ceux qu'ils circoncisoient : *souvenez-vous que vous êtes nés pour souffrir, tâchez donc de supporter le fardeau de la vie, et plaignez-vous, si vous voulez.* Il y auroit eu au moins quelque ombre de raison dans cette sentence, à

laquelle on a peut-être aussi peu pensé qu'à l'autre.

Il n'en est pas ainsi du discours que tint Atabaliba, le dernier des Incas du Pérou, au frère François de la Vallé-Viridi, qui vouloit le convertir à la foi chrétienne, en lui parlant de Jésus-Christ, et le menaçant de mettre ses états à feu et à sang. On convient généralement que ce Prince répondit en ces termes :

Cesse, odieux brigand, de me prêcher un Dieu né...... et mort...... Celui que j'adore est immortel, et le vain pouvoir des humains ne sauroit s'étendre jusqu'à lui : mon Dieu est donc sans comparaison supérieur au tien, que tu dis avoir été égorgé par les hommes. D'ailleurs, comment pourrois-tu me convaincre que tu ne m'en imposes pas, en me contant tant d'ineffables mystères, dont ni moi ni personne dans mon pays n'a jamais eu la moindre connoissance ?

La Vallé répliqua d'une manière étrange et inouie à cette question, il tira, de dessous sa robe, une bible qu'il présenta au Péruvien, en lui disant : *prends ce volume, il contient la vérité : la parole de Dieu y est*

gravée, et tout ce que je t'ai annoncé y est ecrit; c'est à toi de croire, et non de douter.

Atabaliba prit cette bible, l'examina attentivement, la porta à ses oreilles, et finit par la jeter à terre, et par cracher dessus, en s'écriant : *j'ai regardé le Quipos* (*), *et je n'y ai rien pu voir; je l'ai approché de mes oreilles, et je n'y ai rien pu entendre. Si la vérité y étoit écrite, pourquoi Dieu ne me feroit-il pas plutôt la grace d'y pouvoir lire qu'à toi, qui n'est qu'un scélérat obscur, venu de loin pour massacrer mon peuple, et me ravir mes états? Va, chétif imposteur, je crois bien te valoir.*

Le moine, devenu furieux, ne s'amusa plus alors à disputer; mais il commença, dit Zarate, à crier de toutes ses forces, *aux armes, aux armes*, et le déprédateur Pizarre livra, à ce signal ou à ce tocsin, la célèbre bataille de Caxamalca, où l'Empereur du

(*) Les Péruviens, comme on sait, donnoient le nom de *Quipos* aux cordons qu'ils employoient pour conserver la mémoire des principaux événemens, et faire des calculs. L'Interprète espagnol aura aussi appelé la bible *Quipos*, pour en donner une idée au Péruvien, qui n'avoit jamais vu de livres écrits ou imprimés.

Pérou fut pris, et ensuite baptisé, et étranglé avec un billot contre le dossier de sa chaise. On s'attendrit en lisant la fin de ce Prince infortuné, que les richesses, qui sauvent si souvent le coupable, ne purent sauver malgré son innocence : il avoit, malheureusement pour lui, affaire à des soldats et à des moines.

Il est à jamais étonnant, me direz-vous, que pour prouver la vérité de la religion chrétienne à un Américain, qui ne savoit ni lire ni écrire, on lui ait mis la bible en main ; mais si vous pensiez que le moine qui fit cette extravagance savoit lire lui-même, vous vous tromperiez. Le clergé Espagnol croupissoit, au commencement du seizième siècle, dans une si incroyable ignorance, qu'il étoit rare de rencontrer un ecclésiastique qui sût signer son nom, et qui n'eût la bible pendue à sa ceinture par ostentation.

Ce Dieu immortel dont parla l'Inca n'étoit autre chose que le soleil, que les Péruviens nommoient *Pachacamac*, et qu'ils regardoient comme le créateur du monde, et de tous les êtres divers qui le composent. Quant à leurs Divinités subalternes, ou leurs *Guacas*, ce n'étoient que des Fétiches ou des objets déifiés par le caprice, la crainte, l'ignorance

et la superstition : on assure qu'ils adoroient aussi des statues représentant des diables, si conformes à ceux de l'ancien Continent qu'on s'y seroit mépris : il ne leur manquoit ni cornes, ni griffes, ni aucun des traits essentiels par lesquels des imbécilles ont dépeint le démon, pour faire peur à d'autres imbécilles. Quel qu'ait été enfin l'ancien culte des Péruviens, il est très-certain que les débris de cette nation qui subsistent encore de nos jours, ont conservé au fond du cœur un penchant secret et invincible pour les institutions religieuses de leurs ancêtres. En effet, comment pourroient-ils être convaincus de la vérité du christianisme, lorsqu'ils réfléchissent sur la conduite que les chrétiens ont tenue à leur égard, en les réduisant en esclavage, après les avoir dépouillés de ce que le ciel et la nature leur avoient donné, après avoir égorgé les trois quarts de leurs concitoyens, et le dernier de leurs rois, en violant impunément toutes les loix divines et humaines? Avouez que, quand on a le malheur d'être né Péruvien, il est presqu'impossible de se persuader que le Dieu des Espagnols vaille mieux que *Pachacamac*. D'un autre côté, il semble que ce soit la destinée de la religion catholique de ne pouvoir faire for-

tune hors de l'Europe; quand on sort de cette quatrième partie du monde, on retrouve dans les autres un si petit nombre de catholiques qu'on en est étonné; et si de ce petit nombre on exceptoit encore les Européans expatriés qui ont été s'établir, soit en Asie, soit en Afrique, soit au nouveau Monde, on réduiroit presque à rien la somme des fidèles qui croient au Pape hors de l'Europe.

N'exigez pas de moi que je vous donne quelques éclaircissemens sur la prétendue religion des Américains purement sauvages. Ambulans et dispersés, leurs opinions sont aussi multipliées que leurs familles. Dans une cabane on voit des Pénates et des Lares, dans une autre cabane on n'en voit point; on ne pense pas d'un côté d'une rivière comme de l'autre; et quand même cette confusion d'idées ne seroit pas aussi réelle qu'elle l'est, on n'en pourroit pas mieux débrouiller la théologie des Sauvages; la pauvreté extraordinaire et presqu'inconcevable de leur langage, dans lequel on ne peut exprimer aucune notion métaphysique, étant un obstacle insurmontable pour quiconque tenteroit d'approfondir leurs sentimens sur la Divinité. D'ailleurs, à quoi nous serviroit-il d'être parfaitement instruits des dogmes religieux des

Christinaux, des Ticounas, des Moxes, des Algonquins, puisque nous ne pouvons douter que ces dogmes, quels qu'ils soient, ne renferment des superstitions affreuses? Défions-nous encore une fois de tout ce que les voyageurs ont compilé, dans leurs ennuyeux journaux, sur la religion de ces hommes errans sur des plages incultes, ou retirés dans des forêts obscures: on a à cet égard indignement abusé de la crédulité du vulgaire des lecteurs: Laët même ose nous dire dans son histoire si estimée des Indes occidentales, qu'il y a des esprits qui apparoissent aux Brésiliens; mais, ajoute-t-il, ils ne se montrent pas si souvent que quelques relations le donnent à entendre (*). Dites-moi s'il n'est pas permis, lorsqu'on lit de semblables puérilités, de supposer que Laët avoit la fièvre, quand il s'est imaginé qu'il y avoit des esprits; et qu'il avoit encore la fièvre, quand il a cru que ces êtres se laissoient voir plutôt aux Sauvages de l'Amérique qu'aux philosophes de l'Europe? Voilà cependant comme on a écrit tant de fois l'histoire sans jugement; mais

(*) *Munusculis juxta positis illos spiritus placare nituntur: rarius autem hi spiritus inter illos apparent, licet multi aliter tradiderint.*

il est vrai aussi qu'on l'a lue encore plus souvent sans réflexion, sans critique, sans défiance.

Je n'ignore pas qu'on a long-temps recherché si les peuples qu'on a surpris dans l'état de nature sous des climats lointains, avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame; parce qu'on s'est figuré qu'il nous importoit infiniment d'être bien informés sur cet article. Heureusement on s'est trompé; car la vérité d'un système dépend aussi peu du nombre de ceux qui l'adoptent, que du nombre de ceux qui le rejettent : si l'on pouvoit parvenir à l'évidence, en comptant les voix, il n'y a pas de difficulté en morale ou en métaphysique qu'on ne décideroit pas cette méthode; mais encore une fois, cette méthode ne sauroit nous conduire à rien : un homme peut être seul de son sentiment contre tout le monde, et avoir raison : un homme peut être seul de son sentiment, et se tromper. Quand tous les peuples de l'univers croyoient encore que le soleil tournoit, il ne tournoit pas : ainsi, quand il seroit démontré que tous les peuples de l'univers admettent l'immortalité de l'ame, on conçoit qu'on ne seroit pas plus avancé qu'auparavant, malgré cette démonstration, qu'on a cru si nécessaire. Au contraire, ce consentement singulier de tant

d'individus si sujets à se méprendre dans des matières où les sens et les organes peuvent décider, seroit plus propre à faire douter qu'à convaincre dans une matière où les organes et les sens ne sauroient décider.

Il importe d'observer que la résurrection des corps et l'immatérialité de l'ame sont deux systêmes, qui, quoique confondus à chaque instant, n'en diffèrent pas moins essentiellement entre eux : il y a, par exemple, des Sauvages qui croient qu'ils ressusciteront, et qui n'ont pas la moindre notion de la spiritualité de l'ame : ils ignorent même qu'ils ont une ame, puisque leur dictionnaire manque de mots pour exprimer des idées semblables. Cette hypothèse de la résurrection des corps a été presque universelle chez les anciens peuples, et les chrétiens des premiers siècles avoient tellement outré les choses, qu'ils prétendoient que les dents des morts étoient des substances incorruptibles, que Dieu se réservoit comme une espèce de graine ou de semence pour faire regermer les corps décomposés par la putréfaction : *Constat dentes interruptos perennare, qui ut semina retinentur fructificaturi corporis in resurrectione*. Tertul. *de resurrectione carnis*. Cet absurde préjugé avoit été puisé dans

le paganisme, puisque les Romains ne brûloient pas les corps des enfans morts avant la pousse des dents, et on les appelloit pour cela *minores igni rogi*. En parlant de l'usage, d'embaumer les corps, j'ai fait voir qu'il tiroit son origine du dogme de la résurrection, et j'en ai conclu que les Juifs qui embaumoient aussi les cadavres, adhéroient aussi à ce dogme, qui étoit donc reçu dans la Judée long-temps avant la naissance du christianisme, dont les premiers sectateurs, prévenus comme ils l'étoient de l'incorruptibilité des dents, crurent sans doute pouvoir se passer du nitre, de la *cedria*, et des autres drogues propres à conserver les corps.

Quant au système de l'immortalité de l'ame, on ne connoît jusqu'à présent aucune nation qui l'ait admis purement et simplement, sans y mêler celui de la résurrection des corps, et il n'y a peut-être qu'une société toute composée de philosophes qui pût se contenter d'une doctrine si sublime.

Si je vous ai inspiré de la défiance pour tout ce que les voyageurs ont rapporté de la religion des Sauvages du nouveau Continent, je ne dois pas omettre de vous prévenir aussi contre la grande *histoire des cérémonies*

religieuses et des superstitions, dont le septième volume renferme, à mon avis, le plus de choses fausses, hasardées et suspectes. Si au lieu de s'ériger lui-même en auteur, le libraire Bernard eût employé à un ouvrage de cette importance des philosophes capables de faire un choix judicieux entre les matériaux, et des écrivains assez habiles pour les rédiger sans diffusion, il ne seroit jamais sorti de la main des hommes un livre plus instructif, plus utile, et plus redoutable pour le fanatisme; mais cet édifice, élevé sur un bon plan, a été si mal construit, si médiocrement exécuté, qu'on devroit le rebâtir de nouveau: on y a copié des voyageurs très-peu accrédités, inséré des relations mensongères, et accumulé à l'infini des faits formellement contredits par des observateurs plus éclairés, ou mieux instruits.

LETTRE II.

Sur le Grand-Lama.

LORSQUE l'occasion s'est présentée de parler du mémoire dans lequel Deguignes soutient que des prêtres de la Bukarie allèrent prêcher le culte du Dieu *La* ou *Xaca* dans l'Amérique, mille ans avant la découverte de

l'Amérique; j'ai dit avec ingénuité ce que j'en pensois, et aucun motif n'a pu depuis m'inspirer d'autres idées. Au contraire, je me flatte maintenant de ne m'être pas précipité en condamnant un système si déraisonnable. Depuis la mort de Fourmont, nul Européan n'a fait de plus grands progrès dans la langue et l'histoire de la Chine que le fameux P. Gaubil, qui se tenoit encore caché à Pékin en 1756.: obsédé par les lettres de ses correspondans, il a bien voulu entreprendre des recherches sur ce prétendu voyage des Lamas au nouveau Monde; mais n'en ayant trouvé aucune trace dans les géographes et les historiens chinois le plus généralement estimés, il a traité ce conte comme il le méritoit, en le reléguant parmi les fables historiques. Comme je n'avois aucune connoissance de ces recherches faites à la Chine, dans le temps que j'étois occupé à composer mon premier volume, j'ai été agréablement surpris de voir mon sentiment se confirmer d'une façon si formelle, à quoi je ne m'étois pas attendu de sitôt. Permettez-moi de vous désabuser encore sur un autre fait, également faux, auquel le mémoire de l'académicien français a donné lieu; on a publié dans toute l'Europe qu'on avoit trouvé au centre de la

nouvelle-Angleterre une pierre qui contenoit une inscription en caractères du Thibet, qui est, comme vous savez, le pays où réside le Grand-Lama. Après m'être procuré toutes les informations possibles sur ce prétendu monument, je puis hardiment vous assurer qu'on n'a jamais découvert aucune inscription en aucun caractère dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le pays des Eskimaux jusqu'à la pointe de la terre del Fuego. Cette pierre de la nouvelle-Angleterre est comme la médaille de Jules-César qu'on disoit avoir été déterrée au voisinage des Patagons, chez des Sauvages qui se nommoient les *Césaréens*. D'où vous pouvez juger jusqu'à quel point on a osé porté l'audace de feindre les choses les plus incroyables pour appuyer les systêmes les plus absurdes.

Supposez maintenant que le P. Gaubil n'eût jamais été à la Chine, et qu'on n'eût pu, par aucun moyen, consulter de bons Auteurs chinois sur cette prédication imaginaire des prêtres de la Bukarie en Amérique, je pense qu'il eût suffi, pour détruire ce paradoxe, de démontrer l'impossibilité d'un tel voyage par les mers orageuses et inconnues de la Tartarie : il eût suffi de prouver, comme je l'ai fait, qu'il n'a jamais existé la moindre

conformité entre les religions du nouveau Monde et celle des Grands-Lamas, dont j'ai envie de vous faire l'histoire, sans m'assujettir aux loix d'une dissertation méthodique, ou d'un traité en forme.

Il conste, par des monumens authentiques et incontestables, recueillis au Thibet (*), que 1340 ans avant notre ère vulgaire il régnoit déjà dans cette contrée un Grand-Lama, nommé *Pafrinmo*. La succession de ces pontifes, non-interrompue pendant plus de trois mille ans, a duré jusqu'à nos jours, et durera probablement encore long-temps. *Nec metas rerum, nec tempora pono.*

Il n'y a aucune religion qui puisse se vanter d'avoir bravé une telle suite de siècles sans grand malheur et sans désastre. Le culte des Chinois a été plus d'une fois altéré par l'ar-

(*) On a donné au *Thibet*, comme à plusieurs autres contrées, différens noms, qui signifient toujours le même pays : on l'a appelé *Boutam*, *Tangut*, *Topet*, *Tupet*, *Tiht*, *Topt*, *Tsan*, *Li*, *Brantola*, *Brancola* et *Lassa* ; mais *Lassa* est proprement la partie du *Thibet* qui appartient au Grand-Lama : aussi *Lassa*, traduit littéralement, signifie *le pays donné au Dieu La*. Dans les *observations géographiques* du P. Gaubil, la ville capitale de *Lassa* est au 29e. degré et six minutes de latitude septentrionale.

rivée des Divinités étrangères, et les prédications fanatiques de *Laokium*, et des novateurs qui, par le charme de l'enthousiasme, ont entraîné dans leurs sectes la populace éblouie. Les Juifs ont vu finir leur hiérarchie, démolir leur temple et abîmer leur Sanhédrin. Alexandre et Mahomet ont sapé tour-à-tour l'ancienne religion des Guèbres ou des Ignicoles. Tamerlan et les Mongols, en conquérant l'Inde, y ont porté un coup destructif au culte du Dieu *Brama*. Mais ni le temps, ni la fortune, ni les hommes n'ont pu ébranler le pouvoir théocratique des Dalaï-Lamas : leur plus grand ennemi même, nommé *Tse-Vang-Raptam*, Kam des Eleuths, qui pilla le grand temple de Putola en 1710, après avoir attaqué les droits du sacerdoce par un manifeste injurieux et rempli de blasphêmes, ne put réussir à détrôner le Lama, qui appelant le Ciel et la Chine à son secours, repoussa le brigand qui l'insultoit, et affermit mieux que jamais les fondemens du saint-siége, qui n'a essuyé aucun orage de quelque conséquence depuis cette époque.

. Je sais que le P. Georgi prétend que *Pafrinmo* a été le fondateur de l'autel et du trône des Lamas, où il s'assit le premier; mais je ne saurois adopter cette opinion, puisque

la religion Lamique étoit déjà propagée au-delà de la mer Caspienne plus de cinq cent ans avant notre ère ; et l'on voit, par un passage de Strabon, que les Gètes avoient depuis très-long-temps un grand Pontife, dont il rapporte l'institution à *Zomol* ou à *Zamolxis*, qu'il fait contemporain de Pythagore ; mais qui doit avoir été bien antérieur au siècle de ce philosophe : car Hérodote, qui eût pu connoître ce *Zamol*, s'il eût vécu du temps de Pythagore, assure que c'étoit un très-ancien personnage. Ce que les Grecs en ont écrit est si mêlé de ténèbres et d'incertitudes, qu'on n'y peut entrevoir aucune vérité. Il est bien plus probable que les Gètes avoient puisé dans la Tartarie, d'où ils étoient originaires, le culte du Dieu *La*, et l'avoient porté avec eux dans la Valachie et la Moldavie, où ils se fixèrent, de sorte que leur Pontife, résidant sur le mont *Kagajon*, n'étoit proprement qu'un vicaire ou un *Kutuktus* du Grand-Lama, qui a actuellement sous lui deux cent de ces *Kutuktus*, dont le principal a son siége et sa pagode chez les Calmouks, qui le nomment leur *Catoucha*, dont la conduite peu louable a donné de grands mécontentemens à son chef, ainsi que vous le verrez par la suite de cette lettre.

Comme les anciens Germains étoient une filiation ou une colonie des Tartares, je ne crois pas m'être trompé, lorsque j'ai soupçonné que la déification ds femmes en Allemagne, et l'autorité théocratique qu'elles y ont exercée, dérivoient du culte Lamique, amené dans cette région par les peuples émigrés; car *Velleda*, *Lahra*, *Jecha*, *Gauna*, *Retta*, *Siba*, *Wonda*, *Freja*, *Aurinia*, et tant d'autres filles adorées au-delà du Rhin, dont l'histoire nous a conservé le souvenir, y ont joui de toutes les prérogatives attachées à la dignité des Dalaï-Lamas du Thibet (*). Aussi Tacite nous apprend-il que *Velleda*, qui demeuroit sur la Lippe, se tenoit toujours renfermée dans une tour, où elle ne communiquoit qu'avec des gens affidés, qui, comme les médiateurs et les interprètes de la Divinité, alloient signifier au peu-

(*) On assure que cette singulière idée de canoniser une femme pendant sa vie, et de la respecter comme une image de la divinité, s'est renouvelée en Allemagne depuis quelques années, chez les fanatiques, qu'on nomme les *Sionites*, qu'on accuse d'avoir quelque part un temple, où ils révèrent une femme ou une fille, qu'ils honorent du titre de *mère de Sion*. Les visions de ces sectaires me sont si peu connues, que je ne saurois dire s'il y a quelque réalité dans les superstitions qu'on leur impute.

ple les volontés de sa prêtresse qu'il ne voyoit pas. Cette étiquette s'observe encore à-peu-près de même au château de Putola, où réside le Grand-Lama, qui ne se montre que fort peu en public ; mais il admet à son audience les envoyés et ambassadeurs, et reçoit la visite des princes, qui viennent le complimenter : on a même vu un de ces pontifes faire le voyage de Pékin pour y conférer avec le Tartare *Schun - si*, devenu empereur de la Chine par les intrigues et la protection des Lamas. Si on en excepte les fêtes solemnelles et les occasions extraordinaires, il est rare de voir paroître les Dalais ; mais leurs portraits sont toujours exposés et suspendus au-dessus du portail du temple de Putola. Deux de ces portraits ont été copiés par des voyageurs, qui les ont fait graver à leur tour : on en peut voir un dans les observations qu'Ysbrand-Ides a ajoutées à son journal de la Chine, et l'autre dans les relations des missionnaires Gruéber et d'Orville. Dans Ysbrand, ce Pontife est représenté comme un jeune homme, imberbe, bien fait, et dont les habits ne sont pas magnifiques, ni les ornemens outrés : dans Gruéber, il a la figure et l'attitude d'un vieillard.

La difficulté d'approcher de ce prêtre - roi

doit nous faire rejeter comme des fables tout ce que disent quelqués aventuriers européans, qui se glorifient de lui avoir parlé. Le capucin *Horatio de la Penna* a poussé l'exagération jusqu'à oser publier qu'il avoit été en correspondance avec le Grand-Lama ; et dans cette correspondance chimérique on voit une lettre par laquelle le Pontife Tartare permet au moine Italien de prêcher la religion chrétienne au Thibet ; *car ayant fait examiner*, dit-il, *votre culte et vos dogmes, je les crois vrais, et très-capables de procurer la paix et le salut de mes fidèles sujets. Prêchez donc, frère, mais n'imitez pas la conduite de ces brigands, qu'on nomme des* Jésuites, *qui souillés de tous les crimes imaginables, et emportés par une ambition qu'on ne sauroit définir, et par une avarice que rien ne sauroit assouvir, ont excité dans mes états des troubles et des séditions que je n'ai calmés qu'avec peine.*

Il faut être à la fois bien impudent et bien imbécille pour imaginer des faussetés si palpables et si révoltantes ! Comment le Lama se seroit-il méprisé lui-même jusqu'au point d'écrire à un capucin ? comment auroit-il pu avouer à ce capucin que la religion chrétienne est vraie, et l'exhorter à la prêcher ?

C'est

C'est comme si l'on disoit qu'un Iman Turc avoit obtenu du pape la permission de prêcher le mahométisme en Italie, parce que le sacré collége a reconnu que le mahométisme étoit une religion vraie et très-propre à sauver les Italiens. *Horatio de la Penna* auroit dû garder pour lui et ses confrères ces absurdités qui ont fait rire les examinateurs qui ont approuvé son livre, qui n'auroit pas dû l'être. Le vrai but de ce vil imposteur a été d'extorquer des aumônes des catholiques d'Europe, sous prétexte d'employer ces secours à l'avancement du christianisme au Thibet, et d'augmenter ainsi les revenus des capucins, en décriant les jésuites; car les moines mendians sont versés dans mille espèces de fraudes, et ne vivent que d'intrigues aux dépens les uns des autres : aussi s'aiment-ils tendrement.

Je puis vous assurer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces séditions si dangereuses allumées par les soi-disans jésuites dans les états de la domination du Dalaï-Lama, où la police est trop bien établie, pour que des vagabonds et des étrangers sans aveu puissent y attenter au repos public. Cette fable vient de ce que ces religieux, expulsés de la Chine, allèrent en grand nombre se jeter

dans le Thibet, d'où le Lama qui ne savoit que trop bien tout ce qui s'étoit passé à la cour de Pékin, les fit promptement chasser; et l'on dit que quelques-uns eurent le malheur de tomber entre les mains des *Amiaks*, ou des petites hordes des Tartares errans, qui ne leur ayant pas trouvé des passe ports signés du *Deva*, les pendirent aux arbres, comme des voleurs de grand chemin.

S'il y a un pays au monde où le christianisme ne s'établira jamais, c'est sans doute au Thibet, parce que la puissance spirituelle et temporelle y étant combinées et réunies dans un même chef, ce Monarque ecclésiastique s'opposera toujours aux progrès d'une religion étrangère, qui ne pourroit s'accroître qu'au détriment de son autorité, dont on est pour le moins aussi jaloux en Tartarie que par-tout ailleurs. D'un autre côté, la foule des petits lamas ou des prêtres subalternes, dont on compte plus de cent soixante mille, ne souffrira jamais que des prédicateurs venus d'Europe, soit qu'ils aient un capuchon ou un chapeau, soit qu'ils portent autour du corps une corde ou une sangle, aillent déclamer contre le dieu *La* et la métempsycose. Les *kutuktus*, qui sont des espèces d'évêques du Dalaï-Lama, n'ayant pas d'autres revenus

que les aumônes qu'on apporte aux pagodes de leurs diocèses respectifs (*), seroient bien aveugles sur leurs propres intérêts, s'ils permettoient aux émissaires de la propagande de Rome de s'approprier les charités des dévots, en les convertissant. On a accusé ces petits lamas et ces *kutuktus* de végéter dans une si profonde ignorance qu'ils ne savoient ni lire ni écrire ; mais cette calomnie de nos missionnaires est sans fondement comme sans vraisemblance : il n'y a point d'ecclésiastiques qui composent plus d'ouvrages sur des matières abstraites et des questions métaphysiques que ces clercs du Thibet, où les livres sont encore plus communs qu'à la Chine ; et le Czar Pierre I découvrit, dans une ville déserte de la Sibérie, une immense bibliothèque abandonnée, dont tout les volumes, écrits en la langue du Thibet, avoient été composés par des prêtres lamas : on envoya quelques-uns de ces rouleaux à feu Fourmont, qui, aidé par un savant de ses amis, en déchif-

(*) Il y a des voyageurs qui assurent que les *kutuktus*, ou les évêques Lamas, lèvent les dîmes dans leurs diocèses, mais c'est une fable. Ils n'ont absolument aucun revenu fixe, et plusieurs d'entre eux sont si pauvres, qu'ils ont de la peine à donner des robes de livrée à leurs domestiques et à leurs vicaires.

fra plusieurs endroits assez clairement pour pouvoir assûrer que ces ouvrages traitoient de l'immortalité de l'ame et de ses transmigrations. Les Thibétains et les *Kutuktus* ne voyagent jamais sans avoir à leur suite quelques chevaux chargés de ballots de livres proprement écrits et enluminés avec des mascarons aux lettres initiales, sur du papier de soie et de coton, qui étant bien gommé et plié en double, a plus de consistance que le papier chinois. Le célèbre Bernier rapporte qu'il avoit connu au royaume de Cachemire, un médecin Lama, qui avoit dans ses bagages une grande pacotille de livres de médecine; car les savans de ce pays ne s'adonnent pas uniquement et exclusivement à la morale et à la métaphysique; ils cultivent encore d'autres sciences plus ou moins réelles, et vont étudier l'astronomie et l'astrologie à Balk, cette fameuse école de l'Asie, qui fournit d'astrologues toutes les cours des princes de l'Orient.

Quand le jésuite Gerbillon étoit encore valet-de-chambre de l'empereur chinois *Kang-Hi*, il proposa à ce Monarque de faire lever une carte de la Tartarie, qu'on n'auroit jamais pu exécuter, même médiocrement, sans le secours de deux prêtres lamas, qui aidè-

rent à arpenter le terrain, et à prendre la hauteur avec des astrolabes et des quarts-de-cercle. D'où vous pouvez juger si la barbarie s'est tellement emparée de leur esprit que leurs rivaux veulent nous le faire accroire; et je doute que le P. Regis, qui leur objecte de ne savoir pas lire, eût été lui-même en état de dresser une carte géographique selon les règles.

L'alphabet dont on use au Thibet a une supériorité décidée sur les caractères chinois, puisqu'il ne comprend qu'un petit nombre de signes mobiles, dont la combinaison exprime tous les sons et toutes les articulations, comme nos lettres. Ce caractère sur lequel Vessière de la Croze, Bayer, Hyde, les pères Gaubil et Georgi ont tant écrit, est peut-être le prototype et le plus ancien de tous les alphabets connus: par l'étendue et la comparaison qu'on en a faite, on a remarqué qu'il étoit composé des mêmes élémens que le fameux caractère brachmane, employé par les Indous, dans un temps où l'Italie et la Grèce ressembloient encore au Canada.

Ce qui prouve indubitablement que la langue du Thibet est riche en mots, c'est l'usage continuel qu'on en fait pour discuter des sujets abstraits et des problêmes méta-

physiques, qui exigent, comme vous savez, une variété infinie de termes pour énoncer les différentes nuances des idées et des sensations. Un officier du régiment de *Laly*, ayant eu occasion d'acheter aux Indes plusieurs livres écrits en langue thibétaine qu'il avoit apprise, y découvrit un rapport fort marqué avec l'ancien idiome de l'Irlande. Cette analogie nous étonneroit bien davantage, si nous ne savions que la langue allemande ressemble aussi extrêmement au persan moderne, qui est un dialecte du tartare. Les conquêtes et les établissemens des *Ases* ou des Scythes asiatiques en Europe, expliquent naturellement ces phénomènes de l'histoire des nations.

J'ai cru devoir descendre dans ces détails pour vous prévenir contre les pitoyables histoires qu'on nous fait du culte du Dalaï-Lama. On a imprimé et répété mille fois que les Tartares s'imaginent que leur Grand-Pontife ne meurt jamais; mais c'est une fausseté avérée; la nouvelle de sa mort étant toujours annoncée avec éclat à Lassa, à Brancola, et dans tout le pays: on dépêche même des courriers à Pékin pour en informer l'Empereur et les *Kutuktus* qui résident à la Chine, où ils jouissent des honneurs du mandarinat.

Dès que cet événement est divulgué, on ôte de dessus le portail de la grande église l'effigie du Lama défunt, et on y expose le portrait de son successeur, au moment même qu'on le consacre.

Le compilateur Duhalde rapporte sérieusement qu'on a soin de substituer, à l'insu de tout le monde, au Lama devenu vieux et malade, un jeune homme qui lui ressemble; mais comme un jeune homme bien portant ne sauroit jamais ressembler à un vieillard malade, on sent bien que cette fourberie, impossible dans l'exécution, est un conte puéril qui se réfute de lui-même. D'autres compilateurs ont soutenu qu'aucun homme ne pouvoit voir le Dalaï en face, à cause du voile qu'il porte, disent-ils, toute sa vie sur le visage (*); ce qui est encore une fausseté avérée, dans le goût de la précédente. Il est certain que ce pontife n'avoit aucun masque lorsqu'il reçut l'envoyé de l'empereur *Kang-Hi* : après s'être appuyé d'une

(*) Si le Dalaï-Lama portoit effectivement un voile sur le visage, on n'auroit pas besoin de chercher quelqu'un qui lui ressemblât pour le remplacer après sa mort, comme le veut Duhalde. Toutes les fables qu'on a débitées à ce sujet se détruisent donc les unes les autres.

main sur le bord de sa chaise, il se leva tant soit peu de dessus son coussin, et s'étant remis en place, il parla long-temps à l'Ambassadeur, qui se tint debout, et ne fléchit qu'à l'arrivée et au départ. Comme on admit à cette audience solemnelle plusieurs étrangers de distinction, attirés par la curiosité, on eut ce jour-là tout le temps de considérer le Saint-Père coîffé d'un énorme bonnet brodé en or, et revêtu d'une robe traînante de laine teinte en rouge, qui est la couleur de tout le clergé du Thibet et de la Mongalie. Ce qui a donné lieu à la prétendue immortalité des Lamas, dont les voyageurs mal instruits ont si mal parlé, c'est que la religion du pays ordonne de croire que l'esprit saint et auguste qui a animé un Dalaï, passe, immédiatement après sa mort, dans le corps de celui qui est légitimement élu pour remplir le souverain pontificat. Le système de la métempsycose, adopté sans réserve dans ces contrées, y affermit tellement les habitans dans l'idée de la transmigration de l'esprit divin, qu'on ne sauroit par aucun argument les retirer de ce préjugé. Lorsque nos Papes prétendoient encore à l'infaillibilité, ils ne proposoient pas à la foi des fidèles un moindre miracle que celui qu'admettent les Thibétains

en faveur de leur archiprêtre. Il est égal de croire qu'un homme ne sauroit se tromper, ou de croire que Dieu daigne successivement inspirer à plusieurs hommes une même volonté, une même intention. Les Chinois, qui, selon Gaubil, n'ont appris à bien connoître la religion lamique qu'au quatorzième siècle (*), ont été long-temps dans la même erreur que toute l'Europe, à l'égard des Dalaï-Lamas, qu'ils nomment encore aujourd'hui *Ho-fo*, ou Dieux vivans; cependant il s'en faut de beaucoup que ces prêtres usur-

(*) Gaubil dit que l'histoire de la Chine parle, pour la première fois, du Grand-Lama, sous le règne de *Keyuk-Kan*, petit-fils de *Gengis-Kan*; mais j'ai beaucoup de peine à me persuader qu'il se soit écoulé plus de deux mille années avant que les Chinois eussent quelque connoissance de la religion d'un pays dont ils sont si voisins: il est plus probable que les bonzes de la Chine se sont opposés à l'arrivée et à l'établissement des Lamas, aussi long-temps qu'ils ont pu: ils auroient peut-être réussi à les exclure à jamais, sans les conquêtes des Tartares, qui ont si bien introduit la religion du Grand-Lama à la Chine, qu'on y compte aujourd'hui une foule d'hommes qui la suivent, et qui ont des temples publics et privilégiés. Au reste, il est bon de savoir que les Chinois nomment *Fo* le même Dieu que les Tartares nomment *La* ou *Xaca*.

pent un tel titre, ou s'arrogent, comme disent les théologiens, un culte de *latrie*. Ils avouent qu'ils ne sont pas des dieux ; mais ils prétendent représenter la divinité en terre, et jouir d'un pouvoir théocratique illimité, approuvé, autorisé, établi par le ciel : en conséquence de cette prétention, énorme à la vérité, mais pas si énorme qu'on a voulu nous le persuader, ils décident en dernier ressort dans les matières de religion, et ne reconnoissent aucune puissance au-dessus d'eux dans le spirituel ; car ils ne se mêlent jamais directement d'aucune affaire politique, hormis qu'il ne se présente des ambassadeurs étrangers qui exigent audience : ils n'administrent pas même leurs propres revenus, qui ne sont pas si importans que la seule somme que les Papes tirent de l'Allemagne et des états patrimoniaux de la maison d'Autriche. Leur premier ministre, qui porte indistinctement le titre de *Deva* ou de *Tiba*, dispose dans le temporel, a soin des finances, des vivres, de la police, tient le bureau de la correspondance, entame et termine les affaires, décide dans les procès, accommode les plaideurs, négocie avec les princes voisins ou alliés, et conclut lorsque les traités ne sont pas de nature à être portés devant le S. Père.

Il y a eu de ces *Tibas*, ou de ces *Devas*, qui, en abusant de la facilité ou de la foiblesse de leur maître, et de l'autorité qu'on leur avoit confiée, ont eu la hardiesse de s'ériger en princes souverains : on soupçonne même, avec beaucoup de raison, que les Rois actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des premiers administrateurs qui ont secoué le joug de leur chef ; on les a fait rentrer, de temps en temps, dans l'obéissance ; mais on n'a jamais pu parvenir à leur arracher entiérement le pouvoir qu'ils ont usurpé (*). Non-seulement les mi-

(*) Il y a eu au Thibet un Pontife qui a pris le titre de Dalaï-Lama, ce qui signifie *Grand-Prêtre du Dieu La*, long-temps avant qu'il ait été question des Rois du Thibet, dont le premier, nommé *Gnia-Thritzhengo*, régnoit l'an 1193 avant Jésus-Christ. Je suis obligé de relever ici une énorme bévue du P. Georgi. Dans son *canon des Rois du Thibet*, il dit que la succession de ces princes n'a pas été interrompue depuis *Gnia-Thritzhengo*, jusqu'à Jésus-Christ; et pour remplir un laps de onze cent quatre-vingt-treize ans, il ne place que vingt quatre Rois, ce qui est impossible selon le cours ordinaire de la vie des hommes. En supputant les listes chronologiques de tous les Rois qui nous sont connus, on trouve que chaque règne équivaut à-peu-près à vingt ans; ainsi les vingt-quatre Rois du Thibet qui ont régné après *Gnia-Thritzhengo*, ne peuvent

nistres temporels du Lama ont quelquefois aspiré à l'indépendance, mais on a vu encore, au grand scandale des fidèles, des évêques ou des *kutuktus*, qui, poussés par la coupable ambition de régner, ont prétendu se soustraire aux loix et à la jurisdiction du chef de leur église : le *Câtoucha* des Calmouks est compté au nombre de ces schismatiques, parce que depuis l'an 1707 il ne respecte plus dans son diocèse les décisions émanées du saint siége, quoiqu'il n'ait jamais attenté aux dogmes, ni perverti aucun article de la croyance reçue.

Ce patriarche Calmouk ne persiste avec tant d'opiniâtreté dans sa rebellion, que parce qu'il sent que son peuple, toujours heureux à la guerre, est devenu en Tartarie une puissance prépondérante, dont les armes

completter qu'un laps de quatre cent quatre-vingt ans; mais supposons qu'ils en aient régné huit cent, il subsistera toujours dans le canon du P. Georgi une erreur de plus de trois cent ans ; et cette même erreur me confirme de plus en plus dans l'opinion que les souverains actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des ministres du Grand-Lama, qui les aura de temps en temps dépouillés de leur titre de Roi ; ce qui a pu occasionner le vide qu'on voit dans la liste chronologique de ces Princes depuis l'an 193 avant notre ère.

le garantiront long-temps du châtiment que mérite sa désobéissance ; mais si jamais la fortune abandonnoit les Calmouks pour se ranger du côté de leurs ennemis, on verroit leur Primat retourner au giron de l'église plus promptement qu'il n'en est sorti : aussi les Grands-Lamas ne s'inquiètent-ils pas beaucoup de ces usurpations momentanées de quelques audacieux et entreprenans, parce que la discorde et les guerres continuelles qui règnent entre les peuplades des Tartares, amènent de temps en temps des révolutions qui remettent les affaires dans leur ancien état, en ruinant les dissidens ou les mutins.

La politique du Dalaï consiste à avoir pour amis, ou les Eleuths, ou les Mongales, ou les Chinois : attaqué par les uns, il leur oppose les autres. En 1625, les rois du Thibet le privèrent de la moitié de ses états, et il les reconquit amplement neuf ans après, avec les armes des Eleuths de Kokonor. Assailli, au commencement de ce siècle, par les Eleuths Sdougaris, il les repoussa avec les forces de la Chine, qui a intérêt que les Tartares ne deviennent pas trop puissans aux dépens du Lama, et que le Lama ne s'élève ni se fortifie par la réunion ou la conspiration des Tartares. La cour de Pékin, pour empêcher ces

deux inconvéniens, entretient dans le Thibet la célèbre faction des *bonnets jaunes* et des *bonnets rouges:* le jaune est la couleur de l'empereur de la Chine, le rouge est la couleur du Grand-Lama. Ces deux partis, extrêmement jaloux, ne se réunissent jamais, sinon quand le Lama est assez foible pour avoir besoin des Chinois : en tout autre temps, ils se contrebalancent dans un si parfait équilibre, qu'il est difficile à ce prêtre-roi de faire la moindre alliance avec les princes voisins, sans que les *bonnets jaunes* n'en donnent aussi-tôt connoissance au cabinet de Pékin.

Cette faction ressemble si bien à celle des *Guelfes* et des *Gibelins*, entre nos papes et les empereurs d'Allemagne, qu'on est surpris de voir tant de conformité dans la politique et les intérêts de deux cours aussi éloignées que le sont Rome et Lassa; mais les papes n'ont plus ni le crédit ni les ressources que les lamas ont su se ménager. Tous les princes Européans sont aujourd'hui généralement convaincus que le joug de Rome, qui veut de l'argent pour ses bulles, ses brefs, et ses dispenses, sans jamais faire crédit, est très-onéreux au peuple, qu'il épuise : tandis que les lamas n'exigeant rien de personne, il n'en coûte pas beaucoup pour être de leur

religion : et comme leurs états jouissent souvent d'une paix profonde, au moment que le feu de la guerre embrase les provinces voisines ; des Kans, ou trop pusillanimes pour entrer en lice, ou assez modérés pour n'y pas entrer, viennent se jeter, avec leurs *amiaks* ou leurs hordes, dans le patrimoine de l'église, en payant à son chef une petite redevance pour son droit d'asyle, et pour les frais qu'occasionnent les troupes qui mettent les frontières à l'abri des insultes. On voit quelquefois des princes ainsi refugiés ou retirés, séjourner jusqu'à vingt ans dans le territoire de l'église, sans qu'ils inquiètent ou soient inquiétés ; mais quand la Chine commence à craindre une union trop étroite entre eux et le pontife des Thibétains, elle tâche par ses intrigues de leur inspirer mutuellement de la défiance pour les diviser : cependant le besoin qu'ont les princes tartares du Lama, et la jalousie des Chinois contre les Tartares, affermissent l'autorité du sacerdoce, et font respecter l'église qui protège les foibles et les pauvres, sans rien demander aux riches.

Pour ce qui concerne la vie privée du Dalaï, on n'en sait et on n'en peut savoir rien de certain : aussi ne crois-je point que vous ni personne condamnera la critique fort modérée

que j'ai faite d'un passage de l'*Atlas de la Chine*, où Danville assure qu'on *ne sert journellement au Pontife tartare pour sa subsistance, qu'une once de farine détrempée dans du vinaigre, et une tasse de thé. C'est de cette pitance*, ajoute-t-il, *que le Dalaï-Lama, malgré le haut rang qu'il tient, et malgré le pouvoir qu'il a, est obligé de se contenter.*

Danville, dont je respecte infiniment le savoir et les lumières, n'auroit pas écrit des choses si peu judicieuses, s'il avoit bien voulu faire attention qu'un homme ne sauroit vivre d'une once de farine par jour, et qu'il en falloit bien plus au vénitien Cornaro qui, sans être pape ou lama, a éprouvé jusqu'à quel dégré on peut pousser la sobriété dans le boire et dans le manger. Aussi long-temps qu'on voudra, par de telles exagérations, jeter du ridicule sur les mœurs des peuples lointains, on ne leur inspirera jamais une haute idée de notre logique; et rien ne leur sembleroit plus ridicule que nos livres, s'ils daignoient les traduire. Si le Géographe que je viens de citer, eût goûté de la pâte faite au vinaigre, il y a toute apparence qu'il n'eût pas régalé d'un mets si détestable un grand monarque de la haute-Asie.

Toutes

Toutes les nations Hippomolgues composent, avec le lait de jument, une boisson qu'on nomme *kunn*, très-estimée par ceux qui y sont accoutumés dès leur jeunesse : ce *kunn* se boit dans une immense étendue de pays, depuis Caffa dans la Crimée jusqu'au fleuve *Amour* ou le *Sagallien Ulla* ; mais encore une fois, ce breuvage, quoiqu'un peu aigrelet, n'est pas du vinaigre, comme le savent les voyageurs qui ont parcouru quelques districts de la Tartarie. On sert de ce *kunn* au Dalaï-Lama, comme à tous les Kans, et à tous les princes Mongales et Fleuths : ainsi il n'y a rien de singulier dans cet usage, sinon l'erreur auquel il a donné lieu.

S'il est vrai au reste, que le Pontife thibétain veut bien se soumettre à une certaine diète, c'est apparemment pour mortifier ses sens, ou pour favoriser les dévots qui mangent ses excrémens avec avidité, à ce que disent Gruéber et Gerbillon ; ce dernier rapporte même que l'ambassadeur, envoyé par le Lama à *Kang-Hi*, lui offrit un paquet bien enveloppé où il y avoit de ces immondices, que l'empereur Chinois s'excusa d'accepter sous différens prétextes; mais il me paroît qu'on pourroit se dispenser aussi de croire ce conte sous mille prétextes. Tavernier, qui n'étoit pas

un grand géographe, et qui a confondu le roi de Boutam avec le Dalaï, parle aussi dans son voyage des Indes, de cette dégoûtante absurdité, dans un endroit de son voyage qui est trop remarquable pour que je le supprime.

« Ils m'ont conté, dit-il, une chose qui est » bien ridicule, mais qui est bien véritable, » à ce qu'ils disent, qui est que lorsque le » roi a satisfait aux nécessités de la nature, » ils ramassent soigneusement son ordure » pour la faire sécher et la mettre en poudre, » comme le tabac qu'on prend par le nez; » qu'ensuite, l'ayant mise dans de petites » boîtes, ils vont les jours de marché en don- » ner aux principaux marchands, et aux » riches paysans, de qui ils reçoivent quelques » présens; que ces pauvres gens emportent » cette poudre chez eux comme quelque chose » de fort précieux, et que lorsqu'ils traitent » leurs amis, ils en saupoudrent leurs viandes. » Deux de ces marchands de Boutam qui » m'avoient vendu du musc, me montrèrent » chacun leurs boîtes et la poudre qui étoit » dedans, dont il faisoient grand état ».

Je ne prétends pas fixer le degré de croyance que méritent et Tavernier et Gruéber; je sais que si les superstitieux ont porté la fureur jusqu'au point de manger les hommes,

ils sont bien capables de se souiller par l'aliment qu'on leur impute d'aimer ; mais défions-nous toujours du merveilleux, aussi longtemps qu'il n'est attesté que par des témoins, ou suspects, ou prévenus, ou mal informés. Il est certain que ces pratiques impures, si on les a réellement vu observer parmi quelques piétistes du Thibet, doivent être comptées entre les abus, et non entre les préceptes de la religion lamique, qui avec un tel dogme n'eût pas fait de si incroyables progrès dans la plus grande partie de l'Asie. Cette religion, dont la morale est irréprochable, enseigne l'existence d'un premier être que leurs livres sacrés nomment tantôt *La* et tantôt *Xaca*, et dont ils rapportent des choses fort surprenantes. Les Lamas disent et croient que leur Dieu *Xaca*, deux mille ans avant notre ère vulgaire, est né d'une vierge, nommée *Lamoghiupral* (*).

Cette idée de faire sortir les dieux et les grands hommes du sein d'une vierge, a été très-anciennement en vogue dans la Tartarie ; car non seulement les Tartares prétendent que Gengiskan est né d'une vierge, mais ils

(*) LAMOGHIUPRAL, traduit littéralement, signifie *vierge-mere du Dieu La.*

en disent encore tout autant de *Timurling* ou de Tamerlan ; et comme cet Empereur a fondé une académie des sciences à Samarcand dans la Bukarie, on y célèbre, avec beaucoup de pompe, l'anniversaire de sa naissance, et le secrétaire de l'académie, assemblée extraordinairement à cette occasion, commence toujours son discours par cette phrase consacrée : *Messieurs, vous êtes convoqués pour prendre part à la joie que m'inspire le jour à jamais mémorable auquel le grand Timurling, notre très-glorieux fondateur, naquit d'une vierge dans l'heureuse ville de Samarcand.* Pour vous convaincre que ces idées sont extrêmement du goût des Asiatiques, il suffit de vous dire que Mahomet est le premier homme qui ait soutenu que la vierge Marie avoit non-seulement conservé sa virginité après ses couches, mais que sa conception avoit été immaculée, et à l'abri du péché originel. Feu Lavocat (*), bibliothé-

(*) Voici comme cet abbé parle à cette occasion du prophète des Turcs.

« Mahomet, dit-il, est le plus ancien auteur qui » ait fait mention de l'*immaculée conception de la Vierge* » dans son Alcoran SURA III, 36. Voyez aussi *Marocci Prodrom. ad refutationem Alcorani*, *part 4*, » *page 86*, *col.* 11. Il avoit pris cette croyance des

caire de la sorbonne, et un des plus zélés catholiques qu'on ait vus en France, convient que les Franciscains ont puisé dans l'*alcoran* le dogme de l'*immaculée conception*, dont les anciens chrétiens n'ont eu aucun soupçon. Les Persans font naître d'une vierge une foule d'hommes illustres, et entre autres Pythagore; mais ils ont un respect singulier pour la

» chrétiens orientaux, réfugiés de son temps dans l'Ara-
» bie. Depuis ce temps jusqu'à saint Bernard, il ne
» se trouve aucun écrivain qui en parle en termes
» formels. Les Croisés rapportèrent, au douzième siècle,
» cette croyance en occident. *Dictionn. histor. art.*
» *Mahomet.* »

Il faut remarquer que Lavocat suppose dans cet article une chose qu'il lui eût été impossible de prouver; il suppose que Mahomet avoit pris cette croyance des chrétiens orientaux, ce qui est une fausseté avérée, puisqu'aucun chrétien de l'orient ne croit aujourd'hui à l'immaculée conception, et qu'on n'en trouve pas un mot dans tous les auteurs qui ont précédé Mahomet, ce qui ne seroit pas arrivé, sans doute, si ce dogme eût été connu dans le quatrième ou le cinquième siècle.

Les Croisés, qui nous ont apporté de l'orient ce dogme, occasion de tant de querelles, en ont apporté aussi les premiers oignons du safran, les premières griffes des renoncules doubles, l'art de maroquiner les cuirs, et la lèpre : on les accuse aussi d'avoir apporté la petite-vérole, d'où on peut juger s'ils ont fait plus de bien que de mal.

vierge Marie, qu'ils nomment *bibi Mariam*, et si un Juif osoit en leur présence attaquer sa virginité, ils le mettroient en pièces; tant ils sont épris de ce dogme, dans quelque religion qu'ils le rencontrent (*).

Pour revenir à l'académie de Samarcand,

(*) « C'est une des plus fermes opinions des Mahométans, que Jésus-Christ est né d'une Vierge, laquelle » a toujours demeuré Vierge; et si quelque Juif étoit » assez mal avisé pour dire le contraire en leur pré- » sence, on le déchireroit. Ils mettent la sainte Vierge » au rang des Prophètes, l'appelant *Hazareth-Mariam* » ou *bibi Mariam*, c'est-à dire, *dame Marie*, mais » ils nient que Jésus-Christ ait été conçu du saint- » Esprit, parce qu'ils ne connoissent point le saint- » Esprit, faisant au lieu de cela un conte ridicule; » qu'elle conçut de la salive d'*Adam*; qu'*Adam* ayant » été créé dans le Paradis, il toussa; que la salive » qui sortit de sa bouche en toussant, fut, par ordre » de Dieu, recueillie par l'Ange Gabriel, qui la versa » dans le sein de la sainte Vierge, où elle devint la » vertu générative dont Jésus-Christ fut conçu.

» Quelques docteurs du mahométisme, qui sont venus » dans les derniers siècles, reconnoissant le pouvoir » qu'avoit sur les chrétiens, pour les tenir attachés à » leur religion, le point de la naissance de Jésus-Christ » d'une Vierge, ont avancé que le philosophe *Pythagore* » étoit aussi né d'une vierge; et deux Empereurs de la » grande Tartarie, dont le dernier étoit le fameux *Tchenguis-Kân*, qui conquit la plus grande partie de l'Asie. » Mais ce sont des inventions du père du mensonge,

je vous dirai qu'il n'est pas étonnant qu'il y ait des flatteurs dans la Bukarie, mais qu'il l'est beaucoup que les Tartares Lamas adorassent déjà un Dieu qu'on croyoit né d'une Vierge, plusieurs siècles avant l'établissement du christianisme. On a nié cette ressemblance,

» pour empêcher les hommes de croire au Sauveur » du monde, qu'on ne doit pas considérer davantage » que les fables païennes, où l'on trouve aussi que » *Platon* étoit fils d'une vierge, comme *saint Jérome* » le rapporte au livre contre *Jovien.* » *Voyage de Chardin*, *tome II*, in-quarto, page 260, *Amsterdam*, 1735.

Cette salive d'Adam est, comme l'observe très-judicieusement Chardin, un conte ridicule; mais ce conte, quel qu'il soit, vaut mieux que le problême proposé par le P. Sanchez, que l'on trouve dans la *vingt-unieme dispute de son second livre;* où l'on verra en même-temps, qu'il n'est pas le seul théologien qui ait agité cette scandaleuse question.

Pour prouver que le très-digne père Sanchez, qui s'est exercé toute sa vie sur de tels sujets, a été un modèle de chasteté, l'historien de *la compagnie de Jésus* nous assûre qu'il ne mangeoit jamais ni poivre, ni sel, ni vinaigre, et que quand il étoit à table pour dîner, il tenoit toujours ses pieds en l'air : *salem, piper, acorem respuebat; mensa vero accumbebat, alternis semper pedibus sublatis.* Voyez *Elogium Thom. Sanchez*, imprimé à la tête de l'ouvrage *de matrimonio* à Anvers, chez Meûrs, 1652, *in-folio.*

nous assurant que la religion lamique n'avoit commencé que vers l'an 1100, et que les prêtres Nestoriens en avoient été les véritables fondateurs. Je suis fâché que Thevenot ait adopté ce sentiment si contraire à l'histoire et à la chronologie ; puisqu'il est démontré par le septième livre de Strabon et les annales du Thibet, que le culte lamique, et l'érection du souverain pontificat à Lassa, sont de la plus haute antiquité, et indubitablement antérieurs à notre ère vulgaire. On ne découvre pas un trait de rapport entre le Nestorianisme et les dogmes des Lamas, qui adhèrent opiniâtrément à l'hypothèse de la métempsycose, que les Nestoriens regardent, et ont toujours regardée comme la plus absurde impiété qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme qui pense. Jugez après cela, s'il est bien vrai que les Tartares ont reçu leur foi de la bouche des Nestoriens, qui n'ont jamais été plus avant dans l'Asie qu'à Caramit et à Musal où leur ancien patriarche avoit fixé leur séjour ; car j'ignore si ces hérétiques ont encore un patriarche ou non (*).

(*) Il est bien surprenant que Longuerue prétende que les Nestoriens avoient pénétré à la Chine avant

Les frères Ascelin et Plan Carpin, qui allèrent en 1246, par ordre du Pape, chez une horde de Tartares, dirent à leur retour qu'ils avoient rencontré chez cette horde des missionnaires Nestoriens, qui tout puissans à la cour, y tenoient en tutèle le célèbre *Batou-Kan*, petit-fils de *Gengis-kan : ce sont ces damnables Nestoriens*, ajoutent-ils, *qui nous ont empêché de baptiser et de convertir les Tartares.* On comprend bien que ces ecclésiastiques pris pour des Nestoriens étoient de véritables prêtres lamas, ou des *Kutuktus* ; mais comme Ascelin et son collègue avoient beaucoup entendu parler de Nestoriens sans les connoître, ils crurent en voir par-tout, jusqu'en Tartarie ; ce qui n'est pas bien merveilleux ; puisque le pape Innocent avoit choisi pour chefs de sa

le dixième siècle, et qu'il tourne en ridicule le sentiment de la Croze, qui rejette comme une fable la prétendue croix trouvée à la Chine en 1625. Longuerue auroit dû faire attention que les Chinois n'avoient encore aucune connoissance du Christianisme au quinzième siècle, sans quoi ils n'auroient pas pris pour des *Prêtres Lamas*, nos premiers missionnaires : quand ils surent qu'ils n'étoient pas *Lamas*, ils crurent que c'étoient des Mahométans. Cette double méprise prouve qu'ils n'avoient aucune idée du Christianisme.

comique ambassade les deux plus ignorans moines de la chrétienté. Si *Batou-Kan* eût réellement été dirigé par des prêtres Nestoriens, il est très-certain que ces prêtres auroient commencé par le baptiser, puisqu'ils admettent la nécessité de ce sacrement, aussi-bien que les catholiques, de qui ils ne diffèrent qu'en une chose peu importante : ils nomment la Vierge *Christotocos*, au lieu de l'appeler *Théotocos*, et cette différence suffisoit pour faire rejeter leur doctrine au Thibet, où la Vierge Lamoghiupral, mère du dieu *Xaca* ou *La*, est censée *Théotocos*; et quiconque diroit le contraire blasphémeroit, et courroit risque d'être châtié très-sévérement par le consistoire de Lassa.

Quant à *Batou-Kan*, ce prétendu zélateur du Nestorianisme, loin d'avoir été jamais baptisé, il a poursuivi au contraire, autant qu'il a été en lui, les chrétiens de l'Asie.

Le P. Georgi, un peu plus habile que le déclamateur Ascelin, a compris combien il étoit ridicule de faire dériver le culte lamique des rêveries de Nestorius; mais il n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures, lorsqu'il soutient que c'est aux Manichéens réfugiés dans le Thibet qu'on doit la plûpart des fables sur la naissance miraculeuse de *Xaca* : il fait à cette occasion

une violente sortie contre feu Beausobre, qu'il appelle sans cérémonie, un calomniateur, parce que, dans son *histoire du manichéisme*, il parle irrévéremment de St. Augustin. C'est une pure imagination du P. Georgi de faire voyager des Manichéens au Thibet, où l'on ignore aussi parfaitement leur nom que leurs visions : c'est manquer de charité, de politesse, de respect, que d'injurier Beausobre, qui, après tout, n'étoit pas obligé de dire du bien de St. Augustin, ni d'insérer dans son histoire, que les Manichéens ont été prêcher dans un endroit où on ne leur auroit pas permis de prêcher, quand même ils en eussent eu l'envie. Quoi qu'il en soit, la religion lamique s'est propagée dans une si vaste étendue de pays, qu'on peut dire qu'elle a envahi une portion considérable du globe : elle domine dans tout le Thibet, a occupé toute la Mongalie, a pénétré dans plusieurs provinces de la Tartarie jusqu'à la Sibérie, s'est introduite dans les deux Bukaries et le royaume de Cachemire, s'est établie aux Indes et à la Chine ; de sorte que le *Dalaï-Lama* a plus de sectateurs que le *Pape* des catholiques, le *Grand-Moufti* des Turcs, le *Grand-Cèdre* des Perses, le *Patriarche* des Grecs, le *Destour-Destouran*

des Guèbres ou des Ignicoles, le *Catholicos* des Géorgiens, le *Chitomé* des Abyssins, le *Proto-Pope* ou le Patriarche des Moscovites, le *Grand-Divan* des Sabis, le *Grand-Mana* des Manichéens de Bassora, le *Primat* des Bramines Indiens, qui réside à Bénarez, et le *Grand-Talapoin* des Siamois adonnés au culte de *Sommona-Codom*. De tous ces chefs de secte, il n'y en a aucun dont le troupeau soit comparable à la foule des Asiatiques qui croient au dieu *La*, et à son vicaire.

Je ne puis m'empêcher de vous communiquer ici une découverte historique que je crois avoir faite. Je soupçonne que les Tartares lamas ou les Mongales ont, dans des temps très-éloignés, conquis le Japon, et porté dans ces îles leurs mœurs et leur religion, en y établissant un grand-prêtre, soumis au Dalaï-Lama du Thibet : ce Souverain ecclésiastique du Japon, que nos relations nomment tantôt *Fo*, et tantôt *Dari*, qui est une corruption de *Dalaï*, a eu sous lui différens évêques que nos relations nomment encore *Kuches*, qui est une corruption de *Kutuktus*, et différens *Devas*, ou ministres temporels, dont il n'y en a aucun qui ne se soit déclaré indépendant, après avoir secoué le joug de la domination théocratique. Les plus

forts d'entre ces rebelles ont, dans la suite des temps, écrasé et anéanti les plus foibles, au point que le pouvoir suprême est tombé entre les mains d'un petit nombre de compétiteurs, impliqués dans des guerres longues et meurtrières. Le sacerdoce, toujours subsistant et toujours humilié par la faction prépondérante des tyrans du Japon, n'est devenu enfin qu'un vain titre, qui donne peu ou point d'autorité, mais beaucoup d'embarras à celui qui le porte.

Cet établissement des Tartares-Lamas au Japon vous paroîtra de plus en plus véritable, si vous considérez que le Dieu *Xaca* des Japonois modernes est aussi la principale divinité des Lamas, qui la connoissent sous le même nom de *Xaca*. Je ne me souviens pas d'avoir lu un historien qui ait réfléchi à cette conformité, ou qui en ait tiré les mêmes conséquences que moi pour éclaircir le point le plus intéressant de l'histoire du Japon : cependant le grand-pontife qui y représente exactement le Dalaï-Lama, ces ministres plénipotentiaires qui y ont administré le temporel, comme les *Devas* du Thibet, ces *Kutuktus* en tout égaux aux évêques Thibétains, cette infinité de *Bonzes* Japonois dont les institutions et la règle ressemblent entièrement à cel-

les des Lamas, et ce Dieu *Xaca*, ne me permettent guères de douter de cette ancienne invasion des Tartares Mongales dans le Japon (*).

J'ai oublié de vous faire observer que l'autorité que les Dalaï-Lamas ont exercée depuis si long-temps dans une grande partie de l'Asie, a donné lieu à nos plus anciens voyageurs d'Europe de placer au nord de l'Inde l'empire *du Prêtre-Jean*, qu'on avoit marqué dans les cartes de Mercator de Rupelmonde. Les Portugais qui cherchèrent ce *Prêtre-Jean* en Abyssinie, crurent l'avoir trouvé dans la personne du *Chitomé*. Tant il est vrai que les fables contiennent toujours

(*) Ce qui ajoute beaucoup de probabilité à ma conjecture sur l'origine du grand *Dari* du Japon, c'est que les Chinois le nomment dans leur histoire *Ho-Fo*, ou simplement *Fo*, nom qu'ils donnent aussi, comme nous avons vu, au Grand-Lama du Thibet, parce qu'ils connoissent, sous le nom de *Fo*, le même Dieu qu'on connoît au Thibet et au Japon, sous le nom de *La* ou de *Xaca*.

Les Chinois ont encore un autre dieu *Fo* qui leur est venu des Indes, et que Danville suppose être le même que celui qu'on adore au Thibet; mais des raisons trop longues à déduire, ne me permettent pas d'adopter ce sentiment.

Malgré ce que je viens de rapporter sur le peu d'au-

un germe de vérité, et les folies une ombre de raison. Pendant que les Européans prenoient le grand Lama, et le grand Chitomé, ou le grand Négus de l'Abyssinie, pour des prêtres catholiques, les Chinois prenoient nos missionnaires pour des prêtres Lamas, en les appelant les *Bonzes de l'occident*, nom qu'ils donnent indistinctement à tous les ecclésiastiques du Thibet. Il est difficile de dire de quel côté étoit la plus grande méprise, puisqu'on ne sauroit disconvenir que la religion catholique n'ait une conformité extérieure avec le culte lamique : jamais l'erreur n'a mieux ressemblé à la vérité ; un

torité qu'ont retenu au Japon les grands *Daris*, il paroit cependant que quelques-uns de ces Pontifes, plus heureux ou plus politiques que d'autres, ont de temps en temps su se faire craindre ou respecter ; et l'on voit, dans les mémoires qui ont servi à l'établissement de la compagnie hollandaise, un de ces Grands-Prêtres qui envoie à l'Empereur du Japon deux filles, qu'il assuroit être pucelles, en lui ordonnant de coucher avec elles, afin de se procurer des héritiers, dont le défaut faisoit craindre une guerre civile ; et il semble que ce Prince eut quelque déférence pour les ordres du *Dari*, puisqu'il se maria ; ce qu'il avoit constamment refusé de faire jusqu'alors, parce qu'il avoit été livré à de certaines débauches qui lui avoient inspiré de l'aversion contre le sexe.

Dieu qui naît d'une Vierge, et un chef spirituel qui représente Dieu en terre, étant des caractères essentiels qu'on retrouve également dans la croyance des Tartares, et dans celle des Catholiques ; quoiqu'il soit démontré que ces deux religions n'ont rien copié, rien emprunté l'une de l'autre. Ainsi les Chinois sont bien excusables d'avoir pris les soi-disans Jésuites pour des Bonzes, et les révérends pères capucins pour des Faquirs.

J'espère que cet essai historique sur le pontificat des Dalaï-Lamas vous plaira d'autant plus qu'il est écrit avec impartialité, puisé dans de bonnes sources, et purgé de toutes les fables que l'ignorance des voyageurs a débitées. Vous y observerez que c'est un grand avantage pour une religion quelconque d'avoir des dogmes fixes, et un chef suprême, dont l'autorité maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles et téméraires, que l'orgueil et la superstition font hasarder aux hommes dans tous les siècles et dans tous les pays. J'ose dire que si les papes avoient voulu, ils auroient pu acquérir assez de pouvoir en Europe pour la délivrer à jamais des guerres et des disputes de religion, et réunir tous les esprits et tous les sentimens, s'ils eussent

voulu

voulu se contenter de mille scudis par an, sans jamais désirer un revenu plus considérable ; s'ils n'avoient pas exprimé de l'argent de tous les pays d'obédience pour leurs billets et les autres papiers ; s'ils n'avoient jamais prêché des croisades, et érigé des inquisitions ; s'ils n'avoient jamais fait la guerre pour conquérir sur leurs voisins, comme des Tamerlans et des Gengis-Kans ; s'ils n'avoient jamais excommunié ni canonisé personne ; s'ils n'avoient jamais délié les sujets de leur serment de fidélité, mis les royaumes en interdit, et les princes au ban de l'église ; s'il avoient respecté davantage les philosophes et les savans ; s'ils avoient entiérement aboli, ou tout au moins diminué les ordres monastiques ; s'ils n'avoient jamais admis des ignorans ou des fanatiques aux dignités épiscopales ; s'ils n'avoient pas accordé le caractère du sacerdoce à des fainéans sans fonction, sans ministère, sans savoir ; s'ils ne s'étoient jamais mêlés dans les affaires politiques de l'Europe, ils auroient acquis infiniment plus de puissance qu'ils n'en ont jamais eu quand ils y ont aspiré. Ils auroient donné aux hommes des conseils charitables, des leçons de modération, des exemples de vertu ; en ne désirant rien, ils auroient eu le droit de tout

dire contre les vices, les passions, et les abus; mais il faut qu'il soit bien difficile de vivre de mille scudis.

Je conviens qu'on peut faire à la cour de Lassa la même imputation qu'à la cour de Rome, sur la multiplication des ordres monastiques, les petits lamas étant en aussi grand nombre au Thibet, que les moines en Italie et en Espagne. Dans tous les pays où le gouvernement théocratique s'est établi, on a toujours observé que la classe des prêtres s'est accrue au point d'absorber ou d'appauvrir les autres ordres de l'état, tandis que la raison nous enseigne qu'il est absurde qu'il y ait chez une nation des ministres sans ministère, qu'on paie pour ne rien faire. Il y a dans les états catholiques des curés infiniment plus occupés des soins de leurs paroisses que toute une communauté de bénédictins: cependant ces bénédictins, qui ne font absolument rien, ont jusqu'à dix mille fois plus de revenus que tel curé qui travaille sans cesse à secourir les malades, à prêcher, à catéchiser, à instruire la jeunesse. Je demande s'il est possible d'imaginer un plus grand abus, une injustice plus criante, et un scandale plus notable dans la discipline ecclésiastique et dans la police civile? On s'apperçoit aisé-

ment que les chefs des théocraties ont cru qu'en multipliant les ordres monastiques, ils armoient une milice capable de défendre leur autorité; mais ils se sont trompés, puisque c'est par les ordres monastiques que la cour de Rome recevra sans doute le plus dangereux échec qu'elle ait jamais essuyé. Dans le manifeste publié en 1710 par *Tsé-Vang-Raptan* contre le Dalaï-Lama, on trouve ce passage remarquable. « Tu as créé, Lamas, » une foule d'hommes, afin de les soustraire » à la jurisdiction de leurs Kans et de leurs » Princes légitimes: comme tu n'as eu aucun » droit de leur accorder la prêtrise, ni eux » aucun droit de l'accepter, je déclare tous » les petits Lamas qui excèdent le nombre » prescrit par la loi, rebelles à leurs Princes, » et en conséquence de leur rebellion, je » les fais esclaves, et les conduirai enchaînés » au pays des Eleuths. »

Tsé-Vang ne tint que trop bien parole, il fit garotter une infinité de prêtres Lamas qu'il emmena avec lui; et s'il eût été aussi heureux dans la seconde expédition que dans sa première, il eût exterminé les trois quarts des moines du Thibet; mais ce Tartare agissoit en brigand et non en réformateur : aussi ne proposé-je pas sa conduite comme un bon exemple.

LETTRE III.

A M. M.

Sur les vicissitudes de notre globe.

COMME on comptoit déjà en 1764 quarante-neuf systêmes différens, proposés pour expliquer les désastres et les révolutions physiques que notre singulière planète a essuyées, il m'a paru qu'il étoit plus difficile de discuter tant d'opinions, que d'en hasarder de nouvelles. J'ose donc, Monsieur, vous communiquer quelques observations que j'ai faites en différens temps, et qui n'étant ni assez développées ni assez déduites, contiennent plutôt le germe d'une hypothèse, qu'une hypothèse même.

Il est bien surprenant que les trois grands caps, ou les trois grands promontoires de la terre, celui de *Horn*, celui de *Bonne-Espérance* et celui de la *Terre de Diemen* soient tournés au Sud. Il convient de considérer cette position remarquable dans la carte réduite de Bellin, où elle est plus sensible que dans les mappemondes ordinaires.

La pointe des trois grands continens dirigée vers le midi me fait soupçonner, que

d'immenses volumes d'eaux ont roulé avec violence du sud au nord par différentes directions, et qu'ils ont fait des brèches partout où les terres molles ou sablonneuses ont cédé au choc de l'océan ému (*). Les caps les plus fameux, après ceux que je viens de nommer, sont situés dans le même sens, et regardent plus ou moins obliquement le pôle austral : tel est le cap de *Komorin* en Asie, celui de *Malaca* dans la péninsule de ce nom, celui de *Sainte-Marie* dans l'isle de *Madagascar*, celui d'*Ostokoi-nos* dans la péninsule de *Kamschatka*, celui de *Sandech* dans la *Nouvelle-Zemble*, celui d'*Arria* dans la grande île de *Jeso-Gazima*, celui de *Parmel* dans le *Groënland*, celui de *Saint-Lucar* dans la *Californie*, et celui de *Bahama* dans la *Floride*. Quand on veut voir aussi les objets en grand, on ne doit avoir aucun égard aux petites jetées de terres qui s'avancent plus

(*) On peut dire que les trois grands promontoires de la méditerranée sont aussi tournés vers le sud, la pointe de la Calabre, la pointe de la Morée, et la pointe de la Crimée. Le plus ou moins de divergence de ces caps vers le rumb du sud-est et du sud-ouest, n'est d'aucune importance, puisqu'il est toujours vrai qu'une ligne tirée du centre de ces trois promontoires vient aboutir à l'équateur.

ou moins dans la mer, et qu'on appelle indistinctement des promontoires et des caps, parce que la langue de la géographie est comme celle de beaucoup d'autres sciences, très-pauvre en mots, d'où il arrive que les idées se confondent quand les termes énergiques et propres manquent: cependant il y a une différence bien essentielle entre un cap qui borne un grand continent, une grande péninsule, une grande île; et un autre cap, qui n'est qu'un angle saillant, qu'une sinuosité de la côte formée par des causes particulières.

La plus grande brèche que les eaux aient ouverte dans notre continent, paroît être entre l'Afrique et la nouvelle Hollande jusqu'au cap de *Komorin*, qui composé de blocs de rochers inébranlables a vraisemblablement divisé les courans venus du Sud: un de ces torrens, détourné de sa première route, semble avoir absorbé tout l'espace occupé aujourd'hui par la mer rouge, dont le golfe adriatique n'est, selon moi, qu'une continuation; car je m'imagine que la même puissance qui a poussé les eaux dans les terres à *Babel-Mandel*, les a fait couler jusqu'aux environs de *Venise*, en surmontant l'isthme de *Suez*, qui a été desséché depuis, soit par la retraite de la méditerranée, soit par la diminution de la

mer rouge. En examinant la nature des terres sur l'isthme de *Suez*, on s'apperçoit aisément que la mer y a coulé dans des temps très-reculés, puisque *Necco* ou *Néchao*, qui régnoit en Egypte, il y a plus de deux mille deux cent ans, entreprit déjà de percer cette langue de terre qui l'embarrassoit.

Quant au golfe persique, il semble avoir été produit par la même irruption, et la tendance de l'océan vers le pôle septentrional. Les anciens ont eu raison de supposer que la mer caspienne étoit une prolongation du golfe de Perse; ce qui n'a jamais été plus probable que depuis qu'on connoît la figure exacte de la mer caspienne, par les cartes que le vice-amiral *Kruys* a insérées dans son *grand atlas du cours du Volga*. En parcourant l'espace intermédiaire du golfe persique à la mer caspienne, sur une ligne idéale, tracée entre le soixante-onzième et soixante-douzième degré de longitude depuis le cap *Naban* jusqu'à *Ferrabat*, on retrouve des vestiges indubitables d'un ancien lit de la mer: ce sont des campagnes d'un sable mouvant, mêlé de fragmens de coquillages, et de débris de corps marins. Au sortir de ces plaines arides, on entre dans le grand désert sablonneux, qui est à quarante farsanges au nord

d'*Ispahan* : au sein de cette solitude, on découvre d'énormes monceaux de sel, épars sur une surface de plusieurs lieues en tout sens : les habitans du pays nomment encore aujourd'hui ce canton, quoique situé fort avant dans le continent, *la mer salée*, et nos cartes l'indiquent par le nom de *mare salsum* : à la droite de cette campagne de sel règne un long cordon de dunes, ou de collines sablonneuses que les vagues ont entassées, et qui se prolongent par le sud-est, jusqu'aux racines du mont *Albours*, qui a jadis été un volcan redoutable, que la retraite de la mer a éteint. En avançant toujours sous le même méridien au-delà du *Couchestan*, le terrain s'incline, et la pente continue insensiblement jusqu'à *Ferrabat*.

Cette ligne que je viens de décrire comme une ancienne trace, ou un ancien bassin de l'océan, pénètre le cœur de la Perse, qui est en effet une région sèche et stérile, où l'eau manque au point que sans le secours des canaux artificiels, et l'invention des aqueducs, il seroit difficile aux hommes d'y subsister, comme on peut s'en convaincre en lisant Chardin et Tavernier.

On sait que dans plusieurs pays, très-éloignés les uns des autres, on rencontre, en

creusant, des forêts entières, couchées sous terre depuis vingt jusqu'à soixante pieds de profondeur : si ces forêts avoient été abattues, comme on le croit, par les grandes révolutions du globe, elles devroient, suivant mon systême, ne présenter que des arbres fossiles, dont les racines seroient tournées vers le sud et les branches vers le nord ; cependant, par ce que j'en ai vu, et par le rapport de toutes les personnes qui ont examiné la position de ces arbres ensevelis dans les tourbières et les marais de la Frise, de la Hollande, et de Groningue, il est certain qu'on les trouve couchés avec le pied vers le nord-est, et la couronne vers le point opposé : ce qui prouve que la force qui les a prosternés, étoit dirigée d'un de ces rumbs vers l'autre, et du nord-est au sud-ouest. Mais pourquoi veut-on attribuer aux vicissitudes générales de notre planète, ce que des accidens particuliers ont pu produire? C'est l'inondation de la Chersonèse Cimbrique arrivée, selon le calcul de Picard, l'an 340 avant notre ère vulgaire, qui a noyé et enterré les forêts de la Frise, et formé tous ces marais qui sont depuis Schelling jusqu'à Bentheim. Les arbres fossiles qu'on exploite en Angleterre, dans la province de Lancastre, ont aussi

passé long-temps pour des monumens diluviens; mais par l'examen qu'en ont fait quelques naturalistes, on a reconnu que la racine des arbres avoit été coupée à coups de hache; ce qui joint aux médailles de Jules-César, qu'on y a trouvées à la profondeur de dix-huit pieds, a suffi pour déterminer à-peu-près la date de leur dégradation : puisqu'il est très-probable que ce sont les Romains qui ont éclairci ces bois, pour en chasser les sauvages Bretons, qui s'y cachoient, lorsqu'ils avoient été battus dans les plaines. Tant il est vrai que toute l'Europe, si l'on en excepte la seule Italie, n'étoit encore qu'une immense forêt, il y a dix-huit cent ans.

J'ai observé avec étonnement qu'il y a plus de terres à sec en deçà de l'équateur qu'au-delà, où il y a plus de mer. Le continent des terres australes ne sauroit avoir l'étendue qu'on lui attribue; car les navigateurs ont fait la reconnoissance de l'océan du sud, jusqu'au cinquante-cinquième degré de latitude dans notre hémisphère, et jusqu'au soixantième dans l'hémisphère opposé, sans toucher à aucune côte continue et fort alongée, sans découvrir aucun indice de quelque grande terre. Enfin, qu'on calcule comme on voudra; on sera toujours contraint d'avouer qu'il y

a une plus grande portion de continent située dans la latitude septentrionale que dans la latitude australe, où les eaux l'ont entamé.

C'est fort mal-à-propos qu'on a soutenu que cette répartition inégale ne sauroit exister, sous prétexte que le globe perdroit son équilibre, faute d'un contrepoïds suffisant au pôle méridional. Il est vrai qu'un pied cube d'eau salée ne pèse pas autant qu'un pied cube de terre; mais on auroit dû réfléchir qu'il peut y avoir sous l'Océan des lits et des couches de matières dont la pesanteur spécifique varie à l'infini, et que le peu de profondeur d'une mer versée sur une grande surface contrebalance les endroits où il y a moins de mer, mais où elle est plus profonde.

J'observe avec la même surprise que presque tout l'espace du globe, placé directement sous la ligne équinoxiale, est aujourd'hui submergé par l'océan : ce qui est bien difficile à combiner avec ce qu'on a dit de cette élévation circulaire, que la terre doit avoir sous l'équateur : si cette élévation étoit aussi considérable qu'on l'a supposée, il est manifeste que les eaux, tendant à l'équilibre, iroient s'accumuler à la hauteur de cinq lieues sous les pôles, de sorte qu'il ne resteroit entre les tropiques qu'une large bande de terre aride.

Or, comme on voit exactement le contraire par l'inspection des cartes, il faut convenir, ou que toutes les loix de l'hydrostatique sont fausses et illusoires, ou qu'il est impossible que la longueur de l'axe terrestre soit à la longueur de l'équateur terrestre, comme 174 sont à 175. Buffon n'est pas le seul qui ait accusé cette mesure d'inexactitude (*); d'autres physiciens et d'autres astronomes ont également senti les inconvéniens qui résultent de cette erreur évidente de cosmographie.

Il est démontré qu'on ressent un degré de froid beaucoup plus rigoureux en avançant vers le pôle du midi, qu'en approchant de celui du nord; tandis que le soleil parcourt, à une seconde près, autant de degrés dans une latitude que dans l'autre, et envoie une égale quantité de rayons à nos Antœciens

(*) Buffon prétend que la longueur de l'équateur terrestre est à la longueur de l'axe, comme 230 sont à 229 : quoique ce calcul semble approcher beaucoup plus de la vérité, et moins contredire les phénomènes, on ne peut cependant le regarder que comme une supposition gratuite. Il suffit de savoir que le globe n'est pas si aplati aux pôles qu'on l'a cru : on ne parviendra peut-être jamais à connoître la véritable longueur de l'axe, et la véritable longueur de l'équateur terrestre.

qu'à nous. Cependant il s'en faut de beaucoup que la chaleur soit la même, aux mêmes saisons, à des hauteurs correspondantes, sous le même méridien. J'ai souvent réfléchi sur ce phénomène, et il ne s'est pas présenté à mon esprit une explication plus satisfaisante que celle que je viens de donner : je veux dire que j'attribue cette différence de température à la plus grande quantité de terres habitables qui gisent dans notre latitude qu'au-delà de l'équateur ; ce qui suffit pour produire l'effet qui nous étonne, la surface de l'eau refroidissant infiniment plus l'atmosphère que la surface du continent : on s'en apperçoit même sur les lacs et les grands fleuves, sans le secours du thermomètre.

L'augmentation du froid vers le pôle du sud ajoute un nouveau degré de probabilité à mon opinion sur le peu d'étendue des terres australes : si elles avoient tant de profondeur et de circonférence qu'on le soupçonne, on n'éprouveroit pas tant de froid en allant au midi. Dans la latitude septentrionale, les glaces sont fondues tout au moins vers le commencement de mai : les vaisseaux s'élèvent alors jusqu'au soixante-dix-neuvième et quelquefois jusqu'au quatre-vingtième degré ; mais les navigateurs qui ont voulu avancer au sud,

ont toujours été offusqués par la brume, et barrés par les glaces, soit en été, soit en hiver, sous le soixantième parallèle.

Ainsi on a été à cinq cent lieues, ou à vingt degrés, plus avant au nord qu'on n'a jamais pu aller au sud : ce qui est sans doute très-surprenant. En vain Buffon veut-il nous persuader que les glaces de la mer du sud sont formées par les gros fleuves qui descendent des terres australes, cela ne résout point la difficulté: puisqu'il ne s'agit pas de savoir où et comment les glaces se forment ; mais il s'agit de dire pourquoi elles se fondent en été au quatre-vingtième degré de notre latitude, pendant qu'elles ne se fondent jamais, en aucune saison, au soixantième degré dans la latitude opposée. Convenons donc que le froid n'y est en tout temps si violent, que parce que l'immense surface de la mer y empêche l'atmosphère de s'échauffer assez pour faire entrer en fluidité les montagnes de glaces qui flottent sous le parallèle où tous les Argonautes ont été arrêtés. Le président de Brosses, dans son *histoire des navigations aux terres australes*, prétend que ce phénomène est causé par le changement de l'écliptique ; mais j'avoue sincérement que je ne comprends rien à cette explication. D'ailleurs,

comme il n'est pas prouvé que l'écliptique soit sujète à une variation quelconque, il me paroît que le Président auroit dû commencer par démontrer la cause avant que d'en déduire l'effet.

Si une puissance a poussé les eaux du sud au nord, une autre puissance de réaction a dû et doit encore les ramener vers le point d'où elles sont parties. Les observations des naturalistes de la Suède ne nous permettent pas de douter de la retraite de la mer du nord, qui baisse à-peu-près de quatre pieds six pouces en un siècle : il est bien vrai que le clergé de la Suède, blessé apparemment par cette découverte, présenta, en 1747, aux états du royaume un libelle dans lequel il accusa d'hérésie tous les savans qui ont parlé ou écrit en faveur du système de la diminution de la mer, parce que ce système, dit-on, ne tend qu'à affoiblir la foi aveugle qu'on doit aux anciens livres juifs. Le célèbre Olof Dalin opposa des faits, des expériences, des démonstrations, à ces scandaleuses imputations du clergé, auquel les états imposèrent silence sous peine de châtiment : mais un évêque de la Finlande, nommé *Maître Jean Brouallius*, ou *Brouillonius*, a osé, malgré cette sage défense de la diète géné-

rale, publier une dissertation dans laquelle il tâche de prouver que quinze physiciens qui ont observé le reculement de la mer, ont été quinze aveugles, parce qu'ils n'avoient pas des évêchés. J'ai lu en entier cette dissertation de *Brouallius*, qui relégué dans son petit diocèse d'Aho, ne paroît pas avoir été trop instruit de l'état de la question agitée à Upsal et à Stockholm : il s'amuse à prouver qu'aucune goutte d'eau ne sauroit être anéantie, et si cela est, dit-il, pourquoi les damnables sectateurs de feu Maillet veulent-ils que la mer du nord soit plus basse aujourd'hui qu'au temps de Ticho-Brahé ? Mais Dalin et Swedenbourg n'ont jamais avancé qu'une goutte d'eau pouvoit être anéantie : ils ont seulement conclu que la mer en se retirant du nord, se rapprochoit du sud.

J'ignore aussi profondément la cause de la première progression de l'océan vers le cercle boréal, que la cause contraire de sa marche rétrograde vers le point opposé; mais s'il y avoit quelque justesse dans mes observations, il faudroit conclure qu'il existe dans la nature un mouvement périodique inconnu jusqu'à présent, qui fait rouler alternativement les eaux de la mer d'un pôle à l'autre; de sorte

de sorte que les déluges ne sont pas des événemens brusques, mais des effets nécessaires de la constitution de notre monde: et c'étoit le sentiment des anciens philosophes de l'Egypte, qui ont sans doute été les dépositaires d'un grand nombre de mémoires et de monumens historiques sur les destins de notre planète. Ces philosophes égyptiens dirent au Grec, Solon, *certis temporum curriculis illuvies immissa cœlitus omnia populatur: multaque et varia hominum fuere exitia; ideo qui succedunt et litteris et Musis orbati sunt.* D'où on peut inférer qu'ils regardoient les déluges comme des événemens périodiques, et les siècles d'ignorance, et la ruine des arts, comme des suites nécessaires des déluges.

Si les expériences faites sur les côtes du Danemarck et de la Suède nous démontrent que les eaux retournent aujourd'hui du septentrion au midi, ne nous étonnons pas de trouver moins de terres à sec au-delà de l'équateur qu'en deçà.

Si la diminution de la mer est aussi sensible qu'on l'assure, dans les régions boréales, on devroit s'appercevoir, dira-t-on, de quelque chose de semblable dans notre petite méditerranée. Quoique cette conséquence ne soit

pas fort juste, on ne manque pas d'autorités pour prouver que la méditerranée baisse en effet d'un siècle à l'autre; et je ne connois que *Manfredi* qui ait voulu porter quelque atteinte à cette hypothèse. Il convient qu'en confrontant les mesures modernes avec les anciennes, on s'apperçoit que le fond de la méditerranée a beaucoup haussé, d'où il conclut que le niveau de l'eau a dû suivre la même proportion, et hausser d'autant que le fond s'est accru; ce qui est un sophisme, ou un raisonnement captieux; puisque la méditerranée n'a pu s'élever au-dessus de ses anciennes bornes par l'accroissement du fond: car à mesure de son élévation, il se seroit écoulé un égal volume d'eau par le détroit de Gibraltar, ou bien les côtes anciennement à sec, lorsqu'elles étoient de niveau avec la mer, se seroient noyées en devenant plus basses que la superficie de la mer. Or on voit en Italie une infinité d'endroits que la mer a abandonnés, comme le port de Ravenne; on n'en sauroit indiquer un seul où la méditerranée ait enfoncé ou surmonté la côte, ce qui seroit infailliblement arrivé si *Manfredi* avoit raisonné juste. Il ne faut pas m'objecter l'état des *marais pontins*, qui n'ont jamais tant abondé en eau que de nos jours, ces

marais n'étant pas formés, comme on le croit, par les débordemens de la méditerranée, mais par les torrens et les pluies qui descendent de l'Apennin, et qui manquant d'issue et de canaux d'écoulement, s'entassent de plus en plus dans les bas-fonds.

Il est absurde d'imaginer, comme a fait *Manfredi*, que le fond du bassin de la méditerranée ait haussé par le sable et le limon charié par les fleuves. Il faudroit pour cela que toute l'Egypte eût été excavée par le Nil, l'Italie par le Po, l'Allemagne par le Danube : cependant ces fleuves n'ont pas creusé visiblement leurs lits depuis plus de mille ans.

La vase que les eaux fluviatiles voiturent, n'est pas si considérable qu'il le paroît, et il y a en cela une illusion optique, très-réelle. Les eaux d'une rivière quelconque, les plus troubles au jugement des yeux, ne contiennent qu'environ soixante grains de terre sur cent vingt livres d'eau. En faisant déposer de l'eau du Nil dans un tube de verre, on a vu que le sédiment n'étoit pas d'un huitième de ligne sur un volume d'eau qui sembloit avoir cinquante fois plus de limon qu'on n'en a obtenu par la précipitation.

Les tremblemens de terre ont dû aussi ravager quelquefois notre globe, mais je doute

qu'ils aient jamais été aussi destructifs que les inondations. Je m'étonne même qu'aucune histoire, aucune tradition fasse mention de quelque bouleversement mémorable, occasionné par les secousses de la terre, entre le cinquante-deuxième et le soixante-unième degré de latitude septentrionale, dans le cœur du continent : je ne crois pas qu'aucune ville d'Allemagne ait jamais été renversée comme Lisbonne ; on n'en a pas même d'exemple dans le nord de la France. Ce n'est que quand on avance vers le pôle ou vers la ligne au-delà des points marqués, que les tremblemens deviennent à la fois fréquens et terribles.

Une autre observation, qui n'est pas moins intéressante, c'est que la plûpart des volcans de notre hémisphère sont situés dans des îles, ou fort près de la mer ; le *Hecla* dans l'Islande, l'*Etna* dans la Sicile, le *Vésuve* sur le bord de la méditerranée : on peut compter au nombre des petits volcans, les *îles Lipparines*, qui fument très-souvent, quoiqu'elles ne renferment pas, comme on l'a soupçonné, un tuyau de communication entre le *Vésuve* et l'*Etna*. Entre les grands volcans, on compte le *Paranucan* dans l'île de *Java*, le *Conapy* dans l'île de *Banda*, le

Balaluan dans l'île de *Sumatra* : l'île de *Ternate* a un mont brûlant, dont les éruptions ne le cèdent pas à celles de l'*Etna*. On connoît les volcans des îles de *Firando*, de *Chiangen* et de *Ximo*. Enfin, de toutes les îles et les îlots qui composent l'empire du Japon, il n'y en a aucune qui n'ait un volcan plus ou moins considérable, ainsi que les îles *Manilles*, les *Açores*, les îles du *Cap-vert*, et sur-tout celle *del Fuego*. Aux îles *Canaries* est le *Pic de Ténériffe*, qui vomit encore des tourbillons de feu, et c'est le feu qui a élevé cette immense pyramide de débris de rochers calcinés, irréguliérement entassés et couverts de cendres et de laves. Les îles des *Papous*, celles de *Sainte-Hélène*, de *Socra*, de *Milo*, de *Mayn*, ont aussi leurs foyers plus ou moins allumés.

Il est impossible d'indiquer sur toute la surface de notre continent la vingtième partie d'autant de volcans que je viens d'en trouver sur des îles ; et sur-tout depuis que la plûpart des monts ardens qu'on dit avoir existé en Asie, se sont éteints ; ainsi que ceux dont on voit les ruines sur les côtes d'Angola et de Congo.

Cette singulière position des volcans dans les îles, me fait soupçonner que l'eau de la

mer est un ingrédient nécessaire pour produire l'inflammation des pyrites sulfureuses et ferrugineuses, qui semblent être le principal aliment de tous les volcans connus. Il conste par les expériences faites sur ces espèces de pyrites, qu'elles ne s'enflamment jamais que par le contact de l'eau, ou de l'humidité de l'atmosphère ; ce qu'on doit attribuer à la propriété qu'a le fer de décomposer le soufre au moyen de l'eau. Par les dépôts de laves découverts dans les Pyrénées, dans les Alpes, dans les montagnes de l'Auvergne, de la Provence, et dans plusieurs vallées de l'Apennin, on a conclu que tous ces endroits ont eu anciennement des volcans, les laves étant des substances dont on ne peut rapporter l'origine qu'aux monts brûlans. Mais pourquoi ces foyers, placés aujourd'hui dans la terre-ferme, se sont-ils éteints, tandis que les volcans des îles ont continué à brûler ? La cause en est bien claire, selon moi ; c'est que la mer s'étant retirée de leur voisinage, le feu a cessé, dès que la décomposition des pyrites n'a plus eu lieu dans les entrailles de la terre ; faute d'une quantité suffisante d'eau. On voit par la description détaillée que Tournefort nous a laissée du *mont Ararat*, qu'il a jadis eu plusieurs

bouches qui ont versé des cataractes de feu ; ce qui me porte à croire que dans des temps très-reculés, la mer a baigné les racines de cette montagne, qui est de nos jours à une grande distance de la côte : aussi ne jette-t-elle plus ni flammes ni fumée.

Attribuer l'extinction des volcans de la terre-ferme à la disette totale des matières phlogistiques souterraines, c'est proposer une erreur manifeste ; puisqu'il n'y a aucune raison de soutenir que ces matières auroient été plutôt consumées dans le continent que dans les îles, ou au bord de l'océan. Le Vésuve qui brûle de nos jours, a brûlé depuis plus de trois mille ans, comme je tâcherai de vous le démontrer par des argumens qui vous satisferont peut-être.

En poussant les ruines d'*Herculanum* aussi avant qu'il a été possible, on est enfin parvenu jusqu'au pavé des rues, et aux fondemens des maisons de cette ville ensevelie : on a détaché de ce pavé et de ces fondemens plusieurs pierres, qu'on a tirées au jour, afin d'examiner à quelle classe de la lithologie on devoit les rapporter ; et par les essais qu'on en a faits, on a apperçu que c'étoient des laves taillées en carreaux. Ainsi on trouvoit déjà des matières vitrifiées par les feux

d'un volcan, dans le temps que les *Ausoniens* ou les *Auronces* bâtirent *Herculanum*, qui est une des plus anciennes villes de l'Italie ; puisqu'elle tomba sous le pouvoir des premières colonies Grecques ou Phéniciennes, qui pénétrèrent en Europe par la méditerranée : on ne sauroit fixer l'époque de sa fondation plus tard qu'à l'an 1330 avant notre ère vulgaire ; de sorte qu'il s'est écoulé trois mille quatre-vingt-dix-huit ans depuis cet événement jusqu'à nous ; et comme le Vésuve fournissoit déjà alors des laves, c'est une preuve qu'il s'étoit allumé long-temps avant la fondation d'*Herculanum*, où on a employé ces scories pour affermir les principaux édifices. L'Etna, déjà si fameux, par ses embrâsemens, plusieurs âges avant la naissance d'Homère et d'Hésiode, doit avoir brûlé de temps immémorial. Si les matières combustibles de ces deux grandes fournaises du globe n'ont pu être épuisées pendant un si prodigieux laps de siècles, on n'est pas autorisé à supposer que les volcans de notre continent ne se soient éteints que faute de nourriture.

Le Vésuve peut contenir dans sa convexité solide, depuis sa base jusqu'à son entonnoir, 1510460879 pieds cubes de terre et d'autre substance quelconque : cependant si l'on cal-

cule ce qu'il a jeté de cendre, de sables, de laves, de pierres-ponces, de pyrites, de pierres phosphoriques, de pozzolane, de scories, de mâchefers, de bitume, de sel ammoniac, d'alun, de soufre et de métaux fondus, on verra que la masse et le volume en sont plus considérables que le corps total de la montagne, dont le creuset répandit, en 1737, un si énorme torrent de matières liquéfiées, que *Francesco Serrao* les évalua à 316948161 pieds cubiques : il a fallu tout au moins un écoulement semblable pour engloutir *Herculanum* et *Pompeïa.* Pendant le célèbre incendie de l'Etna, en 1683, il en sortit deux fleuves de laves qui avoient trente palmes de profondeur, et qui se débordèrent à onze lieues de loin, *quisque suum populatus iter.*

D'où on peut aisément conjecturer quelle doit être la capacité du réservoir ou plutôt de l'abyme, d'où ces matières calcinées, vitrifiées, sont extraites par la force combinée du feu et de l'eau.

Ce qu'on a écrit jusqu'à présent sur la formation des montagnes, est sujet à tant de difficultés, qu'il est impossible, quelque facile qu'on soit, de se contenter des systêmes proposés à ce sujet, et qui ont absolument perdu leur crédit, depuis qu'on sait que les

plus hautes pointes montagneuses ne sont dans aucun endroit de la terre, couvertes de dépouilles marines, de coquillages, de dendrites, et d'autres pétrifications, quelque nom qu'on puisse leur donner: la mer n'a donc pas surmonté ces hauteurs comme tant de naturalistes l'ont dit, pour donner quelque consistance aux idées vagues sur lesquelles roulent leurs hypothèses. Je ne saurois me résoudre à croire que c'est l'océan qui a formé les rochers dans lesquels on voit souvent des lits d'une seule espèce de pierre, prolongés pendant plus de trois lieues. Comment les eaux auroient-elles pu rassembler tant de substances similaires dans un endroit pour les déposer en un autre, et prévenir tout mélange de matières hétérogènes au moment de la cohésion des corpuscules lapidifiques? Qu'on discerne les détrimens de coquillages dans les marbres, cela n'est pas étonnant, puisque tous les marbres ne sont que des coagulations; mais on n'a jamais vu, et on ne verra jamais aucune coquille ni aucun corps marin dans la pierre de roche, ce qui prouve indubitablement que cette sorte de pierre, dont on trouve des montagnes entières, n'a point été décomposée et recomposée par les vagues de la mer; c'est une

substance homogène, primitive, et aussi ancienne que le monde. J'aimerois autant qu'on écrivît un traité sur la formation des étoiles que sur la formation des rochers, qui ont été élevés par les mains puissantes de la nature créatrice, à laquelle nous devons la planète sur laquelle les philosophes raisonnent. Il paroît qu'en raisonnant sur les montagnes, on n'a pas fait une distinction fort nécessaire; on a confondu, avec ce qu'on nomme en général des montagnes, les grandes élévations convexes telles que celle de la Tartarie orientale, qu'on peut regarder comme la bosse la plus énorme du globe. Pour s'assurer de la réalité de cette élévation, il n'y a qu'à observer que des fleuves considérables et de grandes rivières descendent de cette pente selon les différentes directions opposées entre elles, ce qui démontre à la fois que le terrain y est convexe et extrêmement exhaussé, sans qu'on y découvre une seule montagne comparable à celles de la Suisse.

Les principaux fleuves qui découlent de cette hauteur vers les points cardinaux du monde, sont l'*Oby*, qui se décharge au nord dans le golfe d'*Obskaia-Guba ; Geniska* ou le *Génisséa*, qui se perd dans la mer glaciale, vis-à-vis la pointe de la nouvelle-Zemble;

le *Chatanga*, le *Léna*, le *Janna* et le *Kowinna* qui se jettent tous quatre dans la même mer ; l'*Uda* et l'*Amour*, ou le *Sagalien Ulla*, qui vont porter vers le nord-est leurs eaux dans la mer du *Kamschatka ;* le *Hoàng*, ou le fleuve safrané, qui, né à *Kokonor*, au pays des *Eleuths*, perce la grande muraille, et va, après un cours de huit cent *lis* chinois, se déboucher à l'est dans le golfe de *Nankin.* Je pourrois compter encore le *Gange* et l'*Indus*, qui coulent directement vers le sud ; mais comme on pourroit m'objecter qu'ils ne viennent pas de la Tartarie proprement dite, je ne les comprends pas dans mon énumération ; mais j'y mets le *Jalk* et le *Jemba*, qui serpentent vers l'occident, et se déchargent dans la mer Caspienne. Il n'y a aucun de ces fleuves, tous plus grands que la *Seine*, qui n'ait sa source dans la Tartarie : il n'y en a aucun, qui ne parte de cette hauteur dont je viens de vous parler, et qui doit être bien plus considérable que ne le disent les Jésuites, qui prétendent l'avoir mesurée ; mais cette entreprise eût exigé plus de connoissances géométriques pour la pratique des nivellemens, que n'en possédoient Gerbillon, Verbist, et leurs semblables.

La Suisse est en petit pour l'Europe, ce

qu'est la Tartarie en grand pour l'Asie ; avec cette différence que la Suisse a des montagnes perpendiculaires infiniment plus élévées que le mont *Sabatzi-Nos* dans la partie de la Tartarie, que les modernes nomment la *Sibérie Jakutienne.* Si la diminution des montagnes fort escarpées est aussi effective qu'on veut nous le persuader, la Suisse deviendra, au bout de plusieurs millions de siècles, une élévation convexe, de pyramidale qu'elle est de nos jours. Les pluies, les neiges fondues, les sources, les torrens qui descendent des pointes montagneuses doivent détacher et entraîner dans la plaine, par le seul effort de leur poids et de leur chûte, une certaine quantité de terres, de pierres, et de sables: les angles et les côtés les plus exposés à l'action et au choc de l'air, doivent se fêler et se décomposer: les vents doivent en balayer les fragmens les plus menus: les pilliers, qui supportent des masses de rochers isolés, doivent s'affaisser à la longue, et occasionner des éboulemens effroyables, tel que celui qui écrasa la ville de *Pleurs.* Tout cela est vrai; mais le temps requis pour tronquer le sommet d'une montagne et l'aplattir, pourroit bien aussi user notre planète, et amener enfin la nature au dernier degré de décrépitude. Il

suffit de commencer à être pour se voir condamné à finir; notre existence même ne durera pas cinq cent ans, si l'on en croit Newton qui a calculé que la plus forte des trente-neuf comètes connues jusqu'à présent, viendra, en l'an 2255, heurter si violemment notre soleil, qu'il n'y a plus aucune espérance qu'il soit encore en état d'éclairer les habitans de notre monde, après cet accident. Il faut que ce soit un grand plaisir de prédire des malheurs, puisque le plus sage des philosophes n'a pu résister au penchant de prophétiser, et d'annoncer l'instant de la combustion de l'univers, dont il avoit apparemment puisé le goût dans l'Apocalypse, lorsqu'il commenta. Tant il est dangereux de lire des livres qu'on ne comprend pas, et plus dangereux encore de les commenter.

Comme c'est sur les plus grandes élévations convexes de notre continent qu'on doit chercher les plus anciens peuples, il n'y a aucun doute que les Tartares ne l'emportent, à cet égard sur tous les autres: aussi les historiens Grecs et Romains, quelque entêtés qu'ils aient été de leur antiquité, ont-ils reconnu de bonne foi que les Scythes étoient les aînés de tous les hommes. Le passage le plus intéressant des écrits de l'abréviateur Justin est, à mon

avis, le chapitre premier du second livre, où il rend compte de la contestation élevée entre quelques Egyptiens et quelques Scythes, aux habitans de l'Egypte : *Scythiam adeò editiorem omnibus terris esse, ut cuncta flumina ibi nata in Mœotim, tum deinde in Ponticum et Ægyptium mare decurrant. His igitur argumentis superatis Ægyptiis, antiquiores semper Sythæ visi.*

Rien de plus surprenant que de voir vérifié, par les connoissances géographiques qu'on auroit aujourd'hui de la Tartarie, ce discours que Trogue-Pompée, qui vivoit sous Auguste, avoit puisé dans des historiens bien antérieurs au siècle d'Auguste. Les Chinois conviennent qu'ils descendent des Tartares, qui ne descendent de personne, et qui méritent par conséquent, le titre d'Aborigènes, que tant de nations qui ne le méritoient pas, ont usurpé tant de fois.

J'ai déjà fait observer, dans mes *Recherches philosophiques sur les Américains*, que les montagnes, quelque hautes qu'elles soient, n'ont pu, pendant les grandes inondations, servir de retraite aux hommes échappés au naufrage de leur patrie, parce que les sommets de ces montagnes, d'autant plus stériles, d'autant plus arides qu'elles sont plus élevées,

ne sauroient produire assez de plantes alimentaires pour sustenter les familles réfugiées avec leurs troupeaux; dix personnes ne vivroient point dix jours sur la pointe du mont *Jura*, où le froid et la faim les assailliroient tour-à-tour. C'est sur des convexités semblables à celles de la Tartarie, que les débris de l'espèce humaine ont dû trouver des asyles contre la crise des élémens et la fureur des eaux débordées.

Si les Tartares n'avoient pas tant de fois détruit, pendant leurs guerres, les bibliothèques formées par les savans du Thibet; si un malheureux empereur de la Chine n'avoit ordonné à ses sujets, sous peine de la vie, de brûler tous les livres et tous les manuscrits (*), on auroit sans doute pu recueillir

(*) La destruction générale des livres Chinois par un barbare, dont le nom ne mérite pas d'être prononcé, l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, sous Jules-César l'incendie de cette même bibliothèque, rétablie en partie, sous le Calife Omar; la destruction des anciens Auteurs Grecs et Romains, sous le Pape Grégoire, sont, à mon avis, les plus tristes événemens de l'histoire du genre humain, parce qu'ils nous ont privés d'une infinité de connoissances que les hommes ne pourront jamais recouvrer: les archives du monde y ont péri. Cependant nos chronologistes modernes fixent hardiment l'époque de l'origine de toutes les nations, à voir la

dans

dans la haute-Asie, beaucoup de faits très-propres à éclaircir l'histoire de notre globe, qui nous paroît si moderne, quand on consulte les monumens des hommes, et qui est si ancien, quand on consulte la nature. Un Naturaliste, dont les idées et les destins ont été également bizarres, s'étoit flatté, il y a quelques années, d'avoir découvert un moyen pour connoître l'âge des pétrifications, d'où on a voulu ensuite déduire une théorie pour connoître l'âge du monde : mais c'est se faire illusion que de croire qu'une méthode défectueuse puisse jamais conduire à des résultats exacts.

L'Empereur défunt ayant demandé au Grand-Seigneur la permission de faire arracher quelques pieux sur lesquels a été fondé le pont que Trajan fit jeter sur le Danube dans la Servie, on examina attentivement ces poutres, et l'on vit que la pétrification n'y étoit avancée que de trois quarts de pouce, en quinze cent et quelques années; d'où on conclut qu'une

hardiesse avec laquelle ils proposent leurs vains calculs, on croiroit qu'ils ont lu et relu tous les livres et tous les manuscrits détruits à la Chine, au Thibet, en Egypte, et à Rome, mais ils en ignorent jusqu'aux titres.

pièce de bois d'égale épaisseur, et haute de quarante pieds, se pétrifieroit d'un pouce en vingt siècles, et emploieroit, pour arriver à sa transmutation totale, neuf cent soixante mille ans. Or, comme on déterre des arbres pétrifiés, dont le tronc a plus de quarante pieds de hauteur, qu'on juge, dit-on, du temps où ces arbres doivent avoir été abattus ou enfouis. Ce raisonnement seroit admirable, s'il ne renfermoit un défaut qui l'affoiblit au point qu'il ne signifie plus rien : le paralogisme consiste dans la supposition qu'il n'y a pas d'eaux, de terres, et de substances où la pétrification s'exécute beaucoup plus promptement que dans cette partie du Danube où étoit situé le pont de Trajan. Il y a sans doute des endroits où les sucs lapidifiques abondent davantage, et où les corps du règne animal et végétal sont plutôt transmués par l'imprégnation de ces sucs. Comme il est impossible de déterminer la durée moyenne du temps qu'un corps quelconque emploie pour se pétrifier, à cause des différences presqu'infinies des circonstances, des terrains, des qualités de l'eau et de l'air, et des positions même de ce corps, on conçoit bien que cette méthode, ne pouvant jamais être

perfectionnée, ni même améliorée, ne sauroit servir à résoudre le problême auquel on l'a voulu appliquer. Ainsi le degré de pétrification des poutres tirées du Danube, ne nous instruit pas mieux que les coquillages qu'on voit dans plusieurs pierres au haut des pyramides de l'Egypte.

En finissant cette lettre, je tâcherai, Monsieur, de répondre à quelques objections qu'on m'a faites sur l'endroit de mon ouvrage, où je dis *qu'on n'a jamais découvert nulle part des monumens de l'industrie humaine, antérieurs au déluge.* On a cru que j'aurois dû en excepter les haches de pierre qu'on déterre en Suède et en Allemagne, à de très-grandes profondeurs, et qui doivent être extrêmement anciennes, ayant été employées avant l'invention du fer et du cuivre. J'avoue que ces monumens peuvent être anté-diluviens: mais ils peuvent être aussi bien postérieurs à cet événement, car les Sauvages du nouveau Monde s'en servent encore aujourd'hui: quand on trouvera donc, dans mille ans, de semblables instrumens dans le Canada, ou dans les bois de la Guiane, on se trompera, si on les prend pour des antiquités antérieures au déluge.

J'ai vu trois espèces de haches de pierre, découvertes en Allemagne, et par la comparaison que j'en ai faite avec celles qu'on nous envoie de l'Amérique, je n'y ai pu discerner la moindre différence, ni quant à la forme, ni quant à la matière; hormis qu'il y a de ces instrumens venus du nouveau Monde, qui sont faits de pure agate, et que je n'en ai pas encore rencontré de cette sorte de pierre parmi ceux qu'on déterre en Europe. Ces haches sont quelquefois enfouies, comme on l'a dit, à de très-grandes profondeurs, mais on en trouve aussi dans les tombeaux celtiques (*) et à la superficie du sol: il y a quelques années que le hasard me fit découvrir, dans un terrain marécageux où je m'occupois à herboriser, une hache et un marteau de pierre, qui n'étoient pas à un demi-pied en terre.

Les pyrites, les céraunias, et des pierres d'une substance très-dure, tantôt argileuse et tantôt silicée, ont été le plus communément employées par les Sauvages des deux Continens,

(*) Si on trouve des haches de pierres dans les tombeaux des anciens Celtes et des anciens Germains, on conçoit que ces monumens ne sauroient être réputés pour anté-diluviens.

avant l'invention du cuivre et du fer, pour en fabriquer des pointes de flèches, des couteaux, des coins, des haches et des marteaux. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à de prétendus physiciens, que tous ces instrumens ne sont que des pierres naturellement figurées, qui n'ont jamais été destinées aux usages qu'on leur attribue ; mais il ne faut qu'être légérement versé dans la connoissance des fossiles et des minéraux, pour distinguer, au premier coup-d'œil, les pierres formées par les jeux de la nature d'avec celles que les mains des hommes ont taillées. Ces physiciens mériteroient bien qu'on les envoyât chez les Sauvages de l'Amérique, qui leur enseigneroient comment on aiguise et emmanche une pyrite pour en faire une hache, quand on a le double malheur d'abonder en or, et de manquer de fer.

Telles sont, Monsieur, les observations que je prends la liberté de vous communiquer; j'aurois pu y joindre de longues remarques sur le sentiment de ceux qui prétendent que l'Amérique a jadis été réunie à l'Afrique ; mais je n'ai pas voulu abuser de votre temps et de votre patience. La différence très-marquée entre les animaux des deux Continens,

et sur-tout entre ceux qui habitent les tropiques, démontre assez le peu de probabilité de cette hypothèse.

LETTRE IV.

A M***.

Sur le Paraguai.

SI l'on pouvoit démontrer que Montesquieu étoit bien informé de l'état des missions du Paraguai, lorsqu'il en a parlé avec tant d'éloge, il ne conviendroit à personne de rejeter le témoignage d'un écrivain si respectable; mais j'ose dire qu'il est impossible que l'Auteur de *l'Esprit des loix* ait été instruit de la nature d'un établissement, dont aucun homme en Europe, si on en excepte le général des Jésuites, et son secrétaire au département de l'Amérique, n'avoit alors aucune connoissance. C'étoit un secret impénétrable, *quod latet arcanâ non enarrabile fibrâ*; et ce secret même a fait plus de tort à ces religieux qu'ils ne le pensent, puisqu'il est naturel, quelque bien-intentionné qu'on soit, de soupçonner des intrigues cri-

minelles dans tout ce qu'on cache avec tant de soin et d'anxiété aux yeux du public.

Je blâme extrêmement les chefs des missions de s'être opposés, en 1731, à la visite que l'audience royale de *Chuquisaca* voulut faire de l'intérieur du Paraguai, dont on parloit très-mal depuis plus de cinquante ans. Si toutes les horreurs que la renommée en divulguoit, n'avoient été que des calomnies, pourquoi ne pas accepter l'inspection projetée ? pourquoi ne pas saisir avidement une occasion si éclatante de se justifier, devant l'Europe et devant l'Amérique, des crimes dont on étoit accusé ? La vertu ne perd jamais à se montrer.

Il y a dans le tribunal de *Chuquisaca* un Fiscal, qui porte le titre de *Protecteur des Indiens* : cette charge importante n'est que trop souvent livrée à des prévaricateurs, à des juges lâches, foibles ou avares, qui loin de soulager les Américains, les oppriment ou les laissent opprimer, ou ne les vengent pas; mais en 1731, cet emploi avoit été confié à Dom Joseph de Antequera, homme éclairé, intègre et courageux, qui, touché de l'esclavage horrible où l'on accusoit les Jésuites d'avoir réduit les habitans du Paraguai, se crut obligé en conscience de recon-

noître par lui-même l'état des choses, et de remédier au mal autant qu'il seroit en lui. Il présenta un mémoire raisonné à l'audience, pour obtenir la permission d'aller visiter le Paraguai, ce qui lui fut accordé, du consentement de tous les assesseurs, qui le munirent d'un plein pouvoir, et d'une patente expédiée selon les formes usitées, par laquelle il étoit ordonné à tous les missionnaires de le respecter en sa qualité de visiteur, de lui procurer les éclaircissemens qu'il désireroit, et d'obéir aussi promptement à ses ordres qu'aux décisions immédiates de sa Majesté catholique.

Antequera partit la même année, accompagné d'un seul alguazil-major, nommé *Joseph de Mena*: arrivé à la ville de l'Assomption, il fit signifier aux Jésuites les motifs de sa venue, et leur communiqua une copie de la patente dont il étoit chargé. *Los Padres* lui firent répondre, qu'il s'étoit donné une peine inutile, qu'ils ne permettroient jamais qu'il mît le pied dans leurs missions, et que s'il l'entreprenoit, il s'en repentiroit infailliblement. Antequera, qui ne connoissoit pas toute la méchanceté de ceux qu'il prétendoit réformer, méprisa ces menaces, et se mit en chemin, mais un gros peloton

d'Indiens armés, et commandés par des Jésuites, la pique en main, tomba si brusquement sur lui, qu'il n'échappa que par une fuite précipitée à la fureur de ces assassins, qui blessèrent dangereusement l'alguazil *Mena*, qui vouloit résister à un Jésuite Allemand qu'il avoit en tête.

L'affaire n'en resta pas là : le chef des missions rebelles, écrivit à *Don Armandariz*, trente-troisième vice-roi du Pérou, et dévoué sans réserve aux intérêts de la société : il lui représenta dans sa lettre, qu'un certain aventurier, nommé *Antequera*, ayant paru à la ville de l'Assomption, « avoit » voulu s'y faire déclarer roi du Paraguai » ; mais que les Jésuites, comme de très-fidèles sujets de sa Majesté catholique, leur gracieux souverain, avoient fait chasser ce bandit, digne du dernier supplice, et qu'en récompense d'un service si signalé, ils s'attendoient à une gratification de la part de son excellence.

Le marquis de *Castel*, ayant lu cette lettre, ordonna, sans examen ultérieur, à ses satéllites de jeter le visiteur *Antequera* dans un cachot à *Lima*, où on lui fit une espèce de procès, dans lequel ses avocats écrivirent cinq mille feuilles de papier pour prouver son in-

nocence, qui n'avoit pas besoin d'être prouvée ; car peut-on imaginer une absurdité plus grossière que de soutenir qu'un membre de l'audience de *Chuquisaca*, député par son corps, muni d'une patente authentique, et accompagné d'un seul domestique, avoit voulu envahir une province entière ? Vous pensez sans doute, Monsieur, qu'on renvoya cet infortuné, qu'on le rétablit dans sa charge, qu'on le loua de son zèle, qu'on le paya de ses peines, qu'on l'exhorta à continuer, qu'on châtia ceux qui avoient osé l'interrompre dans la respectable fonction de son ministère ; mais vous vous trompez. Le marquis de *Castel* voulant à tort et à travers qu'*Antequera* fut pendu, on le pendit en effet le cinquième de Juin (*).

La ville de *Lima*, à la vue de cette exécution très-inattendue, en fut si indignée, qu'elle se révolta contre son trente-troisième vice-roi : tout le Pérou, à la nouvelle de cet assassinat, se souleva d'une extrémité à l'autre ; tant les injustices manifestes ont de pouvoir sur le cœur humain dans tous les pays du

(*) Si vous me demandez ce que devint l'alguazil *Mena*, je vous dirai qu'il fut, ainsi que son maître, pendu, quoiqu'à demi-mort des suites de la blessure qu'il avoit reçue à l'escarmouche de l'*Assomption*.

monde. Cette révolte si excusable, si jamais une révolte pouvoit l'être, fit couler le sang de plusieurs milliers d'hommes, dont on n'impute le massacre qu'aux Jésuites, qui auroient pu le prévenir. S'ils n'avoient rien à craindre, si leur conduite au Paraguai eût été irréprochable, ils ne se seroient pas opposés à la visite d'*Antequera*, dont la mort fut regardée comme une calamité publique, et un excès inoui de la tyrannie. Les honnêtes gens de *Lima*, de *Cusco*, de *Cuença*, de *Chuquisaca*, prirent le deuil, sans se soucier du ressentiment de leur vice-roi, déshonoré par le supplice d'un innocent poursuivi par des moines, et depuis cette triste époque, le crédit des Jésuites a toujours diminué dans ces contrées, jusqu'au moment de leur entière expulsion, qu'on a regardée dans le Pérou, comme un coup de la Providence.

Le plus affreux désordre que le visiteur eût trouvé au Paraguai, si l'on ne l'avoit pendu à *Lima*, c'eût été l'oppression de ses habitans, sous l'insupportable joug de leurs prétendus convertisseurs. Cela est si vrai, que le pape Benoît XIV, qui ne s'étoit pas dispensé d'aimer les hommes pour faire la fortune des prêtres, a publié deux bulles dans lesquelles il excommunie clairement et formel-

lement les Jésuites missionnaires au Paraguai, parce qu'il étoit venu à sa connoissance, dit-il, qu'ils réduisoient en esclavage tous les Indiens qu'ils avoient le malheur de baptiser, et qu'ils les gouvernoient comme des animaux qu'on tire de leur état de liberté pour les subjuguer, et pour les soumettre aux travaux. Employer la religion comme un instrument du despotisme, c'est le crime le plus réfléchi, et par conséquent le plus atroce qu'on puisse imaginer : c'est se moquer de Dieu pour tyranniser les hommes. Et pourquoi faire esclaves les Indigènes du Paraguai, sinon pour s'approprier le fruit de leur sueur, et le produit de leur travail? Car on ne nourrit pas des milliers de forçats par le seul plaisir de leur commander ou de les battre. L'ambition peut être combinée avec l'avarice; mais l'avarice l'emporte toujours.

Ces oppresseurs politiques des Indiens avoient donc de bonnes raisons pour défendre l'entrée de leurs états à tout étranger, de quelque qualité ou de quelque pays qu'il fût. On a voulu nous faire accroire que cette défense n'a jamais existé, et que ça été une pure invention de ces mêmes nouvellistes, qui avoient couronné roi du Paraguai un certain scélérat qu'on nommoit le *frère Nicolas*, qu'on disoit

être né à Léipsick ; mais comme je n'ai avancé, et n'avancerai dans le cours de cette lettre, que des faits incontestablement vrais, que personne ne sera jamais en état de démentir, je vous fournirai la preuve de ce singulier édit. L'Espagnol don Juan, envoyé sous l'équateur pour y mesurer la terre, qu'il ne mesura pas, a publié une relation de son voyage, dans laquelle il donne tant de marques de sa tendresse et de son affection pour *Los Padres*, qu'on ne sauroit récuser son témoignage, de sorte qu'on peut le citer hardiment.

« Les missionnaires ne souffrent jamais, » dit-il, qu'aucun habitant du Pérou, de » quelque nation qu'il soit, Espagnol, ou » Métif, ou autre, entre dans les missions » qu'ils administrent au Paraguai, non pour » cacher ce qui s'y passe, *par crainte que* » *l'on partage avec eux le commerce des* » *denrées qu'on y recueille*, ni par aucune » des raisons avancées gratuitement *par des* » *personnes envieuses*; mais pour que les » Indiens, qui ne font que sortir de leur » barbarie, et d'entrer dans les voies de la » lumière, se maintiennent *dans cet état* » *d'innocence et de simplicité*. Ne connois» sant d'autres vices que ceux qui *sont com-*

» *muns parmi eux, et qu'ils ont aujour-*
» *d'hui en abomination*...... Ces Indiens
» ne connoissent ni l'*inobéissance*, ni la ran-
» cune, ni l'envie, ni les autres passions qui
» font tant de maux dans le monde; si les
» étrangers venoient chez eux, à peine y
» seroient-ils arrivés que leur mauvais exemple
» leur apprendroit des choses qu'ils ignorent,
» et bientôt renonçant à la modestie et au
» respect qu'ils ont pour les instructions de
» leurs curés, on exposeroit le salut de tant
» d'ames..... Ces Indiens vivent aujourd'hui
» dans la parfaite croyance que tout ce que
» le curé dit, est bien, et que tout ce qu'il
» blâme, est mal. (*) ».

Cette façon d'excuser les tyrans du Paraguai est si ridicule, et sur-tout dans l'ouvrage d'un écrivain, qui prétendoit être géomètre, que je ne me souviens pas d'avoir lu une apologie plus pitoyable. Si un étranger avoit

(*) Voyage au Pérou, tom I, *in*-4°. p. 540.

On peut se convaincre, par ce passage, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la prétendue relation d'un moine franciscain, qui assure qu'il a pénétré dans toutes les missions du Paraguai d'un bout à l'autre. Je ne comprends pas comment Surgy a pu faire usage d'une pièce si pitoyable dans ses *Mémoires géographiques*.

voulu pénétrer dans l'intérieur du Paraguai, malgré la défense de ces moines, qu'il n'étoit pas obligé de reconnoître pour souverains du pays, on l'eût sans doute repoussé à main armée; on l'eût assassiné pour l'empêcher de scandaliser les Indiens; mais pourquoi *Antequera*, qui ne venoit que dans la vue d'adoucir le sort de ces créatures malheureuses, ne fut-il point admis? Pourquoi ne respecta-t-on point les ordres exprès de l'audience de *Chuquisaca*, qui représente la personne même du Roi d'Espagne en Amérique? Voilà ce que l'apologiste eût dû nous expliquer, sans s'appesantir sur le salut des Indiens, qui n'a jamais entré pour rien dans toute cette affaire. Busiris et les Scythes du Pont-Euxin, qui immolèrent les étrangers, sont mille fois plus excusables que des religieux qui, n'ayant aucun droit ni sur le Paraguai, ni sur ses habitans, y dictoient des loix barbares, et contraires à tous les principes du droit des gens: je ne crois pas que l'histoire nous offre un seul exemple d'un tel abus, si long-temps toléré par ceux qui auroient dû s'y opposer de tout leur pouvoir.

Dès l'an 1609, les Jésuites avaient dans la province du Paraguai huit couvens, et deux

résidences (*), qui ne faisoient encore aucune disposition pour s'emparer du pays; la *société de Jésus* n'étant occupée alors que de son collége de *Potosi*, qu'on venoit de construire à côté de la grande mine, et de ses missions du Méxique, qui furent décréditées ensuite par la fameuse lettre de *Jean de Palafox*, évêque de *Tlaxcala*, ou de *Los Angelès*, qui se plaignit au Pape que les Jésuites avoient voulu le faire lapider, qu'ils tenoient une foire dans leurs couvens, qu'ils s'étoient rendus maîtres de quelques mines d'or et d'argent, et qu'ils avoient appris aux Indiens à ajouter à l'oraison dominicale cette clause édifiante : *Seigneur, délivrez-nous de tout mal, et de notre évêque Palafox.* Quoique ce vénérable serviteur de Dieu soit mort depuis plus de cent ans, les Américains de *Tlaxcala* récitent encore aujourd'hui cette prière mot à mot, comme on l'avoit enseignée à leurs aïeux.

(*) En 1609, on ne comptoit dans tout le Paraguai que 116 Jésuites, et le nombre n'a point été tant augmenté depuis qu'on se l'étoit imaginé, comme je le dirai dans l'instant. Dans le courant de cette même année, il y avoit 370 de ces religieux au Pérou, 340 dans le Mexique, 100 dans la nouvelle Grenade, et aucun chez les Patagons.

Cette

Cette lettre, adressée au souverain Pontife, et plusieurs autres motifs firent comprendre aux Jésuites qu'ils travailloient en vain dans le centre du Mexique et du Pérou, où ils étoient entourés de trop de surveillans, et tenus sous la main et les yeux des vice-rois, sur la faveur desquels on ne pouvoit pas toujours compter, ce qui les détermina à porter tous leurs efforts vers le Tucuman et le Paraguai, provinces écartées, et presqu'inconnues aux Espagnols même. Comme il s'agissoit de s'emparer de la traite exclusive du thé ou de l'herbe paraguaise, ils virent que ce projet n'étoit pas praticable, s'ils n'avoient avant tout réuni, dans les liens marqués, plusieurs milliers d'Indiens, pour les appliquer à la culture. Pleins de ce projet, ils firent par leurs émissaires saisir tous les sauvages des deux sexes qu'on put ramasser sur les rives du Parana, du Guayra, et de l'Uraguai, afin de les transplanter dans le cœur du Paraguai: en joignant à ces colonies quelques hordes de Chiquites et des Guaraniens, on parvint, après plusieurs années de travail, à former une petite nation sédentaire, à-peu-près de quatre-vingt mille hommes, qu'on fit cabaner dans les cantons qu'on leur assigna pour y

cultiver le thé, dont on détruisit les plans dans tous les autres endroits, comme les fermiers du tabac ont fait en France, en Espagne, et en Autriche; de sorte qu'au bout de 19 ans les Jésuites plièrent cette riche branche de commerce entre leurs mains, et fournirent exclusivement toute l'Amérique méridionale de cette drogue, qui y est d'un usage indispensable. Pour empêcher qu'il ne s'échappât des graines, ou qu'on ne reconnût l'espèce de la plante par l'examen des feuilles, ils imaginèrent de la pulvériser et de la falsifier: cette méthode a si bien réussi, que peu de botanistes savent définir le caractère de ce végétal précieux aux Américains. Le dictionnaire Encyclopédique semble distinguer le *caamini* d'avec l'herbe paraguaise: cependant ce n'est que la même chose sous des noms différens, et je puis vous assurer que le caamini est composé des sommités et des follicules de la plante paraguaise, dont les tiges et les rameaux servent à fabriquer un thé plus grossier, inférieur en qualité et en prix.

Plusieurs Indiens, dépouillés de leur plantations, n'ayant plus de quoi vivre, furent contraints de se soumettre aux Jésuites pour ne pas mourir de faim: d'autres allèrent

porter leurs plaintes à Cusco, à Buenos-Ayres, et devant les Gouverneurs espagnols des principales villes, qui en instruisirent leur cour, et il n'y a aucun doute que ces griefs n'aient été plusieurs fois examinés au grand conseil des Indes à Madrid, où le crédit de la société l'emporta toujours sur le zèle des ministres, qui gémissoient en secret de voir deux brillantes provinces de l'Espagne, le Paraguai et la Californie, envahies par des saints au milieu de la paix.

L'Auteur d'un ouvrage fort singulier, intitulé : *essai sur le commerce des Jésuites*, évalue les profits qu'ils ont faits sur le *caamini*, le *matte*, et le *palos* du Paraguai, à plusieurs millions de piastres, et il s'appuie de l'autorité de Frézier. Je ne puis rien vous apprendre de positif à cet égard, le prix courant de cette marchandise ayant souvent varié, suivant qu'on a plus ou moins travaillé aux mines, où elle est absolument nécessaire pour calmer les symptômes que produisent les vapeurs mercurielles sur les travailleurs. L'arobe en a valu quelquefois trente-six piastres-fortes, et on compte qu'il s'y en consume, année commune, quatre millions de livres pesant. Là-dessus il faut défalquer ce qu'ont coûté aux Jésuites

les instrumens d'agriculture, l'attirail des laboratoires, des ateliers, la construction des logemens, et sur-tout l'entretien de leurs Indiens, qui n'ayant rien en propre, pas même leurs idées, recevoient journellement leur nourriture, et deux sarreaux, ou deux souquenilles de toile de coton, par an. La portion congrue de chaque esclave au-dessus de dix-sept ans, leur a coûté 87 livres tournois, et vers l'an 1756 ils possédoient, en y comprenant quelques Nègres, plus de trois cent mille serfs, à qui on donnoit la pitance, sur laquelle l'esprit d'économie avoit tellement rafiné, qu'on ne mettoit jamais de sel dans l'aliment des Indiens : et c'est à la mauvaise qualité des nourritures avec lesquelles on les sustentoit, qu'on attribue les maladies terribles et continuelles qui ravageoient le Paraguai ; mais il paroît qu'il faut plutôt en accuser l'opiniâtreté des Jésuites, à ne vouloir pas inoculer les enfans, crainte de les perdre, dans un pays où la lèpre écailleuse et la petite-vérole sévissoient extraordinairement.

La cour d'Espagne contribuoit annuellement aux frais des missions de 11000 piastres, qu'on avoit su lui extorquer, sous prétexte de faire une douceur au P. Provincial, et de

fournir du chocolat à ses ouvriers apostoliques, qui, d'un autre côté, se moquoient des évêques de *Buenos-Ayres*, de l'*Assomption* et de *Santiago del Estro*, qui prétendoient avoir le droit d'examiner les curés des missions, où on ne leur eût pas permis de mettre le pied, non plus qu'aux gouverneurs qui prétendoient avoir droit de conférer les cures dans toute l'étendue du Paraguai. Outre le thé, on cultivoit encore, dans cette terre de désolation, le coton, le tabac, et les cannes à sucre : toutes ces récoltes étoient versées dans de grands magasins, au nombre de trente. Aucun Indien ne pouvoit garder chez lui une seule livre de caamini, ni une once de coton, sous peine de recevoir douze coups d'étrivières, en honneur des douze Apôtres, et de jeûner trois jours dans la maison de correction : car comme le nombre des esclaves faisoit la richesse de *Los Padres*, ils ne châtioient de mort que rarement, et jamais, sinon pour ce qu'il leur plaisoit d'appeler crime de rebellion et de félonie.

Les deux procureurs-généraux, établis à *Sante-Fé* et à *Buenos-Ayres*, tiroient la majeure partie des productions du Paraguai, et les faisoient embarquer pour différens ports

de l'Amérique et de l'Europe, d'où ils ne recevoient en retour que du fer, en barres et en plaques, pour fabriquer les outils nécessaires au labour et à l'exploitation des terres.

Le P. Supérieur faisoit de fréquens voyages au bourg de *La Candelaria*, situé au centre des missions, et qu'on en regardoit comme la capitale : il est très-certain qu'il y a eu dans cet endroit, comme dans plusieurs autres, un arsenal, que les Jésuites nommoient pieusement leur *béatterie*, quoiqu'il y eût plus de sabres et de hallebardes que de béats. Les dimanches et les jours de fête, au sortir de la messe, on exerçoit les Indiens à tirer au blanc avec des fusils, et de petites pièces à la Suédoise : ces armes devoient être, avant le soir, remises dans l'arsenal, et les clefs de l'arsenal devoient être remises au Provincial, ou à son délégué, ou à celui qui le représentoit. Il arrivoit à *La Candelaria* toutes les semaines des coureurs, expédiés par les curés qui gardoient les frontières, ce qui leur occasionnoit des embarras et des soins infinis ; et malgré toute leur vigilance, les Portugais ont surpris un de ces gardes-côtes au moment qu'il alloit à la reconnoissance, après avoir veillé deux jours et deux nuits.

Les spéculatifs ont cru que les jésuites s'étoient attroupés en foule dans cette partie du Nouveau Monde, qu'ils traitoient comme un pays conquis ; mais au contraire ils y étoient en très-petit nombre, comme on le sait, à n'en pas douter, par l'extrait même de la liste de ces religieux que la cour d'Espagne en a fait chasser jusqu'à présent (*). On ignore la véritable raison d'une conduite si bizarre en apparence : il faut que les généraux qui ont suivi *Aquaviva*, n'aient pas jugé à propos de confier le secret du Paraguai à trop de compagnons : il faut qu'ils se soient défiés sur-tout des jésuites Espagnols et Portugais ; puisqu'ils tiroient la plûpart des recrues pour l'Amérique méridionale des

(*) En 1752, on comptoit, dans les quatre parties du monde, vingt deux mille sept cent jésuites, prêtres et non prêtres. Ceux qui ont été chassés du Portugal, de ses possessions, de l'Espagne et de ses possessions, de la France et de ses possessions, en Asie et en Amérique, de Naples, de Parme, et de Malte, montent à onze mille deux cent têtes. Ceux qui restent dans les états de la maison d'Autriche, en Pologne, en Bavière, dans les électorats ecclésiastiques, en Italie, &c. forment, selon des listes authentiques, un total de onze mille et cinquante moines, prêtres et non prêtres. Ainsi la société est à demi-détruite ; le temps et la providence anéantiront le reste, *ce qui est fait.* Note de l'Éditeur.

provinces de l'Allemagne, et principalement de celles du haut et du bas-Rhin, où ces moines sont en général très-ignorans, et même inférieurs aux cordeliers. De tels hommes étoient bien propres à donner la bastonnade aux Chiquites, à catéchiser les Guaraniens, et à emballer le *caamini.*

Plusieurs personnes ont admiré et admirent encore l'établissement du Paraguai, comme un ouvrage supérieur de la politique et de l'industrie ; mais il n'est pas si difficile qu'on le pense de soumettre des Sauvages abrutis, quand on vient à eux armé de la force et de la religion. Il n'est jamais glorieux de réussir à faire des esclaves. A quoi a-t-il servi, après tout, de vouloir s'emparer des missions du Nouveau Monde, en expulsant les autres ecclésiastiques ? A quoi a-t il servi d'opprimer avec sagesse, et de tourmenter, pendant un siècle et demi, quelques milliers d'Américains ? A rien, sinon à rendre les jésuites de plus en plus odieux aux yeux de l'univers. La postérité sera étonnée en lisant notre histoire ; elle ne concevra point comment les Souverains ont pu accorder tant de pouvoir à des moines, qu'on doit regarder comme leurs plus grands ennemis.

Voilà, Monsieur, les éclaircissemens que vous avez exigés de moi sur le Paraguai, pour les joindre au tableau que j'ai fait de la Californie dans un autre endroit de mes écrits. J'espère que la briéveté de cette lettre vous plaira; car en vérité je n'ai pas eu le courage d'entrer dans de plus grands détails sur la malheureuse condition des habitans du Paraguai, tyrannisés par des maîtres que personne ne voudroit avoir pour valets.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES SECTIONS DE CE VOLUME.

QUATRIÈME PARTIE.

SECTION III.

SIXIÈME PARTIE.

SECTION. I.

LETTRE II.

LETTRE III.

LETTRE IV.

Fin de la Table.







